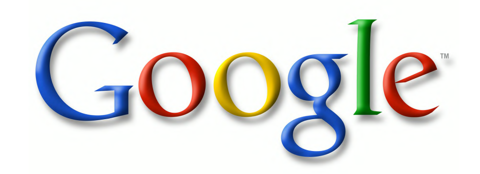





STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

VOYAGEURS ET EXPLORATEURS PROVENÇAUX

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE 1906

Commissaire général :

Jules CHARLES-ROUX,

Ancien député

Délégué des Ministres des Colonies, des Affaires étrangères et de l'Intérieur

Commissaire général adjoint :

Dr Edouard HECKEL,

Professeur à la Faculté des Sciences, Directeur-Fondateur de l'Institut colonial

Secrétaires généraux :

Paul GAFFAREL,
Professeur à la Faculté des Lettres

Albert PONSINET,
Chef du Service colonial

Paul MASSON,
Professeur à la Faculté des Lettres

Directeur :

Victor MOREL,

Directeurs adjoints :

Auguste GIRY **Clément DELHORBE**

COMMISSION DES PUBLICATIONS ET NOTICES

Président :

Ernest DELIBES,

Président de la Société de Géographie de Marseille

Vice-Présidents :

Michel CLERC,
Professeur à la Faculté des Lettres

Paul MASSON,
Professeur à la Faculté des Lettres

Secrétaires :

De GÉRIN-RICARD,
Secrétaire général de la Société de Statistique

Raymond TEISSEIRE,
Secrétaire de la Société de Géographie

EXPOSITION COLONIALE DE MARSEILLE
1906

VOYAGEURS
ET
EXPLORATEURS
PROVENÇAUX

PAR

H. BARRÉ
Bibliothécaire de la Ville de Marseille

M. CLERC
Professeur à la Faculté des Lettres

P. GAFFAREL
Professeur à la Faculté des Lettres

G. DE LAGET
Docteur en Droit

H. PELLISSIER
Docteur en Droit

E. PERRIER
Président de la Société de Statistique de Marseille

R. TEISSEIRE
Secrétaire de la Société de Géographie



MARSEILLE
BARLATIER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
17-19, Rue Venture, 17-19

1905

G255
V6

INTRODUCTION

Ce livre est le développement d'une brève esquisse rédigée, à la demande de la Société de Géographie de Marseille, lors du Congrès National de Géographie réuni dans notre ville en 1898 : ce travail fut inséré dans le volume : *Études sur Marseille et la Provence* qu'elle publia à cette occasion.

Les règles qui ont déterminé le choix des voyageurs et explorateurs étudiés dans cette nouvelle monographie sont restés exactement les mêmes, sauf que les vivants n'ont pas été exclus.

Peut-être, en ne rencontrant pas dans les tables le nom d'un voyageur connu ou même célèbre, les lecteurs seront-ils portés à juger que ce choix a été fait avec trop de sévérité. Pour répondre à ce reproche et prévenir toute objection, il suffira de rappeler les principes qui nous ont guidés.

En première ligne, le lieu de naissance a été pris pour base essentielle ; tous les voyageurs ou explorateurs, dont nous résumons la carrière, sont nés dans un des cinq départements formés par la Provence ou ses annexes, le Venaissin et le Comté de Nice (Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes, Vaucluse, Alpes-Maritimes). Il est permis de regretter que des personnages appartenant à une vieille famille provençale, mais nés dans d'autres régions, ne puissent, de ce seul chef, figurer parmi les véritables Provençaux ; mais, en revanche, ils prendraient place dans un travail analogue établi pour la province qui les vit naître.

Cette première difficulté résolue, une autre, plus grave, se présentait. L'explorateur est celui qui a ajouté sa part, si modeste qu'elle soit, au trésor des découvertes géographiques antérieures ; la sélection se fait d'elle-même. Mais qu'entendre par voyageur ? Comment choisir parmi les milliers de Provençaux qui ont droit,

au moins, au titre de globe-trotter. Il a été décidé, comme en 1898, qu'on admettrait ceux qui avaient laissé le récit, imprimé ou manuscrit, de leurs pérégrinations, pourvu que cette œuvre présente un véritable intérêt au point de vue géographique, et que l'auteur ait voyagé au moins une fois, soit seul, soit en qualité de chef de mission.

Deux exemples rendront plus compréhensibles et le plan et la façon dont il a été suivi.

Si le lecteur ne compte que trois amiraux parmi nos soixante-huit personnages, c'est qu'au *point de vue géographique*, les campagnes de guerre, et le parcours répété des grandes voies de l'intercourse maritime n'ont pas à entrer en ligne.

Pour la même raison, on a éliminé à toute époque à partir du XVI[e] siècle les voyageurs qui se sont bornés à parcourir l'Europe occidentale ; il en a été de même pour les contemporains qui n'ont visité que les régions de civilisation européenne.

Des hommes, dont la carrière a été brillante, se sont ainsi trouvés écartés ; on ne pouvait agir autrement sans s'étendre à l'excès. Mais nous espérons que chacun s'expliquera maintenant l'absence de noms, tels que : le bailli de Suffren, Fabre l'ambassadeur en Perse, le médecin Billon de Cancerilles, le dessinateur naturaliste Brard, le négociant d'Égypte Magallon, M[gr] de Forbin Janson, le commandant Lamy, parmi les disparus; le marquis de Barthélemy, le commandant de Sabran-Pontevès, le lieutenant de vaisseau Émile Roux, compagnon du prince Henri d'Orléans, et tant d'autres encore, dans la pléiade de nos contemporains.

Un dernier mot. Nos instructions nous invitaient aussi à abréger autant que possible la partie purement biographique pour mieux mettre en relief le rôle géographique de chacun.

Tel a été le plan suivi à la lettre par les divers auteurs entre lesquels fut répartie la tâche — délicate mais bien flatteuse pour un Provençal — d'élever ce modeste monument à la mémoire du grand Pythéas et de ses glorieux successeurs.

H. BARRÉ.

VOYAGEURS ET EXPLORATEURS PROVENÇAUX

CHAPITRE PREMIER

L'ANTIQUITÉ

EUTHYMÈNES et PYTHÉAS. — La fondation de Marseille, vers l'an 600 avant notre ère, a été la dernière étape du grand mouvement d'expansion et de colonisation qui, du huitième au sixième siècle, avait répandu les Grecs dans tout le bassin occidental de la Méditerranée. C'est à partir de ce moment seulement que cette région entre dans l'histoire : bien que depuis déjà longtemps la Méditerranée occidentale fût sillonnée par des navires phéniciens, aucun document positif ne permet de reconstituer la vie des pays qui furent plus tard la Gaule et l'Espagne, avant l'arrivée des Grecs.

C'est un négociant de Samos, Colaios, qui le premier s'était aventuré, plus ou moins volontairement, dans ces eaux nouvelles de l'Ouest. Il paraît avoir été, au rapport d'Hérodote, saisi par un courant et poussé jusque vers Cadix, en l'année 630. De retour en Grèce, il émerveilla ses compatriotes par la description qu'il leur fit de la région de Cadix, le pays de Tartessos, ou l'Andalousie actuelle, le bassin du Guadalquivir. Et peu de temps après il eut des imitateurs, désireux de participer au trafic fructueux de ces pays, riches par eux-mêmes en métaux précieux, plus riches encore par le transit de l'étain apporté par les Phéniciens de la Grande-Bretagne.

Toutefois ce ne furent pas des compatriotes de Colaios, des Samiens, qui profitèrent de sa découverte : ce furent des Phocéens, qui, se lançant hardiment sur leurs rapides croiseurs à avirons, les pentécontères, explorèrent toutes les côtes orientales et méridionales de l'Espagne et y fondèrent plusieurs colonies. La fondation de Marseille même ne fut que le résultat de ces tentatives dirigées d'abord

sur l'Espagne, et qui là n'aboutirent qu'à demi, les Phéniciens y étant trop fortement installés pour s'en laisser déposséder.

Que les Grecs de Marseille aient eu dès le début connaissance de l'Océan Atlantique, qu'ils aient su qu'au large de Cadix s'ouvrait une autre mer, très différente de la Méditerranée et conduisant à des pays inconnus d'eux, c'est ce qui ne peut être mis en doute. Mais pendant longtemps il ne leur fut pas donné de se lancer sur ces routes nouvelles. Non seulement les Phéniciens gardèrent jalousement la route de l'Océan, mais la fondation de Marseille fut la dernière affirmation de la puissance grecque en Occident. Pendant que la Perse, sous Darius et Xerxès, obligeait les Grecs d'Orient à rassembler toutes leurs forces pour échapper à la servitude, une alliance entre Carthage, devenue grande puissance, et les cités étrusques, menaçait les cités grecques d'Occident. Marseille, dans le cours du sixième siècle, non seulement perdit ses colonies d'Espagne, et dut s'estimer heureuse de pouvoir survivre au désastre des flottes phocéennes ; mais, réduite à ses propres forces et coupée de toute communication avec la Grèce d'Asie, elle dut végéter et se borner à commercer avec les Ligures de la côte, et, par leur intermédiaire, avec les peuples de l'intérieur. De la grande navigation sur l'Atlantique, il ne fut plus question, et les Carthaginois demeurèrent les maîtres incontestés du détroit de Gibraltar.

Le cinquième siècle amena un revirement complet. En Orient, les batailles de Marathon, surtout celles de Salamine et de Platées (480-479), délivrent à jamais la Grèce du cauchemar de l'invasion perse ; et en Occident, d'autres Grecs, ceux de Sicile, écrasent à Himère les forces carthaginoises (480), et peu après détruisent la marine étrusque à Cumes (vers 474). Les voies sont dès lors rouvertes entre l'hellénisme d'Orient et celui d'Occident. Marseille reprend son expansion, et c'est sans doute de ce moment que datent la plupart de ses colonies. C'est alors aussi que les anciens projets de navigation atlantique reparaissent, et que des explorateurs, dont l'audace n'eut d'égale que la science et l'habileté, essaient d'ouvrir définitivement à leurs compatriotes ce monde mystérieux de l'Occident qui leur avait été fermé jusque là.

Il nous est impossible de fixer une date précise aux voyages de découvertes entrepris par Euthymènes et par Pythéas : mais je considère comme hors de doute qu'ils n'ont pu avoir lieu l'un et

l'autre que dans des conditions très spéciales. Si tous deux ont pu franchir sans difficulté les Colonnes d'Hercule et se diriger, l'un au Sud, l'autre au Nord, c'est qu'ils n'ont trouvé chez les Phéniciens de Cadix aucun mauvais vouloir. Autrement, il serait inexplicable que les Marseillais aient attendu si longtemps pour recommencer cette double tentative, essayée, mais inutilement, avant même la fondation de Marseille.

Or, si mal renseignés que nous soyons sur l'histoire des relations de Marseille et de Carthage, il y a au moins un document qui, rapproché de l'heureuse issue des explorations d'Euthymènes et de Pythéas, me paraît autoriser des conclusions positives. C'est la fameuse inscription phénicienne trouvée en 1845 à Marseille, tout près de la cathédrale. Gravée sur une pierre qui provient, à n'en pas douter, de Carthage, elle réglemente les taxes que les prêtres de Baal percevront sur les sacrifices. Tout porte à croire que ce n'est pas par hasard et dans les temps modernes que la pierre a été apportée de Carthage à Marseille, mais bien dans l'antiquité et à dessein. Il y aurait eu, à un certain moment à Marseille, mais en dehors de l'enceinte de la ville (l'enceinte de l'époque grecque ne s'étend pas jusqu'à la Major), une petite colonie phénicienne, admise à séjourner là et à y adorer ses dieux, absolument comme cela eut lieu au Pirée, où furent tolérés une foule d'établissements étrangers, notamment phéniciens. Cela évidemment ne put se produire qu'en un temps où non seulement la guerre avait cessé entre Marseille et Carthage, mais où des relations amicales s'étaient établies entre les deux cités. Or, les éditeurs du Corpus Inscriptionum Semiticarum déclarent que l'inscription est peut-être du cinquième siècle, mais plus probablement du quatrième. On va voir que c'est dans le courant de ce dernier siècle également que se sont effectuées les deux explorations qui devaient ouvrir au commerce marseillais les routes de l'Occident. Si l'on rapproche ces deux faits, il paraîtra très probable qu'en effet une période de paix et d'entente a succédé, dans le courant du quatrième siècle, à la vieille hostilité entre Marseille et Carthage, et que c'est à cette trêve, que rompront au troisième siècle les guerres puniques, que les Marseillais ont dû de pouvoir franchir sans obstacle les Colonnes d'Hercule, et s'engager sur l'Océan.

I. — L'Exploration de l'Atlantique Sud

EUTHYMÈNES. — Il est certain que, des deux grands explorateurs en question, Euthymènes est le plus ancien, quoique nous ne puissions pas préciser d'une façon absolue le temps où il a vécu. Il résulte seulement de l'un des très rares passages des auteurs anciens où il est question de lui, que son voyage était antérieur à celui de Pythéas, et, de plus, qu'il passait pour encore plus fabuleux. Partant de là, on est allé jusqu'à supposer qu'il est antérieur à Hérodote, et que c'est de lui que celui-ci a tiré la plupart des renseignements sur l'Afrique. Mais cette hypothèse s'accorde mal avec ce que nous savons de la situation de Marseille à cette époque, et il paraît plus probable que c'est dans les premières années du quatrième siècle qu'Euthymènes a accompli son voyage.

C'est au Sud-Ouest qu'il se dirigea en sortant des Colonnes d'Hercule, et ce sont les côtes de l'Afrique occidentale qu'il a explorées, le premier des Grecs. Mais déjà elles avaient été explorées, dans des circonstances très différentes, par un autre navigateur illustre, et dont le souvenir ne s'était pas éteint. Au début du cinquième siècle, ou peut-être même dans le courant du sixième siècle, un amiral carthaginois, Hannon, était parti, envoyé officiellement par Carthage, avec une flotte de soixante navires, non pour un simple voyage de découvertes, mais pour fonder des colonies. Un récit officiel du voyage avait été déposé dans un temple de Carthage, relatant les aventures extraordinaires d'Hannon et de ses compagnons. C'est le manque de vivres seul qui décida l'expédition au retour : les Carthaginois ne paraissent pas s'être doutés de la longueur possible de ce voyage, qui apparait bien comme une première tentative de circumnavigation de l'Afrique, faite sans aucune donnée sur l'étendue possible de ce continent au Sud. Les détails qui nous sont parvenus, tout empreints qu'ils soient d'une teinte de merveilleux, ne permettent pas de douter qu'Hannon ait atteint ou même dépassé la région du Sénégal ou de la Gambie. Là, c'est-à-dire au point où il s'arrêta, des phénomènes extraordinaires effrayèrent ses équipages, et contribuèrent peut-être autant que le manque de vivres à le décider au retour. Le pays apparut

tout en feu, d'une telle incandescence que personne ne pouvait y tenir; du haut des montagnes des flammes s'élevaient jusqu'au ciel; des fleuves paraissaient rouler jusqu'à la mer des vagues enflammées. On a traité de fables ces récits, certainement à tort, faute de les bien comprendre. Sans doute il ne faut pas y voir la description de phénomènes volcaniques, inconnus dans cette région. Mais beaucoup de voyageurs modernes ont vu les indigènes incendier les hautes herbes, pour préparer la mise en culture du sol (1). Si l'on songe qu'Hannon ne voyait cela que de la mer, car il ne débarqua point là, on s'explique facilement qu'il ait pris pour des fleuves de feu l'embrasement qui courait tout le long des vallées jusqu'à la mer.

Le voyage d'Hannon eut un grand retentissement, non seulement à Carthage, mais dans les pays grecs. Il semble bien qu'au quatrième siècle il ait circulé en Grèce une traduction des documents déposés dans le sanctuaire carthaginois. Mais déjà bien auparavant le bruit s'en était répandu dans tous les pays maritimes, et bien des renseignements contenus dans l'histoire d'Hérodote ne s'expliquent que par une connaissance plus ou moins précise des résultats du voyage d'Hannon. Il va de soi que nulle part on ne dut être aussi vite et aussi bien renseigné qu'à Marseille, et c'est de Marseille que les Grecs tentèrent à leur tour, quand les conditions politiques le permirent, d'explorer les côtes occidentales de l'Afrique.

Moins heureux que pour Pythéas, nous ne savons absolument rien de la personne d'Euthymènes, ni de ses antécédents. Mais qu'il ait été au courant des tentatives antérieures, et qu'il soit parti aussi bien préparé que possible pour ce long et périlleux voyage, c'est ce qui résulte de ce qui vient d'être dit.

Le voyage d'Euthymènes ne nous est connu que par cinq passages d'auteurs anciens, tous de l'époque romaine, et qui visiblement proviennent de la même source. Euthymènes, y est-il dit, a navigué sur l'Océan Atlantique; il y a constaté que c'est de là que coule le Nil, que remplit la mer lorsque soufflent les vents étésiens; ces vents la refoulent avec violence, tandis qu'elle reste calme lorsqu'ils ne

« Au loin, tout au loin, de grands feux d'herbages allumés par les Maures; des colonnes de fumée s'élevant toutes droites, à d'étonnantes hauteurs, dans l'air immobile. A l'horizon, des chaînes de collines absolument rouges comme des charbons enflammés, simulant, avec toutes ces fumées, des brasiers sans bornes. » LOTI, *Le Roman d'un Spahi.*

soufflent pas. L'eau qui coule ainsi de la mer dans le fleuve est douce, et on y trouve des animaux semblables à ceux qui vivent dans le Nil, à savoir des hippopotames et des crocodiles.

Ces assertions, évidemment, paraissent absurdes à première vue, et on a eu beau jeu à traiter Euthymènes d'imposteur. Il y a lieu de remarquer toutefois, avant même d'essayer d'en faire la critique, qu'il y a là deux choses bien distinctes : une théorie, sur les sources du Nil, et l'affirmation d'un fait positif, l'existence de certaines espèces animales. Or, autant il est facile d'expliquer qu'Euthymènes ait commis une erreur sur le premier point, autant il est difficile d'admettre qu'il ait inventé de toutes pièces le second.

Si maintenant on lit attentivement un de ces textes anciens, celui d'Athénée, on s'aperçoit qu'il présente les choses sous un aspect notablement différent. Il semble bien n'y être plus question de l'Océan, mais d'une mer intérieure, d'une série d'étangs côtiers, peu éloignés de la mer, qui vient les inonder lorsque soufflent les vents d'Ouest, pendant qu'ils sont le reste du temps plus ou moins à sec. Cela suffit, si je ne me trompe, pour jeter suffisamment de jour sur le véritable sens du récit d'Euthymènes, défiguré par des écrivains très postérieurs, qui ne l'ont pas compris.

Tout d'abord, il semble bien qu'il n'y a pas de doute possible sur la région qu'atteignit Euthymènes. Quelques érudits modernes, notamment Hugo Berger, pensent qu'il n'a pas dépassé les côtes occidentales du Maroc, où l'on a signalé, près de Dar-el-Beida, une série de dépressions remplies par des lagunes et courant parallèlement au rivage. Mais il me paraît impossible de reconnaître dans aucun des ouadis de la côte marocaine le fleuve évidemment considérable dont parlait Euthymènes. Ni le Sébou, ni l'Oum-er-Rhia, ni l'Oued-Drâa, quelques changements qu'ait pu éprouver le climat depuis l'antiquité, n'ont pu nourrir les animaux dont parlait le voyageur marseillais. Je n'ignore pas cependant qu'on prétend que le dernier de ces fleuves au moins aurait eu, en effet, autrefois, la même faune que le Nil, et que les traditions locales en ont conservé le souvenir ; mais il faudrait établir à quand remontent ces traditions et ce qu'elles valent, et si elles ne sont pas sorties précisément de l'imagination de quelque voyageur moderne, se remémorant le récit d'Euthymènes.

Dans tous les cas, il est beaucoup plus simple d'admettre que les

faits signalés par le voyageur grec se retrouvent encore de nos jours, et de chercher s'il y a oui ou non des régions auxquelles sa description s'applique exactement.

Tout d'abord, pour ce qui est de la théorie, qui nous paraît si étrange aujourd'hui, en vertu de laquelle le Nil aurait pris sa source dans cette mer intérieure, mer d'eau douce, parallèle à l'Océan, il faut se rappeler que ce n'est pas seulement au quatrième siècle avant notre ère, mais de tout temps, et jusqu'au dix-huitième siècle, que l'on a cru que le Nil traversait toute l'Afrique de l'Ouest à l'Est. Pour l'explorateur Cadamosto, un vénitien du quinzième siècle, le Sénégal est à la fois le mystique Gihon, un des quatre fleuves du Paradis terrestre, le Niger et le Nil. Et Elisée Reclus suppose avec toute vraisemblance que cette erreur qui nous paraît si singulière repose en somme sur un fait positif, plutôt entrevu vaguement que positivement constaté, à savoir que toute la région africaine située au sud de la zone désertique est parcourue par de grands courants fluviaux : le Sénégal, le Niger, les affluents du lac Tchad et les grands affluents du Nil. Et l'on comprend que l'analogie de la faune entre le fleuve nouveau découvert par Euthymènes, et la faune du Nil, ait renforcé cette hypothèse pour Euthymènes, si tant est qu'il l'ait véritablement exprimée : car il me paraît très possible qu'il ait donné à ce fleuve le nom de Nil, simplement pour montrer la ressemblance qu'il offrait avec le Nil égyptien. L'important, dans tous les cas, n'est pas là, mais bien dans la description positive donnée par lui du fleuve et de la région avoisinante. Or, pour atteindre la latitude où vivent les crocodiles et les hippopotames, il faut arriver au Sud jusqu'au Sénégal, au moins. L'hippopotame aujourd'hui ne se trouve plus, il est vrai, que dans le Haut-Sénégal ; mais il est facile de comprendre qu'il a dû reculer peu à peu, surtout depuis l'occupation européenne. Quant aux crocodiles, le Sénégal en nourrit de nos jours encore deux espèces. Enfin la Gambie aussi est peuplée de ces deux espèces d'animaux.

On va voir maintenant que le Sénégal ne remplit pas moins bien les autres conditions auxquelles faisait allusion Euthymènes. « Le Bas-Sénégal, dit E. Reclus, se change en estuaire. L'eau douce, plus légère, glisse à la surface, tandis que le flot marin, plus pesant, suit le fond du lit et gagne vers l'amont. A mesure que se prolonge la sécheresse, la teneur saline de la masse liquide s'accroît, et le flux de marée, d'abord simple refoulement des eaux douces, finit par

amener le sel dans tout le lit inférieur jusqu'à 75 kilomètres de l'embouchure... Les grandes pluies, qui commencent en mai dans le Fouta-Djallon, région des sources du Bafing et de la Falémé, changent complètement le régime du fleuve. Les eaux s'élèvent rapidement, et pendant quatre mois, de juin et juillet en octobre, les bateaux à vapeur d'un fort tirant d'eau peuvent remonter le Sénégal jusqu'au pied de la cataracte de Félou : à Bakel la crue atteint et même dépasse 15 mètres. La vague d'inondation diminue à mesure qu'elle se rapproche de la mer. *Mais la force du courant repousse alors les eaux marines qui, pendant la saison des sécheresses, avaient suivi le fond du lit fluvial ; l'eau du Sénégal devient complètement douce devant Saint-Louis, elle pénètre même dans la mer, et les navires qui cinglent au large reconnaissent l'entrée du fleuve à la nappe jaunâtre qui s'étale au milieu des eaux bleues de l'Océan.* »

N'est-ce pas là l'explication évidente de cette mer muée en eau douce, qui a tant étonné les géographes anciens postérieurs à Euthymènes ?

Enfin la mer intérieure, qu'il distinguait très nettement du fleuve, puisqu'il croyait qu'elle donnait naissance à ce dernier, cette mer intérieure n'est autre que les lagunes latérales, les marigots, qui se forment à droite et à gauche du fleuve : « Le Sénégal a des réservoirs latéraux dans la partie inférieure de son cours : il se ramifie à droite et à gauche en de nombreux canaux ou lacs tortueux, branches de delta qui commencent, mais qui n'aboutissent pas ; on leur donne au Sénégal le nom de marigots..... Pendant la saison des crues, ils allègent le courant fluvial ; ils le maintiennent lors de la décrue : *le flot alterne du fleuve au marigot et du marigot au fleuve*.... Le lac du Nord est une fosse d'une cinquantaine de kilomètres en longueur, *qui se déverse par trois bouches dans le fleuve*.... Le lac du Sud occupe une vallée tortueuse d'environ 150 kilomètres de long ; même à l'époque des sécheresses, ce bassin navigable garde un peu d'eau... il s'unit au Sénégal par la Toucy, marigot d'apport pendant les crues, effluent pendant la saison des basses eaux. Une des coulées du delta, le marigot des Maringouins, se dirige vers le Nord-Ouest, *et l'on dit que parfois il communique avec la mer*, formant ainsi, à travers la chaîne des dunes, une bouche temporaire du fleuve, à 85 kilomètres au Nord de l'embouchure permanente. »

Au résumé, il n'y a qu'à étudier la géographie actuelle des lieux

auxquels semble s'appliquer de prime abord la description d'Euthymènes, pour constater que ses observations rendaient très exactement compte des faits réels. Il est très possible que la cause des phénomènes qu'il avait observés lui ait échappé, ou que les tentatives d'explication qu'il en avait faites n'eussent pas de valeur scientifique. Il n'en reste pas moins que ce Grec du quatrième siècle avant notre ère a, le premier, visité et décrit la côte de la Sénégambie, c'est-à-dire qu'il s'est avancé à 3.000 kilomètres au sud du dernier des fleuves marocains. Si les géographes postérieurs ont méconnu la valeur de ses découvertes, c'est que les connaissances géographiques, loin d'avoir progressé dans cette région, ont subi, au contraire, dans l'antiquité, un recul. C'est d'autant plus un devoir pour les érudits modernes de rendre justice à l'explorateur intrépide et sagace que fut Euthymènes de Marseille.

II. — L'Exploration des Mers du Nord.

PYTHÉAS. — Le nom de Pythéas est resté célèbre, beaucoup plus que celui d'Euthymènes, et cela tient, sans doute, à ce que Strabon a parlé de lui à plusieurs reprises, quoique de la façon la moins flatteuse. Comme Euthymènes, Pythéas avait publié lui-même le récit de son voyage. Ce récit, de même que celui d'Euthymènes, est perdu ; mais tandis que nous n'avons d'Euthymènes qu'un seul fragment, rapporté plus ou moins exactement par cinq auteurs différents, nous sommes un peu plus heureux pour Pythéas. Il nous est parvenu, en effet, de lui, vingt-huit fragments, dont un seul, il est vrai, paraît avoir été transcrit directement ; tout le reste nous vient d'auteurs dont certains vivaient au cinquième siècle de notre ère, et certainement n'avaient pas entre les mains l'ouvrage même de Pythéas. On voit combien sont maigres les ressources dont dispose l'érudition moderne pour reconstituer l'œuvre accomplie par Pythéas il y a deux mille trois cents ans.

Mais ce n'est pas tout, et la destinée la plus étrange était réservée à son nom. Mathématicien et astronome, Pythéas fut apprécié à sa valeur, et ses travaux utilisés par des savants comme Eratosthènes au troisième siècle, et Hipparque au second, c'est-à-dire par les véritables fondateurs de l'astronomie. Mais, comme géographe et voyageur, s'il paraît avoir été estimé encore au troisième siècle, par Timée de Sicile,

par exemple, on constate aussi que, dès le quatrième siècle, c'est-à-dire au bout de quelques années, il fut lu avec défiance, notamment par Dicéarque. Puis, au second siècle, Polybe lui fait une guerre à outrance et déclare qu'il n'est qu'un imposteur. Enfin, Strabon, au premier siècle de notre ère, épousant absolument la querelle de Polybe, déclare Pythéas indigne de toute confiance. « Pythéas, dit-il, qui a parlé de l'île de Thulé (assertion, d'ailleurs, inexacte, nous le verrons) est le plus grand des menteurs... Quand Pythéas a parlé des pays connus, la plupart du temps il a menti ; à plus forte raison il est clair qu'il a menti encore quand il a parlé des pays éloignés... Pythéas de Marseille n'a raconté que des mensonges, à propos des côtes de l'Océan. »

On a très bien montré [1] comment Strabon, incontestablement le plus grand géographe de l'antiquité, a été amené à méconnaitre ainsi le rôle de Pythéas : les constatations de celui-ci dérangeaient le système personnel de Strabon, notamment sur les régions du Nord; et, surtout, Strabon a eu en Polybe une confiance aveugle, et ne s'est pas douté que Polybe, comme nous le verrons, avait contre Pythéas une véritable animosité, une jalousie personnelle, venant de ce que lui, Polybe, avait échoué là où Pythéas avait réussi. Cette animosité est visible dans un passage que Strabon a transcrit textuellement de Polybe : « Polybe a écrit que, s'il y a quelque chose qu'on ne puisse croire, c'est qu'un simple particulier, et un pauvre, ait pu faire de si grands voyages, soit par navire, soit par voie de terre. » On se demande d'abord d'où Polybe tenait que Pythéas avait été pauvre, et il suffirait de lui répondre, en vertu du même raisonnement, que ses voyages prouvaient précisément qu'il était riche. Mais c'est ici que l'on voit bien la véritable raison des invectives de Polybe : c'est que, malgré le rôle officiel important qu'il joua auprès des généraux romains, il ne put réussir dans l'enquête qu'il ouvrit en Gaule sur les pays du Nord. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point.

Le plus fâcheux pour nous, c'est que c'est précisément de Polybe, par Strabon, que viennent les fragments les plus nombreux et les plus importants de l'ouvrage de Pythéas, treize fragments sur vingt-huit! Or ces passages, que Strabon ne cite que pour les réfuter, ont été à peu près tout ce qui a surnagé, à partir de Polybe, du livre de Pythéas; c'est là dessus que s'est formée, à la suite de Polybe, puis

(1) Marcel Dubois, *Examen de la géographie de Strabon.*

de Strabon, l'opinion publique de toute l'antiquité. C'est-à-dire que Pythéas ne passa plus que pour un hâbleur, un faiseur de contes fantastiques bons à amuser les enfants, et dont s'inspirèrent les romanciers lorsqu'ils voulurent placer la scène de leurs récits dans des pays inconnus et mystérieux; il devint quelque chose comme un Jules Verne ou un Wells.

L'érudition moderne a, très justement, réhabilité Pythéas. Cette œuvre de réhabilitation, commencée en France, et par un autre navigateur illustre, Bougainville, a été continuée par les géographes d'Anville et Letronne, de 1753 à 1818; puis elle a été reprise surtout par l'érudition allemande. A la suite du grand ouvrage de Müllenhoff sur l'antiquité allemande, ont surgi une foule de monographies où l'on a étudié dans le plus grand détail tout ce qui, dans les auteurs anciens, se rapporte directement ou indirectement aux voyages et aux découvertes de Pythéas. Il s'en faut encore que tous les fragments obscurs soient parfaitement élucidés, que la route qu'il a suivie, les endroits où il a abordé, soient absolument identifiés, que le but qu'il poursuivait et les circonstances dans lesquelles il a accompli son voyage soient nettement déterminés. Peu importe : il y a deux choses au moins mises hors de doute, à savoir la réalité et la nouveauté de ses découvertes.

La chronologie de Pythéas, comme celle d'Euthymènes, demeure encore indécise. Il est certain toutefois que Dicéarque avait lu ses ouvrages ; or Dicéarque, disciple d'Aristote, fleurissait vers 310 avant notre ère. Par contre, Pythéas semble n'avoir pas été connu d'Aristote lui-même (384-322). On peut en conclure qu'il était un contemporain plus jeune d'Aristote, et que ses récits n'ont été répandus qu'après la mort de ce dernier.

Chose curieuse, Strabon, qui ne lui accorde absolument aucune valeur comme voyageur et géographe, ne conteste pas sa valeur comme mathématicien et astronome (bien qu'il prétende, à tort, qu'il s'est trompé dans la détermination de la latitude de Marseille). Il reconnaît que, même lorsqu'il rapporte des faits inexacts « il sait accommoder ses fictions avec assez de vraisemblance aux données de l'astronomie et de la géographie mathématique ». Et, en effet, il n'est pas douteux que Pythéas ait eu, dans ces sciences, toutes les connaissances que l'on pouvait avoir de son temps, et que même il leur ait fait faire des progrès. Deux exemples suffiront pour le montrer, sans insister sur cet ordre de questions en dehors de mon sujet.

C'est Pythéas qui a déterminé, par l'observation et le calcul, et déterminé avec une rigueur mathématique, à une fraction près, la latitude de Marseille. Il avait construit, à cet effet, un gnomon, de grandeur inusitée, au moyen duquel il avait relevé l'ombre projetée à midi le jour du solstice d'été, et en avait déduit la latitude de Marseille. Or ses calculs ne diffèrent que très peu par leurs résultats des calculs modernes, puisqu'il donnait pour la latitude de Marseille 43° 16' 15", au lieu de 43° 17'. Marseille se trouve ainsi probablement la première ville dont on ait relevé exactement la position géographique.

D'autre part, si les Grecs connaissaient depuis longtemps déjà le phénomène des marées de l'Océan (il en est question dans Homère), ils en ignoraient la cause : Aristote encore l'attribue à la disposition particulière des côtes de la Maurusie et de l'Ibérie, sans se douter que c'est un phénomène d'ordre général et cosmique. Sans doute, les riverains de l'Océan, les Phéniciens de Cadix notamment devaient être mieux renseignés ; mais, parmi les Grecs, c'est Pythéas qui donna le premier du phénomène sa véritable explication, à savoir que les marées étaient en corrélation avec le cours de la lune.

Pythéas était donc bien un savant, à la fois observateur exact et théoricien : c'est-à-dire qu'il avait toutes les qualités requises pour voyager avec profit dans des contrées nouvelles.

Absolument nouvelles, en effet, pour les Grecs ; il faut, pour apprécier à sa valeur l'exploration de Pythéas, se représenter ce qu'est le monde connu d'alors. Alexandre le Grand, mort en 323, vient de conquérir l'empire perse ; toute l'Asie antérieure, jusque et y compris l'Inde, est dès lors livrée au commerce et à la science helléniques, et l'Orient n'aura bientôt plus de secrets pour les Grecs. Mais il est loin d'en être de même pour l'Occident : depuis plus de trois cents ans, pas un Grec n'a franchi le détroit de Gibraltar. Au temps où Colaios de Samos, vers 630, avait abordé à Cadix, les Phocéens, futurs fondateurs de Marseille, l'y avaient suivi, et avaient fait un commerce fructueux avec les habitants du pays, les Tartessiens ; mais ils n'avaient pu se lancer sur l'Océan, jalousement gardé par les Phéniciens, colons de Tyr, installés là depuis longtemps déjà. Puis, au temps même où les Perses envahissaient la Grèce d'Asie, puis celle d'Europe, une nouvelle puissance phénicienne, Carthage, remplaçait Tyr en Occident, chassait les Grecs d'Espagne, et barrait définitivement la route de l'Ouest. Marseille dut, dès lors, se résigner à continuer avec les

pays du Nord de l'Europe le vieux système commercial des caravanes et de la batellerie fluviale, tel qu'il fonctionnait encore au temps de Strabon et de Diodore, et qu'elle avait essayé de remplacer par des relations maritimes directes.

C'est que ce commerce était de toute première importance : c'était le commerce de l'étain, l'étain de la Cornouailles, le seul ou à peu près qu'aient connu les anciens, aussi bien les Orientaux que les Grecs et les Romains. Il est facile, dès lors, de comprendre avec quel acharnement les Phéniciens tâchèrent à s'en réserver le monopole, et à demeurer pour le monde entier les uniques courtiers de ce produit indispensable. Une anecdote bien connue, rapportée par Strabon, nous montre un navire phénicien s'échouant volontairement, plutôt que de révéler à un navire romain qui le suivait la route cachée du pays de l'étain.

Cependant, dans le courant du cinquième siècle, la vieille suprématie phénicienne dans la Méditerranée occidentale avait paru fortement menacée. En même temps que les Perses étaient vaincus à Marathon, puis, définitivement, à Salamine et à Platées, le grec Gélon de Syracuse écrasait une flotte carthaginoise devant Himère (480) ; Carthage vaincue reculait, et c'est sans nul doute à ce moment que se place la colonisation de la côte de Ligurie par Marseille. Mais si les Carthaginois sont vaincus sur mer et en Sicile, ils ne sont point encore menacés chez eux, ni même dans leur vieille et indispensable possession, l'Espagne : il faudra pour cela Rome et les guerres puniques. Aussi, s'ils renoncent à dominer la Méditerranée occidentale, ils gardent encore le secret et le monopole de la navigation sur l'Océan. C'est donc bien une chose nouvelle que va tenter Pythéas, probablement dans le dernier tiers du quatrième siècle.

J'ai déjà indiqué comment l'on peut expliquer que Pythéas, et avant lui Euthymènes, ne se soient pas heurtés, comme leurs prédécesseurs, à l'hostilité des Carthaginois de Cadix, et comment il a dû y avoir alors une période de paix et même d'entente entre Marseillais et Carthaginois. C'est à ce moment aussi que se placent, remarquons-le en passant, les deux traités conclus entre Rome et Carthage (348 et 343) ; or, on sait que, dès les temps les plus reculés, il y avait entre Rome et Marseille des relations très amicales ; il peut donc y avoir eu une corrélation dans la politique des deux cités vis-à-vis de Carthage et leurs relations avec cette ville.

Mais, quant à savoir dans quelles circonstances et dans quelles conditions précises s'est opéré le voyage de Pythéas, et quel but particulier il se proposait, nous sommes réduits là-dessus à des conjectures.

On a supposé, croyant à la persistance des hostilités entre Marseille et Carthage, qu'il s'était embarqué à bord d'un navire phénicien. Cette hypothèse est inadmissible, car il est visible que Pythéas a été et est demeuré absolument maître de sa route, abordant où il voulait, se rembarquant quand il voulait. Les marins phéniciens sont des marchands, subordonnant leur itinéraire à leurs intérêts commerciaux ; Pythéas est un explorateur, à qui les questions commerciales, nous le verrons, sont loin d'être indifférentes, mais qui est surtout en quête de nouveau, et qui entend faire œuvre de géographe. C'est dire qu'il lui a fallu un navire à lui, un navire solide, fait pour naviguer sur l'Océan, et muni d'un équipage suffisamment nombreux, aguerri et dévoué. Mais ici intervient Polybe, qui, se fondant nous ne savons sur quelle autorité, prétend que Pythéas était pauvre, et par conséquent hors d'état d'équiper un navire de ce genre. Aussi a-t-on émis une autre hypothèse, à savoir qu'il ne partit point pour son compte, mais pour le compte de la ville de Marseille, « en mission ». C'est encore une hypothèse purement gratuite, que n'étaye aucun indice. Il est beaucoup plus simple d'admettre que Pythéas était, au contraire, en mesure de subvenir aux frais de l'expédition : ses études approfondies en mathématique et en astronomie ne prouvent-elles pas qu'il avait du loisir et des ressources personnelles ? On peut admettre, si l'on veut, qu'il fut aidé dans son entreprise par d'autres particuliers, des armateurs et négociants, intéressés dans cette tentative faite pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce marseillais ; car il est certain que le voyage de Pythéas eut, en partie, ce caractère.

Enfin, n'oublions pas que le commerce pratiqué dans les pays qu'il se proposait de visiter était un commerce d'échange, ne comportant pour lui que l'embarquement de quelques objets de pacotille.

Il est juste cependant d'ajouter ceci : c'est que si la tentative de Pythéas fut de sa part une œuvre personnelle, elle ne demeure cependant pas isolée ; nous avons déjà vu que c'est vers le même temps, un peu plus tôt sans doute, qu'eut lieu le voyage d'Euthymènes, qui, lui aussi, avait tenté d'ouvrir des voies nouvelles, mais dans une autre direction, au Sud-Ouest. Il semble donc qu'il y ait eu alors à Marseille

un mouvement prononcé, une série de tentatives à la fois scientifiques et pratiques (rien ne prouve que celles d'Euthymènes et de Pythéas aient été les seules), faites à la fois pour élargir l'horizon des connaissances géographiques, et pour agrandir le cercle des relations commerciales. En cela, Euthymènes et Pythéas, sans avoir eu de « mission » officielle, représentent bien les goûts et les tendances régnant à Marseille au quatrième siècle. N'est-ce-pas, d'ailleurs, le caractère propre de la civilisation hellénique d'alors, la marque de l'esprit d'Aristote ?

A coup sûr, Pythéas ne s'embarqua pas au hasard, pas plus que ne devait le faire dix-huit cents ans plus tard Christophe Colomb ; il dut recueillir tous les renseignements qu'on put lui fournir à Marseille, et, sans doute aussi, à Cadix.

Or, pour le voyage qu'il allait entreprendre, lui aussi avait eu, à Carthage, un précurseur, comme Euthymènes en avait eu un ; et ce précurseur était aussi, comme Hannon, un personnage officiel, un amiral, envoyé en mission par la cité, Himilcon.

C'est également dans le courant du cinquième siècle qu'Himilcon avait accompli son voyage ; mais nous n'en avons connaissance que par un écho bien lointain, un poème écrit en latin par Rufus Festus Avienus, au quatrième siècle de notre ère.

Voici, en quelques mots, quel itinéraire avait suivi Himilcon, itinéraire dont Pythéas dut avoir connaissance. Il est bon de l'indiquer, afin de faire mieux ressortir ce qu'il y eut de nouveau et de personnel dans l'œuvre de Pythéas.

Himilcon, parti de Cadix, avait longé, de cap en cap, les rivages de l'Espagne et du Portugal ; longé ensuite, ou peut-être traversé, le golfe de Gascogne, touché la Bretagne française, l'Armorique, et abordé aux pays de l'étain, la Grande-Bretagne. De là, il avait cinglé vers une autre terre, celle qui produisait une autre matière précieuse, l'ambre, c'est à-dire vers les rivages de l'Allemagne ; là il avait vu, le premier, un rivage uniformément bas, coupé de vastes fleuves (le Rhin, l'Ems, le Weser, l'Elbe). Peut-être aussi avait-il poussé hardiment, au retour sans doute, à l'Ouest, en plein Océan, sur le chemin de l'Amérique. Mais là, ce précurseur de Colomb avait été effrayé et arrêté par des phénomènes merveilleux : des monstres marins avaient surgi autour de ses vaisseaux, des prairies d'herbes flottantes avaient arrêté leur course ; enfin, la mer elle-même, lourde et immobile, avait semblé

impropre à toute navigation. On a supposé, non sans motif, que ces récits effrayants n'avaient pour but, dans l'idée des Carthaginois, que d'écarter de ces routes mystérieuses les concurrents possibles. Il semble pourtant difficile de ne pas reconnaître dans ces indications si brèves, mais si précises, et les baleines, et la mer des Sargasses, et les calmes plats du large, si dangereux pour des navires de faible tonnage, mal pourvus de provisions et d'eau douce. Dans tous les cas, il est certain que Himilcon, au Nord, n'avait pas dépassé le sud de la Grande-Bretagne et les côtes de l'Allemagne sur la mer du Nord. Et il est très probable que les renseignements qu'il avait rapportés sur ces régions, non seulement étaient connus des marins carthaginois, mais avaient transpiré plus ou moins parmi les Grecs d'Occident, surtout à Marseille ; c'est sans doute dans un ouvrage grec, plus ancien de plusieurs siècles, qu'Avienus les a recueillis. Mais il est non moins certain que nul marin grec n'avait osé ou pu se lancer sur les traces d'Himilcon, pas plus que sur celles d'Hannon. C'est ce que va faire Pythéas, mais en poussant beaucoup plus loin au Nord. Il va être le premier explorateur, sinon des mers polaires, ce serait trop dire, du moins des mers subpolaires, et révéler au monde civilisé l'existence d'un pays inconnu avant lui, et retombé après lui dans l'obscurité, la mystérieuse Thulé.

Nous n'avons, c'est entendu, pour reconstituer l'itinéraire de Pythéas, que les quelques fragments sans suite que nous trouvons épars chez les écrivains postérieurs. De là, une série de difficultés, qui nécessitent des discussions de détail dans lesquelles je n'entrerai pas, pas plus que dans les questions de géographie mathématique, me bornant à renvoyer une fois pour toutes aux ouvrages spéciaux indiqués dans la bibliographie.

Il partit, la suite du récit le démontre, au commencement du printemps. De Marseille, il toucha forcément à Cadix ; puis, de là, au cap que les anciens appellent le Cap Sacré (cap Saint-Vincent), d'où, en cinq jours, il parvint à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne, c'est-à-dire au cap Ortégal. Pythéas avait soigneusement noté, et de deux façons différentes, les distances parcourues par lui ; il les estimait et en stades (185 mètres), et en journées de navigation. A partir du cap Ortégal, Pythéas ne continua pas à longer les côtes d'Espagne ; il cingla droit à travers l'Océan, au Nord. Mais déjà il avait fait une première remarque, fort importante pour le commerce marseillais : c'est

que la voie la plus courte pour se rendre de Marseille dans le nord de l'Espagne, et, par conséquent, dans l'Océan Atlantique, n'était pas celle qu'il venait de suivre, mais bien la voie de terre, à travers la Ligurie et la Celtique. Et en effet, par mer, il fallait compter dix jours de Marseille à Cadix, six ou sept de Cadix au cap du Figuier, à l'embouchure de la Bidassoa, soit en tout dix-sept. Par terre, au contraire, il n'en fallait que sept, y compris la traversée par mer de Marseille à Port-Vendres. Pythéas a été contredit là-dessus, fort mal à propos, par Strabon, qui n'a pas compris du tout ce qu'il a voulu dire, et n'a fait, d'ailleurs, que répéter une critique d'Artémidore, qui ne l'avait pas compris davantage.

Cette circumnavigation de l'Espagne n'était pour Pythéas qu'une première étape, inévitable, mais en dehors de son programme de recherches.

Sa deuxième étape fut la Celtique ; ce n'était encore pour lui qu'un accessoire, un lieu de passage. Du cap Ortégal, Pythéas cingla droit à travers le golfe de Gascogne ; en trois jours, il arriva à l'île d'Uxisama, qui est Ouessant. La brièveté du trajet s'explique fort bien par le régime des vents dominant dans cette région en cette saison là, à savoir les vents d'Ouest. D'autre part, elle prouve bien que Pythéas coupa à travers le golfe de Gascogne : s'il avait continué à longer les côtes, d'Espagne, puis de France, il aurait mis au moins le double de temps. Or cette navigation en pleine mer n'était guère dans les habitudes des marins anciens : presque toujours ils longeaient les côtes, redoutant la haute mer ; leur navigation était essentiellement un cabotage ; on se tenait toujours prêt à aborder, en cas de mauvais temps ou d'alerte quelconque. Les Phocéens, les premiers parmi les Grecs, avaient rompu, au sixième siècle, avec cette vieille méthode, en employant des pentécontères, navires voguant aussi bien à l'aviron qu'à la voile, qui permettaient de franchir rapidement de vastes espaces, même en l'absence de brise. Mais il ne l'avaient fait que dans la Méditerranée ; les Phéniciens sans doute l'avaient déjà fait dans l'Océan : Pythéas fut le premier des Grecs à suivre leur exemple.

Arrivé sur les côtes de Bretagne, il y séjourna certainement, et y fit quantité d'observations. Ainsi il constata qu'entre Ouessant et la côte surgissaient plusieurs petites îles. Sur la côte même, il releva le cap Cabaion, probablement le cap Saint-Mathieu, et eut connaissance de la peuplade des Ostimiens, qui habitait cette région, et que César

y retrouvera. Enfin il entendit parler par ces habitants d'une ville importante située plus au Sud, sur un grand fleuve qui ne peut être que la Loire, et que l'on appelait Corbilo.

Ici encore, Polybe, et Strabon après lui, adressent à Pythéas une critique qui porte absolument à faux. « Scipion ayant appelé des Massaliotes en conférence pour les interroger au sujet de la Bretagne, aucun d'eux ne put le renseigner sur cette contrée d'une façon tant soit peu satisfaisante ; et les négociants de Narbonne et de Corbilo pas davantage ; et c'étaient là pourtant les deux principales villes de commerce de la Gaule. On peut juger par ce seul fait de l'effronterie avec laquelle Pythéas a menti. » Mais, comme l'a très bien montré M. d'Arbois de Jubainville, Scipion était un Romain, et Polybe, qui l'accompagnait sans doute, un ami des Romains ; et à ce moment les rapports entre Romains et Gaulois n'étaient rien moins qu'amicaux. C'est, en effet, en 134 que Scipion passe en Gaule, se rendant en Espagne, où il va combattre, non seulement les Carthaginois, mais aussi les Gaulois. Ceux-ci ont déjà été asservis par les Romains en Cisalpine ; et enfin c'est seulement dix ans plus tard, en 123, que les Romains porteront leurs armes contre les Gaulois habitant la Provence. On comprend donc facilement la défiance des Gaulois vis-à-vis et de Scipion et de Polybe ; s'ils ont prétendu ne rien savoir, c'est qu'ils n'ont rien voulu dire. Quant à l'ignorance des Marseillais, elle n'a rien de plus surprenant ; nous verrons que les routes ouvertes par Pythéas ne furent pas suivies par eux, et pourquoi elles ne le furent pas.

Le fait le plus important, pour nous, du passage de Pythéas en Armorique, c'est qu'il comprit que ce pays faisait partie de la Celtique, dont il lui donne le nom. C'est la mention la plus ancienne que nous en trouvions chez les écrivains grecs.

La Grande-Bretagne fut la troisième étape du voyage. Elle était certainement un des pays que Pythéas s'était proposé de visiter et d'étudier. Aussi y fit-il un séjour plus long, sur lequel il nous est parvenu un peu plus de renseignements. D'Ouessant, il se dirigea sur le cap Belerion, qui est sans nul doute le cap Landsend, et visita en passant les célèbres îles Cassitérides, les Sorlingues. Puis il longea la côte méridionale, lentement, en sept jours et demi, jusqu'au cap Kantion, qui jusqu'à nous a conservé son nom, le pays de Kent. Il est évident qu'il s'arrêta çà et là, et il paraît bien que tout ce que nous dit

Diodore de Sicile sur le commerce de l'étain qui se fait dans l'île d'Ictis (Wight) vient de lui. Un point demeure indécis : fit-il à ce moment là le tour de la Bretagne, pour n'aller qu'ensuite sur la côte d'Allemagne, et de là à Thulé ? ou bien ne fit-il le tour de la Bretagne qu'après avoir exploré la côte d'Allemagne, et s'y rendit-il de Thulé ? La chose est d'ailleurs d'importance secondaire ; l'important, et cela ne laisse pas de doute, c'est qu'il a fait le tour de la Bretagne, par le canal d'Irlande. Aussi reconnut-il, le premier, que la Bretagne est une île, et une île de forme triangulaire. Il y débarqua à plusieurs reprises, voyagea dans l'intérieur, et en rapporta une foule de renseignements, les uns d'ordre géographique, comme ses observations sur la hauteur des marées, les autres d'ordre économique et politique, par exemple ce qui concerne les mœurs des indigènes. Nous savons, par Diodore, qui ne peut avoir pris que chez lui ces renseignements (car nul autre ne put en donner avant Jules César, et ce passage visiblement ne vient pas de lui) que Pythéas constata que l'île était fort peuplée ; que les Bretons étaient des gens de mœurs simples et primitives, qui habitaient des cabanes couvertes en chaume ; qu'à la guerre, ils se servaient de chars, comme en Grèce aux temps héroïques ; que plusieurs princes se partageaient le pays, et que d'ailleurs ils vivaient généralement entre eux sur le pied de la paix.

Ici, Pythéas est en pays tout nouveau ; il ne suit plus les traces d'Himilcon, qui n'avait certainement vu de la Bretagne que le sud, le pays de l'étain, la Cornouailles. Ces notions d'ordre général sur la Bretagne sont les premières qu'ait eues le monde ancien ; elles sont demeurées les seules jusqu'au temps de la conquête romaine, où César reconnaîtra de nouveau le sud de l'île. Quant au nord, il faut aller jusqu'à Vespasien et Agricola pour qu'il en soit de nouveau question.

La quatrième étape du voyage de Pythéas fut ce qu'il appela la Scythie. L'expression assurément était impropre, puisqu'il s'agit en réalité de la région qui s'étend du Rhin à l'Elbe. Mais l'erreur de Pythéas s'explique très facilement. De même qu'il avait compris que l'Armorique se rattachait à la vaste région qui s'ouvrait sur la Méditerranée par Marseille, il comprit également que les rivages d'outre Rhin étaient un tout autre pays, habité par des peuples différents. Il fut sans doute frappé de la similitude qu'offraient ces rivages bas de la mer du Nord avec les plages basses de la mer Noire,

et supposa qu'une vaste région uniforme s'étendait de l'une à l'autre de ces deux mers. Christophe Colomb n'a-t-il pas cru, en abordant au Nouveau-Monde, aborder sur le continent hindou? Pour le navigateur grec, ces côtes de l'Allemagne offraient un intérêt autre que celles de la Cornouailles, mais presque aussi grand. C'est de là, en effet, et des côtes de la Baltique, que les anciens tiraient l'ambre jaune. On sait que l'ambre est une résine fossile, enfouie dans les terrains tertiaires. Les anciens en faisait grand cas, et en tiraient des bijoux de toutes sortes. Actuellement, c'est surtout dans les dunes de la Baltique, entre Königsberg et Memel, qu'on le trouve ; aussi, plusieurs érudits modernes font-il aller Pythéas jusque dans la Baltique ; mais rien n'indique en réalité qu'il ait doublé la péninsule du Danemark. Du cap Kantion, il arriva en six jours à l'embouchure d'un fleuve, soit le Weser, soit, plutôt, l'Elbe. Là, il est certain qu'il débarqua, et que, comme en Bretagne, il noua des relations avec les indigènes; c'est évidemment d'eux qu'il a appris les termes géographiques qu'il nous a transmis. La région s'appelait Raunonia, l'estuaire du fleuve Mentonomon ; le peuple qui habitait là s'appelait les Guttons, ce qui est probablement une mauvaise leçon des manuscrits pour Teutons. A un jour de navigation de la côte, était une île nommée Abalus ; là, les habitants recueillaient l'ambre, que les flots roulaient sur la plage, et le vendaient aux Teutons du continent. On a supposé, avec toute vraisemblance, que cette île est Héligoland. Plus loin encore, à trois jours de navigation, était une autre île très grande, Basilia ou Balteia, qu'il paraît bien n'avoir vue que de loin, sans y aborder. C'est sans doute le renflement du Jutland qu'il aura pris pour une île ; c'est là un genre d'erreur très commun parmi les navigateurs, surtout ceux de l'antiquité, qui prenaient volontiers pour des îles les pays nouveaux abordés par mer ; c'est ainsi que la péninsule scandinave passa longtemps pour une île.

Là encore, Pythéas avait suivi plus ou moins les traces d'Himilcon. La dernière partie de son voyage au contraire devait révéler aux Grecs des pays absolument nouveaux, dont ils n'avaient même jamais entendu parler. Ici, visiblement, il n'était plus question pour Pythéas de renseignements commerciaux à recueillir ; c'était uniquement la curiosité, mais la curiosité du savant, du géographe, qui le poussait. Cela ne veut pas dire qu'il ait navigué droit devant lui, au hasard ; on se rend très bien compte, au contraire, de l'idée

qui le guidait : il voulait savoir jusqu'où l'on pouvait aller au Nord, jusqu'où s'étendait la terre dans la région polaire, et jusqu'où cette terre était habitable et habitée.

Il partit, soit de l'embouchure de l'Elbe, soit, plus probablement, du nord de la Bretagne. C'est de là, en effet, au rapport de Strabon, qu'il comptait la distance, soit six jours de navigation jusqu'à Thulé, près de la mer glaciale. Pline l'Ancien aussi semble le faire partir de l'île Nérigos, qui serait la plus septentrionale des iles Shetland.

Qu'était cette nouvelle terre, appelée par Pythéas Thulé ? On a beaucoup discuté là dessus. Pour la plupart des commentateurs modernes, Thulé est l'Islande. Comme distance, la chose serait à la rigueur possible; comme direction, c'est également satisfaisant. Mais, outre que nous allons voir que la description de Pythéas s'applique à un tout autre pays, il y a une objection capitale. Le pays que découvrit Pythéas était un pays peuplé : or, lorsque l'Irlande fut découverte et colonisée dans le courant du neuvième siècle par des émigrants norvégiens, elle était déserte. Et que l'on ne dise pas qu'elle avait pu se dépeupler depuis l'antiquité ; car on n'y a jamais trouvé aucun vestige de cette civilisation de la pierre, dite préhistorique, dont les restes abondent au contraire en Norvège.

Thulé, c'est, à n'en pas douter, la Norvège. Il est vrai que la Norvège n'est pas, à proprement parler, au nord de l'Angleterre ; mais il est bien facile de s'expliquer l'erreur de Pythéas. Il a cru naviguer au Nord, mais il a dévié, insensiblement, mais régulièrement, sous une double influence, celle des vents d'Ouest et du Sud-Ouest, qui dominent en été, et sous celle, qu'il ne pouvait soupçonner, du Gulf-Stream. C'est là une chose très fréquente, surtout dans les marines anciennes : Colaios, allant en Espagne, avait été poussé à Cadix ; Cabral, allant au Cap, sera poussé à l'Ouest par le courant équatorial, puis par le courant du Brésil, et découvrira ainsi la côte du Brésil.

Là encore, suivant son habitude, Pythéas débarqua, noua des relations avec les indigènes, et rapporta une foule de renseignements dont la nouveauté stupéfia évidemment les contemporains, et excita l'incrédulité des géographes postérieurs, parce qu'ils étaient en contradiction avec toutes les idées reçues, idées qui ne reposaient que sur des théories.

C'est un des fragments de l'ouvrage de Pythéas, *Sur l'Océan*,

relatifs à Thulé qui nous est parvenu, seul, sous sa forme originale, ou à peu près : « Les Barbares nous montrèrent l'endroit où le soleil va se reposer. Dans ce pays, en effet, le nuit est très courte, seulement de deux ou trois heures, de sorte que le soleil reparaît presque aussitôt après s'être couché. »

Il faut distinguer là deux choses, qu'il a lui-même distinguées nettement : ce lieu où le soleil disparait, à savoir pendant la nuit de six mois de la région polaire, il ne l'a pas vu lui-même ; autrement dit, il n'est pas allé jusqu'à cette région ; on la lui a seulement montrée de loin. Au contraire, c'est là où il était qu'il y avait des nuits de deux ou trois heures seulement, et ces nuits, il les a vues, c'est-à-dire qu'il se trouvait là lors du solstice d'été. Et il a su des indigènes, et compris que, plus au Nord encore, il y avait un jour de six mois, et une nuit de six mois.

Il a donc débarqué à Thulé. Où ? les innombrables fjords de cette région offrent autant d'endroits de débarquement possibles. Mais il n'y a jamais eu sur cette côte que deux centres importants de vie et d'activité, Bergen et Trondjem. Il n'a pas dû, à ce moment, dépasser Trondjem, ou le 65° de latitude environ ; c'est-à-dire qu'il n'a pas atteint le cercle polaire. Remarquons, en passant, qu'il n'a nullement dit, comme on le lui a fait dire, que Thulé fut une île ; il n'a pas précisé parce qu'il ne l'avait pas parcourue entièrement, ni vérifié si on pouvait la contourner, comme il l'avait fait pour la Bretagne ; il a donc fait preuve là d'une véritable conscience scientifique.

Il avait décrit en grand détail le climat, les productions naturelles, le genre de vie des habitants ; et c'est à ce propos que Strabon déclare qu'il a su rendre ses fictions assez vraisemblables ; il veut dire par là, le contexte le montre assez, que si une terre aussi septentrionale existait et pouvait être habitée, elle le serait sans doute dans ces conditions là ! En fait, on va voir que les observations modernes confirment, avec une précision vraiment surprenante, dans le détail, celles de Pythéas, vieilles de deux mille trois cents ans. On ne s'étonnera d'ailleurs pas de la persistance des usages dans un pays où les conditions vitales sont aussi strictement déterminées par la nature.

Les habitants de Thulé, disait Pythéas, n'ont, en fait de plantes et de fruits, aucune de nos espèces cultivées ; en fait d'animaux domes-

tiques, les uns leur manquent complètement, les autres sont peu nombreux; ils se nourrissent de légumes, de fruits et de racines sauvages, et de miel; ceux qui ont du miel en tirent leur boisson habituelle (l'hydromel). A cause du ciel presque constamment couvert et de la pluie, au lieu de battre leur blé dans des aires, ils le battent dans des bâtiments couverts.

Or tout cela convient parfaitement à la côte de Norvège, au dessous du cercle polaire. Pythéas, naturellement, l'a vu avec les yeux d'un Européen du midi, étonné de trouver non seulement la vie, mais une certaine civilisation, dans un pays aussi septentrional. C'est avec surprise qu'il constata que, si Thulé n'avait pas tous les fruits qu'il connaissait. elle en produisait pourtant quelques-uns, ainsi que des légumes; et en effet il y a en Norvège des fruits jusqu'au 66° de latitude. Et il a très bien su faire la différence des latitudes : lorsqu'il parle des habitants qui ont des céréales et du miel, il entend ceux de la région la plus méridionale; on a constaté que les abeilles peuvent vivre jusqu'au 61°, donc jusqu'à Bergen. Enfin il a vu là une population non seulement agricole, mais pastorale; or, aujourd'hui encore. les pâturages des montagnes nourrissent en été, comme les pâturages alpins, une race bovine petite, mais robuste, et des moutons en quantité.

Mais le plus curieux, c'est ce que nous rapporte Solin, d'après Pythéas, sur l'abondance des fruits, dont les habitants font des récoltes qu'ils gardent pour l'hiver. Or Élisée Reclus écrit: « Les baies sauvages sont bien meilleures en Scandinavie que dans les pays plus méridionaux, et les ménagères en préparent des compotes, servies sur toutes les tables de la Norvège. »

Voilà ce que Strabon déclarait assez vraisemblable, sans y croire toutefois. C'est que visiblement le célèbre géographe s'était fait des pays du Nord une tout autre idée; il les croyait beaucoup plus froids qu'ils ne sont réellement, ignorant la bienfaisante influence du Gulf Steam, qui réchauffe les côtes, et d'où vient la douceur relative de la température moyenne, et l'influence sur la végétation de la lumière presque continuelle de l'été.

Thulé ne fut point la dernière étape de Pythéas. De là il reprit sa course, encore plus au Nord. Longea-t-il la côte? voulait-il déterminer la forme de Thulé, et savoir si c'était une île? Il semble plutôt qu'il cingla en pleine mer; à coup sûr, c'est vers le Nord qu'il se dirigea. En un jour, il atteignit ou dépassa le cercle polaire, soit 66° 15'; c'est là

qu'il place le commencement de la mer glaciale, ou mer de Saturne. Là, il s'arrêta, et renonça à pousser plus loin ; pourquoi ? C'est que là il trouva, au rapport de Strabon, « une région où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces divers éléments, semblable au poumon marin, et dans lequel la terre, la mer, bref tous les éléments sont tenus en suspension et comme réunis à l'aide d'un lien commun, sans qu'il soit possible à l'homme d'y poser le pied et d'y naviguer. ».

C'est évidemment ce récit extraordinaire qui a valu en grande partie à Pythéas sa réputation de hâbleur. On en a cependant essayé beaucoup d'explications, dont aucune ne paraît satisfaisante.

Tout d'abord, il ne saurait être question de la mer gelée, de la banquise. Pythéas ne confond nullement le phénomène dont il veut parler avec la mer glaciale ; sans compter qu'il ne pouvait ignorer ce que c'est que la glace, et n'aurait pas été chercher un terme de comparaison aussi étrange. Et enfin, et cela est péremptoire, à l'endroit où il s'est arrêté, il s'en faut de beaucoup que l'on soit à la limite de la mer glacée, l'influence du Gulf Stream empêchant la mer de geler sur les côtes de Norvège.

Bougainville, qui croyait que Thulé était l'Islande, a supposé qu'il s'agissait d'un amas de pierres ponces vomies par l'Hékla, et qui aurait couvert la surface de la mer. Pour d'autres, le poumon marin, ce sont des ice-bergs en dérive, à qui la reverbération du soleil donne des aspects fantastiques; ou bien ce sont des algues flottantes, comme s'il y en avait dans les mers subpolaires ! Pour d'autres encore, ce sont des bancs de mollusques visqueux, phénomène encore absolument impossible à cette latitude, ces mollusques ne se trouvant en abondance que dans les eaux chaudes ou tempérées. Il ne peut être question non plus, comme on l'a supposé récemment, des terres basses et inondées de la Frise, car il est évident que Pythéas est à ce moment beaucoup plus au Nord. Enfin, il est par trop simple d'admettre, avec certains, qu'il s'agissait d'une aurore boréale, ou même qu'il n'y eut là qu'un simple mythe, raconté aux Grecs par les indigènes, et qui les effraya.

Ici, encore, il n'y a qu'un seul moyen pour essayer de résoudre le problème, c'est de se référer aux observations faites dans les temps modernes par des gens compétents. Mais tout d'abord il faut tâcher de se rendre compte de ce que signifie cette comparaison bizarre d'un

phénomène naturel quelconque avec le « poumon marin ». Je ne suis pas du tout certain, pour ma part, que ces deux mots nous aient été transmis fidèlement par les manuscrits. Mais, en l'admettant, il faut leur donner un tout autre sens que celui qu'on leur donne généralement. Ce que les anciens appelaient le *poumon marin*, c'était un mollusque de la série des méduses, qui paraît avoir été l'*aurelia aurita*, la *pelagia noctiluca*, ou le *rhizostoma pulmo*.

Or, quel rapport les naturalistes anciens avaient-ils pu établir entre ces mollusques et un poumon? A cela on répond qu'ils voyaient dans l'un et l'autre quelque chose de forme vague et indéterminée, composé d'une multitude d'éléments ; et c'est cette apparence indéfinissable qu'aurait essayé de rendre Pythéas en comparant ce qu'il avait vu à un poumon marin. Mais on se demande alors pourquoi il ne l'aurait pas comparé à un poumon tout simplement. En fait, il n'y a aucune ressemblance entre une méduse et un poumon, la méduse se composant au contraire d'un petit nombre d'éléments très simples et à formes très déterminées : une sorte de demi-sphère, sous laquelle se dressent des tentacules plus ou moins nombreux. Et si les naturalistes anciens ont donné à ces organismes le nom de poumon marin, c'est qu'ils ont remarqué qu'ils sont animés d'un mouvement de progression sur l'eau, mouvement qui s'opère non dans le sens horizontal, mais dans le sens vertical ; la méduse, se haussant et se baissant alternativement, semble faire les mouvements de la respiration, ceux qu'opère, non, à vrai dire, le poumon, mais la cage thoracique des animaux supérieurs.

Il faut donc écarter absolument cette idée de masse confuse et informe, et chercher plutôt quelque chose qui rappelle le phénomène de la respiration. Mais surtout, il ne faut attacher qu'une importance secondaire à cette comparaison plus ou moins heureuse faite par Pythéas entre quelque chose qu'il avait vu et qu'il ne savait comment faire comprendre à ses concitoyens, et s'attacher à la description du phénomène en lui-même. Or, il y a à en retenir deux traits essentiels : c'était quelque chose qu'il n'avait jamais vu ; c'était quelque chose qui empêchait de naviguer.

Ecoutons maintenant le récit d'un marin qui a navigué dans ces parages : « Autour des pêcheurs, dans les fonds immenses, c'était un nouveau changement à vue. Le grand déploiement d'infini, le grand spectacle du matin était terminé, et maintenant les lointains paraissaient

au contraire se rétrécir, se refermer sur eux, Comment donc avait-on cru voir la mer si démesurée ? L'horizon était à présent tout près, et il semblait qu'on manquât d'espace. Le vide se remplissait de voiles ténus qui flottaient, *les uns plus vagues que des buées*, d'autres aux contours presque visibles et comme frangés. Ils tombaient mollement, dans un grand silence, comme des mousselines blanches n'ayant pas de poids ; mais il en descendait de partout en même temps ; aussi l'emprisonnement là-dessous se faisait très vite, et *cela oppressait, de voir ainsi s'encombrer l'air respirable*. C'était la première brume d'août qui se levait. En quelques minutes le suaire fut uniformément dense, impénétrable ; autour de la Marie on ne distinguait plus rien qu'une pâleur humide où se diffusait la lumière et où la mâture du navire semblait même se perdre (1). »

Est-ce que ces grandes brumes polaires d'août, arrivant à l'improviste, ne devaient pas être, pour des marins de Marseille, le plus effrayant et le plus incompréhensible des phénomènes ? et cela n'explique-t-il pas que Pythéas ait eu recours à une comparaison qui nous paraît étrange ? Je la traduirais volontiers ainsi : il sortit de la mer une exhalaison, comme une respiration, dont la buée enveloppa tout d'un voile impénétrable, et nous empêcha de voir et presque de respirer.

Ce fut la fin du voyage : Pythéas paraît être revenu en Écosse, et de là, rebroussant chemin, à Marseille. On peut supposer que son équipage, plutôt que lui, refusa d'aller plus loin, effrayé et par cette brume impénétrable, et aussi peut-être par les récits des indigènes sur les contrées mystérieuses du Nord, la région du froid. En somme, ce qui paraît l'avoir arrêté, lui comme Himilcon, ce sont des phénomènes naturels, inattendus pour eux, inexplicables, et où ils virent des difficultés insurmontables.

De retour à Marseille, Pythéas publia le récit de son voyage, qui eut certainement un grand retentissement parmi ces Grecs avides de nouveautés, et, depuis les temps déjà lointains de l'Odyssée, grands amateurs de récits d'aventures. Les fragments qui nous sont parvenus, quelques rares et mutilés qu'ils soient, nous permettent, par leur diversité même, de nous rendre un compte assez satisfaisant du genre de l'ouvrage. C'était d'une part un journal de bord, tenu très conscien-

(1) Loti, *Pêcheur d'Islande*.

cieusement, avec un soin minutieux, comme il convenait à un bon marin. Les distances y figuraient, évaluées et en stades et en journées de navigation. De plus, il y relevait tous les accidents des côtes, caps, îles, etc., en donnant à chacun le nom que lui donnaient les indigènes. Mais, de plus, il y rapportait le résultat des enquêtes qu'il avait faites dans l'intérieur, rendait compte des mœurs des indigènes, de leurs cultes, de leur commerce et de leur industrie. Sans doute il rapportait aussi beaucoup de légendes locales plus ou moins fabuleuses, que lui avaient racontées les indigènes eux-mêmes, tout comme l'avait fait avant lui Hérodote, et sans doute sans y croire lui-même plus que n'y avait cru ce dernier. Il avait compris que cela aussi, les légendes et les mythes, fait partie de la vie des peuples, et mérite d'être connu. Autrement dit, il ne fut pas seulement un homme d'action; il fut aussi un écrivain, un artiste, en vrai Grec d'Ionie qu'il était. Peut-être se mêlait-il à ses récits quelque gasconnade, et a-t-il par là fait la partie belle à ses contradicteurs futurs : mais encore faut-il avouer que nous n'en saisissons pas trace, quoi qu'on ait dit, dans ce qui nous est parvenu de lui, pour peu qu'on veuille bien éclairer ces passages à la lumière des découvertes modernes. Tout cela lui constitue une physionomie vraiment originale et curieuse, par ce mélange de préoccupations pratiques et de goûts scientifiques et littéraires.

Chose étrange au premier abord, le voyage de Pythéas ne paraît pas avoir eu, même à Marseille, de résultats pratiques ; la route qu'il avait ouverte ne fut pas suivie par les négociants marseillais, qui continuaient encore, en pleine époque romaine, à recevoir l'étain et l'ambre du Nord par terre. Pourquoi ? Je crois qu'il y a à cela deux sortes de raisons, d'ordre général, et d'ordre particulier.

A partir de la conquête de l'empire perse par Alexandre, l'attention du monde grec se tourne décidément du côté de l'Orient bien plutôt que du côté de l'Occident ; et là d'ailleurs, en Orient, c'est le démembrement de l'empire, puis les compétitions entre les successeurs du conquérant, qui absorbent tout l'intérêt.

Les Grecs d'Occident, seuls, désunis aussi, sont incapables d'établir et de maintenir une domination dans les mers éloignées, sur lesquelles règne toujours Carthage. Au troisième siècle éclatent les guerres puniques, pendant lesquelles Marseille prend parti pour Rome, ce qui dut mettre fin à la période de paix avec Carthage. Et lorsque la puissance carthaginoise sera abattue par Rome, il sera trop tard ; l'esprit d'entreprise est alors bien déchu, et Pythéas est oublié.

Mais, pour le temps qui a suivi immédiatement les découvertes de Pythéas, il y a, à mon sens, d'autres raisons, qui ont empêché les Marseillais de suivre les traces de leur hardi compatriote. Pythéas avait montré lui-même que la route par terre de Marseille à l'Océan était plus courte que le voyage de circumnavigation autour de l'Espagne. Il avait dû se rendre compte qu'il en était de même pour les relations entre Marseille et les rivages des mers du Nord ; le système combiné des caravanes et de la batellerie fluviale à travers toute la Celtique était moins long, moins périlleux et sans doute aussi moins coûteux, que ce long périple. De sorte que, si Pythéas avait rapporté des connaissances beaucoup plus précises sur les pays avec lesquels commerçait Marseille, il avait dû reconnaître aussi que des relations commerciales directes étaient impraticables ; les dix jours de navigation de Marseille à Cadix empêchaient Marseille de faire par mer une concurrence fructueuse au commerce carthaginois.

Le voyage de Pythéas demeure donc, en somme, intéressant pour lui-même. Ce fut, pour le temps, un véritable tour de force ; il n'y a aucune exagération à comparer Pythéas à Christophe Colomb, pour la hardiesse, l'habileté, et la science. C'est lui qui a révélé aux Grecs tout le monde occidental, les côtes de France sur l'Atlantique, la Grande-Bretagne, la Hollande et l'Allemagne jusqu'au Danemark, et véritablement découvert la Norvège, pour longtemps le pays le plus septentrional connu, *ultima Thule*. Enfin, il a tenté d'aller plus loin encore, et de se frayer une route vers ces régions mystérieuses du pôle, auxquelles, depuis un siècle, toutes les nations cherchent à l'envi à arracher leur secret ; il est le premier en date des explorateurs des régions polaires, le précurseur des Kane et des Franklin, des Markham et des Nansen.

Ce n'est évidemment pas par hasard que, dans l'histoire de Marseille antique, surnagent les deux noms d'Euthymènes et de Pythéas. La ville a compté sans doute beaucoup d'autres marins habiles et hardis : mais eux seuls ont eu la gloire qui s'attache justement aux découvreurs de terres nouvelles, à ceux qui font preuve à la fois de ce mélange de connaissances scientifiques, d'habileté pratique, et d'énergie personnelle qui constitue en ce genre le génie (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — *Euthymènes :* les seuls passages des écrivains anciens où il soit question de lui sont : *Placita philosophorum*, IV, 1. — Sénèque, *Questions*

Naturelles, IV, 2. — Athénée, *Deipnosophistes*, II, 87. — Ælius Aristide, II, p. 471, 474 et 475 (éd. Dindorf). — Johannes Lydus, *De mensibus*, IV, 106 (éd. Wuensch) ; — cf. Lucain, *Pharsale*, x, 255. — Pour les auteurs modernes, tout l'essentiel est dans Hugo Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1893.

Pythéas : Les fragments de l'ouvrage de Pythéas ont été publiés par Schmeckel en 1848 ; il faut y ajouter un passage du Pseudo-Galien. — La bibliographie, qui s'accroit chaque année, a été donnée, jusqu'en l'année 1898, par M. H. Barré dans les *Études sur Marseille et la Provence* (Congrès National des Sociétés françaises de Géographie, XIX[e] session, 1898, Marseille). Y ajouter : l'ouvrage plus haut cité de Hugo Berger ; — A. Schmitt, *Zu Pytheas von Massilia*, prog. zu dem Jahresber. der königl. Studienanstalt zu Landau 1876 ; — Matthias, *Über Pytheas von Massilia* (Jahresbericht der königl. Luisengymn. Berlin, 1901 ; — Kæhler, *Forschungen zu Pytheas Norlandsreisen*, Halle 1903 ; — Callegari, *Pitea di Massilia* (Rivista di Storia Antica, Padoue, 1903-1904). — et l'excellent résumé de C. Jullian, *Himilcon et Pythéas* (Journal des Savants, 1905).

CHAPITRE II

XVIe SIÈCLE

Vincent LEBLANC (*1554-1640*). — Le Marseillais légendaire, inventé par les vaudevillistes parisiens, et si volontiers mis en scène par eux, n'est pas tout à fait un personnage de fantaisie. Il a réellement existé, et même on pourrait retrouver ses traces à travers l'Histoire. Ce ne fut jamais un personnage vulgaire ; hâbleur et fanfaron il était, il l'est encore, mais il n'a pas cessé d'être brave, entreprenant, toujours prêt à courir après la fortune au delà des mers ; au demeurant, aimable et sympathique. Nous voudrions remettre en lumière un de ces authentiques ancêtres de Tartarin et du capitaine Marius, le voyageur marseillais Vincent Leblanc, qui vécut de 1554 à 1640. Ce ne fut certes pas un grand citoyen, et il n'a jamais rien fait qui le rende digne du respect de la postérité, mais il a beaucoup voyagé, beaucoup observé, et, à travers mille aventures bizarres, il a raconté ce qu'il avait vu, parfois même ce qu'il n'avait jamais vu. Comme il avait ramassé beaucoup de notes intéressantes, il crut pouvoir raconter ses voyages. Son compatriote, le conseiller au Parlement d'Aix, Peiresc, très à l'affût des singularités, comme on disait alors, l'engagea vivement à composer cet ouvrage, mais quand on lui remit le manuscrit, il y trouva tant de choses si peu croyables, et même tant d'absurdités qu'il ne voulut pas prendre la responsabilité de cette publication, et, comme Leblanc vint à mourir dans l'intervalle, il confia la correction et la rédaction définitive du livre à Pierre Bergeron, l'éditeur de la *Conquête des Canaries*, par Béthencourt, des *Voyages de Guillaume de Rubruquis* et de nombreux traités de géographie. Bergeron mourut avant d'avoir terminé ce travail, et ce fut le

géographe Coulon, l'auteur du *Traité historique des rivières de France* et de l'*Ulysse chrétien*, à qui revint l'honneur de la publication.

Le livre est intitulé : « *Les voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais, qu'il a faits depuis l'âge de douze ans jusques à soixante aux quatre parties du monde, rédigés fidèlement sur ses mémoires par Pierre Bergeron, Parisien, et nouvellement revu, corrigé et augmenté par le sieur Coulon* ». La première édition fut publiée à Paris en 1649. Nous avons eu entre les mains l'édition de 1658 (4 volumes in-4°, Troyes, Nicolas Oudot-Paris, Gervais Clousier). Comme ce livre est en quelque sorte l'autobiographie de Le Blanc, il nous suffira d'en donner une analyse pour raconter en même temps la vie de l'auteur.

Vincent Le Blanc naquit à Marseille en 1554. Il appartenait à une honorable famille. Son père, Raphaël Le Blanc, était armateur et possédait, de moitié avec un de ses compatriotes, un bateau, la *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Ainsi que beaucoup de pères de famille, qui connaissent par expérience les inconvénients de leur profession, Raphaël n'aurait pas voulu que son fils entrât dans la carrière maritime, mais une irrésistible vocation entraînait le jeune Vincent vers les choses de la mer. Ainsi qu'il l'a écrit, « ayant toujours eu une grande inclinaison à voyager, dès lors mesme que j'estois sorti de l'enfance, et que mon esprit n'estoit pas encore capable de raison ny d'élection, je ressenty en moy de si forts mouvemens, quoyque secrets, qu'il me fut impossible d'y résister, et, sans rien cognoistre, je me jettay comme à corps perdu dans cette sorte de vie errante, que j'ay embrassée depuis avec plus de fermeté et de résolution ». A peine âgé de quatorze ans, et sur les refus persistants de son père, il s'échappe un beau jour et s'enfuit dans la campagne. On le rattrape sur le chemin de La Ciotat, au moment où il allait s'embarquer comme mousse. Reconduit à Marseille et surveillé de près, il finit par arracher le consentement de sa mère et monte aussitôt sur un navire en partance pour Alexandrie ; il n'avait alors que douze ans et, dès cette première traversée, il allait passer par de singulières épreuves (1566).

Rien à signaler jusqu'à l'arrivée en Egypte. Au retour ses compagnons relâchent à Candie et dissipent en folles orgies tout ce qu'ils ont amassé. Les marins d'alors avaient la conscience fort élastique. N'imaginent-ils pas, afin de ne pas avoir à rendre compte de leurs dépenses, de saborder leur vaisseau et de couler en pleine mer, mais ils le font avec

tant de maladresse que, sur soixante-cinq hommes d'équipage, cinq seulement s'échappent, dont notre jeune volontaire. Recueilli par le consul français de La Canée, qui le garde à son service pendant huit mois, il fait vœu d'aller à Jérusalem, et part, en effet, pour la Terre-Sainte, sans seulement prendre la précaution d'avertir ses parents, en sorte qu'on le crut mort à Marseille et même qu'on y célébra ses funérailles, au moment même où il partait pour son second voyage.

Le Blanc avait pour compagnon de route un Provençal, Guilhem, de Cassis. Il devait, sur sa route, rencontrer encore de nouveaux compatriotes, entre autres le consul de Tripoli de Syrie, le Marseillais Toureau, qui lui donna de précieuses indications. A Damas, il trouva un autre Marseillais, le coutelier Pierre, tellement épris de son art qu'il n'hésitait pas à dépenser cent sequins pour forger et tremper une lame d'épée. A Damas encore, il fit la connaissance d'un très singulier personnage, le négociant saintongeois Roubiès, qui n'avait pas hésité à se faire derviche afin d'assurer sa vengeance contre un juge prévaricateur, et avait attendu six ans une occasion favorable, mais il avait été dénoncé, reconnu chrétien, et il fut condamné à mort. Il y avait donc déjà, dans la seconde moitié du seizième siècle, de nombreux Français, surtout des Méridionaux, qui cherchaient fortune au Levant, et, sans trop se soucier ou de leur patrie, ou de leur religion, propageaient néanmoins l'influence française dans ces lointaines contrées.

Un de ces aventuriers, le Marseillais Silvestre, n'avait pas hésité à prendre le turban. Devenu le rénégat Mourad, il cherchait à lier partie avec ses compatriotes et à leur faire oublier sa vilenie en leur rendant des services. Le Blanc fit sa connaissance et combina avec lui un voyage à la Mecque. C'était une entreprise bien hardie, car la Mecque était déjà le centre du fanatisme musulman, et il n'était permis qu'aux seuls musulmans de pénétrer dans la cité sainte. Le Blanc ne l'avoue pas, mais il est probable que, sans faire acte public de mahométisme, il se conforma aux pratiques extérieures et passa, de même que son ami Mourad, pour un fervent pèlerin. Guilhem, de Cassis, faisait également partie, sans doute au même titre, de la caravane. Nos trois Français s'engagent donc dans l'Arabie Pétrée, traversent la presqu'île du Sinaï, longent la côte d'Arabie et arrivent à la Mecque, assez à temps pour assister aux cérémonies et aux fêtes du pèlerinage que Le Blanc a décrites tout au long et avec une exactitude très remarquable. A vrai dire, il est le premier Français qui ait ainsi réussi à pénétrer dans le sanctuaire de l'Islam.

Le Blanc fut même assez heureux pour voir à la Mecque une licorne, et il décrit avec forces détails cet animal fabuleux, à la corne unique, que nous n'avons jamais connu, nous autres Européens, que dans certaines armoiries royales. Peut-être ne faudrait-il pas à ce propos l'accuser de mensonge voulu. La Mecque était déjà fréquentée par un grand nombre d'Africains ; or, on rencontre dans l'Afrique australe une antilope, l'oryx du Cap, le gemsbock des Hollandais, dont les cornes, d'un mètre de longueur, s'incurvent légèrement en arrière et s'effilent avec élégance. Elles sont tellement parallèles que, vues de profil, elles se recouvrent entièrement. L'oryx fait usage de ces cornes défensives, et, plus d'une fois, on l'a trouvé mort à côté du lion qu'il avait transpercé, et dont il n'avait pu retirer ses dagues. Il se pourrait donc que la licorne de Le Blanc fût un oryx du Cap, et, par conséquent, que son témoignage méritât créance.

Au sortir de La Mecque nos voyageurs s'enfoncent dans le Sud et arrivent à Aden, ville alors fort riche, car elle servait de station, à tous les marchands qui allaient aux Indes. Le Blanc pressentit l'importance future de Périm, car il remarqua que « d'un rivage à l'autre le détroit est d'environ quatre mille pas, et au milieu est ceste isle d'environ deux lieues. » Il signala encore Dalascie, sans doute Dahlac, ainsi que l'île de Socotora, dont il admira les sauvages escarpements. Poussé par la tempête jusqu'à Ormuz, il se décide à parcourir la Chaldée et la Perse. Bagdad, Tauris, Derbent, Ispahan, Kasbin, Chirarz furent alors visités par notre infatigable voyageur. Il poussa même jusqu'à Samarcand, et remarqua sur son chemin les prodigieux amoncellements de briques couvertes de caractères indéchiffrés, qui marquaient la place des capitales disparues, Babylone, Séleucie, Ctésiphon. Il signala le singulier mode de navigation par radeaux portant sur des outres gonflées d'air, qu'avait déjà décrit Hérodote et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Il donna de curieux détails sur le Sultan et sur les sectes religieuses qui divisaient le pays. Il n'oublia pas non plus, car il était alors bien jeune, les fameuses courtisanes, dont la réputation s'était perpétuée à travers les siècles, et garda le souvenir attendri de l'une d'entre elles, une Marseillaise, Louise Campane, « qu'un sien mari avait menée là pour tenir banque », et qui avait recouru à d'autres moyens pour faire fortune. Ces courses en plein Orient, dans ces contrées alors pleines de mystères, plaisaient à Le Blanc. Il était dans toute l'ardeur de la jeunesse. Il jouissait d'une

bonne santé. Aussi ne songea-t-il pas un instant à revenir au pays natal, et, puisqu'il se trouvait tous près de cette Inde qui passait pour la terre des merveilles, il résolut de profiter du voisinage pour la visiter et essayer d'y faire fortune.

Les Portugais, et, de loin en loin, les Hollandais étaient alors les seuls Européens qui entretinssent avec l'Hindoustan un commerce régulier et des relations suivies. Les Portugais exerçaient encore la suprématie. Ils avaient établi de nombreux comptoirs sur la côte, et, tout en laissant aux souverains indigènes les apparences du pouvoir, les surveillaient étroitement et s'opposaient à toute velléité d'indépendance. Diu, Goa, Cananor, Calicut, Cochin étaient de vraies capitales à la fois commerciales et politiques, où se coudoyaient, dans un singulier mélange, négociants et soldats, suppôts de l'inquisition et fakirs. La première impression fut étrange. Naïvement et sans prétention, Le Blanc enregistre et décrit tout ce qu'il voit et tout ce qu'on lui raconte. Avec lui nous assistons aux pompes du culte catholique et aux cérémonies des Brahmanes. Il n'oublie pas les traditions qui concernent l'apostolat aux Indes de Saint-Thomas, et, quand il arrive à Méliapour, il entre en relations avec ses prétendus disciples, dont les croyances constituent une étrange macédoine de superstitions brahmaniques et de dogmes chrétiens. Il nous conduit aux pêcheries de perles, aux mines de pierres précieuses, aux champs où l'on récolte la cannelle ou la noix d'arec. S'il rencontre sur son chemin quelque compatriote, il a grand soin de le signaler, tel ce « certain Saintongeois » qui le vola, mais qu'il força à rendre gorge ; tel encore le corsaire Rochelois Boudart, qui faisait la course aux dépens des Portugais, et finit par tomber entre leurs mains, après avoir été prisonnier de tribus anthropophages qui le forcèrent à partager leurs hideux festins. S'agit-il de quelque personnage étrange, Le Blanc s'empresse de le prendre sur le vif ; tel ce roi de Cambaye, Barbe-bleue malgré lui, qui s'était accoutumé à manger des viandes pourries, et était devenu si venimeux « qu'une mouche le picquant mourait aussitôt. Il tuait aussi toutes les femmes qui couchaient avec lui, infectées de son haleine, si bien qui lui en fallait changer tous les jours. » Notre Marseillais se gardera bien de ne pas mentionner les étrangetés qu'on lui signalera au passage ; ainsi racontera-t-il, sans sourciller, les amours de la princesse Agurido avec l'ours Sagistan, et le mariage d'une Portugaise avec un singe, dont elle eut une nombreuse progéniture !

Le Blanc n'a pas visité que l'Inde portugaise ; il a également longé les côtes de Coromandel et d'Orissa, et pénétré dans ce mystérieux Bengale, où, sur les bords du Gange, Rajahs et Brahmanes conservaient encore les coutumes de l'époque védique. Il a traversé l'archipel des Maldives, que décrira plus tard notre compatriote Pyrard de Laval. Il s'est même avancé jusqu'à Sumatra, où guerroyaient alors les Portugais, et a pénétré à Java, dont il a donné la première description scientifique ; mais c'est surtout en Indo-Chine, sur la côte de Martaban, dans le Pégou, au Siam, à Malacca, qu'il a longtemps séjourné, et qu'il donne force détails sur le pays, sur ses habitants et ses productions ; à Malacca il rencontra Drake qui n'avait pas encore exécuté son fameux voyage autour du monde. Les jolies Siamoises le charmèrent, comme elles charment encore par joliesse et leurs grâces sans apprêts. « Elles sont fort gentilles, écrit-il, et de belle humeur, et se plaisent à porter force joyaux, et pour cela vont retroussées, les jambes nues et les pieds, pour montrer comme elles sont chargées de pierreries, dont aussi leurs bras et leurs cheveux sont entrelacez et couverts ». Il signale les honneurs rendus aux éléphants blancs, et raconte comment on les capture et comment on les apprivoise, par les mêmes méthodes que de nos jours. Il décrit le gouvernement, parle des superstitions locales, des exorcismes, des sorciers et des médecins. Inutile de faire remarquer qu'il énumère gravement toutes les sottises qu'on s'amuse à lui raconter sur les hermaphrodites, sur les amazones et sur tous les animaux qui n'ont jamais existé que dans son imagination. Ce sont là sans doute les passages de son livre qui choquaient Peiresc. Ce minutieux observateur de la nature ne s'accommodait pas de contes puérils, et, comme il n'ignorait pas que ceux qui viennent de loin mentent volontiers, il ne voulait pas se porter garant, en les couvrant de son nom, des insanités rapportées par le trop crédule voyageur.

Il est un point cependant sur lequel nous ne saurions trop insister, c'est que, dans ces lointaines contrées où se joue à l'heure actuelle l'avenir économique de la France, les Français étaient déjà connus et appréciés. En 1572, à la cour de Pégou, un chrétien français était exposé aux bêtes et respecté par elles, tant son attitude fut courageuse ; aussi les indigènes ne cachaient-ils pas leur admiration. Dans les petits royaumes de Casubi et de Machirane, nos compatriotes étaient également fort bien accueillis, parce que, dans

la chasse aux animaux sauvages, ils se signalaient par leur ardeur et leur vaillance. On les aimait aussi pour leur caractère souple et liant, pour leur rondeur en affaires et pour leur loyauté commerciale. C'étaient déjà les qualités qui firent plus tard notre fortune au delà des mers.

Le Blanc, dans ces royaumes de l'Extrême-Orient, fit rapidement de si bonnes affaires qu'il se décida à rentrer en France. Il avait bien songé un instant à pousser jusqu'en Chine, jusqu'en Tartarie comme on disait alors, mais, à la réflexion, il préféra revenir en longeant la côte orientale d'Afrique, en s'arrêtant partout où se présenterait l'occasion d'une transaction lucrative. « Notre voyage, écrit-il, fut comme de vagabonds, tantôt de çà, tantôt de là, selon le négoce et les advis que nous avions pour faire notre profit ». C'est ainsi qu'il aborda à Madagascar et en fit une description peu fidèle, car, moins d'un siècle après lui, en 1642, Flacourt, le premier explorateur sérieux de la grande île, n'hésitait pas à le taxer de mensonge : « Tout ce qu'il en dit est rempli de fables ! » Aussi bien Le Blanc n'avait fait que toucher barre à Madagascar. Le temps lui manqua pour étudier le pays, et, dans la plupart de ses observations, il ne fit pas preuve de cet esprit critique, qui devrait être la règle des voyageurs. On le retrouve à Mombaza, à Mélinde, à Mozambique. Il paraît même s'être enfoncé dans l'intérieur de la région qu'on appelait alors le Monomotapa, et il y visita les fameuses ruines qu'on a retrouvées depuis, et sur l'origine desquelles on a bâti tant d'hypothèses : « On y voit force pierres de grandeur excessive, si bien taillées qu'elles ne perdent jamais leur lustre, liées ensemble sans ciment, ou bien il est si subtil qu'on ne l'apperçoit pas. On y trouve pareillement des pièces de murailles de plus de vingt cinq pans de large avec quelques caractères hiéroglyphiques gravez, qu'on ne saurait lire, comme on en remarque de sembables en Perse, dans la ville de Persépolis. Plusieurs pensent que c'est de là que Salomon tiroit son or et que ces grandes ruines sont des bastimens de ce temps-là, et peut-être de ce mesme roy. » Tous ces voyages Le Blanc les a exécutés sur des navires portugais, et, si on l'en croit, avec bien peu de confortable. « C'est une chose presque incroyable des incommoditez qu'on souffre dans ces vaisseaux portugais, puisque, encore qu'on change cent fois le jour de linge et d'habits, on est mangé des poux : Si on veut un verre d'eau il faut rendre des summissions insupportables à un valet,

contester tous les soirs pour son lict, courir à toute heure au service du vaisseau, et dépendre d'un capitaine plus cruel qu'un comite. »

Arrivé en Abyssinie, qu'on appelait alors le royaume du prêtre Jean, Le Blanc assiste aux fêtes du couronnement du Négus, et observe avec soin les cérémonies du culte et les croyances religieuses. Il est témoin de combats singuliers entre singe et serpent, entre éléphant et rhinocéros, entre crocodile est tigre. Il voit défiler l'armée du Négus, et prend part, ou du moins se vante d'avoir pris part à quelques promenades militaires ; mais le temps lui manquait, et sans doute il s'est imaginé qu'il avait combattu dans les armées abyssiniennes. Il préférait apparemment rechercher les causes du débordement du Nil, qu'il attribue aux vents et aux pluies venant du Sud. Il aimait surtout à recueillir les histoires extraordinaires, par exemple celle du prince abyssin Joël, transformé en singe par de méchants enchanteurs, et il croyait sincèrement à cette transformation, qui, dit-il, n'est pas plus invraisemblable que celle des paysans français en loups-garous.

En Egypte, Le Blanc descend le Nil, ramasse en passant quelques momies, admire les pyramides de Giseh et les mosquées du Caire, et s'embarque enfin à Alexandrie sur un navire marseillais, la *Christine*. Le voyage de retour dura cinq longs mois, mais avec de longues haltes à Tripoli et à Malte. Lavalette, la capitale de Malte, était alors le rendez-vous de célèbres courtisanes. Il tomba dans leurs filets et ces expertes prêtresses de Vénus l'allégèrent de toutes ses économies, en sorte qu'il revint à Marseille aussi dénué de ressources qu'il en était parti. C'est pour cela qu'on le prit tout d'abord pour un aventurier. Il avait abandonné la maison paternelle en 1567 et on était alors en 1578. Comme il n'avait que rarement donné de ses nouvelles, on le croyait mort. « Il y avoit plus de six ans que mon père avoit faict faire mes funérailles, si bien que, me voyant vestu à la grecque, il crut que j'estois quelque estranger. » La reconnaissance s'opéra pourtant, et Le Blanc put enfin prendre quelque temps de repos.

Notre Marseillais était de ceux pour lesquels le repos est une fatigue. La fièvre du voyage le saisit bientôt, et il ne sut pas lui résister. Ainsi qu'il l'a écrit, « je ressentis une autre force non guères moins grande de la coutume de voyager, qui fut telle en moi qu'à peine eus-je séjourné six mois là en repos que je n'y peus demeurer davantage, ne me pouvant accommoder ny à l'air, ny aux mœurs et façon de vivre du païs, tant j'estois faict au changement et à la

diversité. » Cette fois, ce fut en Afrique, et dans la partie la moins accessible de l'Afrique, au Maroc, qu'il se dirigea. Il accompagnait un certain barbier de Nice, Guillerm, qui avait guéri le roi Maley Malaco, ou Abd el Melah, de la peste dont il avait été atteint à Constantinople, ce qui l'avait mis en grande estime auprès du prince. Le roi de France, Henri III, l'envoyait en ambassade auprès du maître du Maroc. On ne sait trop quel est ce Guillerm. Peut-être Le Blanc, qui d'ailleurs, dans le cours de son récit, ne parle plus de lui, l'a-t-il confondu avec un autre Marseillais, Guillaume Bérard, qui, effectivement, fut nommé par Henri III, non pas ambassadeur, mais consul au Maroc « à cause des grands services rendus à notre commerce et l'amitié du souverain marocain pour la France. »

Le voyage ne fut pas heureux. Un naufrage les jeta à la côte, près de Gibraltar. Le capitaine eut beau noyer précipitamment « plus de deux mille balles de canon et grande quantité de poudre », les Espagnols l'accusèrent de porter de la contrebande de guerre aux Marocains, et le condamnèrent à mort ou aux galères lui et son équipage. Heureusement, on eut le temps d'agir à Madrid, d'où arriva l'ordre de relâcher les prisonniers. Nos Français reprirent alors le chemin du Maroc et débarquèrent à Larache. Le Blanc, que poursuivait la mauvaise chance, ayant eu l'imprudence d'uriner dans un cimetière musulman, fut aussitôt pris, roué de coups et jeté en prison. On essaya de le convertir à l'Islam. Non seulement on lui proposa de l'argent s'il voulait renier sa foi, mais encore on lui dépêcha une séduisante jeune fille, dont il repoussa les avances. Mal lui en prit, car il fut condamné à être décapité, et la sentence aurait eu son exécution, s'il n'avait eu la présence d'esprit d'alléguer que le Coran défendait ce genre de supplice. On le mit alors au régime de la bastonnade quotidienne, et il aurait succombé à ces mauvais traitements, si des marchands portugais, qui connaissaient son père, n'avaient obtenu sa grâce. Il fut enfin relâché et se rendit à Fez où il fut bien traité, grâce à de prétendus sorciers aux maléfices desquels il crut ou feignit de croire.

Le moment était alors mal choisi pour se lancer dans de grosses affaires. Le Maroc était en effet menacé par le roi de Portugal, don Sébastien, le croisé du XVIe siècle, qui voulait renouveler aux dépens des Marocains les exploits de ses ancêtres. Le Blanc assista à la grande bataille du 4 avril 1578, dans la plaine qui s'étend de l'Oued

M'Khazen à l'Oued Loukkos. Il vit tomber, frappé de sept blessures, le roi chevalier. Il était là quand on le porta en bière afin de conserver son corps, qui fut en effet rendu à son successeur et enterré sans pompe au couvent de Belem, ce qui coupe court aux légendes qui permirent plus tard à de nombreux pseudo-Sébastiens de revendiquer leurs prétendus droits. Cette attaque des chrétiens avait tellement surexcité les passions qu'il était difficile à Le Blanc de prolonger son séjour au Maroc. Il le comprit et se décida à retourner à Marseille, mais en passant par l'Espagne, où il visita successivement Cadix, Séville, Grenade, Cordoue, Malaga, Valence et Barcelone, se mettant en relations d'affaires avec de nombreux négociants, et préparant ainsi son retour dans la péninsule.

Cette fois, encore, Le Blanc ne prolongea pas son séjour à Marseille. Le 24 janvier 1579 il partait pour Constantinople, où il arrivait le 27 février, et il y passait quelques semaines, sans doute en relations avec de hauts personnages, car il donne dans ses mémoires des détails qui paraissent authentiques sur le gouvernement turc, les pachas, les eunuques ou les icoglans, et il parle du sérail comme s'il en connaissait les détours, et des odalisques comme s'il les avait fréquentées. Peut-être n'est-ce là qu'une de ces vanteries dont il était coutumier et qui discréditent son livre. Ce qui l'excuse, c'est qu'il croyait à la réalité de ses contes et que, plus ils étaient extraordinaires, plus il finissait par s'y complaire.

En 1580, nous retrouvons Le Blanc à Paris et dans le nord de la France. Il n'est plus négociant. Il s'est improvisé militaire. En compagnie d'un gentilhomme provençal, du Bus, il prend part au siège de La Fère, où s'était réfugié le prince de Condé lors de la guerre civile dite des Amoureux, et y reçoit une blessure. A peine guéri, il s'engage dans l'armée que le duc d'Anjou, frère de Henri III, conduisait contre les Pays-Bas espagnols. Il assiste à la délivrance de Cambrai, à la prise d'assaut de Cateau-Cambrésis, aux fêtes du couronnement du jeune duc en qualité de comte de Flandre, mais quand il prend ses quartiers d'hiver, il souffre du froid, surtout à Anvers, et regrette fort les pays ensoleillés où il passa sa jeunesse. On sait comment se termina la folle équipée du nouveau souverain. Il lassa par ses fautes la patience et s'attira la haine des peuples qui l'avaient appelé. Bientôt il fut obligé de rentrer en France. Le Blanc, de son côté, s'était dégoûté de la vie militaire. Il n'attendit même pas le départ de son chef, et revint à Marseille à la fin de l'année 1582.

Après une promenade au Brésil, en 1583, qui ne fut signalée par aucun incident, Le Blanc qui jusqu'alors avait été fort inconstant dans ses amours, s'avisa de se marier. Son choix ne fut pas heureux. « Je me mariai, a-t-il écrit, avec une des plus terribles femmes du monde, et telle que, pouvant me reposer, je fus contrainct pour la fuyr de voyager derechef, et de faict je m'en allay en Portugal faire quelque emplète de perles, l'an 1584. » Au retour, passant par l'Espagne, à Cadix, n'eut-il pas la malencontreuse idée de rosser un chanoine ! Le cas était grave dans le pays de l'Inquisition. Le Blanc eut beau promettre toutes les réparations exigées, on ne consentit à lui donner l'absolution que s'il allait lui-même la demander à Rome. Ce genre de pénitence lui convenait, et d'ailleurs il n'avait pas encore voyagé en Italie. C'était en outre pour lui un prétexte honnête pour se séparer de sa « terrible » femme. Il obéit donc aux ordres reçus, et trouva sans doute que le séjour en Italie avait du charme, car il y séjourna pendant toute l'année 1585.

Est-ce en Italie que Le Blanc, que les fatigues de ses voyages commençaient à assagir, trouva l'occasion d'un nouveau changement dans son existence ? Rien n'est plus probable, car l'Italie était alors une des contrées les plus riches de l'Europe, et où se brassaient le plus d'affaires commerciales. Après avoir été voyageur, négociant et militaire, Le Blanc devint joaillier ou plutôt courtier en pierres fines ; mais sans oublier pour autant que mieux valait se passer d'intermédiaires et faire directement ses achats dans les pays de production. En 1592 il était à Séville lorsqu'on lui proposa de s'embarquer pour trafiquer à la côte d'Afrique, particulièrement en Sénégambie. C'était une occasion de voir de nouveaux pays. Il ne la laissa pas échapper, et visita, tout le long du littoral, les comptoirs du Sénégal, de la Gambie, de la Casamance, dont les Portugais étaient alors les maîtres incontestés. Le Blanc aurait pu retrouver sur la côte le souvenir des marins Dieppois et Rouennais qui l'avaient précédé, mais il n'en souffle mot et se contente de décrire, sans beaucoup de détails, les mœurs des indigènes et les productions du pays. Il n'a plus l'ardeur de la jeunesse, et la vivacité de ses impressions est singulièrement émoussée. Néanmoins on trouve encore à glaner dans ses notes, et les futurs historiens de l'Afrique occidentale ne perdront point leur temps, s'ils le consultent.

Le dernier voyage de Le Blanc eut pour théâtre l'Amérique espa-

gnole et le Brésil. Il partit en 1597 et visita successivement les Canaries et les Antilles. A la Désirade et à la Dominique vivaient encore des Caraïbes, dont les institutions très caractéristiques attirèrent son attention : à Cuba, et en Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire au Mexique, ce qui le frappe le plus c'est la violence des ouragans et la fréquence des tremblements de terre, mais il n'oublie ni les religions locales ni les productions indigènes.

On ne sait trop s'il poussa ses investigations jusque dans l'Amérique du Nord ; en tout cas il eut de bons correspondants qui le documentèrent sur la Nouvelle France au Canada, et sur la Floride où vivait encore le souvenir de Ribaut, de Laudonnière et des colons français si misérablement massacrés par les Espagnols. De même, dans l'Amérique du Midi, Le Blanc n'oublie pas la tentative de colonisation du Brésil par Villegaignon et les efforts infructueux tentés depuis lors par nos compatriotes. Il parle aussi du Pérou, et décrit les Andes et le lac de Titicaca. Il pousse même jusqu'au détroit de Magellan, mais il ne parle évidemment que par ouï-dire, car un seul homme, surtout avec les moyens de communication de l'époque, n'aurait pu visiter en si peu de temps l'Amérique tout entière. Ce que d'ailleurs il raconte avec le plus de complaisance, ce sont des contes à dormir debout sur la fontaine de Jouvence dont les eaux donnent une éternelle jeunesse, sur les Amazones qui ont imposé leur nom au grand fleuve, sur les géants Patagons ou sur les émeraudes « qui se brisent quand leur possesseur a des relations illégitimes avec les femmes indigènes. » A vrai dire ce n'est là qu'un résumé des connaissances d'alors sur l'Amérique : ce ne sont pas des souvenirs personnels. Combien le préfère-t-on, quand il se met lui-même en scène, par exemple lorsqu'il assiste à une vente d'esclaves dans l'île de Saint-Thomas ! On dirait que, dans le récit de ses derniers voyages, Le Blanc a désiré rassembler tout ce qu'on avait écrit avant lui sur le Nouveau Monde, et qu'il s'est contenté d'y insérer ses observations personnelles.

Il était grand temps pour notre Marseillais de rentrer enfin au bercail, et de goûter les joies d'un repos bien mérité. N'avait-il pas, en effet, navigué sur toutes les mers, sauf dans le Pacifique, et n'avait-il pas mis le pied sur tous les continents alors connus ? Sans doute, dans ses multiples pérégrinations, il n'avait pas rencontré la fortune, mais il revenait riche de souvenirs, d'anecdotes, de renseignements,

et il pouvait distribuer à ses compatriotes les trésors de son expérience. C'est ce qui le détermina à se fixer définitivement à Marseille en l'année 1606. Il s'y trouvait encore en 1631, lorsque, à l'âge de 78 ans, il composait sa préface de son livre. Il y mourut vers 1640, âgé de 87 ans.

Comment Marseille n'a-t-elle pas encore conservé par un médaillon, par une inscription quelconque, le souvenir de ce Marseillais qui, sans doute, n'illustra pas son pays natal par de grandes actions, mais qui le fit connaître à l'étranger, et regarda toujours comme un titre d'honneur d'être né sur son terroir ? Il est vrai que, tôt ou tard, les injustices se réparent. Le jour de la réparation luira-t-il bientôt pour Vincent Le Blanc ?(1).

(1) Bibliographie. — A : *Les voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillois... le tout recueilly de ses mémoires par le sieur Coulon.* — Paris, Clousier, 1648, in 4°. — Autre édit. Paris, 1649, in 4°. — Autre édit. Troyes, Oudot, 1658, in 4°. — *The World surveyed, etc.* (tr. angl. par Fr. Brooke) London, Starkey, 1660. — *De vermaarde reizen van de Heer V. Le Blanc* (tr. holl. de Glazemaker) Amsterdam, 1654, in-4°. — B : Moreri. — Achard. — *Biographies* Didot, Michaud, etc.

CHAPITRE III

XVIIe SIÈCLE : LEVANT ET BARBARIE

Joseph BESSON *(Carpentras 1607-91).* — Le P. Besson passa la plus grande partie de sa vie à Nîmes où son intelligence et ses succès d'éloquence l'avaient fait apprécier, et placer à la tête du collège qu'y dirigeaient les Jésuites.

Doué d'une grande facilité pour s'assimiler les langues anciennes, il apprit en peu de temps le Grec, l'Arabe, le Persan et le Syriaque, mais préoccupé avant tout de sauver des âmes, il résolut d'évangéliser la Syrie où les Jésuites possédaient des missions très importantes, notamment celles de Tripoli et de Sidon.

Après avoir passé par Aix, que « la magnificence de ses citoyens a plus embellie que la nature » le P. Besson s'embarqua à Marseille le 6 mars 1659.

Dans l'ouvrage qu'il nous a laissé intitulé la « Syrie Sainte », il raconte toutes les péripéties de son voyage et les dangers qu'il courut dans la Méditerranée où des corsaires poursuivirent sans relâche le navire sur lequel il était monté.

Il parcourut en pèlerin et en apôtre plutôt qu'en explorateur Sidon, Tyr et Jaffa.

Tripoli, l'échelle du Levant la plus importante, le retint longtemps, et c'est dans cette ville qu'il connut M. de Candolle alors consul.

Mais la ville d'Orient qui l'attira et le captiva le plus, fut sans contredit Jérusalem.

La bible en mains il suivit dans cette ville toute la vie de Jésus-Christ.

Il n'est pas de monuments, de voies, d'emplacements qu'il n'ait étudié et la description qu'il en a faite est toute pleine d'actualité encore.

Ayant vécu de longues années au milieu des Arabes et s'étant attaché à connaître leurs mœurs, leurs coutumes et leurs usages, il a fait sur ce peuple des études pleines d'intérêt.

Ses énumérations sont souvent entrecoupées de détails assez piquants ; parlant notamment du café que boivent les Arabes, il dit : « Les habitants de ces pays boivent parfois une liqueur noire appelée café, inconnue en France, où elle passerait pour une boisson de lutin », et à côté de ce détail insignifiant il rapporte des faits on ne peut plus intéressants qui nous éclairent sur l'influence qu'avait alors la France dans ces pays ; n'a-t-il pas vu et entendu, en effet, des Maronites prier pour le roi de France appelé là bas le roi des Chrétiens !

Dans l'ouvrage du P. Besson les questions géographiques sont laissées dans l'ombre ; les descriptions et souvenirs religieux y tiennent la plus grande place.

Après avoir parcouru les principales villes de Syrie, où il prêcha pendant plus de trente ans, le P. Besson mourut à Alep en 1691 (1).

François RIGORDI (*Le Luc, 1609-79*). — Rigordi faisait partie du même ordre que le P. Besson, et ses supérieurs, par deux fois, l'envoyèrent en Orient évangéliser les musulmans.

Du premier voyage qu'il fit en Syrie, en Arménie, en Perse, en Arabie et en Chaldée vers 1640, nous ne pouvons absolument rien dire, tous les détails nous faisant défaut.

Il n'en est pas de même de celui qu'il entreprit en 1643, et dont il a fait la relation dans ses « Peregrinationes Apostolicæ » éditées en 1652.

En compagnie de trois autres Pères de son Ordre, il s'embarqua à Marseille en 1643 et, après maints incidents, après avoir visité la Crète et Chypre, il arrive à Alexandrette où il est obligé de donner 42 réaux pour pouvoir débarquer.

D'Alexandrette il gagne Alep et Damas. Dans ces villes de l'Orient, tout le frappe, tout l'intéresse.

Il remarque dans Alep qui, à son avis, est la ville de la Syrie la

(1) Bibliographie. — A : Besson, *La Syrie Sainte*, 1660, Traduc. en Italien 1662.— B : Achard. — Barjavel, *Biogr. du département de Vaucluse*. — Sothwell, *Biblioth. Script. Soc. Jesus*. — De Backer, *Biblioth. des écrivains de la Société de Jésus*.

plus riche en monuments, les différentes nuances de politesse, et les costumes divers qui caractérisent ses habitants suivant la secte religieuse à laquelle ils appartiennent. A Damas, il s'émerveille sur la fertilité du sol et va jusqu'à dire que, si ces terres étaient cultivées, Damas deviendrait le Paradis terrestre de la Turquie.

Durant son séjour à Damas, la peste éclate, il est forcé alors de revenir sur Sidon, Tripoli et Beyrouth.

Sidon le retient longtemps, il s'intéresse dans cette ville à une petite peuplade "les Druses" « dont l'origine remonterait à une armée de Gaulois battue par les impies. Les Druses ont, dit-il, « un chef nommé Emir, neveu du prince Facardin qui se vante de descendre des princes de Lotharingie. »

A Beyrouth, il passe juste le temps nécessaire pour s'organiser en vue du voyage qu'il va faire à Ispahan, où l'envoient ses supérieurs.

Il se rend dans cette ville par l'Arabie déserte; les mœurs des bédouins le séduisent; chemin faisant, il les décrit et, près de l'Euphrate, ayant rencontré un amoncellement de ruines, il y voit les vestiges de la Tour de Babel.

Le 25 décembre, il était à Babylone et, le 2 janvier 1646, il arrivait à Ispahan.

Les Persans lui firent un accueil des plus sympathiques et ce furent ceux sur lesquels il comptait le plus qui lui rendirent la vie impossible dans cette ville.

La colonie européenne qui se trouvait à Ispahan fut, en effet, tellement hostile au Père Rigordi qu'il dut en partir quinze jours après son arrivée.

Il résolut de s'embarquer pour l'Indoustan, et, pour ce faire, il gagna la côte pour Chiraz, Yezd et Bender-Abassi.

Tour à tour, il visita Vingorla, Pischolin, Goa, la presqu'île de Salsette, et il parvint à Surate où il s'arrêta quelque temps. En décembre, il en repartait pour revenir à Bender-Abassi.

Pour regagner Ispahan, il refit en sens inverse le même itinéraire et il y entrait pour la seconde fois en février 1647.

Grâce à son intelligence et à sa diplomatie, il obtint pour la Société des Jésuites, du Shah de Perse, un diplôme autorisant ces derniers à résider à Ispahan ou dans ses faubourgs.

Il resta de février à novembre dans cette ville « Ville des Merveilles », dit-il; et il profita du départ d'une ambassade polonaise qui se rendait en Europe pour se joindre à elle.

Il traversa Kachan, Kasbin, Chemakha près de la Caspienne, Astrakhan, et toute la Russie et la Pologne.

Le chemin qu'il suivit pour rentrer en France ne fut pas des plus directs; en effet, de Vienne, il se rendit à Gratz, descendit à Rome où il fit le compte rendu de tout son voyage au supérieur général des Jésuites, et de là vint à Marseille.

En récompense des services signalés qu'il avait rendu à son Ordre, il fut nommé Supérieur à Marseille de la maison de Sainte-Croix.

Il mourut dans cette ville en 1679 (1).

Gabrielle BRÉMOND *(Marseille, XVII[e] siècle)* (2). – On sait fort peu de chose sur la lointaine aïeule des Pfeiffer, des Tinne et des Dieulafoy, et il n'en est pas parlé dans nos principales biographies provençales, Achard et la Statistique des Bouches-du-Rhône. D'autre part, les rares ouvrages de référence qui la citent (Michaud, Hœfer et Larousse) n'indiquent pas la source de leurs renseignements, et ne sont pas complètement d'accord entre eux. Aucun ne peut affirmer qu'elle ait composé le livre dont on possède la traduction italienne, par Ceri ou par Bruni - nouvelle énigme que ne résout pas le Dictionnaire des Anonymes italiens de Melzi. Enfin Ceri, ou Bruni, appelle l'auteur du voyage : *il signore Gabrielle Brémond*, et lui fait employer le genre masculin toutes les fois qu'il prend directement la parole. Nos longues et pénibles recherches n'ont abouti à la solution d'aucun de ces problèmes, et nous ne pouvons qu'attirer sur eux l'attention des curieux de biographie locale.

Il n'existe donc d'autres documents que les « Viaggi fatti nell' Egitto superiore et inferiore ; nel monte Sinay, e lvoghi piv cospicvi di quella regione : in Gerusalemme, Giudea, Galilea, Sammaria,

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Rigordi. *Relation d'un voyage en Perse* (probablemen entre 1641 et 1646).

Les remarques de l'illustre pèlerin. très curieuses et très importantes, à l géographie et à l'histoire sacrée et profane (Lyon, 1673, in-12). – *Peregrination apostolicæ* (*Massiliæ*, 1652, in-4°).

Le même réimpr. en 1874 (Ed. Carayon). — B : Achard.

(2) Il est impossible qu'elle soit née en 1630 comme l'indique la biographie Did puisqu'elle était déjà depuis longtemps en Egypte, lors de son premier voyage da soit en 1644.

Palestina, Fenicia, Monte Libano et altre Prouincie di Siria, etc., etc. » (Roma, Moneta, 1679, in-4°).

Mme Brémond — que nous appellerons ainsi — raconte rarement ses voyages ; elle décrit en général les pays à la façon d'un géographe professionnel et se montre fort avare de dates relatives à ses pérégrinations.

Dans son premier séjour en Orient, on peut relever néanmoins trois itinéraires. Grâce à la protection d'un pacha de la Haute-Egypte, qu'elle appelle Ali Bey de Gierge (?), Mme Brémond remonta le Nil par eau jusqu'à la première cataracte. Parmi les étapes énumérées, il est possible d'identifier les suivantes :

Benisouef ; Minyeh (qu'elle nomme Munia) ; Manfalout (Manouf) ; Syout (Asioth) ; Keneh, à la hauteur de Cosseir (Cana) ; Esneh-Denderah (Asna) et enfin Assouan. Elle n'estime qu'à 450 milles italiens, soit environ 635 kilomètres, ce trajet qui est évalué à 954 par les meilleurs guides contemporains. Rien n'indique qu'elle ait visité les nombreuses ruines des bords du fleuve, mais elle s'enquérait de la géographie des pays parcourus et cite divers points de l'intérieur avec leur distance du Nil.

De retour de ce long voyage, elle repartit du Caire en 1644, pour le Mont Sinaï, à la suite d'un prélat auquel elle donne le titre d'archevêque du Caire, quoiqu'il n'existe rien de semblable dans le répertoire du P. Gams (Series episcoporum). La caravane mit quatre jours à traverser le désert arabe, entre la capitale et la mer Rouge, et passa au puits de Moïse (Aioun Mouça), un peu après Suez. La cinquième étape se fit dans une zone fertile et verdoyante.

Puis, pendant les trois dernières, on parcourut un terrain pierreux et de plus en plus difficile pour arriver au monastère du Sinaï ; l'auteur nous le décrit comme un énorme monument carré de 75 mètres de côté, occupé par de nombreux moines grecs. Les voyageurs auraient donc parcouru 350 kilomètres à vol d'oiseau en huit jours, ce qui constituerait, si le fait est réel, une vitesse bien remarquable pour le pays et l'époque.

Enfin, avant de retourner en Europe, l'auteur fit encore le trajet du Caire à Gaza ; parmi les nombreuses localités relevées en cours de route, nous n'avons pu en identifier que quatre : Belbes (Bilbeis), Es-Saliyeh (Salchia), Katieh (Catia) et El Arisch.

Mme Brémond ne dit pas quand elle revit la France, mais elle

décrit longuement son itinéraire par mer lors de son second voyage en Orient.

La polacre *Sainte-Madeleine*, qui la portait, quitta le port de Marseille le 5 avril 1652, et, après une heureuse navigation, faillit périr pendant un coup de sirocco dans le golfe de Satalieh. Le capitaine réussit à amener son petit navire dans un port de l'île de Chypre ; et, après une relâche assez longue, il aborda sur la côte syrienne, à Saïda. La voyageuse resta sur le littoral jusqu'en mars 1653, puis dans les sept années suivantes, pénétra plusieurs fois dans l'intérieur.

De Saint-Jean d'Acre, elle alla jusqu'au lac de Tibériade, par Nazareth et le Mont Thabor, puis, revenue par le même itinéraire, elle regagna Saïda.

De ce point, on la voit ensuite visiter Damas, Balbeck et Alep et retourner à la côte, à Alexandrette, par Antioche. De nouveau à Saïda, elle va à Bainias, l'ancienne Césarée de Philippe — qui s'est appelée aussi Paneas et Neronias, et a peut-être succédé à la cité juive de Dan.

Enfin, pendant un de ses séjours à Beyrouth, elle se rendit à Tripoli et visita le Liban.

Nous sommes maintenant en 1660, la première date citée après 1653. M[me] Brémond part encore une fois de Saïda par mer, débarque à Jaffa et se porte sur Jérusalem, à laquelle elle consacre dix chapitres entiers. Mais elle ne se borna pas à étudier en détail la ville sainte, et parcourut tout le quadrilatère que déterminent les routes de ce point à Jéricho au Nord-Est et à Hébron au Sud-Ouest d'une part, et la rive Nord-occidentale de la Mer Morte de l'autre. Il n'est, ensuite, question ni d'autres voyages, ni d'un retour en France, et l'on ignore absolument ce que devint la hardie Provençale.

L'ouvrage se termine par une troisième partie consacrée à l'étude des lois et des mœurs des Turcs, des Arméniens et des Juifs Orientaux (1).

Rolland de FREJUS (*Marseille, 16.. 1700*). — Rolland de Fréjus appartenait à une honorable famille de commerçants marseillais ; de bonne heure son intelligence et sa prudence le signalèrent comme devant être habile et propre à traiter les affaires difficiles et délicates.

Louis XIV ayant entendu parler de lui le chargea d'une mission

(1) BIBLIOGRAPHIE. Op. cit. dans le corps de l'article.

assez importante, celle d'obtenir du sultan du Maroc le droit de fonder des établissements commerciaux dans son empire.

Pour « avoir la gloire de servir son prince, pour mériter l'estime d'une compagnie considérable et l'honneur d'établir un négoce dans les états du roi de Tafilet », Rolland accepta de faire le voyage d'Alhucemas.

Il partit d'Alméria le 5 avril 1660, visita l'île d'Alboran, s'arrêta à Mélilla où il fit la connaissance de Dom Louis de Velasque, et aborda dans la baie d'Alhucemas le 10 avril.

Après être resté quelque temps dans cette ville il se mit en marche pour Tâza, résidence de Muley Arxid, roi du Maroc, qui lui avait promis une audience.

Dans son expédition, tous les cheicks du pays l'accompagnèrent, et il se fit passer pour ambassadeur du roi de France « ce qui, dit-il, donna non seulement de la crainte mais fit trembler tous ses ennemis tant le nom de notre monarque se fait craindre partout. »

Son entrée à Tâza, où il parvint après avoir traversé Beni-Boujacob et le désert de Garret, fut triomphale.

Toutes les tribus vinrent voir cet envoyé du plus grand des monarques ; certains le considérèrent comme un Dieu et dans la cour de sa maison, des maures se firent assommer plutôt que de renoncer au plaisir de le voir lui et sa suite.

Le 28 avril, après plusieurs jours d'attente durant lesquels le roi le combla de présents et de vivres, Muley-Arxid lui fit dire par le cheik Amor, qu'il était désireux de le recevoir.

Nous ne rapporterons pas ici tous les détails ni tout le cérémonial de cette réception qui eut pour unique objet la remise au roi de la lettre que lui avait écrit Louis XIV.

Cette lettre, motif du voyage de Rolland vaut la peine d'être citée:

Louis XIV, s'adressant à Muley-Arxid, lui disait : « J'espère que « vous recevrez avec plaisir le sieur Rolland que nous vous envoyons « pour vous assurer que nous désirons avoir votre amitié ; nous « l'avons chargé de tout ce que vous pourrez avoir besoin de notre « royaume et même de l'établissement du commerce de mes sujets « avec les vôtres, ayant à cet effet permis aux sieurs Michel et Rolland « de Fréjus de faire une compagnie des principaux de notre royaume, « les intérêts de laquelle nous vous recommandons, l'assurant que de « notre part nous serons très aise de vous donner des marques de

« l'estime particulière que nous faisons de votre personne et de votre « mérite........... »

Rolland dut être satisfait de l'accueil que lui fit Muley-Arxid car, au moment de se séparer, le roi lui adressa ces paroles: « Tu auras « contentement; cependant pense à te réjouir et ne t'ennuye pas. »

Cette entrevue eut des résultats immédiats, en effet séance tenante le roi lui fit une forte commande de toiles, de draps et de poudre, il lui demanda même son aide pour soumettre une tribu révoltée.

En plus de ces commandes qui devaient développer le commerce français et surtout celui de Marseille, Muley-Arxid lors du départ de Rolland lui remit une lettre pour son souverain, pleine plutôt de belles paroles que de promesses formelles; on en pourra juger par sa lecture. « Après quoi nous est parvenue ta lettre que nous avons *leüe et sçavons* ce qu'elle contient de la demande de tes sujets qui ont volonté d'établir du commerce sur nos terres et côtes; nous donnons à ceux qui sont venus et qui viendrons dans notre royaume grande *asseurance*. »

L'itinéraire que suivit Rolland pour son retour fut différent de celui de l'aller; il traversa Souakin, Facrouna (?), et arriva sans encombre à Tafersit.

En cet endroit, une bien désagréable surprise l'attendait; il apprit que le navire sur lequel se trouvait son compagnon, M. Royez, avait été pris par les corsaires.

Avec l'aide des cheiks et la protection du Sultan, Rolland fit fouiller toute la côte pour essayer de le découvrir; ses recherches ne furent pas vaines puisqu'au bout d'un mois on parvint à s'emparer du sur lequel il était.

Durant son séjour forcé à Tafersit Rolland ne perdit pas son temps.

Il acheta un vaste terrain et, au nom de la Compagnie qu'il représentait, il s'y installa.

Au cours de plusieurs réunions qu'il eut avec les chefs du pays, il se fit donner l'énumération des produits de la région, leur qualité, leur prix; il convint même des droits qui seraient réclamés à l'entrée.

Personnellement, il acheta pour 4.000 livres de cire promettant de rapporter des toiles et de la poudre.

Avant de quitter le pays, il explora la côte, découvrit de nombreux bancs de coraux, et il se promit de les faire exploiter.

Il revint à Marseille après avoir visité tous les ports de l'Espagne, heureux d'avoir pu servir dignement, comme il se l'était promis, son pays et son roi, et d'avoir obtenu du puissant monarque de Tafilet l'autorisation qu'il avait sollicitée, celle de pouvoir faire librement le commerce avec ses États (1).

Balthazar de BONNECORSE (*Marseille, 16... 1706*). — L'auteur de la ***Montre d'Amour*** et du *Lutrigot* ne s'est jamais relevé comme poëte des sarcasmes de Boileau et ce n'est certes pas ici qu'on entreprendra cette tâche. Mais il est bon de rappeler que pendant son séjour en Orient, en qualité de consul, successivement au Caire et à Saïda, il eut l'occasion de faire un voyage aux Lieux Saints, en 1667-68. Le récit versifié ne se trouve pas, comme on l'a dit, dans l'édition de 1720 de ses poésies complètes; mais un de ses compagnons de voyage, Savinien d'Alquié, en a laissé un compte rendu en prose, assez ampoulé, d'ailleurs, où les éloges sont prodigués à notre compatriote.

Partis de Saïda le 19 décembre 1667, la petite caravane atteignit par Safed le lac de Tibériade à Tell-Houm, l'antique Capharnaüm. De là, après une courte pause, elle se porta par Sefourieh sur Nazareth, puis fit une excursion au Mont Thabor.

Sans incidents sérieux, les pèlerins revinrent sur le littoral, et, pendant leur séjour à Saint-Jean d'Acre, visitèrent le Mont-Carmel et ses couvents, puis ils regagnèrent Saïda par voie de terre, en passant sur les ruines de Tyr.

On n'a aucun document sur les autres voyages qu'a pu faire Bonnecorse pendant sa carrière consulaire (1).

Laurent D'ARVIEUX (*Marseille 1635-1702*). — La famille de d'Arvieux, d'origine italienne, tenait un rang très distingué, mais avait « plus de quartiers de noblesse que de biens au soleil. »

Après la mort de son père, trouvant une fortune très ébréchée, 'Arvieux résolut de faire le commerce avec l'Orient, seul moyen alors ıvert aux gentilshommes pour augmenter leurs biens.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Rolland de Fréjus. *Relation d'un voyage fait dans la uritanie... par ordre de Sa Majesté, en 1666* (Paris, Clouzier, 1670, in-12. — B : ard. — Moreri.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Alquié (François-Savinien d'), *Le Voyage de Galilée*. — s, M. Petit et Et. Michallet, 1670, p. in-12.

Il fut aidé dans cette entreprise par deux de ses cousins, qui avaient déjà des comptoirs dans le Levant et dont l'un notamment, J. Bertandier, était consul de Sidon.

Il partit de Marseille pour Smyrne en 1653 à peine âgé de dix-huit ans.

Arrivé dans ce pays après mille difficultés suscitées par les corsaires, il s'occupa immédiatement du trafic des soies, des cotons, des pierreries et des étoffes d'or.

Il fut témoin dans cette ville « l'échelle du Levant alors la plus importante » des nombreuses dissensions existant entre les barbaresques et nos nationaux et bientôt, grâce à sa magnificence et à ses libéralités il s'acquit l'estime et l'amitié de tous.

En 1657 son cousin, consul de Sidon, l'appela dans cette ville ; il fut frappé d'y voir tout le commerce entre les mains des Français et notamment des Marseillais. Ce commerce consistait surtout en soies et en henné.

Tour à tour il visita Alexandrie, Rosette, Damiette et Saint-Jean d'Acre ; à Caïffa il séjourna quelque temps et il assista au trafic que faisaient dans ce port, qui leur servait de refuge, les corsaires.

Successivement les aventures les plus heureuses et les plus malheureuses lui arrivèrent ; c'est ainsi qu'à Gaza il fut reçu avec la plus grande pompe par le Pacha, et qu'en vue de Sour il fut pris par un navire corsaire, fait prisonnier et entièrement dévalisé.

Etant tout près de Jérusalem, poussé tant par la curiosité que par la foi, il fait le projet de s'y rendre. Il est précédé dans le pays par sa réputation et, parlant toutes les langues orientales, il est reçu partout avec grand éclat.

Jérusalem le retient longtemps ; il en étudie tous les monuments, visite tous les Lieux-Saints et se fait recevoir chevalier du Saint-Sépulcre.

Dans ses mémoires il décrit cette ville jusqu'aux moindres détails et il est allé jusqu'à indiquer le prix exact du voyage de Sidon à Jérusalem et retour ; à titre de curiosité nous le citons : d'Arvieux dépensa 823 livres 50 sols.

A Tripoli une grande déconvenue l'attendait ; il se faisait en effet une joie de retrouver là des concitoyens, et sa surprise fut pénible de voir cette ville toute plongée dans la tristesse et le deuil : Le grand vizir venait de faire étrangler tous les commerçants français qui n'avaient pas voulu payer le tribut.

Damas, une des villes les plus commerçantes de l'Orient, où se trouvaient des manufactures de velours, de satin et de taffetas, où les caravanes venant de La Mecque échangeaient leurs produits avec ceux de la France, reçut sa visite aussi.

A cette époque, l'absence de sécurité pour le transport d'argent de Sidon à Damas avait fait déplacer notre consul et pendant longtemps cette ville resta privée du représentant de la France, le consulat de Sidon ayant englobé celui de Damas.

D'Arvieux, après avoir visité presque toutes les villes importantes de l'Orient, s'établit définitivement à Sidon, d'où, par de nombreux exemples de commerçants, il pensait se retirer après fortune faite.

Au début, tout le favorisa, car, par ses nombreux voyages, il avait donné une grande extension à son commerce et par ses relations il s'était acquis la confiance du Pacha et de ses officiers.

Les habitants de Sidon eurent une telle foi en lui que bientôt ils lui confièrent tout l'argent qu'ils pouvaient avoir, avec autorisation de s'en servir.

Bientôt, cependant, une aventure malheureuse vint mettre un terme à son bonheur. Pendant une absence, des pillards dévalisèrent sa demeure, et on lui emporta tout l'argent qu'il avait si péniblement amassé.

A la suite de ce vol il dut quitter le pays. La sympathie qu'on avait pour lui fut telle, qu'à son départ une foule de plus de cinq cents personnes l'accompagna jusqu'à son bateau et qu'il lui fallut plus de deux heures « pour les embrasser tous les uns après les autres », nous dit-il.

A son retour à Marseille, la fortune sembla vouloir le servir ; il rencontra, en effet, dans cette ville, M. Du Moulin, qui était chargé par le Roi de porter à Tunis la ratification du traité de paix que le duc de Beaufort avait conclu avec la Régence de Tunis, et de racheter des esclaves ; son esprit, sa connaissance des langues orientales plurent tant à ce dernier, qu'il se l'adjoignit pour son expédition.

Le succès qu'il remporta à Tunis auprès du bey Mehemed fut considérable ; non seulement, en effet, il fit admettre toutes les clauses du traité, mais encore il obtint la délivrance de plus de 380 esclaves, ce qui était inespéré.

Tant de gloire l'avait signalé à Louis XIV qui désira ardemment le connaître.

D'Arvieux, à Paris, fut tout d'abord présenté à Colbert, puis il se lia avec la maréchale de la Motte, gouvernante des enfants du Roi et il devint enfin un des familiers de la Cour.

« J'étais si neuf, nous dit-il dans ses mémoires, dans le métier de courtisan et si peu accoutumé au langage de la Cour que je me nourrissais d'espérance et me désespérais quand cela manquait. »

MM. Thévenot et d'Ablancourt, orientalistes distingués d'alors, mandèrent chez eux d'Arvieux et le prièrent de traduire les livres turcs de leur bibliothèque; de son côté, il composa un dictionnaire turc et persan.

A cette époque, de graves incidents se passaient à Constantinople; notre ambassadeur, M. de La Haye, ayant déplu au Sultan, ce dernier, par tous les moyens, cherchait à vexer la France.

A la suite de longs pourparlers, M. de Nointel ayant été nommé au lieu et place de M. de La Haye, le calme, semblait-il, aurait dû revenir dans nos affaires d'Orient. Il n'en fut rien, pourtant, et à un moment donné même, les choses allèrent si mal que M. de Lionne résolut de faire revenir M. de Nointel et de l'envoyer chercher par d'Arvieux.

Dans la lettre qui lui fut remise, M. de Lionne lui disait : « Louis m'a commandé de faire savoir sa résolution à votre Excellence, par cette lettre qui lui sera présentée par le sieur d'Arvieux que je lui dépêche exprès sur les motifs de Sa Majesté. »

Il soutint avec tant d'habileté les prétentions de Louis XIV qu'il obtint tout ce que demandait ce monarque, et des Français qui étaient alors à Constantinople ont rendu ce témoignage, qu'en cette occasion les ministres de la Porte admirèrent autant l'éloquence de d'Arvieux que sa diplomatie — il ne faut pas oublier qu'il avait à faire au vizir Ahmed-Kupruli qui était un des plus grands politiciens de l'époque.

Cette mission qu'il avait si bien remplie le rendit très populaire à la Cour et M. le chancelier Séguier, Mme la duchesse de Verneuil et M. de Béthune-Sully l'attirèrent chez eux.

En 1673, toutefois, sur l'ordre de Colbert, d'Arvieux dut encore quitter Paris pour aller à Alger régler un différend intervenu entre le sieur Arnaud et la nation au sujet d'une société commerciale, dite du Bastion.

Sa mission dans ce pays, bien qu'il y soit allé avec le titre de

consul, dut être particulièrement délicate si nous en croyons ses mémoires, car après avoir raconté comment, en voulant libérer des esclaves, il faillit être écharpé, et parlé un peu du pays, il s'écrie : « Voilà ce que je pouvais dire de ce mauvais pays qui n'est peuplé que de la lie des provinces ottomanes et qu'on peut regarder, sans crainte de se tromper, comme la plus indigne canaille qui soit en Afrique et comme une tanière de voleurs dont je ne me repentirai jamais d'être sorti. »

De retour à Paris, d'Arvieux fut chargé par M. de Pomponne de traduire les capitulations faites entre le roi et Mehemed IV par le ministère de M. de Nointel. Détail à noter : cette traduction s'imprima à Marseille en 1676.

En 1679, pour reconnaître les nombreux services qu'il avait rendus à la France, Colbert nomma d'Arvieux consul d'Alep. Ce consulat était très recherché ; n'était-il pas en effet le plus important d'Orient puisqu'il comprenait les échelles de Chypre, d'Alexandrette et de Tripoli ?

Tour à tour, pour se rendre à Alep, d'Arvieux visita Candie, Paphos, Larnaca et Alexandrette, et son entrée dans sa nouvelle résidence où son renom l'avait précédé fut triomphale.

Son consulat en Syrie dura six ans. Grâce à lui le commerce français devint plus florissant dans ces villes, et le calme revint au point de vue religieux.

Ce fut lui, en effet, qui rétablit dans le couvent du Mont-Carmel, les religieux Carmes-déchaussés qui en avaient été tant de fois chassés.

Le pape Innocent XI, pour le récompenser de toute la protection qu'il avait donnée aux moines, fit en sa faveur une chose singulière : il le nomma évêque de Babylone, avec faculté, au cas où il ne voudrait pas accepter, de désigner lui-même une personne pour le remplacer.

En novembre 1686, sa santé étant chancelante, il revint à Paris pour se rétablir ; puis sur les instances de sa famille il se maria et en 1702, à l'âge de soixante-sept ans, il mourut, laissant, partout où il avait passé, d'unanimes regrets (1).

(1) Bibliographie. — A : Labat (Le P). - *Mémoire du Chevalier d'Arvieux* (1735) ; d'Arvieux, *Relation d'un voyage fait... dans la Palestine vers le Grand Emir* (1717) ; d'Arvieux, *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*. — B : Achard. — Moreri. — Hadji-Mehemet-Effendi (probablement Petis de la Croix), *Lettres critiques*.

Joseph PITTON DE TOURNEFORT *(Aix, 1656-1708).* — C'est à Aix, rue de l'Ecole, dans une maison contiguë à l'église de Saint-Joachim, du côté du midi, et que M. de Laurens avait achetée pour établir l'hôpital des Aveugles, que naquit, en 1656, le célèbre botaniste, non pas le 5 juin, comme le disent la plupart des biographes, mais avant le 3 du même mois, puisque les registres de la paroisse de Saint-Sauveur font foi qu'il y fut baptisé le 3 juin 1656. Il était fils de Pierre Pitton, seigneur de Tournefort, reçu secrétaire du roi près le parlement de Provence le 24 janvier 1653, et de Aymare de Fagoue, de Paris, mariés le 7 juin 1646. Cette famille, éteinte dans les mâles en 1774, était originaire de Tours, d'où Jean Mesnagier, dit Pitton, bisaïeul de notre grand botaniste, avait été attiré à Aix par Martin Pitton, son oncle maternel, aussi originaire de Tours, pourvu, en 1557, d'un canonicat à Saint-Sauveur. Ce Jean Mesnagier eut deux fils qui ne portèrent jamais d'autre nom que celui de Pitton, pour se conformer aux volontés du chanoine. L'aîné fut l'aïeul de Joseph dont nous parlons, et le cadet le père du médecin Jean-Scolastique Pitton (1621-1689), auteur d'une *Histoire de la ville d'Aix* (1666), des *Annales de la Sainte Eglise d'Aix* (1668), et de quelques autres ouvrages, tous assez médiocres (1).

Destiné à l'Eglise, en sa qualité de cadet, Tournefort entra au collège des Jésuites d'Aix ; mais quoi qu'on lui fît étudier uniquement le latin, comme tous ses condisciples d'ailleurs, il se sentit botaniste dès qu'il vit des plantes ; il voulait connaître leurs noms, leurs familles, leurs propriétés, en un mot, toutes leurs particularités. Aussi, lui arriva-t-il assez fréquemment de déserter les bancs de sa classe pour aller herboriser dans la campagne. Il n'avait guère moins de passion pour l'anatomie et les sciences physiques, dont son oncle, le médecin, lui avait enseigné les premiers éléments. Il fallut bien que sa famille prît le parti de renoncer à lui faire embrasser l'état ecclésiastique, et la mort de son père, survenue en 1677, le laissa entièrement maître de suivre ses inclinations. Il profita aussitôt de sa liberté pour explorer, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, et il en rapporta une ample moisson de plantes qui furent le commencement de son herbier.

« La botanique, dit Fontenelle (2), n'est pas une science sédentaire,

(1) Roux-Alphéran, *Les Rues d'Aix*, t. I, p. 340.
(2) *Eloge de M. de Tournefort.*

et paresseuse qui se puisse acquérir dans l'ombre d'un cabinet comme la géométrie et l'histoire, qui, tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demandent que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse les rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser. De là vient aussi qu'il est si rare d'exceller dans cette science. Le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce, ne suffit pas pour faire un grand botaniste, et avec cette passion même il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui y réponde. M. de Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste, et son corps, aussi bien que son esprit, avait été fait pour la botanique. »

En 1779, Tournefort se rendit à Montpellier pour y suivre des cours de médecine. Le Jardin des Plantes établi dans cette ville par Henri IV ne pouvait pas, malgré son importance, satisfaire la curiosité de notre botaniste. Il herborisa donc dans tous les environs de Montpellier, faisant même quelquefois des courses de plus de dix lieues; il en rapporta des plantes souvent inconnues aux gens du pays. Mais ces investigations ne suffisaient pas à son ardeur; il partit pour Barcelone, au mois d'avril 1681, et resta en Catalogne jusqu'au 24 juin, accompagné dans ses herborisations par bon nombre de médecins et d'étudiants de cette province.

Les Pyrénées étaient trop proches pour ne pas le tenter; il partit donc sans songer aux bandits qui infestaient ces montagnes, pas plus qu'aux mille dangers qu'il aura à surmonter. Revenu à Montpellier, à la fin de 1681, avec des richesses bien gagnées, il regagna bientôt sa ville natale. La grande réputation dont il jouissait lui fit obtenir de Fagon, alors premier médecin de la feue reine, sur la recommandation d'une de ses compatriotes, Mme de Venelles, sous-gouvernante des Enfants de France, la place de professeur de botanique au Jardin royal de Paris, fondé par Louis XIII. Afin d'enrichir cet établissement, Tournefort entreprit, par ordre du roi, plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, et, dans la suite, en Hollande et en Angleterre. En récompense de ses services, Louis XIV le mit au nombre de ses pensionnaires (1691). Trois ans plus tard, Tournefort mettait le sceau à sa réputation en

publiant ses *Éléments de botanique*, qu'il traduisit (1700) en latin, pour les étrangers, sous le titre d'*Institutiones rei herbariæ*.

« Avec toutes les qualités qu'il avait, dit encore Fontenelle, — nous le citons volontiers, tant ses remarques sont judicieuses, — on peut juger aisément combien il était propre à être un excellent voyageur, car j'entends ici, par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouve et une curiosité fort étendue, qui est assez rare, et un certain don de bien voir, plus rare encore. Les philosophes ne courent guère le monde et ceux qui le courent ne sont ordinairement guère philosophes, et par là un voyage de philosophe est extrêmement précieux. Aussi nous comptons que ce fut un bonheur pour les sciences que l'ordre que M. de Tournefort reçut du Roi, en 1700, d'aller en Grèce, en Asie et en Afrique, non seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui leur auront échappé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. »

Tournefort a laissé de ces voyages un récit des plus intéressants. La botanique ne lui a pas fait négliger les autres parties des sciences naturelles, pas plus que les questions géographiques et même l'archéologie. Des cartes, des plans, des figures de toute sorte illustrent l'ouvrage, sous forme de lettres adressées au comte de Pontchartrain, ministre de la marine. Sa profession de médecin — il avait été reçu docteur à Paris en 1698 — qu'il exerçait avec un parfait désintéressement auprès des riches, et avec une extrême charité envers les pauvres, lui procura des entrées partout; il trouva ainsi de grandes facilités pour accomplir sa mission dans des pays où l'étranger, même de nos jours, est considéré comme le pire des ennemis.

Parti de Marseille le 23 avril 1700, en compagnie de M. Gundelscheimer, savant médecin d'Anspach, en Franconie, et de M. Aubriet, peintre du Cabinet du Roi, Tournefort débarqua à La Canée, neuf jours après, sans avoir relâché dans aucun port. Il consacre deux lettres à l'île de Crète, qu'il a explorée en tous sens et décrite en véritable encyclopédiste; rien n'est laissé de côté: plantes, monuments, inscriptions échappées aux voyageurs qui l'ont précédé. Il n'hésite pas à faire par une chaleur torride, la pénible ascension du Mont Ida « qui n'a rien de beau, dit-il (1), que son nom célèbre dans l'Histoire. »

(1) *Relation d'un Voyage du Levant*, t. I, p. 20. (C'est l'édition de 1718 dont nous ferons usage au cours de cette notice.

Il se rend ensuite à Milo, à Antiparos dont il visite les fameuses grottes ; puis, aux célèbres carrières de Paros ; à Naxos, où il fait une abondante moisson de plantes peu connues. Puis, après avoir parcouru la chaîne d'îles qui s'étend d'Amorgos à Polycandros, il descend à Santorin, où il vérifie des inscriptions antiques publiées par Spon et tourne sur Anaphi. Les vents l'ayant empêché d'atteindre Stampalie, il débarque, à la fin d'octobre à Mycono, dont les hommes sont atteints de calvitie dès l'âge de 25 ans. Il visite successivement les deux Délos, Syra, Thermia, Zea, Makronisi, et revenant par Andros et Tinos, il s'arrête à Chio et à Castro, capitale de l'île, et à Ményelin, l'antique Lesbos. Il se trouvait dans cette île au mois de mars 1701 ; il la quitta pour gagner Constantinople par Ténédos et Gallipoli. Les îles de Nicaria, Samos, Pathmos, Skyra et Fourni, qu'il ne visita qu'à son retour d'Anatolie, sont décrites dans la lettre consacrée à Chio et à Mételin.

Arrivés à Constantinople, Tournefort et ses compagnons de route furent logés au Château-Gaillard, dépendance du Palais de France, résidence du marquis de Ferriol, ambassadeur près la Sublime-Porte. « Ce palais nous parut un lieu enchanté, car la misère de l'Archipel, d'où nous venions, nous avoit donné une idée fort désavantageuse du reste de la Turquie. Le Palais de France est la maison de Constantinople la plus logeable et la mieux entendue pour des personnes élevées en Europe ; il fut bâti par ordre d'Henri IV, dans le temps que M. de Brèves étoit ambassadeur, mais on y a fait de beaux appartements sous M. de Nointel ; les honnêtes gens y sont reçus avec toute sortes d'agrémens. Hors de ce palais, quand on iroit jusques au fond du Japon, on ne sçait ce que c'est que de faire bonne chère : on est servi chez M. l'Ambassadeur comme dans les meilleures tables de Paris ; au lieu de vaisselle de cuivre étamé dont on se sert même dans le sérail du Grand Seigneur, on ne voit chez son Excellence que des piles d'assiettes d'argent, et des buffets chargés de bassins, d'aiguières, de soucoupes, de vases, de flacons de la même matière ; la magnificence et les manières polies et engageantes du maître y attirent toutes les nations du monde. On ne peut trop admirer avec quelle fermeté M. le marquis de Ferriol soutient la grandeur du nom Français, dans une Cour où l'on est exposé tous les jours aux caprices des nouveaux Ministres (1). »

(1) *Relation d'un Voyage du Levant*, t. I, p. 182.

C'est avec le plus vif plaisir que Tournefort fit la connaissance à Constantinople de deux de ses compatriotes de Provence, MM. Chabert père et fils, apothicaires. Le premier, établi depuis fort longtemps dans cette ville, y jouissait d'une grande réputation. « Ce pauvre homme, dit-il (1), quelque temps après notre départ, eut le sort de la plupart des gens qui vont chercher fortune dans cette puissante ville, c'est-à-dire qu'il mourut de la peste dont il fut frappé et emporté dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. »

La description de Constantinople absorbe une lettre et demie; c'est notre avis, la partie la plus intéressante de l'ouvrage. L'auteur y témoigne d'une largeur d'idées peu commune, aussi bien que dans les quarante pages consacrées au gouvernement et à la religion des Turcs. Puis vient une longue description du Bosphore et du littoral de la Mer Noire de l'entrée à Sinope; il les longea de conserve avec les felouques d'un pacha qui se rendait à Trébizonde et descendit fréquemment à terre, ce qui lui permit de recueillir un grand nombre de plantes.

Parti de Constantinople le 13 avril 1901, Tournefort quitta Sinope le 10 mai. Après avoir atteint les bouches du Kizil Irmak et Tireboli il débarqua le 23 à Trébizonde. Il eut beaucoup à se louer, au cours de ce voyage, de M. Chabert fils, apothicaire du pacha, qui connaissait admirablement les divers dialectes du pays et lui fut d'un grand secours en maintes circonstances. Moins de quinze jours après, il atteignit Erzéroum, à la suite d'une caravane renforcée de l'escorte du pacha de cette ville. Il y resta trois semaines, faisant dans les environs de productives herborisations. Ayant appris qu'une caravane était sur le point de se mettre en route pour Tiflis, il prit le parti de se joindre à elle, « pour voir la Georgie qui est le plus beau pays du monde (2) ». Au bout de six jours, il arriva à Kars, la dernière ville turque, sur la frontière de la Perse. Le 20 juillet on le trouve à Tiflis, puis à Etchmiadzin, à Erivan et enfin, le 10 août, sur le Mont Ararat, dont l'ascension ne fut pas exempte de difficultés, sans parler des tigres qui infestaient ses abords.

Le 23 août il s'éloignait de Kars, sachant ce qu'il fallait penser de la réputation de beauté des femmes de ce pays. « A l'égard des

(1) *Ibid., ibid.*, p. 173.
(2) *Relation d'un Voyage du Levant*, p. 119.

nefort prit donc le parti de se rendre à Smyrne par le lac d'Aboulonia, Ak-Hissac (Thyatire) et Manissa (Magnésie du Sipyle). Après dix jours de marche, il arriva à Smyrne, « une des plus belles et des plus riches villes du Levant.... (1) On peut dire que c'est un des plus riches magasins du monde. »

Après six semaines d'un repos bien gagné, Tournefort partit pour Ephèse le 25 janvier 1763. De ce misérable village, où vivaient à peine trente ou quarante familles il rapporta des dessins archéologiques fort curieux. Puis, s'embarquant à Scalanova « assez jolie ville, bien bâtie, bien pavée et couverte de tuiles creuses comme les toits de nos villes de Provence », il parcourut les îles de Nicaria, Samos, Pathmos, Skyra et Fourni et ne revint à Smyrne que pour quitter définitivement l'Orient, empêché par la peste de terminer sa mission. Ce fut là le premier obstacle qui l'eût arrêté. Le Jeudi-Saint, 13 avril, notre voyageur mit à la voile sur le *Soleil-d'Or*, commandé par le capitaine Laurent Guérin, de La Ciotat. Après une pénible navigation de quarante jours, le *Soleil-d'Or* jeta l'ancre dans le port de Livourne. Le 27 mai, Tournefort prit passage sur une felouque, qui le conduisit à Marseille, le 3 juin, veille de la Pentecôte.

Il arrivait, comme l'a dit un grand poète, pour une circonstance plus brillante mais moins utile, « chargé des dépouilles de l'Orient ». Il rapportait, en effet, sans parler d'une infinité d'observations sur les sujets les plus différents, 1.356 espèces de plantes, dont une grande partie venaient se ranger d'elles-mêmes parmi plusieurs des 673 genres qu'il avait établis; il ne fut obligé de créer pour tout le reste que 25 nouveaux genres, sans avoir à augmenter les classes, ce qui prouvait la commodité d'un système où toutes les plantes étrangères inespérées entraient si facilement.

De retour à Paris, il s'occupa de la publication (1703) de son *Corollarium rei herbariæ*, et fut nommé, peu après, professeur de médecine au Collège de France. Un avenir des plus brillants s'ouvrait devant lui, lorsqu'une charrette heurta violemment, en pleine poitrine, dans une rue de Paris, l'explorateur échappé à tant de dangers. Il languit pendant quelques mois et succomba le 28 décembre 1708, dans toute la plénitude de son génie, sans avoir pu donner tout ce que le monde savant était en droit d'attendre encore de lui. Il fut inhumé à Saint-Etienne-du-Mont.

(9) *Ibid.*, *ibid.*, p. 197.

Par son testament, Tournefort laissait au Roi, pour l'usage des savants, son cabinet de curiosités, et tous ses livres de botanique à l'abbé Bignon, membre de l'Académie des Sciences, à qui il avait autrefois témoigné sa reconnaissance, en donnant son nom à une plante d'Amérique, appelée vulgairement Jasmin de Virginie et connue aujourd'hui sous la dénomination de *Bignonia* (1).

« Son Cabinet est rempli de tout ce qu'il a pu amasser dans ses longs voïages, non seulement de productions extraordinaires et bizarres,.... mais particulièrement de coquilles très-rares, dont il a un amas de plus de trois mille, d'une beauté et d'un choix admirables. Son jardin sec, comme il l'appelle lui-même, est composé de plus de sept mille plantes sèches... Avec ces choses, il conserve des squelettes de différens animaux monstrueux, des fruits des Indes d'une figure extraordinaire, et mille autres choses de cette sorte (2). »

« Il ramassoit aussi, dit à son tour Fontenelle (3), des habillemens, des armes, des instrumens de nations éloignées, autres sortes de curiositez, qui, quoi qu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la nature, ne laissent pas de devenir philosophiques pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble, il s'étoit fait un Cabinet superbe pour un particulier et fameux dans Paris; les curieux l'estimoient à 45 ou 50.000 livres. Ce serait une tache dans la vie d'un philosophe qu'une si grande dépense, si elle avoit eu tout autre objet. Elle prouve que M. de Tournefort, dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avoit pu guère s'adonner à des plaisirs plus frivoles et cependant beaucoup plus recherchez. »

« Son Cabinet (oserai-je hazarder cette métaphore), écrivait enfin Lauthier (4), étoit une espèce d'Arche sçavante où les créatures animées et inanimées étoient venues se reconnoître comme tributaires de celui qui les avoit réunies; car chaque pièce, suivant l'idée de M. de Tournefort, avoit son département de preuves à remplir. »

Louis XIV accepta avec empressement le legs du grand botaniste,

(1) *Rymaille sur les plus célèbres bibliotières de Paris en 1649, avec des notes* par A de La Fizelière, p. 137.

(2) Germain Brice, *Description nouvelle de la Ville de Paris*, 1698, t. II, p. 14, 1713, t. II, p. 201.

(3) *Op. cit.*

(4) *Lettre à M. Bégon au sujet de M. Pitton de Tournefort.* Sur le cabinet de Tournefort, voyez encore : Lister, *Voyage à Paris en 1698* (édition française), p. 66 ; et Renauldin, *Études sur les Médecins numismatistes*. p. 406.

et gratifia son neveu d'une pension de 1.000 livres, « pour lui marquer — ce sont les propres termes du brevet — la satisfaction que Sa Majesté a des services de son oncle, et même pour le récompenser en quelque manière du legs qu'il lui a fait .»

Tournefort est assurément le savant qui a le plus honoré la ville d'Aix. Ne serait-il pas digne du Conseil municipal de cette ville de lui ériger sur une place publique une statue, voire même un simple buste, ou au moins de faire placer une plaque commémorative sur la maison où il a vu le jour ? Cet hommage public, rendu si tardivement à la mémoire de notre illustre compatriote, nous paraît à l'abri de toute critique ; il ne serait sujet ni aux vicissitudes des révolutions, ni aux caprices de la fortune, ni même à l'inconstance de l'opinion, ordinairement si facile à égarer. Puissent ces lignes tomber sous les yeux des fervents admirateurs du grand botaniste et aider à l'accomplissement du vœu que nous venons d'exprimer ! (1).

Jean de LA ROQUE (*Marseille 1661-1745*). — Plus connu comme écrivain que comme explorateur, Jean de La Roque a néanmoins voyagé pendant deux ans dans le Liban, l'Anti-Liban et une grande partie de la Syrie. C'était un érudit : l'archéologie, l'épigraphie et la numismatique lui étaient familières et il rapporta de ses pérégrinations de nombreux documents qu'on trouvera dans les deux volumes de son récit. A son retour en France la protection du duc de Bouillon l'amena à quitter sa ville natale pour Paris, où il collabora longtemps au *Mercure de France*. Il avait été auparavant élu membre de l'Académie de Marseille.

C'est en juin 1688 qu'il débarqua sur la côte syrienne. Pendant un an il étudia les antiquités de Tripoli, de Saïda et de Sour; dans cette dernière localité, il visita les célèbres citernes de Raçoul Aïn ou Ras-el-Aïn que les Européens appellent les puits de Salomon.

En août 1689, il revint par mer de Saïda à Beyrouth, et continua

(1) Bibliographie.— A : Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°.— Le même ouvrage, 3 vol. in-8°.— B : Fontenelle, *Éloge de Tournefort*. — Lauthier, *Lettre à M. Bégon, au sujet de M. Pitton de Tournefort* (1709 et 1717). — Terrasson, *Abrégé du projet de M. Reneaume sur les manuscrits de feu M. de Tournefort* (*Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1709). — Maury, *Histoire de l'Académie des Sciences*, 1864. — Moréri. — Achard. — *Biographie médicale*, 1825.— *Biographies* Didot et Michaud, etc.— Pour ses œuvres, voir Quérard, t. IX, pp. 517-518.

par terre dans la direction du Nord. Il admira beaucoup la tranchée de Marc-Aurèle près du Nahr-Kelb, l'ancien Lycus dont il remonta la vallée jusqu'au fameux couvent des Jésuites d'Antoura, dans la région du Kesrouan. Avec ses compagnons, il revint à la côte à Djebail (Byblos) et pénétrant de nouveau dans la montagne, il visita Canoubin (Kanôbin) couvent où réside le patriarche maronite; puis Mar Elicha (ou Saint-Elisée), autre monastère qui possède le tombeau de Gallaup de Chastueil. Après avoir vu les cèdres séculaires que domine le Djebel-Makmel il poursuivit jusqu'à Baalbek (Heliopolis); il y fut très gracieusement accueilli par le Cheik et y séjourna environ six semaines à l'automne, prenant des renseignements pour une description très détaillée de la célèbre cité. Le retour s'effectua par Ebcharrêh et Ehden sur Tripoli.

La Roque ne raconte pas les excursions qu'il dit avoir faites ensuite dans toute la région du Liban et de l'Anti-Liban.

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, et qu'énumèrent Achard et Quérard, nous citerons, comme ayant trait à la géographie de l'Orient, une partie des mémoires du chevalier d'Arvieux (*Voyage vers le Grand Emir*, publié dix-huit ans avant l'édition du P. Labat), et un *Voyage de l'Arabie Heureuse*, exécuté en 1708-10 et 1711-13, par un navigateur malouin resté anonyme (1).

Antoine ARCÈRE (*Marseille, 1664-1699*). — Nous ne citons que pour mémoire le linguiste Arcère qui voyagea de 1691 à 1693 dans tout l'Empire ottoman, visitant les monastères chrétiens dont l'influence eut été beaucoup plus grande, à son avis, si les religieux avaient été au courant des langues du pays. Aussi revint-il en Europe pour former des orientalistes parmi les jeunes ecclésiastiques qui se destinaient à évangéliser le Levant. On a dit qu'il avait laissé le récit de ses pérégrinations, mais il est impossible d'en retrouver aucune trace, même dans la volumineuse compilation de son neveu L.-E. Arcère (2).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*..... Paris, Cailleau, 1722, 2 v. in-12. — B : Achard.

(2) BIBLIOGRAPHIE. — B : Achard. Note ms dans le Recueil ms. Fa 8 de la Bibliothèque de Marseille.

CHAPITRE IV

XVII[e] SIÈCLE : INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES

Le Père Alexandre de RHODES, (*Avignon, 1591-1660*). — Les PP. de Backer, dans leur Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus disent de leur confrère A. de Rhodes : « Il était animé d'un zèle ardent qui lui faisait braver tous les dangers. » Passionné pour la conversion des infidèles, il passa près de quarante ans en Asie sans obtenir du reste des résultats en rapport avec tant de peines et de périls ; il publia aussi de nombreux ouvrages et nous citerons plus loin ceux qui ont trait à ses pérégrinations.

Il faisait partie de l'Ordre depuis six ans quand ses supérieurs l'envoyèrent dans l'Inde vers la fin de 1618. Il quitta Rome, franchit les Alpes couvertes de neige et arriva d'abord à Lyon, où son intempérance de langage lui occasionna des difficultés avec une société de calvinistes ; on l'arracha de leurs mains comme ils allaient le jeter à l'eau. En descendant le Rhône, qui décidément lui était fatal, son bateau faillit être brisé contre les piles d'un pont récemment écroulé, mais il se tira encore de ce mauvais pas, traversa l'Espagne, patrie de ses aïeux, et arriva en avril 1619 à Lisbonne, où trois vaisseaux étaient en partance pour Goa.

Le missionnaire trouva à bord de la *Santa Teresa* le fameux apôtre du Tonkin, le P. Majorica, et quelques autres ecclésiastiques. La traversée fut assez heureuse jusqu'au 20 juillet, date où le vaisseau doubla le cap de Bonne Espérance, et même jusqu'au 25, mais alors éclata une tempête qui dura dix-huit jours. Quand l'Océan se fut calmé, un pilote maladroit manqua jeter l'escadrille sur les récifs du détroit de Madagascar. On échappa encore à ce péril, mais dans le cours du sixième mois le scorbut attaqua l'équipage et une partie des

passagers: cinq hommes périrent. Enfin le 9 octobre 1619, après cent quatre-vingt-huit jours de traversée, on arrivait à Goa, la superbe capitale de l'Inde portugaise, qui pouvait supporter la comparaison avec les grandes cités d'Europe, comme Lyon et Rouen. L'air y était très sain, disait-on; néanmoins, au bout de trois mois de séjour le Père fut atteint d'une maladie si grave qu'on désespéra un moment de le sauver. Il se remit pourtant et ses supérieurs l'envoyèrent achever sa convalescence dans l'île de Salzette, où les Jésuites avaient un collège très important. La population, qu'on évaluait déjà à cent mille âmes, à peu près le chiffre actuel, était alors entièrement catholique — tandis qu'aujourd'hui les trois quarts des insulaires appartiennent au mahométisme ou surtout au brahmanisme. — Pendant que l'infatigable religieux, de retour à Goa, étudiait la langue Canara, il échappa une fois de plus à la mort, lors de l'explosion de la poudrière qui produisit de grands dégâts dans la ville et fit périr de nombreux indigènes.

En avril 1622, on l'envoya au Japon. Le capitaine du navire parti de Goa mourut pendant une escale à Cochin, mais le missionnaire eut la chance de trouver un autre vaisseau en partance et ne fut pas obligé de perdre l'hiver dans ce port. Pour doubler le cap Comorin, il fallut essuyer une tempête de treize jours, mais aussitôt parvenus au-delà du promontoire, les voyageurs retrouvèrent la mer calme avec un ciel serein et une température agréable. Avant d'aller à Ceylan, ils vinrent se reposer de leurs fatigues au fort portugais de Tuticorin, chef-lieu de la région des pêcheries de perles sur le golfe de Manaar. Les indigènes qui pratiquaient le pénible métier de plongeurs étaient, paraît-il, d'excellents chrétiens; ils apportaient aux églises leurs perles par poignées, à tel point que le Père vit une chasuble qui en était entièrement recouverte: on l'estimait 200 mille écus dans le pays. Malheureusement, il doit être bien difficile aujourd'hui de contrôler l'exactitude du détail.

En traversant le détroit de Palk, le long du pont d'Adam, le vaisseau fit une courte escale à l'île Manaar, où les Jésuites avaient fondé un couvent et converti toute la population. Le P. de Rhodes débarqua ensuite dans la province de Djaffna qu'il appelle royaume de Jafanapatam. Les Portugais y avaient un fort et un couvent de Franciscains, avec quelques trafiquants qui exportaient une énorme quantité de cannelle. De ce point, il revint dans la péninsule, à Négapatam, au

milieu du delta du Cavéry: il y trouva encore un fort portugais, et non loin, une belle église « rentée par un Roy idolâtre » ; ce prince exigeait pourtant que les chrétiens respectassent les temples consacrés aux idoles. La traversée de la mer du Bengale de Négapatam à Malacca s'effectua du 24 juin au 28 juillet, sans autre incident qu'un échouage à quatre jours au nord du terminus, sur un point de la presqu'île qu'on ne peut identifier (cap Rachado).

Le Père resta neuf mois à Malacca à cause des vents contraires ; c'était alors une fort belle ville, avec cinq paroisses et une infinité de couvents, sous la protection d'une citadelle portugaise. En mai 1623, il s'embarqua pour Macao avec le P. Ant. F. Cardim, un des plus grands voyageurs de la Compagnie. La mer de Chine fut très clémente et le 29 mai les deux missionnaires étaient à Macao.

En Chine, notre compatriote ne put aller au-delà de Canton, mais d'après les documents qu'il recueillit, il estime que le Céleste Empire va du 18° (vers Hué) au 48° degré de latitude Nord (Mandchourie), et qu'il compte 250 millions d'habitants au moins; ce chiffre est tiré de la capitation de six sols qui permet à l'Empereur d'entretenir 700.000 soldats sur la Grande Muraille. On dit que Pékin, Nankin et Hankeou ont chacune 4.000.000 d'habitants. Dans tous les cas, à Canton on pouvait compter vingt mille bateaux sur la rivière, et les rues, quoique larges, étaient tellement encombrées qu'on avait de la peine à circuler. Le pays est sain : en trente ans, le voyageur « n'ouyt parler de goutte, pierre ou gravelle » ; il attribue cet avantage à l'air et à l'usage du thé. On ne connaît pas, affirme-t-il, cette merveilleuse plante en Europe, et ce qu'on y achète aux Hollandais 30 francs la livre, ce sont des feuilles vieilles et gâtées qu'ils ont payé 8 ou 10 sols sur place.

Il passa un an à Macao, alors redoutable place forte armée de 200 canons, et y apprit la langue japonaise. Mais c'était au lendemain de la grande persécution dans les îles du Soleil Levant. On ne jugea pas à propos de l'envoyer inutilement à une mort assurée et il fut, au contraire, dirigé sur la Cochinchine, en décembre 1624. La traversée ne dura que 19 jours. Il fut reçu à son arrivée par le seul Père qui connût bien la « langue qu'on parle aux royaumes du Tunquin, de Caobang et de Cochinchine » et qui ressemble à des gazouillements d'oiseaux. Les autres missionnaires exerçaient leur ministère avec le concours d'interprètes indigènes. Mais, plus heureux qu'eux, notre linguiste bien entraîné apprit l'annamite en six mois.

En juillet 1626, ces connaissances linguistiques lui valurent l'honneur d'être envoyé au Tonkin où le P. Baldinotti, le premier jésuite accueilli dans le royaume, voyait ses efforts paralysés par son ignorance du dialecte. Il nous donne du pays une description fort intéressante, et, en ayant soin d'affirmer qu'il n'exagère jamais, nous apprend que le roi avait, outre sa nombreuse armée, trois cents éléphants et cinq cents galères plus grandes que celles de la Méditerranée. Cet Etat, qu'on lui dit être aussi grand que la France, lui parut plus riche et plus beau. Mais il n'y avait pas de navire qui fit directement le trajet, et il dut revenir à Macao pour en chercher un qui l'amenât sur le littoral tonkinois. Il n'y arriva que le 20 mars 1627 sur un point qu'on ne peut reconnaître.

Le Roi partait pour guerroyer en Cochinchine avec 120 mille hommes et quatre cents galères, et fit alors peu d'attention aux présents des missionnaires ; mais au retour de cette campagne, où il avait subi de graves échecs, ses vues se modifièrent et il invita le Père de Rhodes à rester au moins deux ans dans le royaume, après avoir écouté un sermon qui dura plus d'une heure.

Malheureusement, l'éloquent polyglotte obtint de trop grands succès, et bientôt les femmes, répudiées par les néophytes obligés de renoncer à la polygamie, vinrent en grand nombre se plaindre au souverain, tandis que les eunuques, menacés de perdre leur situation, accouraient à la rescousse. Aussi fut-il frappé d'un arrêt de bannissement ; il reparut en vain à la Cour avec les deux Pères qui étaient venus le chercher sur un navire portugais. Le Roi se montra bienveillant, mais inflexible, et les trois jésuites furent obligés de s'en retourner à Macao.

Dix ans s'écoulèrent dans cette mission, puis le religieux fut envoyé en Cochinchine, mais les autorités le chassèrent peu de temps après son arrivée, et il revint encore à Macao, cette fois-ci dans une simple barque indigène montée par un autre Père et trois néophytes. Le seul résultat de cette campagne fut la découverte d'un merveilleux remède contre le mal de mer. On prend un poisson dans le ventre d'un autre, on le fait rôtir avec beaucoup de poivre, et on absorbe le tout. On est alors non seulement guéri, mais encore à jamais à l'abri des rechutes. Le remède ne paraît pourtant pas s'être rapidement introduit dans la thérapeutique occidentale.

Trois mois après, en décembre 1640, l'opiniâtre soldat de la foi

reparaissait en Indo-Chine. Débarqué à Tourane, il parcourut diverses provinces parmi lesquelles on peut identifier Quang-Ngaï (Quangha) et Quinhon (Quinhin). Après un séjour de six mois, le gouverneur l'obligea à s'enfuir sur un navire portugais qui allait à Macao en faisant escale aux Philippines. En moins d'un mois, il arriva, le 28 juillet 1641, à Bolinao, à l'entrée de la baie de Lingayen, dans l'île de Luçon, au nord de la baie de Manille. La distance de 100 lieues indiquée par l'auteur est exagérée de moitié environ.

Les Philippines lui parurent un pays pauvre, et il pense que les Espagnols les auraient abandonnées, si ce n'était les facilités qu'elles donnaient aux navires qui, chargés des métaux du Pérou, venaient chercher les soies de l'Extrême-Orient. La mer étant continuellement furieuse, il gagna Manille par terre et y arriva le 15 août à temps pour prendre un navire qui partait pour Macao.

Sa seconde tentative en Cochinchine ne fut pas plus heureuse que la première. De nombreux néophytes étaient martyrisés dans toutes les provinces et lui-même se vit bientôt emprisonné, condamné à mort, grâcié et finalement banni dans la même journée. Il revint, une fois de plus à Macao, où pendant six mois il enseigna l'annamite à deux religieux qui devaient le remplacer.

Le 20 décembre 1645, une flotte de huit grands vaisseaux portugais quittait la Chine à destination de Goa. Alexandre de Rhodes était au nombre des passagers, mais il s'arrêta, en janvier 1646, à Malacca dont les Hollandais s'étaient emparés six ans auparavant. Les cinq paroisses et les couvents tombaient en ruine, et les vainqueurs avaient interdit l'exercice public du culte catholique. Pourtant le gouverneur était un « très honneste seigneur » qui fut sur le point de se laisser convaincre par la dialectique de l'apôtre, et d'abandonner la doctrine de Calvin. Mal lui en prit d'ailleurs, car Nosseigneurs des Sept Provinces l'envoyèrent plus tard en disgrâce administrer les Moluques. Aucun navire n'était en partance pour l'Europe : le fougueux évangéliste dut aller en chercher un à « Java Majeure ».

Batavia, ou la Nouvelle-Hollande, fondée en 1619 sur les ruines de la ville indigène de Jacatra, était déjà une ville superbe, protégée par une citadelle, disposant d'eau excellente en abondance, et percée de larges rues droites ombragées de palmiers. Les troupes qui l'occupaient étaient un mélange de soldats recrutés dans toutes les nations. Le religieux s'occupa trop activement de ceux qui appartenaient à

l'Eglise romaine : d'où dénonciation, arrestation préventive, condamnation au bannissement et à 400 écus d'or d'amende ; il affirme même avoir été obligé d'assister à l'incinération d'un crucifix. Fort heureusement, un nouveau gouverneur débarqua en grande pompe, accorda une amnistie générale, et le bon Père se retrouva dans la rue, libre de quitter l'île, sans acquitter la dette qu'il avait contractée envers la République hollandaise. Il se dirigea d'abord sur Bantam, aux bords du détroit de la Sonde. La ville déchue était alors la rivale de Batavia, sous le sceptre de l'Angleterre. Le gouverneur, encore « un homme de bien » fit un accueil charmant au missionnaire errant, qui ne put s'empêcher de tenter une nouvelle conversion, tout en demandant à revenir en Europe sur un vaisseau britannique. Le haut fonctionnaire, au courant des fluctuations de la politique de son pays, ne s'engagea ni dans un sens, ni dans l'autre, et se borna à délivrer à son hôte temporaire une patente pour pénétrer partout où les commerçants anglais étaient admis.

A la fin d'octobre 1646, un navire portugais emportait Alexandre de Rhodes vers les rives bénies du royaume de Macassar, l'île de Célèbes, où la terre est fertile, la mer poissonneuse, la température des plus clémentes. Mais la population, jadis idolâtre, venait de se convertir au mahométisme. C'est en vain que le dernier venu essaya de l'amener au christianisme en commençant par le chef effectif de l'État, un musulman parlant fort bien le portugais et si versé dans les questions religieuses qu'il argumentait pour Rome contre Luther. Ce potentat, érudit et disert, persista dans sa nouvelle foi, et le 15 juin 1647, son malheureux contradicteur regagna Bantam. Il n'y séjourna guère, et, la veille de Saint-Ignace, s'embarqua pour l'Inde : le 30 septembre, il était à Surate, dans les États du Grand Mogol. Ce puissant prince régnait alors de la Perse au Bengale ; il résidait l'hiver à Agra et l'été à Lahore. Il disposait d'un demi million de guerriers ; aussi les Anglais et les Hollandais le redoutaient-ils encore trop pour attaquer un navire portugais ou espagnol dans les ports de son empire.

A Surate, l'auteur vit avec surprise des païens tels qu'il n'en avait jamais rencontrés. Les uns s'abstenaient de tuer les animaux, et poussaient le zèle jusqu'à les nourrir ; les autres, qu'on appelait Yogues (Yoghis, Fakirs, etc.), étaient nus et couverts de fange, avec des cheveux qui tombaient jusqu'à terre. Il ne paraît pas avoir assisté à leurs exercices merveilleux, bien que son séjour dans le pays se soit prolongé jusqu'en février 1648.

Il s'embarqua alors pour la Perse sur un navire anglais qui, en un mois, le conduisit à Comoran, à deux lieues d'Ormuz. Il quitta ce point à destination d'Ispahan en compagnie de deux calvinistes, un Français et un Flamand, qui lui parurent d'honnêtes gens, moins violents que leurs coreligionnaires de Lyon. A Chiraz, on rencontra un gentilhomme angevin, M. de La Boulaye, qui explorait le pays déguisé en Persan; l'entrevue des quatre exilés fut des plus cordiales. Puis l'on se sépara, l'un poussant vers le Sud; les autres accélérant leur marche vers Ispahan, où ils entraient le 13 avril.

Le Père trouve la ville superbe; il admire les rues et les places, dignes de Paris, et surtout le chemin couvert de Djoulfa; comme à Canton, il juge que la foule est énorme dans les rues. Mais dans les trois mois qu'il y passa il constata avec douleur que la population était immuablement attachée à ses croyances et que le nombre des catholiques laïques n'excédait pas celui des religieux de tout ordre tolérés dans la capitale des Schiites. Dans l'intervalle, une caravane de 150 Arméniens s'était organisée pour aller jusqu'à Tauris. Le 29 juin, bravant les chaleurs torrides de l'été iranien, il partit avec eux et arriva assez rapidement dans la grande ville du Nord, la plus belle, dit-il, qu'il ait vue en ses voyages. C'était aussi celle où la vie était le moins coûteuse (chose étrange aux yeux d'un voyageur revenant de la Chine) : un sou de pain y représentait, il est vrai, la nourriture d'un homme pendant huit jours !

Le récit devient alors de plus en plus sommaire. En septembre, le P. de Rhodes est à Erivan et s'y repose trois mois; ensuite, en dix-huit étapes, il atteint Arsuzon, d'où il repart le 11 janvier 1649. Le 31 du même mois il entre à Tokat et s'y arrête dix jours. Enfin, en moins de six semaines, sans avoir eu à se plaindre des Turcs, il arrive dans la grande ville de Smyrne, d'où il rentra lentement par mer en Italie.

Sa carrière n'était pas finie. Revenu à Rome après trente-deux ans d'absence, il y séjourna jusqu'en 1653, époque où il vint à Paris organiser une nouvelle mission pour évangéliser la Perse. Nous n'avons pu trouver le récit de ce dernier voyage, publié en 1659 par le P. Machault, mais il est certain qu'en 1660, lors de sa mort, il était de retour depuis plusieurs années dans cette Asie à laquelle il avait déjà consacré auparavant son âge mûr et le commencement de sa verte vieillesse (1).

(1) Bibliographie. — A : De Rhodes. *Histoire du royaume de Tonquin et des grands*

Julien ESPRIT (*Malaucène, 1603-71*). — Entré à 17 ans dans l'Ordre des Carmes, après de brillantes études, Julien, devenu le P. Philippe de la T. S. Trinité fut rapidement distingué par ses supérieurs, et, dès l'âge de 26 ans, ils l'envoyèrent à la Mission de Perse. Il ne devait revoir l'Europe que douze ans après.

Parti de Rome au mois de février, avec quatre religieux de son Ordre, il s'embarqua à Naples, séjourna à Malte et parvint le 5 avril à Alexandrette. Le 16 du même mois, guidés par un Arménien, il se portait sur Alep avec une petite caravane de 15 chevaux. Le second jour, il traversa la plaine d'Antioche, alors déserte, ce qui lui inspira d'amères réflexions sur le rôle néfaste et l'action destructrice de la religion musulmane. Après avoir passé la nuit à veiller chacun à leur tour à cause de la fréquence des attaques des nomades, les Européens parvinrent le 18 à midi à Harim, où des négociants français d'Alep étaient venus au devant d'eux. C'est à l'effectif de 25 cavaliers qu'ils entrèrent, le soir, dans la capitale syrienne.

Le P. Philippe y vécut jusqu'au 6 mai et se remit en route avec trois de ses compagnons, enrôlés dans une caravane qui menait avec elle 500 chameaux. Deux de ces animaux étaient à sa disposition et portaient chacun deux religieux « en cacolet », mais ce mode de locomotion était, paraît-il, des plus pénibles. Le quatrième jour, après une étape sans eau, on parvint lentement au bord d'un ruisseau, où une partie des voyageurs était en train de s'approvisionner de liquide, quand les Arabes nomades les assaillirent. Du côté des chrétiens, il y eut deux morts et dix blessés ; de nombreux animaux furent volés avec leur charge s'élevant à dix mille écus d'or. Les blessés riches s'en tirèrent néanmoins avec des sutures et des pansements à la poudre de guerre ; quant aux pauvres, repoussés même par leurs parents, ils semèrent la route de leurs cadavres. Le septième jour, après avoir la

progrès que la prédication de l'Évangile y a faits depuis 1627 jusqu'à 1646. Composé en latin par le P. Alexandre de Rhodes, tr. du P. Albi. – Lyon, Devenet, 1652, in-4°.

Même ouvrage en latin. – Ibid. 1652, in-4°. — Texte primitif en italien Rome, 1650, in-4°. — *Sommaire des divers voyages et missions apostoliques du R. P. Alexandre de Rhodes... à la Chine et autres royaumes de l'Orient depuis 1618 jusques à... 1653.* – Paris, Lambert, 1653, in-4°. — *Relation de la mission des PP. de la Cie de Jésus establie dans le royaume de Perse, par le P Alexandre de Rhodes...* Paris, Henault, 1659, in-8°. — *Divers voyages du P. Alexandre de Rhodes.. en la Chine et autres royaumes de l'Orient avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie.* — Paris, Seb. Mabre-Cramoisy, 1663, in-4°. — Reimpr. in-8°. — Paris, Julien, Lanier et Cie, 1854. — B : *Biographies et encyclopédies.*

veille trouvé un puits d'eau douce, la caravane rencontra un ambassadeur que le « Roi des Arabes » expédiait au Pacha de Damas. Ce diplomate singulier s'empara, brutalement, d'un grand nombre d'outres pleine d'eau, au vif déplaisir des marchands. L'expédition s'arrêta 48 heures pour renouveler sa provision et atteignit ensuite l'Euphrate après Rahaba, puis elle longea le fleuve pendant dix jours jusqu'à Hannah, où elle rencontra une caravane venant de Bagdad, et dont le plus imposant personnage était un médecin français qui venait de guérir le mystérieux monarque des Nomades — on ne dit pas de quelle maladie. L'entrevue fut, d'ailleurs, des plus cordiales.

Le fleuve passé, on constata qu'il était mort tant de chameaux, en route, que les survivants devaient être rigoureusement réservés pour le transport des marchandises. Les Pères durent céder les leurs et cheminer désormais à dos d'âne. La chaleur était très forte, mais pendant les neuf étapes qui s'effectuèrent au bord de l'Euphrate, l'eau douce était à discrétion, et cela réconfortait les voyageurs. En trois jours, ensuite, ils traversèrent la partie étroite de la Mésopotamie, et le 6 juillet, ils entraient à Bagdad, à demi-ruinée à cette époque. La température était devenue insupportable, néanmoins le P. Philippe ne s'attarda pas chez les capucins qui lui avaient offert une hospitalité des plus bienveillantes.

Le 23 du mois, il repartait avec une caravane qui marchait de nuit, car, sous le célèbre chah Abbas, alors régnant, les brigands avaient été exterminés et la sécurité était complète. A la fin de la première étape, on atteignit le pont de la Diyala, probablement à Bakouba, ce qui représentait une vitesse au-dessus de la moyenne; mais pendant la seconde, la chaleur fut si forte que personne n'eut le courage de manger, les Pères crurent leur dernière heure arrivée et une partie des voyageurs se replia sur Bagdad. A la cinquième, les intrépides qui n'avaient pas reculé passèrent les portes du Zagros et le froid succéda bientôt aux températures torrides du début. Le P. Philippe, qui paraît peu expert en archéologie, est sobre de détails sur cette partie du voyage ; il relate pourtant qu'à moitié chemin à peu près du Tigre à Ispahan, il admira des sculptures taillées dans le roc et attribuées aux Romains. Attribution à part, et réserve faite sur les distances, il doit s'agir de Bisoutoun. Quoi qu'il en soit, il atteignit Ispahan le 19 août et fut très bien accueilli par le patriarche arménien de Djoulfa. Il comptait séjourner dans la capitale jusqu'à ce qu'il plût à ses supé-

rieurs de l'envoyer porter ailleurs la bonne parole, quand brusquement l'invasion de la Perse occidentale par 300 mille Turcs, déjà maîtres d'Hamadan, décida les Carmes à quitter le pays pour Bassorah, sauf deux ou trois qui pourraient, pensaient-ils, se dissimuler plus aisément aux yeux des futurs conquérants.

Les Turcs ne dépassèrent guère Hamadan, mais la décision était prise, et les religieux se mirent en route le 19 mai 1630. Nous avons pu, non sans peine, identifier un certain nombre des étapes et des lieux traversés que, contrairement à son habitude, notre compatriote a cité cette fois-ci avec un grand luxe d'indications. Ce sont : Maliyar, Koumischeh, Maksoudbeg, Aminabad, Yasdichast, Kouschkizerd, Asoupas, Gouyoum, et enfin Chiraz, où les exilés arrivèrent le 29 mai. Après quatre jours d'un repos bien mérité, munis d'excellentes recommandations délivrées par le gouverneur, ils se dirigèrent vers le Sud-Ouest et atteignirent en neuf marches le port de Bender-Rig, à 200 kilomètres environ à vol d'oiseau de l'embouchure du Chat-El-Arab. Le représentant du Chah en ces lieux torrides était beaucoup moins bienveillant que son confrère du pays des roses et des vins exquis : aussi le bon religieux se félicite-t-il grandement de l'avoir fraudé des droits de douane qui incombaient au petit groupe pour son mince bagage.

La traversée de Bender-Rig à l'estuaire se faisait, paraît-il, en 24 heures, par un vent favorable. Mais il en fut tout autrement, et les pauvres Carmes, affreusement ballottés, restèrent vingt jours en mer et souffrirent de la faim et surtout de la soif. Leurs peines n'étaient pas finies, quand le bateau remonta enfin le Chat-El-Arab, car une nouvelle tempête faillit les ramener en pleine mer. Le vent tomba pourtant, et, après tant d'épreuves, le P. Philippe débarqua pour la mi-juillet à Bassorah, où il passa quinze mois à étudier la langue arabe, dans les moments de loisir que lui laissaient les multiples fonctions de son ministère.

Au mois d'octobre 1631, un ordre du général l'envoya dans l'Inde lusitanienne comme professeur de philosophie et de théologie. Il s'embarqua sur un navire portugais qui faillit être englouti dès le cinquième jour, près de l'île de Keis. L'orage apaisé, on doubla celles de Kischm et d'Ormuz et l'on passa le détroit sans autres difficultés jusqu'à Mascate, où il fallait attendre les bâtiments venus d'El-Khatif pour traverser tous ensemble la mer d'Oman, à cause des pirates. Néanmoins, quatre vaisseaux partirent en avant-garde, et du nombre

était celui qui portait le P. Philippe. Une tempête épouvantable ralentit à peine sa marche et le missionnaire débarqua à Diu, possession portugaise qui venait d'être désolée par une cruelle famine. Les squelettes des morts encombraient encore les rues ; mais notre voyageur n'eut pas longtemps à souffrir du spectacle d'une telle misère, et un autre vaisseau portugais l'emmena à Goa, la capitale de l'empire qui allait tomber au pouvoir de l'Espagne. C'était le point qu'il ne devait pas dépasser. Il y vécut huit ans, prêchant et enseignant; deux Européens qu'il avait convertis et fait entrer dans les Ordres, furent mis à mort par les habitants de l'intérieur, et c'est pour rapporter à Rome les procès-verbaux de leur martyre qu'il fut rappelé en Europe en 1639.

Les corsaires hollandais terrorisaient alors la mer des Indes, il n'osa donc s'embarquer sur un bateau portugais à Goa même et usa d'une galère à dix paires de rames qui ne voguait que la nuit, à cause des pirates, le long des côtes, et touchait terre tous les matins. En dix jours par Rayapour, Makhalaouadi, et l'escale de Dahboul, le petit bateau atteignit Chaul, à une soixantaine de kilomètres au sud de la future ville de Bombay. Le P. Philippe y séjourna du 28 novembre 1639 au 12 janvier 1640.

Après des difficultés d'ailleurs plus comiques que tragiques, avec trois barques de pirates malabars, le navire qui emportait vers le Golfe Persique l'infatigable missionnaire réussit à gagner la côte arabe au sud de Mascate, sans avoir rencontré les Bataves redoutés. Le 4 février, il entrait dans ce port alors fameux, et le voyageur se reposait quinze jours au couvent des Augustins, le seul qui existât dans la ville.

Les bateaux portugais de la région étaient trop vieux pour prendre la mer, et c'est sur une embarcation persane que le Père Philippe continua son voyage (20 février). Une tempête l'obligea à relâcher deux jours à Sohar; puis on doubla la presqu'île de Mousandim et on fit escale à l'Ouest de sa base, à Khasap, où les Portugais possédaient une station fortifiée. De là, on traversa le détroit d'Ormuz, et dépassant l'île d'Hendjam, le petit navire prit terre à Congo, probablement Komro ou Komroun, ancien nom de Bender-Abbas. Le 17 mars, le Père Philippe quittait cette ville sur un navire arabe : il atteignait Keis le troisième jour et Nakhilou le quatrième; mais là une tempête comme il n'en avait pas encore vu le rejeta d'abord à l'abri des îles Cheick Chouaïb, où le danger persista longtemps. Le capitaine

décida de revenir à Bender-Abbas, et le voyageur se résigna à renoncer à la voie de mer.

Parti, à dos d'âne, avec une caravane qui se dirigeait sur Ispahan, il chemina deux jours sur le littoral, traversa la chaîne bordière et arriva le 7 avril à Lar, d'où par Yahroum, il gagna Chiraz et enfin Ispahan où il se retrouva le 21 mai. Il s'y reposait au couvent de son Ordre, jusqu'au 5 juin, puis, grâce à l'évêque de Djoulfa, put continuer son itinéraire vers le Nord avec des marchands arméniens restés en arrière de la principale caravane. Il vit Kaschan, Koum, Sawa, et Kazbin, laissa ses bagages à un ami qui restait avec le gros de la troupe, et prit les devants avec les plus pressés. Au delà de Sultanieh, il rencontra un courrier royal qui, après avoir bâtonné ses compagnons, réquisitionna les chevaux et ne les rendit que contre cinq écus d'or. Dès lors, il craignit ces courriers comme le feu, et une fois resta deux jours caché dans un village parce qu'un de ces redoutables fonctionnaires était signalé dans le pays. Il parvint pourtant le 24 juin à Tauris, qu'il ne quitta que le 17 juillet, à dos de chameau, avec une caravane arménienne.

Dès lors, il n'est question que de péages à payer. Pour ne citer que quelques cas, cette désagréable formalité se répéta à Marand, à Khoï, à Koschab et à Van : en pays turc, paraît-il, les taxes étaient trente fois plus fortes qu'en Perse. Le 12 août, les voyageurs s'embarquèrent sur le lac de Van, qu'ils mirent quatre jours à traverser pendant que les bêtes de somme le contournaient par le Nord, puis ils prirent au Sud-Est, passèrent à Bitlis et s'arrêtèrent à Diarbekir où le Père fit une entrée peu triomphale, son cheval l'ayant renversé au milieu du gué du Tigre.

Le 8 septembre, il continuait vers l'Ouest avec une nouvelle caravane. Le 12, en évitant Orfa pour accélérer sa marche, il fut pris d'un court accès de fièvre; et, le 16, il passa l'Euphrate à Elbir (probablement Biredjik). Cinq jours après, par un orage épouvantable, il arrivait à Alep, où les douaniers juifs, le prenant pour un Portugais venant des Indes et chargé de diamants, lui causèrent mille ennuis malgré le consul de France et voulurent lui faire payer des droits exorbitants.

Le 12 octobre, échappé non sans peine à leurs exactions, et sachant qu'ils avaient des confrères aussi redoutables à Alexandrette, il se décida, malgré la longueur du détour, à se porter sur Tripoli. Aux environs de Hama, l'antique Epiphaneia, il réussit à éviter, après les

exacteurs légaux, deux bandes de pillards insoumis, puis, après la traversée du Djebel Ansarieh, il parvint sans encombre à Tripoli.

Il fallait encore plusieurs jours pour achever les préparatifs du navire qui devait le déposer à Saïda, port où de fréquents départs avaient lieu à destination de l'Europe occidentale. Le Père profita de ce délai pour visiter le Liban. Dans ce petit voyage, il eut l'occasion de rencontrer son compatriote Galaup de Chastueil au monastère de Mar Elicha (Saint-Elisée) et s'entretint longuement avec lui sur divers sujets spirituels. Le lendemain il se rendit aux fameux Cèdres, mais il était si fatigué qu'il « laissa à son compagnon le soin de les compter » et s'endormit profondément sous l'un de ces géants végétaux.

Le 28 octobre, il quittait le port de Tripoli et après avoir relâché à Beyrouth et à Saïda, il poussait jusqu'à Saint-Jean-d'Acre dans l'intention de visiter le Carmel; mais ce lui fut impossible, car le sultan venait de révoquer le gouverneur du district, favorable aux chrétiens. Par suite, les religieux avaient dû quitter leurs couvents pour se réfugier dans les murs en ruine de l'antique Ptolémaïs. Obligé de séjourner dans cette ville jusqu'au départ d'un navire hollandais qui allait en Espagne, il fit une excursion à Nazareth et au Mont Thabor, et le 22 novembre quitta pour toujours l'Asie en regrettant que l'épuisement de ses ressources l'eût empêché de voir Jérusalem. Le 20 décembre, il débarqua à Alicante, d'où, par Valence et Saragosse, il rentra en France le 6 février 1641.— Las des voyages et surtout de la mer, le Père Philippe ne sortit plus de notre pays jusqu'en 1665. Elu alors général de son Ordre, il passa les six dernières années de sa vie à visiter les couvents de l'Europe entière, et c'est au cours de ce voyage qu'il mourut à Naples, en 1671.

Son itinéraire, d'où nous avons tiré ces documents, se divise en dix livres, dont deux seulement consacrés au récit de ses pérégrinations (I et X); le livre II décrit la Turquie et la Perse, l'Arabie et l'Inde; le IIIe, les mers, les montagnes, les fleuves; le IVe raconte l'histoire des anciens Empires; les Ve et VIe exposent les mœurs des chrétiens et celles des infidèles en Orient; le VIIe est relatif aux animaux et aux plantes; le VIIIe traite des missions des Carmes, et le livre IXe résume les événements qui se déroulèrent dans les pays musulmans pendant le séjour de l'auteur en Asie (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Julien Esprit, en religion Philippe de la T.-S. Trinité. — *Itinerarium Orientale*... Lugdvni, sumpt. Ant. Jvlheron, 1649, in-8°; Le même, trad.

Ignace COTOLENDI (*Brignoles, 1630-62*). — Après avoir renoncé à une paisible cure de province pour embrasser la carrière du missionnaire, Cotolendi se vit successivement nommé évêque de Métellopolis et vicaire apostolique de la Tartarie et de la Chine septentrionale et occidentale.

En septembre 1661, il s'embarqua à Marseille et parvint à Alexandrette en cinquante-cinq jours, dont un mois passé à Malte. Grande était sa hâte de commencer ses travaux d'évangélisation ; il repartit donc presque aussitôt et atteignit Alep en trois jours. Dans cette ville, il dut, en revanche, attendre la formation d'une caravane pour Bagdad, ce qui l'obligea à un séjour de trois mois.

Le 27 décembre, il quittait la capitale syrienne et le 1er février, après un voyage des plus pénibles, sur lequel son biographe ne donne pas de détails, il arriva à Bagdad où les capucins le gardèrent quinze jours. Le reste du mois fut employé à descendre le Tigre jusqu'à Bassora. De ce point il s'embarqua pour Ormuz où les commerçants anglais le reçurent fort bien ; mais c'est là que sa santé commença à s'ébranler. Il n'y séjourna pourtant que du 20 avril au 3 mai, et reprit la mer à destination de Surate où le bateau qui le portait faillit périr en rade (14 mai).

Les capucins qui l'hébergèrent auraient voulu le retenir plus longtemps, mais son zèle était infatigable, et, au bout d'une quinzaine, il les quitta et traversa la presqu'île indoustanique du Nord-Ouest au Sud-Est, sur une largeur de mille kilomètres à vol d'oiseau. Accompagné de deux prêtres français, il se faisait passer pour médecin, et exerçait ainsi plus d'influence sur les indigènes qui avaient recours à ses talents. Le 12 juin la charrette à bœufs qui transportait les apôtres arrivait à Aurengabad dans le Nizam ; le 5 juillet, elle était au pied de la forteresse de Golconde, et le 20 les trois compagnons retrouvaient la mer à Masulipatam. Mais Cotolendi, atteint de la dysenterie, s'affaiblissait tous les jours ; le repos et les soins les plus assidus ne purent le sauver et il expira le 16 août dans cette ville, pleuré de tous les chrétiens du pays (1).

française du précédent, par J.-A. Rampalle 1659 ; Le même, trad. italienne d'un Carme anonyme, Roma, Mancini, 1666, in-8°. — B : Achard. — Barjavel.

(1) Bibliographie. — A : Le P. Augeri, *La vie de Mgr Ignace Cotolendi... évêque de Metellopolis, vicaire apostolique en la Chine occidentale*, Aix, David, 1673, in-4°, portraits.

Charles PLUMIER (*1646-1704*). — Charles Plumier, que la plupart de ses biographes font naître à Auriol, vit le jour à Marseille où il fut baptisé (1) le 20 avril 1646; il appartenait à une humble famille d'artisans. Après de brillantes études, il prit la résolution d'entrer dans un Ordre religieux. Ce fut celui des Minimes qu'il choisit et il y fit profession le 22 décembre 1663. Son goût pour les mathématiques décida ses supérieurs à l'envoyer à Toulon pour se perfectionner auprès du P. Magnan, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il apprit de ce savant professeur la géométrie et l'art de polir les lentilles. Il se rendit ensuite à Rome, au couvent de la Trinité-des-Monts, pour y suivre des cours de théologie; mais sa passion pour les sciences exactes disposa entièrement de lui. Le jeune Minime se révélait, en effet, plus géomètre que théologien, et il préférait tous les traités d'Euclide à la *Somme* de saint Thomas. Les veilles ayant grièvement altéré sa santé, on lui conseilla d'aller respirer l'air de son pays natal. De retour à Marseille, il recouvra bientôt ses forces et mit à profit les loisirs de sa convalescence pour s'initier aux secrets d'une aimable science, la botanique. En 1678, Plumier accompagna Tournefort (2) et Garidel dans leurs herborisations en Dauphiné.

On ne s'affranchit d'une passion que pour devenir la proie d'une autre passion plus tenace encore, qui devient bientôt dominante, tyrannique et exclusive. Aussi notre nouveau botaniste s'empressa-t-il de retourner à Rome afin d'y suivre les cours d'un professeur émérite, le P. Sergeant. Revenu en France, peu de temps après, il obtint de ses supérieurs la permission de se fixer au couvent de Bormes, près d'Hyères. C'est de là qu'il partait pour se livrer à ses herborisations qui le conduisaient sur les rochers les plus abrupts, sur la cime des montagnes les plus élevées, bravant les chaleurs torrides, insensible aux frimas. Il se préparait ainsi, sans s'en douter, à ses futurs et lointains voyages.

Louis XIV, désireux de trouver un naturaliste assez courageux

(1) Voici son acte de baptême, qui est inédit : « Le mesme jour [avril 1646] a été baptizé Charles Plumier, fils de Jean Plumier et sa mère Madallene Rousselle et son périn Charles de Loseur (?) et sa merine Madallene Collozier, par moy vicaire soubz signé, GARCIN. » (Archives de l'Etat-Civil de Marseille, paroisse de Saint-Martin, baptêmes, 1646, f° 34 v°).

(2) Tournefort, auquel Plumier reconnaît avoir de grandes obligations, lui a dédié le *Plumeria* (frangipanier), très beau genre de la famille des apocynées, composé d'arbres et d'arbustes de l'Amérique.

pour entreprendre un pénible et dangereux voyage en Amérique, assez éclairé pour y découvrir des plantes utiles à la médecine, s'était adressé à Michel Bégon (1), alors intendant général des galères à Marseille (1685-1688), dont il appréciait beaucoup les connaissances; celui-ci lui désigna aussitôt le P. Plumier comme étant le savant le plus apte à mener à bien cette mission scientifique. Un pharmacien marseillais, Jacques-Donat Surian, très versé dans la botanique, fut adjoint au P. Plumier sur la recommandation de Bégon, et, au commencement de l'année 1689, nos deux Provençaux quittèrent la France.

Ce voyage dura deux ans: son résultat dépassa les prévisions les plus optimistes. Aussi, le roi donna-t-il au P. Plumier l'ordre de s'embarquer une deuxième fois pour l'Amérique. Encouragé par ses premières découvertes et par les récompenses du gouvernement, Plumier retourna une troisième fois en Amérique où il resta environ dix ans.

L'illustre Fagon, premier médecin du roi, ayant constaté que le quinquina perdait chaque jour, en Europe, ses vertus curatives, engagea Plumier à entreprendre un quatrième voyage. Il devait, pour se conformer aux ordres du roi, accompagner le marquis de Los Rios, qui se rendait au Pérou en qualité de vice-roi. Il attendait au port de Sainte-Marie, près de Cadix, le départ de la flotte, occupant ses loisirs à des herborisations dans les environs, lorsqu'une pleurésie l'enleva subitement, le 16 novembre 1704; il fut inhumé dans le couvent que son Ordre possédait dans cette ville.

« C'est dans cette terre étrangère, écrivait Guys (2), que les plus belles plantes qu'il a découvertes devraient croître à l'envi autour de son tombeau pour honorer sa mémoire. »

L'on ne possède pas, malheureusement, le récit des voyages de l'infatigable religieux, mais, de l'examen de ses ouvrages de botanique, on peut conclure qu'il a au moins exploré : 1° la partie ouest et nord-ouest de Saint-Domingue, et l'île de la Tortue; 2° la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Vincent.

(1) Le *Begonia*, cette belle plante dont il existe plus de 400 espèces, est un témoignage de la reconnaissance de Plumier envers Bégon, alors intendant de Saint-Domingue. C'est encore à cet éminent administrateur que Plumier a dédié son *Traité sur l'Art du Tourneur*.

(2) *Marseille ancienne et moderne*, p. 125.

Le P. Plumier a laissé les ouvrages suivants : *Description des plantes d'Amérique* (1693); *Traité sur l'Art des Tourneurs* (1701); *Nova plantarum Americanorum genera* (1703); *Traité des Fougères de l'Amérique* (1705).

L'une des principales curiosités de la bibliothèque du couvent des Minimes de Paris, au XVIIIe siècle, consistait en un recueil manuscrit, formant quinze volumes in-folio, intitulé *Herbarium vivum*, qui contenait la description et la figure de toutes les plantes observées par le P. Plumier en Amérique, le tout de sa main. Germain Brice (1), Piganiol de La Force (2) et Bailly (3) n'ont pas manqué de signaler ces précieux manuscrits. Le célèbre Desfontaines, de l'Académie des Sciences, assurait qu'il n'y a rien de plus parfait en ce genre; les plantes y sont décrites avec toute l'exactitude et la clarté désirables. Quoique ces figures soient simplement exécutées au trait, elles sont bien supérieures à toutes celles qu'on pourrait leur comparer, parce que l'auteur, aussi habile dessinateur qu'excellent botaniste, s'était principalement attaché à reproduire les caractères distinctifs de chaque plante. Desfontaines avait représenté à ses compères tous les avantages que la science ne manquerait pas de retirer de l'impression des manuscrits du P. Plumier. Ce vœu ne fut pas exaucé.

« Il faut dire, à la louange de ce Père, écrivait Tournefort, qu'il a, à lui seul, décrit et dessiné plus de plantes d'Amérique que tous ceux qui se sont mêlés d'en parler. Il est bien aisé de faire des livres de plantes en décrivant et donnant les figures de celles que l'on cultive dans un jardin, et dont on a reçu les graines ou les racines par différents correspondants, mais le P. Plumier avoit fait quatre voyages en Amérique, et il mourut à Cadis dans le temps qu'il devoit en partir (4). »

On a de la peine à concevoir qu'une si prodigieuse quantité de travaux ait pu être menée à bien par un seul homme. Mais l'étonnement redouble quand on songe que cela eut lieu dans l'espace de quinze ans (1689-1704) ; qu'il fut souvent malade pendant ses voyages ; qu'enfin, lorsqu'il était en France, les devoirs très assujettissants de

(1) *Description nouvelle de la ville de Paris*, 1713, t. II, p. 74.
(2) *Description historique de la ville de Paris et de ses environs*, 1765, t. IV, p. 469.
(3) *Notice historique sur les bibliothèques anciennes et modernes*, 1828.
(4) Tournefort, *Relation d'un Voyage du Levant*, t. II, p. 126.

son état occupaient une grande partie de son temps. La vie du cloître et l'amour de la science expliquent seuls ces prodiges.

Le savant Minime était en même temps un latiniste consommé. Voici ce que Bégon écrivait de Rochefort, le 27 décembre 1701, à M. de Villermont, secrétaire du marquis de Dangeau : « Le P. Plumier m'a envoyé la traduction qu'il a commencée de faire en latin des éloges de M. Perrault, je ne sçais s'il prendra la résolution d'aller jusqu'au bout, il est charmé des nobles expressions et de la manière élégante de M. Perrault qu'il met au-dessus de tous les auteurs qui ont jusqu'à présent fait des éloges (1).»

Il existe un très beau portrait du P. Plumier, dû au burin de Jacques Lubin, l'un des meilleurs élèves du fameux Edelinck (2).

(1) G. Duplessis, *Un Curieux du XVIIe siècle, Michel Bégon*, p. 90.

(2) Bibliographie. Achard, *Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*, t. II, pp. 95 et sqq.— B:Guys, *Marseille ancienne et moderne*, pp. 123 et sqq.—*Biographies* Didot *et* Michaud.

CHAPITRE V

XVIIIe SIÈCLE : LEVANT ET BARBARIE

Claude SICARD *(Aubagne 1677-1726).* — Parmi les missionnaires qui au XVIIe siècle, tout en songeant aux intérêts spirituels de ceux qu'ils évangélisaient, ont le plus travaillé pour les sciences, sans oublier leur patrie ; il faut citer le père Claude Sicard.

Il naquit à Aubagne en 1677, entra dans les Ordres et ne demanda bientôt qu'à se consacrer aux missions évangéliques du Levant.

Envoyé à Alep, en 1706, dans la mission qu'y possédaient les pères jésuites, son zèle, en cette ville, fut si efficace, qu'il convertit en peu de temps, au catholicisme, un faubourg composé de plus de 10.000 schismatiques.

Le supérieur de la mission du Caire étant mort, le père Sicard, par suite de son intelligence et du dévouement qu'il avait montré précédemment fut désigné à ce poste important, pour le remplacer.

Animé de cet esprit évangélique, qui le caractérisait, le père Sicard entreprit de convertir les Cophtes et par ce fait il alla les chercher dans les lieux où ils habitaient ; c'est ainsi qu'il visita toute la Thébaïde et qu'il s'avança jusqu'en Nubie.

Ses voyages lui acquirent en Europe et notamment en France, une grande renommée. Il fut en correspondance avec le Comte de Toulouse ; le Régent et M. de Maurepas lui donnèrent mission de rechercher et de décrire les monuments qu'il rencontrerait en Égypte.

Il s'attacha non seulement à cela mais, la bible en mains, il voulut encore découvrir les endroits où s'étaient accomplis certains faits relatés dans ce livre, comme le lieu où les Hébreux passèrent la Mer Rouge, et le rocher d'où Moïse fit jaillir une source.

Il est juste de n'apporter qu'une foi très relative à la description

des lieux concernant ces faits, il n'en est pas de même de certains autres et la peinture notamment du temple de Denderah et celles des ruines d'Antinoë sont d'une scrupuleuse exactitude.

Après avoir visité presque toute l'Égypte, après avoir gravi la montagne si dangereuse du Sinaï, après avoir évangélisé partout, et de toute part emporté l'estime et la sympathie, le père Sicard mourut au Caire, directeur de son couvent en soignant des pestiférés (1).

Jean-André PEYSSONNEL (*Marseille 1694-1759*).— On sait peu de choses sur la vie de J. A. Peyssonnel ; il avait embrassé la carrière médicale comme son père et son grand-père dont les noms sont restés célèbres sous ce rapport spécial. Archéologue et naturaliste, il fut, en 1724-25, chargé d'une mission d'étude dans les Régences barbaresques par le ministre Maurepas, à l'instigation de Bernard de Jussieu et de l'abbé Bignon. Il adressait de là à Chirac les documents concernant l'histoire naturelle, et ce correspondant les a laissés s'égarer. Quant aux renseignements d'ordre géographique et archéologique, c'est à Bignon qu'il les envoyait. Ils comprenaient dix-huit lettres, dont quatorze furent retrouvées en 1887 par Dureau de La Malle, mais sans la plupart des dessins qui accompagnaient le texte ; il ne reste en effet que six planches, exécutées par un artiste anonyme fort habile, d'après les croquis très primitifs de l'auteur ; les plus intéressantes représentent le temple de Zaghouan et l'amphithéâtre d'El Djem.

Dureau de La Malle fait le plus grand éloge de son travail qu'il a publié en même temps que le voyage de Desfontaines. Cet éloge semble même un peu exagéré, car il y a des itinéraires qui paraissent bien invraisemblables parfois, et beaucoup de noms sont par trop défigurés. Néanmoins, il est certain qu'en 1837 ce récit devait être une des principales sources à consulter sur l'Algérie, avec celui de Shaw. Or on sait que Shaw a largement pillé son contemporain français.

Peyssonnel partit de Marseille le 20 mai 1724 ; le 27, il était devant Bizerte et le lendemain jetait l'ancre sous le vieux fort de la Goulette ; il pénétra ensuite dans le lac et descendit à Tunis chez M. Pignon, consul de France. Dès le surlendemain, il obtint une audience du Bey et visita le Bardo ; ce palais ne semble pas l'avoir

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Sicard, *Lettres édifiantes et curieuses*. — B : Magnan, *Notice sur le Père Sicard, Revue de Marseille*, 1855.

ébloui par un étalage exagéré de luxe oriental. Quant à la ville, faubourgs compris, il en estima la circonférence à une « grande lieue de France ». Fût-ce la lieue de Provence de 5829 mètres, ce chiffre paraît faible, car la vieille cité arabe, qui n'a guère dû s'agrandir, mesure aujourd'hui au moins huit kilomètres en dehors du quartier franc.

Le 5 juin commença le premier voyage d'exploration. Peyssonnel s'embarqua pour Sousse, doubla le même jour le cap Bon ou Ras Addar, et vint mouiller entre les Ras El Melah et Mostefa devant Kelibia, qu'il appelle Gallipoli et qu'il reconnut pour l'Aspis ou Clypea des Anciens — à l'extrémité Nord du golfe d'Hammamet. Le 7, il débarquait à Sousse, ville très forte et assez agréable à son avis, au centre d'une campagne bien cultivée ; il y trouva un tombeau et un morceau de sculpture de l'époque chrétienne primitive.

Avant de quitter le pays, il releva la position de Monastir (le Monestier)(1), son estimation est de cinq lieues à l'Est 1/4 Sud-Est ; elle est exacte s'il s'agit cette fois-ci de lieues de quatre kilomètres.

Le 13 juin, il recevait du gouvernement beylical l'autorisation de visiter l'intérieur. Sa première étape le mena à Djemal (Ojamel) à 5 lieues de Sousse ; le village était des plus misérables ; les maisons, hautes de dix à douze pieds à peine, étaient construites « en terre et en fiente de chameau ». A trois lieues à l'Ouest, l'auteur signale deux étangs salés ; ce doit être la Sebkha Sidi-El-Hami, qu'une pointe, partant de la rive orientale, doit diviser en deux pendant les sécheresses. Il apprit alors que du cap Bon à Djerba s'étend une plaine, coupée de rares coteaux, longue de 80 à 100 lieues, large de quinze à vingt ; c'est l'ancienne forêt d'oliviers de l'époque romaine, que l'on espère reconstituer dans l'avenir. On y trouvait encore des bosquets d'oliviers et des puits ; mais ni une source, ni un cours d'eau permanent.

Le lendemain, il admirait le merveilleux amphithéâtre d'El Djem (Augen) dont il donne les dimensions très approchées, 1300 pieds de tour et 120 de haut ; la grande brèche existait déjà. Il ne s'attarda pas sur les lieux et rentra à Sousse pour se porter cette fois-ci au Nord.

Le 17, il est à Hergla (Hercla) mauvais village au bord de la mer

(1) Nous citerons désormais entre parenthèses, à côté du nom admis, celui que donne l'auteur dans son récit.

à cinq lieues de Sousse et près de la pointe Sud de la Sebkha Et-Assa-Djeriba ; le soir, il couche à Hammamet (La Mahomete), « dans un pays riant ». Après une journée de repos, il traversa de nuit la zone forestière, toute en arbrisseaux d'ailleurs, qui s'étend de Zaghouan à Hammam-El-Lif et embrasse au Sud le Djebel Sidi-Zid ; au Nord, le Djebel Ressas. Il nota au passage les ruines d'un des nombreux Tuburbo, très probablement Tubernuc, aujourd'hui Aïn Tebeurnouk, entre les deux petits massifs, puis revint à Tunis par le littoral Sud du Golfe.

Pendant un mois, il s'enquit soigneusement du gouvernement et de l'état présent du Beylik, des habitants, de leurs mœurs et de leur activité commerciale et industrielle. Les documents recueillis remplissent une longue lettre à l'abbé Bignon. Il convient de citer la curieuse façon dont il répartit toute la population en trois classes ; les deux premières, fonctionnaires, d'une part, en tête, marchands et bourgeois au second plan, étaient, paraît-il, fort peu nombreuses lors de son passage. Quant à la dernière, elle comprend les Bédouins et les Arabes cultivateurs dont tout l'avoir se compose d'un burnous, d'une aiguière, d'un plat de bois, d'une natte et d'une peau de mouton. Toutes les classes sont d'ailleurs d'une grande frugalité, et ne connaissent « d'autres plaisir que les femmes ». — Encore le bas peuple en est-il privé. Le seul éloge qu'on puisse faire du gouvernement, c'est qu'il assure la sécurité des routes et du commerce - - mais, hélas, ce n'est que pour les musulmans et non pour les étrangers.

Le second voyage fut très court. Le 11 juillet, Peyssonnel se dirigeait de Tunis sur la vallée de l'Oued Miliana pour descendre au Sud jusqu'à Zaghouan. Il trouva en route les ruines d'un aqueduc et probablement d'un château d'eau, et plus loin celles de la ville qu'il crut être Abtuca ou Aptunga, dont M. Tissot déclare l'emplacement inconnu. Le village de Zaghouan lui offrit de l'eau en abondance et de beaux jardins, ainsi que les restes de son gracieux nympheum. Mais il s'y arrêta peu et poussa à deux lieues au Sud-Est sur une des branches de l'Oued-es-Saad pour voir Hammam Zriba (Hammam-El-Rihr) source thermale déjà exploitée au temps des Romains, Le 13, il remontait au Nord-Ouest et passait aux ruines de Cigisa qu'il place à dix lieues de Tunis et quatre de Zaghouan. Cela correspondrait à Henchir-El-Mecherka, mais Tissot place Cigisa beaucoup plus au Nord. Le même jour, il rencontrait encore les ruines d'Amouraba (??) et couchait dans

un douar. Le lendemain il traversa la Medjerdah sur un pont construit par Mohammed Bey aux dépens du colysée de « Tuburbo Minus », la Tebourba moderne. On voyait auprès un bardo presque entièrement construit avec des pierres portant des inscriptions encore lisibles. L'emplacement proprement dit est un peu au Nord de la rivière ; un village de Maures chassés d'Espagne s'est élevé auprès des ruines. Tournant à l'Est, il prit par Seida, village abandonné et Djedeida, près du coude de la Medjerdah, et après avoir vu, probablement près de la Manouba, les aqueducs de l'antique Carthage sur une longueur d'une lieue et une hauteur parfois de cent pieds, il rentra dans la capitale pour s'y reposer pendant quelques jours et se préparer à une excursion plus importante.

Le 22 juillet, le voyageur repartait pour Sousse qu'il atteignit en trois étapes. Il ne s'y arrêta pas et vint visiter la petite ville de Monastir, dans un terroir fertile. C'est l'ancienne Ruspina ; mais Peyssonnel ne parle pas de restes de l'antiquité et ne cite que son mur flanqué de tours. Il entendit parler des redoutables scorpions du pays, mais échappa à leur piqûre, et guérit même deux pauvres esclaves qui en souffraient depuis longtemps. Le 28, il continua sa route par les ruines de Leptis-Minor, aujourd'hui Lamta, et d'un Tuburbo, qui est maintenant Teboulba, entre la mer et le Nord de la Sebka M'ta Moknin, ou Sidi Ben Nour. Le soir il coucha à Mahdia ; on lui dit que cette ville avait été très forte, et, en effet, les géographes arabes ont vanté ses splendeurs ; mais ce n'était alors qu'un monceau de décombres. Il ne fait aucune allusion aux ruines de Thapsus. Le 29, il s'enfonça dans l'intérieur jusqu'à Sersef, que Shaw appelle Sursef et dit être l'ancienne Sarsura : ce serait Bou-Merdès, à 30 kilomètres à l'Ouest de la mer, d'où il redescendit à Chebba, près du Ras Kapoudia pour ne terminer cette journée de plus de vingt lieues qu'à Hazeg (Aseph) près du cap Louza. Lors même que Sersef ne serait pas Bou-Merdès, il n'en aurait pas moins parcouru près de quinze. Il est vrai qu'il dit avoir échappé à une bande de pillards nomades, ce qui put l'obliger à accélérer son allure. Le 30, il était à Sfax ; il se borne, au sujet de ce centre important, à déclarer que le mouillage lui paraît assez bon. Le 1er août, il repassa à El-Djem pour se rendre à Kaïrouan en longeant la Sebkha Sidi-El-Hami : le trajet prit deux jours.

La ville Sainte n'étonna pas notre compatriote : il lui attribue une demi-lieue de tour, chiffre très inférieur à la réalité, et n'y vit rien de

remarquable, pas même la Grande Mosquée dont il ne parle pas. L'étape suivante le mena à Mansoura, après avoir longé la montagne d'Ousselett dont les tribus peuvent fournir 80 mille fusils, si M. Dureau de La Malle n'a pas laissé échapper un ou deux zéros de trop : il releva en passant Henchir Djelloula, sur l'Oued-Souani. Ce Mansoura, fort peu connu, est à 55 kilomètres Ouest-Nord-Ouest de Kairouan : Peyssonnel suppose qu'il a succédé à l'antique Marazana que nous n'avons pas pu trouver dans les cartes de l'Afrique romaine; en tout cas, il y relate l'existence d'un curieux mausolée. Il fit alors un crochet sur Henchir Sbeitla (Sfaïtla) à 70 kilomètres au Sud-Est sur l'Oued-Menacer et le futur chemin de fer de Kairouan-Feriana: il y admira les restes de Suffetula, longuement décrits depuis par l'explorateur Cagnat.

De retour à Mansoura, il continua vers le Nord-Est pendant plus de vingt lieues pour aller visiter le Kef (le Sec), jadis Sicca Venerea ; la ville possédait alors une bonne citadelle qui fut démolie peu après, et offrait de nombreuses inscriptions, mais la population se montra des plus hostiles et le voyageur, maltraité pour la première fois, dut se retirer au plus tôt sur Tunis. Il y revint par une route littéralement pavée de ruines romaines. Sur quarante lieues environ il releva, en effet, le bel arc de triomphe de Musti, près du village actuel de Henchir Sidi-Abd-Er-Rbou, à 9 kilomètres Nord-Est de Bordj-Messaoudi ; le fameux temple de Jupiter à Dougga (Tucca); de nombreuses inscriptions à Teboursouk (Tubursicum); les restes mal conservés de Thignica, à Ain Tunga ; puis en deçà de l'Oued-Siliana, ceux de Colonia Bisica Lucana au joli village maure andalous de Testour. Peyssonnel traversa ensuite la Medjerdah à Medjez-El-Bab (Basil-El-Hab), passa sur l'emplacement de Cilibia, aujourd'hui Slouguia et revint le 12 août à Tunis ; il avait dressé une carte de la vaste région parcourue, mais elle s'est malheureusement perdue, et tout le trajet entre Mansoura et le Kef, par exemple, ne peut être identifié même avec l'aide des documents de Shaw.

Les chaleurs torrides de l'été tunisien n'arrêtèrent pas longtemps l'énergique Provençal. Le 22 septembre il quittait de nouveau Tunis, pour une exploration assez courte, cette fois-ci, dans la presqu'île Maouin, qui se termine au Cap-Bon. En compagnie du Père Ximénès, supérieur de l'Hôpital général des esclaves chrétiens, il franchit l'Oued-Miliana, et dans la première étape vit Hammam-El-Lif et Sliman, village de Maures Andalous qu'il prit pour l'ancienne Casula plus éloignée à l'Est de deux lieues.

Il dit être passé ensuite à Bou-Kournin, placé entre ces deux stations : c'est probablement une erreur due à une absence de mémoire. Quant au quatrième point cité, Fort-Chabon, il nous a été absolument impossible de l'identifier. La couchée se fit à Grombalia (La Colombaire), alors simple hameau de trente maisons autour d'une mosquée. Les seuls restes de l'antiquité dignes d'intérêt rencontrés dans ce long trajet étaient quelques inscriptions et une remarquable mosaïque au fond d'un tombeau, dans les environs de Sliman. Le lendemain, on passa sur les bords d'une source souveraine contre la rage, au dire des indigènes. Peyssonnel la nomme Sidi-Busieri (??). Le 25, il revient à Sliman. La journée suivante est encore inexplicable si l'on s'en tient au texte : les deux voyageurs, avant de s'engager définitivement dans la presqu'île, seraient revenus à Maxula, qui est à deux lieues de Tunis et cinq et demi de Sliman. Mais l'auteur donne des chiffres à peu près inverses : Six de Tunis et deux de Sliman ; ce point correspond donc à Sabbelat El-Bey, sur l'emplacement de la cité romaine d'Ad-Aquas, qui possède une citerne intéressante. Après un jour de repos, les Européens en consacrèrent quatre à la visite de la presqu'île proprement dite et poussèrent jusqu'à El-Haouaria, tout près du cap Bon. Ils coururent de grands dangers de la part des Arabes, furieux de ce que des corsaires chrétiens avaient récemment surpris sur la côte quelques-uns des leurs et les avaient emmenés en esclavage. A la fin du mois s'effectua le retour dans la capitale.

Le 10 octobre, Peyssonnel la quittait définitivement pour se rendre dans le Deylik d'Alger ; il était accompagné des consuls de France, de Hollande et de Gênes qui se rendaient à Bizerte. La Medjerda fut traversée non loin des ruines d'Utique. Par Aousdja (Aucha), ils allèrent visiter Porto-Farina, près du ras Sidi Ali El Mekhi que l'auteur confond avec le ras El Zebib, à mi-chemin de Bizerte ; il le reconnaît du reste pour le « promontorium Apollinis », mais ne parle pas de l'antique Rusucmona. La compagnie revint à Aousdja par El-Alia (Halia), jadis Usalis ; et, suivant d'autres, Cotuza. De ce point l'on découvrit à l'horizon l'étang de Bizerte. Cette ville, où l'on arriva bientôt, plut beaucoup à notre compatriote, qui fut logé dans une maison appartenant à la Compagnie d'Afrique. Sous les yeux de ses commis, les Musulmans, bien abrités dans le bassin naturel, derrière le goulet barré par une chaîne de fer, armaient des galiotes en course contre les navires des puissances chrétiennes. Mais

la guerre n'était pas leur seule occupation, la pêche était déjà très florissante dans ces eaux poissonneuses, et en visitant les deux étangs, le lac et la Garaa-Achkel, Peyssonnel constata même l'existence de fabriques de poutargue. Il séjourna trois semaines dans le pays et eut le temps de dresser une carte des environs. Le 3 novembre, il se rendit au cap Nègre, par le pays des Mogod ; c'est une plaine riche en bétail et en plantations de tabac, marécageuse en hiver, et resserrée entre deux montagnes dont l'une lui parut d'accès difficile.

Le 20 novembre, il repartait du cap vers l'intérieur et atteignait bientôt Béjà, l'ancienne Vacca, alors centre d'un grand commerce de blé. Il y visita le Bardo d'été du bey et nota quelques inscriptions. En continuant au Sud, il revit la Medjerda, qu'il suivit jusqu'à Tebourba, depuis Testour, par Slouguia, Medjez-El-Bab (Basil-El-Hab) et Grich-El-Oued. Le 24 novembre, il était à Mateur qu'il place à l'ouest de Tebourba, au lieu du nord-ouest : la distance qu'il indique, six lieues, est en revanche exacte, s'il s'agit de la mesure provençale. Il revint à Bizerte et poussa de nouveau jusqu'au cap Nègre, qu'il décrit longuement cette fois. La station de la Compagnie d'Afrique comprenait alors un fort, une église, un bazar, et des corps de logis pour quatre-vingts fonctionnaires, gardes, ou employés. Bien que le mouillage fut mauvais, il s'y faisait avec l'Europe un commerce important dont les éléments étaient surtout le blé, la cire, les cuirs, l'huile et les légumes. Peyssonnel y séjourna du 30 novembre au 10 janvier ; dans l'intervalle, il fit une excursion à Tabarka. Les Turcs avaient un fort sur la côte, mais les Génois étaient maîtres de l'île, où ils avaient organisé une station analogue à notre cap Nègre et se livraient de plus à la pêche du corail dans les eaux de La Calle. La population s'élevait à 1.500 habitants, dont 100 soldats et 350 pêcheurs.

Parti du cap, par mer, le 10 janvier 1725, le voyageur arriva le 12 à la Calle, où les Arabes étaient en pleine révolte contre les beys de Tunis et de Constantine. Il ne put en repartir pour Bône que le 21. Le premier jour il fit quatre lieues dans le territoire des Ouled-Achich, qui sont aujourd'hui plus au Sud. A propos d'une vache qui fut enlevée à ses hôtes par un lion, il donne d'amusants détails sur les rapports des indigènes avec le seigneur à la Grosse-Tête. Il prétend que ceux-ci l'attaquent au couteau ; mieux que cela, les femmes suffisent pour le mettre en déroute, mais elles emploient pour cela un procédé si rabelaisien qu'il n'est pas possible de l'indiquer ici. Le

lendemain, l'étape fut de dix lieues — toujours provençales à notre calcul — et après avoir passé le Mafrag et la Seybouse, Peyssonnel descendit le soir à Bône dans une maison de la Compagnie d'Afrique.

Les environs lui parurent riants et fertiles, mais la ville, d'une demi-lieue de circuit, était affreusement sale et n'offrait rien d'intéressant en dehors de la grande mosquée et de deux forts occupés par 80 turcs. Il alla voir aux environs les ruines d'Hippone, mais la description qu'il en donne n'a pas été retrouvée par Dureau de La Malle.

Le 26, l'explorateur se mit en route pour Constantine. Après une première étape de cinq lieues dans la direction du Sud-Ouest, il coucha dans un douar. Le 27, il fit les trois dernières lieues en plaine, et entra dans la montagne où il dit avoir relevé les ruines d'Ascurus ou Tabernica, à mi-chemin de Guelma au Fetzara. Ce point est inconnu aux savants modernes.

Il s'arrêta le soir chez les Kricha après une étape de plus de trente kilomètres. Le temps fut affreux pendant les trois suivantes. Le 28, il passa près de Guelma à une source chaude qu'il croit être les « Aquæ Tibilitanæ » et coucha près des ruines de Tipasa, aujourd'hui Tifech, dans un douar « d'une misère inconcevable. » Le 29, il se borne à dire qu'il parcourut sept lieues sous la neige dans la direction du Sud-Sud-Ouest ; et, le 30, dans les mêmes conditions, il en fit six dans un pays désolé sans voir autre chose que les ruines de Tigisis, actuellement Aïn-El-Bordj, dans la « Plaine Longue » (Bahiret-Et-Touïla) à 16 kilomètres à l'est de la gare de Sigus. Enfin, le 31, il rejoignit le camp du bey de Constantine, Haçem, un excellent vieillard de soixante-dix ans qui lui fit le meilleur accueil.

Peyssonnel s'extasie devant la merveilleuse organisation qui permet aux Turcs de tenir sous un joug de fer, avec 2.500 hommes au plus, les tribus arabes de la Constantinie dont quelques-unes peuvent armer à elles seules cinq mille cavaliers et un nombre supérieur de fantassins. Le vieux bey n'avait avec lui que trois cents soldats, presque tous rénégats : C'est avec cette faible troupe qu'il percevait les impôts et pour lui, et pour son suzerain d'Alger auquel il envoie 112 mille piastres par an sans les cadeaux personnels. Il ne craint — tout comme son chef — que le sultan Bouzit, le maître des Bibans, Portes de Fer, où les convois ne passent qu'en abaissant leurs étendards. Quand Bouzit interdit le passage, il faut faire un crochet de six à huit journées dans le Sud pour aller d'Alger à Constantine.

La rencontre eut lieu dans la plaine de la Ziganea, point impossible à identifier.

Le 2 février au soir, le voyageur entrait dans l'antique Cirta pour y passer trois jours : il en donne une description très détaillée où l'on reconnaît aisément les grandes lignes de notre actuelle capitale de l'Est. Le retour à Bône s'effectua en quatre étapes à travers un pays désert ; le seul point cité est Hammam Meskoutine, dont l'auteur dépeint avec enthousiasme les splendeurs naturelles. Le 10 février, il s'embarqua pour la Calle, où il passa l'hiver à étudier les coraux et la flore locale. Son cinquième voyage était terminé.

Le sixième et dernier fut le plus long de tous comme parcours, sans durer, comme le précédent, au delà de quatre mois. Cet itinéraire comprend une pointe sur l'Aurès, avec le retour à la côte sur Alger à travers la Kabylie, et une navigation d'escale de la grande ville barbaresque à Bône, où s'arrête la partie conservée des comptes rendus de notre auteur.

Le 24 mai, Peyssonnel prenait la mer à destination de Bône, où il arriva à temps pour assister à un raz de marée extraordinaire. La mer baissa brusquement de dix pieds, ce qui en mit 200 à sec sur le rivage : elle revint trois minutes après, et il fallut plusieurs heures d'oscillations pour que l'équilibre fût rétabli.

Le 6 juin, le caïd local partait avec quatre-vingts cavaliers pour porter son tribut au bey Haçem ; notre compatriote fut autorisé à se joindre à la colonne, et le 7 au soir, on arriva à Sidi-Brenis (?) chez les Kricha, au sud du lac Fetzara. L'étape suivante dépassa 70 kilomètres, et la halte se fit à El-Aria, annexe actuelle du Kroubs. L'auteur y mentionne les ruines d'Alligah près de l'Oued en Naga, probablement au sud du Djebel-Ouach.

Le 9, on s'arrêta à Sidi-Mabrouk, dans la banlieue de Constantine. Les débris des cités antiques se rencontrent de plus en plus fréquemment ; le 10, c'est d'abord Lauza ou Merdjay (introuvable) ; puis, près d'Aïn-El-Fouah, Nobas Fusciani, qu'il place très mal, à égale distance de Milah et Constantine, alors qu'il y a respectivement quatre et dix lieues. Nobas est près du confluent des Oued-El-Maïla et Aïn-Imara, dans une région où l'orge et le blé poussent en abondance. Le 11, c'est Binoa (?) ou Cazercir (?) aussi inconnue que Lauza à tous les auteurs, même à Shaw, chez les serviteurs de la lumière, les Ouled-Abd-El-Nour, dans l'angle des voies ferrées qui vont d'El-Guerra à

Sétif vers l'Ouest et à Biskra vers le Sud. Le goum campa deux nuits de suite dans le territoire de la tribu, dont les terres fertiles étaient ravagées depuis neuf ans par les sauterelles. Peyssonnel ne nomme que le second gîte d'étape, Aïn-Keraba. La journée suivante fut terrible : nombre de bœufs et de chevaux du tribut moururent de faim, de soif ou de fatigue : on fit onze lieues pour arriver à Aïn-Soltan, à l'est du Djebel-Bou-Adfen, à mi-chemin de Batna à Saint-Arnaud, après avoir vu en route la mosquée et le champ de bataille de Djelmemour (?) Il s'agit, sans doute, de la victoire remportée à l'est de Sétif sur les Tunisiens en octobre 1700.

Le lendemain 14, le caïd rejoignait le bey de Constantine, qui bivouaquait avec 600 Turcs à Zanah, au pied du Djebel-Mestaoua, dans les ruines de Diana Veteranorum : les monuments les plus remarquables étaient deux arcs de triomphe et les restes d'un palais avec une tour à chacun de ses angles. Le 15, la petite troupe se fondit dans la grande et l'on se porta sur Ain-Yacoub, à huit lieues à l'Est, et non quatre, comme l'indique l'auteur. Il est vrai que ses idées pouvaient être troublées ce jour-là, car il avait eu la douleur d'assister à l'apostasie de deux marins italiens échappés du bagne de Marseille, en emmenant avec eux plusieurs galériens turcs. La cérémonie fut aussi pompeuse qu'elle pouvait l'être dans ce désert perdu, et Peyssonnel la décrit d'une façon fort intéressante.

On campa le 16 à un point qu'il nomme Amoula-Senab ou Tattubt près d'un Chott au nord de l'Aurès : ce doit être la Fontaine Chaude, près des ruines de Tadutti, sur la ligne de Constantine à Batna, et le Chott serait, je pense, la Sebkha-Djendeli. Le 17, il put admirer le célèbre Medracen, mausolée construit par la famille de Massinissa, et dont le circuit à la base est de 176 mètres : son estimation est assez exacte, puisqu'il donne 600 pieds, soit 195 mètres.

Du 18 juin au 11 juillet, il ne nous a pas été possible d'identifier point par point l'itinéraire de la petite armée. Il est question d'un Oued-Zerga, que l'auteur écrit Serkha, et des ruines de Vaga, dont Tissot et Reinach disent que la situation est inconnue. En résumé, les Turcs sont dans le nord de l'Aurès et ravagent les terres des tribus insoumises, qui, de leur côté, brûlent tout sur le passage des envahisseurs. Le voyageur put néanmoins réunir des documents fort curieux sur les indigènes, et visiter avec une forte escorte Lambèse et Ksar Baghaï au sud du Guçraa-El-Tarf.

Les ruines de la première lui parurent avoir trois lieues de circonférence : c'est la première fois qu'il donne un chiffre aussi élevé ; il y releva quarante arcs de triomphe dont quinze en bon état ; le temple d'Esculape dont la façade subsistait avec six colonnes de vingt pieds de haut, un cimetière et un amphithéâtre aussi beau que celui d'El-Djem. Les renseignements sur Ksar-Baghaï, l'ancien évêché de Baghès, sont moins détaillés. L'auteur se borne à peu près à dire qu'il aperçut en route vers ce point, le Sahara du haut des montagnes, probablemest du Ras-Anrous (1595^{m}), ou du Djebel-Foughal (1700^{m}).

A la lecture des incidents des jours suivants, il y a lieu de constater qu'il n'acceptait pas bénévolement les inventions de l'imagination orientale. Ses compagnons lui avaient parlé d'un arbre merveilleux qui portait toute sorte de fruits ; il se rendit sur les lieux pour étudier ce phénomène végétal et déclare qu'il s'agissait simplement d'un figuier, d'un palmier et de quelques arbrisseaux qui sortaient ensemble d'une même fente de rocher.

Parmi les nombreux points de la région qu'on ne peut trouver ni sur une carte, ni dans les livres de référence relatifs à l'Algérie ancienne et moderne, notons ici, comme revenant souvent Aïn-Megar et Siganea. C'est dans ce dernier lieu que Peyssonnel se sépara de l'excellent Haçem Bey, qui le combla de présents. Le lendemain, il partait pour Alger avec l'Aga Bachi qui portait au Dey le tribut en argent, escorté de trente spahis et suivi des marchands maures qui profitaient de cette occasion pour regagner la côte sans s'exposer aux attaques des Bédouins. Du 12 au 15, il n'est toujours pas possible de fixer exactement les étapes : la colonne a marché dans la direction de l'Ouest-Nord-Ouest et campé chez les Ouled Abd el Nour ; c'est tout ce qu'on a pu établir clairement jusqu'à l'arrivée aux ruines de Gemellæ à six lieues de Sétif ; il faut encore que ce soient des lieues de Provence, puisque la distance réelle est de 25 milles romains, ou 37 kilomètres. Pendant ce parcours l'explorateur vit avec tristesse que les Arabes de cette région étaient encore plus maltraités par leurs maîtres que ceux de la Régence de Tunis ; les cavaliers chassaient les indigènes de leurs tentes en les rouant de coups, s'y installaient et prenaient partout les vivres sans payer. Après avoir repassé sur le champ de bataille de Djelmemour, et traversé la tribu des Ouled Bouchouch (?) il arriva le 16 juillet à Sétif, où il trouva les ruines d'une citadelle et un mausolée dont les dimensions atteignaient 30, 50 et 60 pieds.

Auprès campait une princesse arabe (?), Aumoni, dont la tribu était venue semer dans la région. C'était une femme de haute taille et encore belle à soixante ans, si nous en croyons l'auteur; elle lui fit un excellent accueil, car son fils préféré était en danger de mort. L'archéologue, redevenant médecin, le sauva avec une forte dose d'émétique — cure qui lui valut la reconnaissance fort importune de la dame et de ses vassaux. Ces bons Arabes voulurent le garder pour guérir les autres malades, et il ne put qu'à grand peine continuer sa route grâce à la protection de l'Aga Bachi.

Le lendemain 17, la marche vers l'Ouest continua à travers un pays fertile, et l'on campa près des ruines d'Horrea (Sava), à Aïn Zada (Zada), à cinq lieues ouest 1/4 sud-ouest de Sétif, dans les environs du nouveau centre de Macdonald. Une étape d'égale longueur, le 18, mena la troupe à Zamoura, ville industrieuse qui fabriquait des burnous et des tapis, elle est à vingt kilomètres au nord de Bordj Bou Arreridj. Peyssonnel y fut témoin impuissant et navré d'affreuses violences contre les Kabyles. Mais, le lendemain, dans les terres du sultan Bouzit, le maître redouté des Portes de Fer, les Turcs se montrèrent aussi obséquieux qu'ils avaient été insolents jusque là. On coucha à Medjana, près de la station d'El Achir. Entrée le lendemain dans la chaîne des Bibans, l'ambassade vit enfin des arbres pour la première fois depuis l'Aurès. Il fallut huit heures pour arriver au célèbre défilé et une heure pour le franchir, spahis en tête et en queue, après s'être soumis à l'humiliante cérémonie qui consiste à abaisser l'étendard turc devant les représentants de Bouzit. Le soir, on s'arrêta à la bifurcation des lignes d'Alger à Bougie et à Sétif, à Beni Mansour, chez les Kabyles, dont Peyssonnel a laissé un portrait exact et très curieux. Le 21, pendant que les cavaliers de l'Aga-bachi longeaient la chaîne du Djurdjura dans la vallée de l'Oued ed Dous, ils furent rejoints par une troupe d'Arabes qui menaient au Dey 4.000 moutons à titre d'impôt en nature: ce fut une rude journée, pendant laquelle on gagna 8 lieues vers le Nord-Nord-Ouest; l'étape suivante fut aussi forte, en notant qu'il s'agit encore d'unités d'environ 6 kilomètres. En effet, le 23, Peyssonnel parvint sur la ceinture des montagnes qui enserrent la Mitidja et apercevait à l'horizon Alger et la Méditerranée.

Le soir, il était chez le consul de France, qui, sur le vu de ses lettres de créance, lui fit une réception des plus cordiales.

Une longue lettre est consacrée en entier à l'histoire de l'établisse-

ment des Turcs en Algérie et à l'explication détaillée de leur organisation. On ne saurait lire sans intérêt tout ce qui a rapport à la milice, dont la valeur et l'endurance était vraiment merveilleuses. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est la partie relative à la marine. Ces terribles corsaires qui faisaient trembler les riverains de la Méditerranée et les marins d'Angleterre et de Hollande, ne disposaient alors que de vingt-quatre vaisseaux de 10 à 50 canons, en dehors d'un petit nombre de galiotes. Les fortifications n'offraient pas un aspect imposant, mais avec leur invincible garnison elles rappelaient le mot d'un ancien : la poitrine des citoyens est le plus solide des remparts.

Peyssonnel donne aussi des renseignements sur la ville elle-même. L'eau y abondait, provenant de sources captées en 1611 par un Maure andalou. Bien qu'on pût compter soixante mosquées, aucun monument ne parut intéressant au voyageur, qui pénétra partout, visitant l'hôpital des esclaves chrétiens et leurs bagnes, au nombre de cinq. Il fut reçu par le Dey qui voulut voir « le premier Roumi arrivé par terre ». L'accueil ne fut tout d'abord pas très chaleureux, car le despote supposait que son visiteur était un espion d'un turc, Ali Kodja, qui s'était taillé une principauté indépendante chez les Kabyles. Mais la lettre du bon Haçem, le bey de Constantine, suffit pour dissiper cette fâcheuse équivoque et notre compatriote sortit du palais, gratifié..... d'une pomme que son interlocuteur avait tenue a la main pendant l'entrevue. Pendant les dernières journées qu'il passa à Alger, il visita les environs, dont les villas lui rappelèrent les bastides du pays natal. On lui dit qu'il y en avait vingt mille, mais il estime que le dixième de ce chiffre se rapproche plutôt de la réalité, et tout porte à croire que son sens critique le sert aussi bien cette fois qu'à l'occasion de l'arbre merveilleux.

Ses protecteurs de France avaient négligé de renouveler ses maigres provisions en espèces sonnantes, et, à son vif regret, il dut renoncer à visiter les beyliks d'Oran et de Tlemcen. Shaw, dont il fit la connaissance à Alger où il était chapelain du consul d'Angleterre, devait être plus heureux que lui quelques années après. Le 12 septembre 1725, le nouvel ami du Dey était autorisé à retourner à Bône sur le corsaire de dix canons, la *Caravelle*, qui allait relever les garnisons de Bougie, Djidjelli et Collo : deux cents hommes en tout.

Le mauvais temps obligea le capitaine à louvoyer pendant huit jours avant d'atteindre le cap de Dellys. On mouilla le 20 à Bougie.

Bien que les fortifications fussent alors un amas de ruines, le détachement d'occupation ne dépassait pas soixante hommes. Peyssonnel y vit le « Trou de Raymond Lulle », grotte marine à double issue, ou galerie, à travers la pointe sud du cap Carbon, où les navires de Malte venaient parfois s'embusquer pour surprendre les bâtiments des musulmans. Le lendemain, on débarqua une section de quarante hommes à Djidjelli ; c'était alors, au milieu d'un terroir fertile et cultivé, un petit port assez actif, mais d'aspect misérable. Après avoir passé devant la baie où se jette l'Oued-El-Kébir, la *Caravelle* doubla de nuit le cap Bougaroni, et entra le 23 dans le port de Collo. La Compagnie d'Afrique y entretenait, pour le commerce de la cire et des cuirs, un personnel composé de deux commis et d'un domestique. Tandis que le vaisseau corsaire retournait à Alger, le Provençal profitait d'une barque comportant quatre hommes d'équipage, et, grâce au beau temps, atteignait Bône en deux jours, après une courte relâche à Stora.

Dureau de La Malle n'a pas retrouvé les deux dernières lettres et l'on ne sait pas quand Peyssonnel revint en France. Il obtint par la suite une pension de Louis XV, et fut nommé beaucoup plus tard médecin royal à la Guadeloupe, où il mourut en 1759. Il était associé de la Société Scientifique de Londres ; correspondant de l'Académie des Sciences, et membre de notre Académie Marseillaise, dont les Mémoires contiennent un de ses travaux relatif à la Soufrière de la Martinique (1).

Charles de PEYSSONNEL *(Marseille, 1700-1757)*. — Après avoir débuté comme avocat au barreau de sa ville natale en 1723 et coopéré à la fondation de l'Académie de Marseille, Charles de Peyssonnel fut envoyé à Constantinople comme secrétaire de l'ambassade alors occupée par M. de Villeneuve. Plein de zèle pour l'étude de l'antiquité, il recherchait les médailles et les marbres dans l'intention de les envoyer aux collections du Roi ; il en vint, pour satisfaire cette passion, à s'aventurer dans les régions peu fréquentées de l'Asie Mineure.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Son voyage (édité par Dureau de la Malle). Paris, 1838. in-8°. — B : Achard ; Michaud ; Didot (nombreuses erreurs).

Un premier voyage, vers 1746, le mena sur les ruines de Nicomédie et de Nicée : pour échapper à la malveillance des habitants, il feignait d'être médecin et de recueillir des simples. Il put ainsi rentrer sans incident grave à Constantinople en rapportant des inscriptions, des dessins et des fragments de sculpture : une relation autographe de cette excursion existait avant la Révolution aux archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette savante Compagnie le nomma associé correspondant en 1748, l'année qui suivit son arrivée à Smyrne en qualité de consul.

Il fut alors chargé de fournir une description de la région côtière, encore presque inconnue, qui va de l'embouchure du Méandre (Bouyuk-Menderez) au golfe d'Adalia, comprenant ainsi les pays jadis connus sous le nom de Carie, Lycie, et Pamphylie au bord de la mer, et Psidie en arrière des trois autres. Après avoir envoyé des voyageurs et des navigateurs à la découverte, il résolut de synthétiser leurs travaux, descendit par mer en étudiant la côte jusqu'aux limites indiquées et revint par terre d'Adalia à son consulat de Smyrne. Il se livra aussi à des recherches dans l'ordre des sciences naturelles, sortant ainsi de son domaine favori, pour obliger MM. Du Hamel et de La Galissonnière, de l'Académie des Sciences. Mais tant de travaux avaient épuisé sa santé : il fut frappé d'une première attaque d'apoplexie en 1753 et depuis ne cessa de languir jusqu'à l'heure de sa mort, arrivée quatre ans plus tard. Quérard, copié par diverses biographies, prétend, dans un article où les erreurs fourmillent, qu'il avait publié une Relation de ses Voyages au Levant. Nous n'en avons trouvé aucune trace dans les catalogues modernes.

Son fils, Charles de Peyssonnel, né à Marseille en 1727, mort en 1790, a suivi également la carrière consulaire en Orient, et a joui jadis d'une grande notoriété comme écrivain politique. Il fit dans sa jeunesse, en 1750, un voyage à Thyatire (Ak-Hissar) et à Sardes, deux des églises de l'Apocalypse ; il en rapporta d'intéressants débris de l'Antiquité. Rien n'indique qu'il en ait laissé le récit (1).

Pierre-Augustin GUYS (*Marseille, 1721-1799*). — Négociant habile et lettré distingué, Augustin Guys fit un séjour de plusieurs années

(1) BIBLIOGRAPHIE. — B : Lebeau, *Éloge de Ch. de Peyssonnel* (Hist. de l'Acad. Roy. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIX) ; 2° Caylus. *Recueil d'Antiquités*, t. II. ; 3 *Biographies* Didot, Michaud, etc., etc.).

à Constantinople au cours duquel il visita la plupart des provinces avoisinant la capitale de l'empire ottoman. Il s'intéressa surtout à la race grecque, alors opprimée par les Turcs, vers laquelle l'attiraient ses sympathies et les souvenirs classiques évoqués dans son esprit par les descendants de Périclès et de Démosthène. De retour en France, il publia, sous le titre de *Voyage littéraire en Grèce*, une série de lettres où éclairant sans cesse le passé par le présent, il trace un ingénieux parallèle entre la vie privée des Grecs modernes et celle de leurs pères de l'antiquité. Comme voyageur et comme érudit, Guys mérite une place dans ce groupe de littérateurs, de savants et d'artistes qui furent, vers la fin du XVIIIe siècle, les promoteurs d'une véritable renaissance des études grecques dont l'influence sur le génie naissant d'André Chénier a été signalée par la plupart des critiques contemporains.

Né à Marseille en 1721, A. Guys manifesta de bonne heure son goût pour les belles-lettres et son désir de leur consacrer son existence. Mais son père, négociant estimé, souhaitait le voir suivre la carrière où lui-même s'était acquis une juste considération. Aussi s'empressa-t-il de l'envoyer, à peine âgé de dix-huit ans, à Constantinople où deux des oncles maternels du jeune homme possédaient une importante maison de commerce.

Contrarié dans ses inclinations, Guys sut en prendre son parti et mener de front les affaires et les études désintéressées. A vingt ans, un mémoire au Ministre sur les rapports de la science avec le commerce lui valut une dispense d'âge pour régir le comptoir de ses oncles. Il occupait ses loisirs à lire Homère et Virgile et à correspondre avec des littérateurs marseillais, ses anciens maîtres. Il ne tarda pas à remarquer quelles ressources offrait à un esprit curieux une ville telle que Constantinople où vingt peuples divers de race, de mœurs et de costumes se donnaient rendez-vous. Ainsi s'éveilla en lui ce goût de l'observation qu'il ne négligea aucune occasion de satisfaire et de développer chaque fois qu'il put étendre par ses voyages le cercle de ses recherches.

La seule relation que Guys nous ait conservée de ses pérégrinations à travers les provinces turques se rapporte à une excursion en Bulgarie à la suite de l'ambassadeur de Hollande à Constantinople en 1744. Ce dernier, après trente années de résidence, venait d'être rappelé en Hollande. Il avait à traverser toute l'Europe pour regagner sa

patrie. Nous ne savons à quel titre Guys lui fut adjoint et l'accompagna pendant les premières étapes de sa route. Le récit de ce petit voyage est plein de bonne humeur, bien que l'auteur prétende qu'il quitta Constantinople dans les plus tristes dispositions d'esprit ; tristesse bien légère quand on a vingt ans, et quelques semaines de liberté devant soi pour parcourir un pays nouveau. Un vizir, mis par le Sultan à la disposition de l'ambassadeur, précède nos voyageurs pour préparer les gîtes de la troupe. Mais comme tout bon fonctionnaire turc, celui-ci entre facilement en composition avec les habitants dont il est chargé de réquisitionner le logis ; la suite de l'ambassadeur en est réduite à coucher sur les bancs de l'hôtellerie commune ou même dans un grenier à foin plus souvent que dans un lit. Cette bonne fortune arrive cependant quelquefois, et à Tchiorlou, gros bourg peuplé de janissaires, Guys occupe une chambre à trente-deux fenêtres et jouit de tout le confort usité en Orient sous la forme d'un vaste sopha et de quelques nattes.

Pour le reste du temps, il voyage à cheval ou dans le carrosse de l'ambassadeur quand celui-ci désire jouir de sa compagnie ; on dresse la table en plein air aussitôt qu'un site pittoresque invite à s'y arrêter, de préférence au bord d'un ruisseau et sous l'arche d'un pont.

Les curiosités sont rares à part quelque mosquée ou quelques ruines d'église grecque. On cotoie la mer jusqu'à l'ancienne Selimbria puis on s'enfonce vers l'intérieur du pays à travers d'interminables plaines dénudées où l'on supplée à l'ennui de la route en causant politique ou littérature. Il faut aller jusqu'à Bourgas pour retrouver des terres cultivées. Enfin à Hapfa, la beauté du site et une jolie mosquée dédommagent les voyageurs de la monotonie du trajet. C'est ainsi qu'au bout de dix jours, ils arrivent à Andrinople qui pouvait alors rivaliser avec la capitale de l'empire pour la belle ordonnance de ses constructions, sa mosquée, son bazar et ses jardins remplis de roses. Guys recueille de la bouche de son hôte ce trait d'érudition fantaisiste sur la haute antiquité de la ville : « Andrinople a été fondée par Oreste, contemporain d'Abraham au temps de la guerre des Titans, après Jésus Christ. » Après un repos de cinq jours, la petite caravane reprend sa route en suivant les bords de la Maritza, l'Hèbre de l'ancienne Thrace, chanté par les poètes et illustré par la légende d'Orphée, auquel Guys ne peut se retenir d'adresser quelques rimes improvisées. A Sibitché, aux frontières de

la Roumélie, les voyageurs assistent à une fête bulgare. « La table était mise sur le gazon, les vieillards et les femmes mangeaient ; les filles et les garçons dansaient en branle. Le repas était vraiment rustique : du lait, des fromages, des gâteaux, des outres d'où coulait le vin dans des tasses de bois : voilà les mets qui le composaient. On m'a fait boire et je suis entré dans le branle. Jamais fête ne m'a plus satisfait que celle-là. »

Quelques lieues plus loin, les villages ne se composent plus que de cabanes. Les femmes bulgares, sur leurs portes, offrent aux voyageurs du lait et des gâteaux ; les filles leur jettent du blé et de l'orge en signe de bienvenue. Mais le pays est le plus beau du monde jusqu'à Philippopoli dont la situation étagée sur trois collines plaît infiniment à Guys. La vue des Balkans, de ce mont Hémus chanté par Virgile et sur la cime duquel Aristée devint invisible aux yeux des Barbares le jette dans le ravissement. Mais il faut partir. Le reste du trajet jusqu'à Sophia se fait par un temps affreux. C'est la partie la plus accidentée et la plus difficile de la route. On traverse les Balkans ou défilé des Portes de Trajan. Ce nom pompeux s'applique à quelques ruines, derniers vestiges d'un ancien poste de garde. Le carrosse de l'ambassadeur, traîné par six chevaux et soutenu par trente Bulgares court, à tout moment, le risque de s'embourber dans un chemin défoncé par la pluie. Enfin, après bien des alertes, les voyageurs arrivent sains et saufs à Sophia. Ce n'est qu'une petite ville boueuse et sale où l'on ne peut circuler qu'en bottes. Mais la plaine, aux alentours, est agréable et d'une admirable fertilité. C'est le point extrême que Guys a assigné à son voyage ; malgré tout son désir de continuer jusqu'à Belgrade et de connaître le Danube, il se voit contraint de se séparer de ses aimables compagnons pour s'en retourner seul à Constantinople.

Guys séjourna pendant dix années en Turquie. En diverses occasions, il visita les ports de l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel, la Grèce et la Morée. Nous avons parlé plus haut de l'intérêt que lui inspirait le peuple grec. Ce sentiment, dont l'origine se rattachait à sa culture classique, fut entretenu par les relations qu'il noua avec les principales familles grecques de Constantinople. Il ne pouvait que s'accroître lorsque, à son tour, Guys put parcourir le sol sacré qui avait autrefois constitué la patrie grecque. Parti pour étudier sur place l'histoire de l'antiquité et interroger les rares

monuments laissés encore debout par les siècles et par le vandalisme des vainqueurs, Guys trouva dans la plupart des mœurs locales la trace toujours persistante des traditions anciennes et constata qu'à défaut d'autres vestiges, c'était encore chez les vivants qu'on pouvait recueillir le commentaire le plus utile et le plus sûr pour comprendre et apprécier le passé.

« C'est, dit-il, une agréable surprise pour le voyageur instruit de retrouver ce qu'on croyait perdu, c'est-à-dire ces Grecs que l'histoire, la poésie et les arts nous rendent si intéressants. »

Et plus loin : « Ce peuple toujours intéressant mérite encore notre attention ; et si je m'attache à démêler le caractère national qu'il a conservé, c'est qu'on ne voit pas pour la première fois des enfants dont les pères nous sont connus, sans chercher d'abord sur leur visage les traits de ressemblance qui peuvent les faire reconnaître. »

Chaque fois que les hasards de ses voyages lui en fournirent l'occasion, Guys s'attacha à discerner et à mettre en relief ces traits de parenté entre les Grecs anciens et les modernes, et c'est le résultat de ce travail de comparaison qu'il nous a présenté en publiant, plus tard, ses Lettres sur la Grèce.

Nous y trouvons le tableau détaillé et exact de la vie privée et des mœurs grecques au xviii[e] siècle. A sa suite, nous pouvons pénétrer dans les habitations, dénombrer le mobilier, détailler les objets servant à la toilette et à l'ornement des femmes, nous reconnaissons l'importance que la nourrice occupe toujours dans la famille ; nous jugeons le rang d'une dame au nombre de suivantes qui l'escortent à travers les rues ; nous voyons les lois de l'hospitalité antique aussi scrupuleusement observées qu'au temps d'Homère ; nous retrouvons enfin le caractère grec tel que les poètes et les historiens nous l'ont dépeint : léger, vif, imagé, mais inquiet et remuant, prompt à l'enthousiasme, mais se laissant aussi facilement abattre ; amateur de la nouveauté et peu scrupuleux sur les serments.

Parmi les plus intéressantes de ces lettres, il faut citer celles sur les fêtes et cérémonies grecques, sur les mariages, sur les danses, heureusement complétée par Madame de Chénier, mère du poète, sur le commerce et la navigation.

En restituant ainsi au peuple grec la plupart des traits du caractère national, Guys rendit à la cause de l'indépendance le service le

plus signalé. Jusqu'alors, les nombreux voyageurs, plus soucieux de monuments et d'inscriptions que des populations elles-mêmes, n'avaient prêté attention à celles-ci que pour constater leur déchéance, et leur irrémédiable avilissement. Le *Voyage littéraire en Grèce* parut au moment où une terrible insurrection, fomentée en Morée par les Russes, mais promptement réprimée dans des flots de sang, venait d'attirer sur les Grecs l'attention générale et dut peut-être à cette circonstance une partie de son succès. Mais traduit en plusieurs langues, il n'en contribua pas moins à donner à l'Europe contemporaine une idée plus juste et plus favorable de ces déplorables victimes du joug ottoman si longtemps méconnues. Dans sa lettre sur l'amour de la patrie, Guys avait montré la Grèce moderne comme une mère captive affligée que ses enfants embrassent avec tendresse, et promettent de ne jamais abandonner. Ces paroles de sympathie adressées aux vaincus, alors que de si terribles revers semblaient anéantir toutes leurs espérances, ne furent peut-être pas inutiles pour entretenir dans leurs cœurs la flamme de l'espoir, et leur inspirer confiance en un avenir meilleur pour le succès de leur cause. C'était la pensée exprimée par le consul de la Canée lorsqu'il écrivait à l'auteur : « Vous avez le premier relevé la tête des Grecs, est-ce tout à fait, ou pour retomber encore ? »

Catherine II envoya à Guys une médaille d'or en lui exprimant toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée en trouvant dans son livre un véritable plaidoyer en faveur de ses protégés.

Rentré en France, Guys, nommé député du commerce à Marseille, s'occupa activement des intérêts commerciaux de sa ville natale. En 1753 ses relations avec le Maroc le firent désigner par M. de Machault, ministre de la marine, pour conclure la paix avec ce petit état dont les corsaires étaient un danger permanent pour notre navigation. En 1762 ses collègues de la Chambre de Commerce, avec l'assentiment du premier ministre de Danemark, l'envoyèrent en mission à Copenhague. Il s'agissait d'obtenir que le commerce du Danemark avec le Maroc passât par le port de Marseille et par l'intermédiaire des négociants français. Guys traversa à petites journées la Hollande, la Westphalie et le Hanovre. Arrivé à Copenhague, précédé d'une pressante recommandation du duc de Choiseul auprès de l'ambassadeur de France, il n'eut pas de peine à obtenir du gouvernement danois gain de cause pour les intérêts

qu'il avait à défendre. En retour, il manifesta une admiration sincère pour l'administration paternelle du roi de Danemark, de ses ministres et pour la prospérité de son peuple. Retenu par l'ambassadeur de France pour passer le printemps dans sa maison de campagne, Guys séjourna aussi quelque temps à Hambourg, puis alla s'embarquer sur le Zuiderzée pour retourner à Amsterdam. A son passage dans cette dernière ville il surprit une opération du roi de Prusse qui, voulant traiter avec la Turquie, faisait envoyer des fonds à Constantinople sous le nom d'une maison hollandaise. Il eut ainsi le double avantage de prendre à son compte une partie de l'opération et de prévenir le prémier le gouvernement français du secret de cette négociation.

A son amour pour l'antiquité, Guys unissait un goût très vif pour les beaux-arts ; son cabinet d'amateur, formé au cours de ses différents voyages, s'était enrichi des productions d'un certain nombre d'artistes contemporains. Il était naturel qu'il éprouvât le désir de connaitre l'Italie. Mais, absorbé par d'autres soins, il dut laisser passer de longues années avant de pouvoir mettre à exécution son projet. En 1772, une circonstance heureuse lui ayant procuré quelques loisirs, il partit accompagné d'un de ses fils pour visiter la péninsule. A cette occasion, le duc d'Aiguillon lui adressa une lettre où il louait son dessein comme devant être utile au commerce et aux lettres, et lui assurait, de la part des ministres de France à l'étranger, l'accueil que mérite un citoyen éclairé et plein de zèle pour le bien public. On se serait attendu à ce que, au cours de son voyage, Guys essayât d'esquisser pour Rome et l'Italie le même travail qu'il avait si heureusement réalisé pour la Grèce. Mais les lignes imposantes et austères de la civilisation romaine ne paraissent pas l'avoir inspiré. On est surpris de ne trouver, sous la plume de ce délicat humaniste, dans son journal de route, que de sèches annotations sur les monuments, les musées et les œuvres d'art qui se disputaient son attention et qui semblent l'avoir accaparée toute entière. C'est à peine si dans quelques pages sur la maison d'Horace à Tibur et sur le tombeau de Virgile, heureusement inspirées par le souvenir des sources où puisa si librement la poésie latine, on retrouve la touche harmonieuse du peintre de la vie grecque. Guys passe sept mois en Italie dont deux à Rome. Il trouva la plus cordiale réception chez le cardinal de Bernis, qui lui promit son portrait pour l'Académie de Marseille, dont il était protecteur, et l

procura une audience particulière du pape Clément XIV. A Naples, il trouve d'aimables compatriotes en compagnie desquels il fit l'ascension du Vésuve et les excursions obligées à Pompeï et à Herculanum. Il visita successivement Florence, Sienne, Spolète, Bologne, Padoue, Venise et Gênes.

Même en Italie, ses prédilections allaient toujours à la Grèce et il s'empressait de signaler tous les emprunts que Rome avait faits à Athènes. Aussi, quelques années avant la Révolution, écrivait-il à un de ses amis : « On disait des Spartiates qu'ils quittaient la vie sans peine, parce qu'ils la passaient trop durement ; les hommes, que l'on ne connait que lorsqu'on est à la fin de sa course, m'en font dire autant à moi, qui devrais pour mon repos aller mourir en Grèce. » C'était un pressentiment.

Le fils de l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Choiseul-Gouffier, vint s'embarquer à Marseille pour rejoindre son père. Guys, auquel le jeune homme avait été recommandé, ne put résister au désir de revoir une dernière fois le pays où il avait passé sa jeunesse et partit avec lui. L'ambassadeur le reçut comme un ami personnel, et lui procura le plaisir d'un nouveau voyage en Grèce, en lui confiant le soin d'y conduire son fils pour l'achèvement de ses études. Fauvel, que Chateaubriand devait retrouver plus tard consul à Athènes, leur fut adjoint pour dessiner les monumeuts et relever les inscriptions. Ce fut ainsi que Guys put relire l'Iliade sur l'emplacement présumé où s'était élevée la ville de Troie, et l'Odyssée à Ithaque.

A Athènes, les voyageurs s'entendirent haranguer en grec, et les notables de la ville, en reconnaissance des services que Guys avait rendus à la cause grecque, lui offrirent le titre de citoyen d'Athènes. Il reconnut que, par leurs études et leur émulation, les Grecs avaient accompli de notables progrès, et justifié l'opinion qu'il s'était attaché à faire prévaloir dans l'ouvrage qu'il leur avait consacré. Mais, après avoir visité quelques îles de l'Archipel, Rhodes et Zante, les compagnons de route durent se séparer. A la suite de la Révolution, M. de Choiseul-Gouffier venait de se démettre de ses fonctions auprès de la Porte. Demeuré seul, Guys accepta, pendant l'occupation française, les fonctions de directeur de l'enseignement dans l'île de Zante. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que l'Institut de France et le Musée d'Alexandrie avaient tenu à honneur de se l'associer comme membre non résident. A la suite de la prise de Zante par les Russes et les Turcs,

Guys, réfugié chez l'évêque, ne dût qu'à son âge avancé de se voir excepté dans l'ordre d'embarquement signifié à tous les Français. Il mourut à Zante en 1799. Il était âgé de 79 ans.

Guys comptait de nombreux amis parmi les écrivains célèbres de son temps. Il était en correspondance avec Voltaire, Duclos, d'Alembert, Bernardin de Saint-Pierre, Thomas, Rabaut Saint-Etienne, etc. Il a lui-même beaucoup écrit. La troisième édition de son voyage littéraire en Grèce contient, en outre, la relation de ses divers autres voyages, un éloge de Dugay-Trouin qui concourut à l'Académie Française, une traduction en vers de Tibulle, un poème sur les saisons et divers autres morceaux. Il a laissé aussi un livre sur Marseille ancienne et moderne et de nombreux mémoires sur le commerce dans le Levant (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Guys, *Voyage littéraire de la Grèce ancienne et moderne* : (3 éditions 1771-1776-1782), la dernière seule est complète ; *Marseille ancienne et moderne* 1786. — B : Guys, H. *Notice biographique et littéraire sur P.-A. Guys* (1858). — Achard. — Lautard, *Histoire de l'Académie de Marseille*. — Flotte (G. de), *Essai sur l'état de la littérature à Marseille* (1836) — Perrier E., *Les Bibliophiles et les Collectionneurs provençaux* (1897).

CHAPITRE VI

XVIIIe SIÈCLE : LEVANT ET BARBARIE (SUITE)

Le P. Guillaume MARTIN (*Pernes, 1747-1828*) n'est pas oublié par le monde religieux de notre cité où il exerça longtemps les fonctions d'aumônier du Lazaret, et fut, vers la fin de ses jours, promu à la dignité de chanoine-chantre de la Cathédrale. Peu de temps avant 1789, il suivit à Constantinople, en qualité d'aumônier de la marine, l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, et a laissé de ce voyage une relation brève et intéressante, bien que les souvenirs de l'antiquité y tiennent vraiment trop de place. Il quitta Toulon le 4 août 1784 sur le *Séduisant*, vaisseau de 74, escorté par la frégate la *Poulette* et après avoir séjourné à Malte et à Athènes, fut obligé de relâcher dans le golfe de Smyrne sans pouvoir visiter la grande ville alors désolée par la peste. L'escadrille y resta jusqu'au 10 septembre, sans que le religieux put voir autre chose que le village de Kœndik (?) où son confrère musulman lui fit un excellent accueil.

Après avoir relevé successivement Métélin, Lemno, Imbro, Ténédos et la côte de la Troade, le *Séduisant* mit huit jours pour franchir les Dardanelles, dont les rives boisées parurent fort agréables au voyageur ; il traversa ensuite assez rapidement la mer de Marmara. Le 27 septembre il entrait dans le port de Constantinople, où était à l'ancre une escadre espagnole.

Le P. Martin fut enthousiasmé par le panorama de la Corne d'Or, mais tout autres furent ses impressions lors de la réception de notre ambassadeur par Sa Hautesse Abdul-Hamid. Il se demande comment les puissances européennes peuvent supporter le manque d'égards des Turcs envers leurs représentants ; une seule raison lui paraît valable, c'est que « l'intérêt du commerce l'emporte sur toutes les humiliations. »

Pendant sept semaines, il visita en détail la ville et ses monuments, les faubourgs de Top-Hané, Pera et Galata, la banlieue d'Europe et d'Asie et surtout les rives du Bosphore qui l'enchantèrent. Il recueillit beaucoup de documents sur les Turcs, les Grecs, les Arméniens et les Juifs, ce qui lui fournit la matière de vingt-cinq petits chapitres. Les sujets les plus variés y sont traités : religion, gouvernement, mœurs et usages des conquérants et des raïas sont étudiés avec assez d'impartialité et de tolérance.

Le 15 novembre, le *Séduisant* reprenait la mer. Le P. Martin fit ses adieux à l'ambassade et s'en revint à Toulon, par Delo, Naxo, la Crète et le cap Passaro sur la côte sicilienne. La navigation fut aussi heureuse que rapide ; le 3 décembre, il foulait de nouveau le sol de sa province natale où s'écoula le reste de sa paisible existence. En dehors du récit que nous abrégeons, il a laissé une douzaine d'opuscules : lettres, discours, thèses, etc., qu'on a publiés en un volume (1).

Esprit-Marie COUSINÉRY (*Marseille, 1747-1835*). — Connu par les démêlés qu'il eut dans sa longue carrière consulaire avec les gouvernements de la République, de l'Empire et de la Restauration, ainsi que par ses connaissances en matière de numismatique, Cousinéry n'est pas arrivé à une égale notoriété en tant que voyageur, bien qu'il ait passé en Orient la plus grande partie de sa vie.

Il nous a pourtant laissé, parmi ses nombreux travaux, un « Voyage dans la Macédoine, contenant des recherches sur l'histoire, la géographie et les antiquités de ce pays ».

Les deux premiers chapitres sont consacrés à une vue générale de la Macédoine et à une savante étude sur la ville de Salonique, où il avait été consul général dans les dernières années avant la Révolution (1786-93). La plus grande partie des deux volumes, ensuite, est consacrée au récit de pérégrinations qu'on va résumer ici.

Son premier voyage l'amena aux frontières occidentales de la province par Karaferia (l'antique Berœ), et Vodina (Edesse), d'où il

(1) Bibliographie. — A : (Le Père Martin). *Voyage à Constantinople* fait à l'occasion de l'ambassade de M. le comte de Choiseul-Gouffier à la Porte Ottomane par un ancien aumônier de la Marine Royale. Paris, Janet, 1819, in-12. — B : Barja

revint par Yenidgé aux ruines de l'ancienne capitale Pella, et de ce point à Salonique.

On le voit après cela traverser la base de la Chalcidique en longeant les lacs d'Aivasil et de Bechik (Bolbe) pour atteindre l'embouchure du Strouma (Strymon) dans le golfe d'Orfano, où il étudia les ruines d'Eionê et celles de la fameuse Amphipolis, au pied du Pangée; il en fit le plan, puis remonta la rive occidentale du lac Takinos (Cercine) où fut construite la flotte qui porta Alexandre en Asie. Le lendemain il était reçu par le bey de Serès qui lui fit donner à titre gracieux des chevaux de poste, et il rentra ainsi rapidement à Salonique, par une route d'environ seize lieues.

Il retourna peu après à Serès par les montagnes de Lahana, dans l'ancienne Crestonie, qui séparent les versants des golfes d'Orfano et de Salonique. Pendant un séjour assez long, il alla parcourir le Mont Cercine où les riches habitants ottomans séjournent l'été, mais leurs résidences lui parurent bien au-dessous de la pompeuse description qu'on lui en avait faite. Il se rendit aussi au monastère de Saint-Jean-Prodrome et y assista à une fête pittoresque. Mais il n'oubliait pas ses recherches archéologiques et le temps qu'il passa dans cette région ne fut pas perdu pour la géographie ancienne, l'épigraphie et la numismatique.

C'est encore de Serès qu'il partit pour aller explorer, entre Drama et Kavala, le champ de bataille de Philippi, où il faillit être assassiné en étudiant un monument antique. De ce point, il se dirigea vers le Nord, et, passant par Drama et le village de Prosotcheni, il visita la belle source de l'Anghista (Angitas) dont il a laissé une vue intéressante, puis revint par Alistrati et Zelaova à Serès et de là gagna Nigrita à travers des marais impraticables en hiver. Franchissant les collines de l'ancienne Bisaltique, il fit halte à Soho, village dépeuplé par la peste et les exactions des Turcs, et il put établir que cette localité était bâtie sur l'emplacement de l'antique Lété.

L'auteur n'a pas donné la date des voyages précédents. En 1786, il se trouvait à Salonique quand une affaire diplomatique l'obligea à se rendre à Kavala par la route déjà décrite jusqu'aux ruines d'Eioné. De ce point il continua par Orfano et Pravista, entre le Bounar-Dagh (Pangée) et la petite chaîne bordière qui, de l'Ouest, fait face à l'île Thaso, l'antique Piérie chère aux neuf Muses. Pendant son séjour à Kavala, il eut l'occasion de pénétrer chez les farouches montagnards

des environs, qui formaient alors une peuplade indépendante comme les Monténégrins. Il se rendit aussi dans l'île de Thaso ; les débris de la population gémissaient sous le plus dur esclavage, mais le voyageur trouva des traces nombreuses d'un passé bien différent ; il cite avec admiration les ruines des remparts de l'ancienne capitale, entièrement construits en marbre blanc, ainsi que les sarcophages, d'une grande valeur artistique, qui couvrent le littoral occidental.

L'année suivante Cousinéry, profitant du passage du brick de guerre français le *Chasseur*, quitta Salonique pour aller étudier les ruines de Neopolis (Eski-Kavala ou Levteré-Liman), sur la principale indentation de la côte piérienne, et juste en face du détroit de Thaso. En contournant les trois dents de la Chalcidique, il relâcha à l'abri de la pointe de Kassandra et parcourut les ruines voisines, qu'il croit être celles de Mendé. Doublant ensuite les caps Paliouri et Drepano sans entrer dans le golfe de Kassandra (Toronaïque), il s'arrêta dans le golfe d'Hagion Oros ou Monte Santo, à la crique où s'élevait jadis le port de Singus. La troisième station fut sur la côte opposée, au pied du monastère de Xeropotami sur le flanc ouest de l'Athos. Le brick doubla ensuite le cap d'Hagios Georgios et les voyageurs ne prirent terre qu'à l'embouchure du Strouma.

Cousinéry mena ses compagnons visiter les ruines d'Amphipolis qu'il connaissait déjà comme on l'a vu plus haut. Ce fut la dernière escale. Le lendemain, le petit navire était dans le port d'Eski-Kavala ; l'archéologue enthousiaste le déclare supérieur au Pirée, et pourtant pas une cabane ne s'élève sur ce rivage où galères et vaisseaux de charge venaient aux beaux jours de l'Hellade chercher le précieux métal extrait des mines du Pangée. La barbarie turque a tout détruit, et sans quelques cultures appartenant aux montagnards du voisinage, les Français se seraient crus dans un pays inhabité. Ils reprirent bientôt la mer jusqu'à Kavala, où Cousinéry se sépara de ses compatriotes et revint à Salonique.

Le dernier voyage dont il nous parle est encore sans date. Il s'agissait, cette fois-ci, de parcourir la Chalcidique par terre pour relever l'emplacement de diverses cités antiques. Il y pénétra en tournant le Mont Cortach à la sortie de Salonique pour remonter la vallée de la Vassilica, et s'arrêta d'abord à Galatista, dans un pays fertile et bien arrosé. Continuant sa route vers l'Est, il vit le petit village de Nedjé-Salar peuplé de quelques familles grecques, où s'est

conservée traditionnellement la fabrication de vases d'un pur type antique. Au Sud-Est s'élève le Mont Solomonda ou Salomon, l'ancien Cissus; le voyageur le laissa sur sa droite, et fit halte à Laregovi dans la région des mines d'argent que le gouvernement turc faisait exploiter par des corvées. Après avoir donné un coup d'œil à ces travaux, Cousinéry arriva sur les bords du golfe de Hierissos ou d'Istillar où il comptait trouver les ruines importantes d'Acanthus; mais les monuments de l'antiquité ont presque complètement disparu et il dut se contenter d'acquérir nombre de monnaies anciennes de bronze ou d'argent. Il ne fut pas plus heureux à Uranopolis (Paleocastro) et n'alla pas plus avant dans le massif du mont Athos, au pied duquel il se trouvait alors. A Poliero, qu'il atteignit en deux étapes, en marchant vers l'Ouest et en laissant à gauche les golfes de Monte Santo et Kassanda, on lui donna quelques renseignements qui lui permirent de fixer dans les environs l'emplacement de l'antique Chalcis; puis il redescendit au bord de la mer, à Hagio Mamma, village qui domine l'isthme de Pinaka, à la base de la presqu'île de Kassandra, et entre les ruines illustres d'Olynthe et de Potidée. Sur les débris de la première, il retrouva onze églises des premiers siècles, entièrement démolies, mais dont les restes sont l'objet de la vénération des Grecs d'alentour; il releva aussi plusieurs inscriptions, puis, n'ayant plus d'autres recherches à faire, repartit pour Salonique, où il parvint en deux jours.

L'auteur de ces explorations archéologiques n'a pas laissé le récit de voyages analogues qu'il aurait effectués en Asie turque, d'après le biographe Michaud. Il est certain qu'il rapporta d'Orient vingt-six mille monnaies qui forment une partie importante de la série grecque des cabinets de Paris, Vienne et Munich; Eckhel et Mionnet le consultèrent fréquemment et l'avaient en haute estime; enfin, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se l'adjoignit en qualité de membre libre, et son portrait est à la Bibliothèque Nationale, au département des médailles (1).

Laurent-Jean-François TRUGUET (*Toulon 1752-1839*). — L'amiral Truguet a joué un rôle comme marin, diplomate et admi-

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Cousinéry. *Voyage dans la Macédoine*. — Paris, imp. royale 1831, 2 vol. in-4°.

nistrateur pendant la période de la Révolution, de l'Empire, et de la Monarchie Constitutionnelle. On sait qu'il fut Ministre de la marine sous le Directoire, directeur du même service en Hollande sous l'Empire, pair de France sous la Restauration et le régime de Juillet, sans entrer dans des détails biographiques en dehors de notre sujet ; mais on connait moins son voyage scientifique en Orient à la veille des grands événements de 1789.

En 1785, il commandait une corvette de l'escadre qui avait conduit à Constantinople l'ambassade dirigée par M. de Choiseul-Gouffier. Tout était à faire dans ces parages au point de vue cartographique. Entre Lemnos et l'Hellespont s'étendait un haut fond de trois lieues marines qui ne figurait sur aucun document, et causait de fréquents naufrages. La position de l'île était erronée ; la différence était d'un sixième de degré. Enfin, fait à peine admissible pour nos contemporains, la longitude et la latitude de Constantinople n'avaient jamais été établies.

Pendant son séjour dans la capitale ottomane, M. de Choiseul-Gouffier s'enthousiama pour l'ouvrage de Lechevalier sur la Troade, qui venait de paraître, et voulut contrôler de visu les données de l'auteur en parcourant ce berceau des légendes classiques. Truguet fut choisi pour l'accompagner et se livra à d'importants travaux pendant leur séjour en Asie Mineure.

Il détermina d'abord le cap Sigée, sur l'Archipel, auprès du village turc d'Yeni-Scheri ; et le cap Rhœtée près de l'embouchure du vieux Scamandre (l'In Tepeh Asmak), sur les Dardanelles, non loin de Karanlik. Entre ces points, il en fit autant pour celle du Simoïs ou nouveau Scamandre que les Ottomans appellent Mendéreh-Sou ; ce cours d'eau se jette à la mer auprès de Koum-Kaleh, le « Château d'Asie » à l'angle sud-occidental extrême des Dardanelles. En suivant l'ambassadeur à l'intérieur des terres, il vit l'emplacement de Troie ; la chaîne de l'Ida qui le domine, traversa ce massif et étudia le cours du Granique qui en descend pour s'écouler dans la mer de Marmara, l'ancienne Propontide. Il fit aussi les plans de deux grandes villes en ruines : Assos, où s'embarqua Enée sur le golfe d'Edremid et Alexandria Troas, aujourd'hui Eski Stamboul, à peu près en face de Ténédos.

Cette expédition terminée, lorsque les coordonnées de l'observatoire récemment créé à Constantinople furent définitivement établies.

Truguet partit de cette base pour tracer une carte hydrographique exacte de la mer Marmara, des Dardanelles, d'une grande partie du Nord de l'Archipel (mer Egée) et de la côte anatolienne jusqu'à Smyrne, y compris les îles de Samothraki, Lemnos, Ténédos et Métélin. Les points principaux étaient déterminés astronomiquement, les ports et les rades au graphomètre ou à la planchette, et enfin les côtes à la boussole. Truguet devait continuer son travail jusqu'à Salonique au moins, et, si c'était possible, jusqu'aux Thermopyles. Mais la guerre de 1788 contre la Russie et l'Autriche surexcita le fanatisme ottoman, et il se vit dans l'impossibilité de contiuuer sa tâche, malgré les services qu'il avait rendus à la Sublime Porte pour la réorganisation de la marine. Il rentra peu après en France avec le grade de major de vaisseau (1).

Alphonse GUYS *(Marseille, 1755-1812).* — Tout jeune encore, Alphonse Guys avait accompagné son père dans ce voyage en Italie que nous avons mentionné dans la notice consacrée à Pierre-Augustin Guys. En 1775, il entrait dans la carrière diplomatique et était envoyé en qualité d'attaché d'ambassade à Constantinople. Il occupa la même situation à Vienne, en 1777, et en profita pour visiter la Hongrie et en étudier les mines si variées et si riches. Il venait d'être nommé secrétaire d'ambassade à Lisbonne lorsqu'à la suite d'une épigramme qu'il se permit contre M. de Vergennes, il se vit fermer le Ministère des Affaires étrangères. Grâce à un puissant appui auprès du Ministre de la Marine d'où relevaient alors les consulats, il fut pourvu du poste de consul à Cagliari, en Sardaigne. Il eut occasion d'y rendre à la France, et surtout à la Corse d'importants services en mettant fin à une vieille querelle de contrebande qui nuisait aux intérêts du Midi de cette île, et en faisant admettre ses habitants au bénéfice de la pêche du corail avec tous les avantages dont jouissaient les Siciliens. En 1789, année de cruelle disette, il réussit à faire passer à travers maints obstacles 25.000 charges de blé de Sardaigne qui contribuèrent à approvisionner le Midi de la France, ce qui lui valut les félicitations de Necker. A la suite de la guerre entre la France et la Sardaigne,

(1) Bibliographie. — A : *Annales Maritimes* (1882) tome II, 2e partie. — B : Roussin (amiral), Eloge prononcé à la Chambre des pairs (*Moniteur Universel*, 1840, pp. 1621-22).

Guys fut expulsé de Cagliari en 1792. Il rencontra en route le vaisseau français le *Léopard* et proposa à son commandant de s'emparer de l'île de Saint-Pierre, ce qui fut exécuté avec l'équipage d'une seule chaloupe commandée par un officier. Il donna aussi à l'amiral Truguet d'utiles conseils sur la côte vulnérable de Cagliari, mais faute de les suivre, l'amiral vit échouer sa tentative de débarquement.

En mai 1793, il fut nommé consul général et chargé d'affaires à Tripoli de Barbarie avec la mission de faire reconnaître officiellement le gouvernement de la République par le pacha de la Régence. Pendant sa gestion, la capitale de cet état, en proie aux factions, fut deux fois assiégée et deux fois prise, et ce fut au péril de sa vie que Guys dut défendre les intérêts qu'il avait à protéger. Il réussit cependant à faire du pacha un allié de la France en sollicitant l'intervention de celle-ci pour obtenir de la Porte la reconnaissance de ses droits héréditaires. Au cours de son séjour, Guys explora toute la Tripolitaine. Il a laissé à l'état de manuscrit des Lettres sur l'histoire et l'état présent de la Cyrénaïque, région qui correspond au territoire actuel de Barca, et qui, sous le nom de Pentapole, fournissait autrefois de ses produits Athènes, Rome et Carthage. En 1798, nommé consul général en Syrie, après avoir été chargé par Bonaparte de ravitailler Malte, Guys se rendait à son nouveau poste, lorsqu'il fut fait prisonnier par une frégate anglaise et ramené à Tripoli. Le pacha obtint sa délivrance et le fit embarquer sur un navire suédois qu'il avait chargé de vivres à destination de l'armée française. S'étant arrêté à Malte pour attendre de nouvelles instructions, il se vit contraint par le blocus anglais d'y demeurer au delà de ses prévisions. Le général Vaubois, qui commandait, voulut le nommer son aide de camp, mais Guys accepta seulement de faire partie de son conseil et de servir d'intermédiaire, grâce à sa connaissance de la langue italienne, entre les Maltais et le gouvernement. Il occupa les fonctions intérimaires de commissaire du gouvernement en l'absence de Regnault de Saint-Jean d'Angély tout en se refusant à en prendre le titre et à en toucher les émoluments. Son zèle et son désintéressement lui attirèrent l'estime des officiers français et lui valurent de la part du général Vaubois une mention particulière dans la capitulation qui livra l'île de Malte aux Anglais.

En 1802, il fut appelé au consulat de Tripoli de Syrie où il sut se ménager l'amitié de Dgezzar-Pacha, le défenseur de Saint-Jean d'Acre,

et de ses successeurs. Soliman-Pacha ayant à soumettre le gouverneur de Tripoli, envoya garder le consulat de France pendant qu'il livrait à l'assaut et au pillage la ville abandonnée par ses habitants, où Guys avait voulu demeurer pour veiller personnellement aux intérêts français. Une épidémie de peste qui vint à sévir à Tripoli l'emporta le 13 septembre 1812.

Comme son père, Alphonse Guys était un lettré et un archéologue. Il s'était adonné surtout à la numismatique et avait réuni une riche collection de monnaies et de médailles qui resta entre les mains du capitaine anglais qui le fit prisonnier au sortir de Tripoli. Il a laissé deux lettres sur les Turcs, écrites de Constantinople en 1776, où il expose les causes de l'accroissement et du déclin de leur puissance, un éloge d'Antonin le Pieux, une comédie en quatre actes, la *Maison de Molière* qui fut représentée en 1787 au Théâtre-Français, sous le nom de S.-L. Mercier, divers mémoires sur la Sardaigne, Tripoli de Barbarie, le commerce de Tripoli de Syrie, etc. (1)

Guillaume-Antoine OLIVIER (*Les Arcs, 1756-1814*). — Reçu docteur en médecine à 17 ans, Olivier était déjà connu comme naturaliste quand la Révolution éclata ; il avait été chargé, entr'autres travaux importants, de la rédaction d'une histoire générale des insectes et de la partie relative aux productions naturelles de la Statistique de la Généralité de Paris. La marche des événements fit suspendre la publication de ces ouvrages et il allait se trouver dans une situation des plus difficiles quand Roland de la Platière, qui le tenait en haute estime, le chargea avec Bruguières (de Montpellier) d'une mission scientifique et commerciale auprès du shah de Perse.

Parti de Toulon le 29 avril 1792, il atteignit le 21 mai Constantinople où la situation des Français était alors fort difficile, sauf pour les royalistes qui avaient renoncé à leur nationalité et s'étaient mis sous la protection d'une des puissances signataires du traité de Pilnitz. Il y séjourna pourtant dix-huit mois environ, utilisant ses loisirs forcés à visiter les environs et à étudier à fond l'organisation politique, économique et sociale de l'Empire ottoman. Le 6 frimaire an II

(1) Bibliographie. — H. Guys (son fils). Notice biographique, sur P. Alphonse Guys (1858). — Larousse, *Dictionnaire universel*. — Perrier E., *Les Bibliophiles et les Collectionneurs provençaux* (1897).

(26 novembre 1793), il quittait enfin la capitale turque pour aller passer l'hiver dans les îles grecques, à la disposition du gouvernement français au cas où il recevrait l'ordre — et les moyens — de reprendre sa mission interrompue. En attendant il visita la Troade, Lesbos, Chio, les Cyclades et la Crète. Arrivé dans cette île en juillet 1794, il y resta jusqu'en octobre et partit alors pour l'Egypte, où il visita Alexandrie, le Caire et la plus grande partie du Delta. Il se préparait à aller reconnaître les côtes de la Mer Rouge, lorsqu'en mars 1795 lui parvint une lettre du Ministre des Relations extérieures; elle avait quitté Paris seize mois auparavant, et lui annonçait que le gouvernement mettait à sa disposition un interprète et les sommes nécessaires pour son voyage en Perse.

Olivier abandonna donc la terre des Pharaons au commencement de mai et retourna à Constantinople pour se diriger sur le vieil Iran par l'Asie Mineure et l'Arménie. Le 14 juillet, il revoyait la capitale turque. Le citoyen Verninac, ambassadeur de la République, confirma les instructions reçues de Paris, et déjà avait fait le nécessaire pour que ses compatriotes partissent avec la première caravane à destination de Diarbékir, lorsque la Porte le pria de les envoyer dans les îles de l'Archipel pour y rechercher des gisements de pouzzolane qui pouvaient rendre de grands services pour la construction d'un bassin à l'usage de la marine impériale. Le diplomate crut devoir obtempérer à cette invitation, mais cela ne servit à rien, car les principaux habitants des îles où se trouvait la précieuse terre, par crainte des corvées, préférèrent corrompre les hauts fonctionnaires turcs et la pouzzolane fut achetée en Italie. Olivier et son compagnon en furent quittes pour un grand détour, et c'est par Beyrouth qu'ils se mirent enfin en route. Il ne fut nullement question d'indemnité à ce moment, et ce n'est qu'à leur retour de Perse que sur leurs pressantes réclamations, la Porte se décida à leur allouer 2.000 piastres, soit environ 3.000 francs du temps.

A Beyrouth, Olivier ne put obtenir de détails sur la caravane qui devait partir de Damas pour Bagdad vers la fin de l'automne. Il se rendit d'abord par terre à Saïda (Seyde, ancienne Sidon), à 30 milles au Sud pour se renseigner à ce sujet, mais les négociants français de la ville n'en savaient pas plus que lui et il dut envoyer un exprès à un médecin français établi à Damas. En attendant la réponse il se rendit à Sour pour étudier les ruines de Tyr, qu'il décrit en détail avec le plus grand souci de la vérité scientifique.

Sur ces entrefaites, le médecin de Damas lui écrivit qu'il n'y aurait pas de caravane avant le printemps. Il se décida donc à modifier encore une fois son itinéraire, et à se porter sur Alep, où les relations avec Bagdad étaient plus actives qu'à Damas. De Tyr à Beyrouth, le trajet s'effectua par terre, et de là à Latakieh, par mer sur un caboteur français.

Olivier et Bruguière quittèrent l'antique Laodicée avec six compagnons et, en peu de jours, par Baliloulie, Djes-es-Schogr et Sermin, atteignirent Alep sans être attaqués en route. Ils séjournèrent trois mois de l'hiver 1795-96 dans la grande ville syrienne, attendant toujours la formation d'une caravane pour Bagdad ; le fait ne s'étant pas produit, ils traitèrent avec un muletier arabe qui devait les mener en trente jours à Mossoul, pour 360 piastres. Le départ eut lieu le 25 février, en dépit des sinistres prédictions des Européens d'Alep, convaincus que les agents anglais feraient assassiner nos compatriotes par les Nomades. Le 1er mars, les voyageurs passaient l'Euphrate au bac de Biredjik, et le 3, ils entraient à Orfa (Edesse) pour s'y reposer quinze jours ; le temps était très froid : il gela en ville et la neige tomba sur les hauteurs voisines.

Le 17 mars, le départ s'effectua en compagnie cette fois-ci du supérieur des Carmes de Bagdad, orientaliste distingué, et d'environ soixante commerçants arméniens, avec 130 bêtes de selle ou de somme. En six étapes on parvint à Mardin, où l'on eut cinq jours de repos. Le 28 mars la caravane reprit la route de l'Est, et entra le 30 à Nisibin, où il n'était question que de voyageurs rançonnés et maltraités par les brigands ; la couchée suivante eut lieu dans un petit village arabe, l'aga local invita même les voyageurs à retourner sur leurs pas.

Mais malgré les terreurs continuelles des Arméniens, les Européens jugèrent bon de passer outre, et, le 8 avril, ils arrivèrent à Mossoul, sans avoir rencontré plus de trois bandits mal armés dont les menaces restèrent inutiles. La ville était d'ailleurs sous les ordres d'un gouverneur modèle, dont l'auteur ne donne malheureusement pas le nom. L'ordre y régnait comme en Europe et les classes populaires bénissaient le sage pacha. Les Français n'eurent qu'à s'en louer et, sur ses conseils, ils descendirent à Bagdad, par Erbil-el-Kerkouk, remontant à la voie du Tigre, où les accidents étaient trop fréquents avec les primitifs radeaux formés d'outres, exclusivement en usage. Olivier avait profité de son séjour à Mossoul pour faire une excursion

sur l'emplacement de Ninive : il ne releva que quelqnes murs sur un coteau.

Le 14 avril commença la marche vers le Sud. Le lendemain, on passa le grand Zab, l'ancien Lycus, avec le concours de Yézidis pacifiques ; le 16 on parvient à Arbelles, alors peuplée de deux mille musulmans à peine, et le 17, après Erbil-Altün-Kupri, sur le petit Zab (Caprus), les voyageurs étaient à Kerkouk ; avec leurs excellents chevaux de poste, ils avaient fait vingt lieues en quinze heures à leur grande stupéfaction. Le 24, Olivier apercevait les murs de Bagdad qu'il déclare bien entretenus ; il entrait le soir dans la grande ville où il devait séjourner près d'un mois ; il n'y perdit d'ailleurs pas son temps puisque les documents recueillis sur place lui ont permis de consacrer cinq chapitres à la cité et à son pachalik.

Le 18 mai, l'ambassade, après avoir engagé un drogman polyglotte ragusais, du nom de Caraman, se mit en route vers le Nord avec une caravane composé de quatre-vingt-dix cavaliers persans qui revenaient de visiter les tombeaux d'Ali et de Husséin, traînant à leur suite soixante chevaux chargés de marchandises ; après une marche de nuit, on rejoignit le matin les bords de la Diyala, qui fut franchie à Bakouba. Les jours suivants, la petite expédition continua à remonter la vallée sur la rive gauche et ne tarda pas (24 mai) à franchir la frontière persane à Hasri-Chirin, qu'Olivier place en Turquie. Il ne se considère comme en Perse qu'à partir de Seripoul, à la sortie duquel il vit le fameux monument de marbre blanc ; bien qu'il n'y ait trouvé ni inscription, ni figure qui pût le guider sur la date de la fondation, il reconnut dans la gorge montueuse les portes de Médie ou Pyles du Zagros.

Le 31 mai, par Kirind et Harounabad, il arrivait dans la belle plaine de Kirmanchah, en n'ayant eu qu'à se louer des Kurdes rencontrés sur la route. Le gouverneur accueillit les Français avec beaucoup d'amabilité, s'intéressa fort à leur mission et leur remit des lettres de recommandation pour de hauts personnages de la Cour ; il leur apprit aussi que le shah Ali Mohammed Khan n'était pas dans ses capitales et qu'il guerroyait alors dans le Khorassan.

Olivier profita de son séjour à Kirmanchah pour aller contrôler sur place la description que M. de Beauchamp avait donnée, dans le *Journal des Savants*, de la grotte taillée et des sculptures de Tak-I-Bostan : il en prit un croquis. Il en fit autant à Bisoutoun, qu'ils

virent le lendemain de leur départ pour Kangover ; dans cette dernière ville, il releva le soubassement du grand temple de marbre blanc, encore inconnu, dit-il. En quarante-huit heures, marchant même la nuit, l'ambassade traversa les monts Elwind et arriva à Hamadan le 10 juin. La ville était en ruines et presque déserte. Les deux Français y restèrent cependant douze jours pour attendre une caravane à destination de Téhéran, et purent faire dans la chaîne voisine une excursion botanique où ils souffrirent du mal de montagne ; ils ne paraissent pas avoir vu les ruines d'Echatane. Dix étapes parcourues de nuit à cause des taons et de l'extrême chaleur, dans un pays ingrat et désolé par les guerres civiles et étrangères, se succédèrent avant d'arriver dans la capitale, où le lieutenant du gouverneur mit un logement et un mobilier à leur disposition. Le shah était bien dans le Khorassan, mais on ne savait pas exactement où, l'armée levant le camp tous les jours. La situation des envoyés était assez fâcheuse. Ils n'avaient pas apporté avec eux les présents du gouvernement qui venaient de Constantinople, par Tauris ; ils étaient malades, et assez mal logés. Le 2 août, le gouverneur les autorisa à s'établir dans un village au pied des montagnes, Tegrich, où ils se reposèrent tout en formant des collections botaniques et zoologiques, et en soignant gratuitement les malades, malgré l'ingratitude de ceux-ci. Leurs excursions les menèrent dans les monts Elbourz, et le temps passa rapidement jusqu'à la mi-septembre, époque où Ali Mohammed devait rentrer dans sa capitale. Nos ambassadeurs quittèrent donc leur villégiature et revinrent à Téhéran quelques jours avant la bête fauve couronnée qui terrorisait la Perse.

Le 23 septembre, après une audience publique, le premier ministre les reçut en particulier, et eut avec eux une longue conversation, d'où il ne ressortit rien de bien important. Olivier, persuadé que dans un pays ruiné et en proie à l'anarchie il y avait peu à gagner pour nos commerçants, n'ajouta rien aux demandes qu'il avait à transmettre et qui furent favorablement accueillies. Il n'aspirait qu'à partir et le 14 octobre il quitta Téhéran, par la route d'Ispahan, sans avoir vu les ruines de Rhagès.

Le 17, il était à Kom, alors complètement en ruines et réduite à 300 habitants au plus. De ce point à Kachan, les envoyés ne traversèrent que des villages détruits. Dans la ville même, ils constatent avec admiration qu'un cinquième seulement des maisons est en ruine, et

que les monuments publics sont en bon état ; quant au scorpion local, ses exploits auraient été fort exagérés. C'est, d'après Olivier, le *Scorpio Crassicauda* dont il donne un dessin dans son atlas, et qui existe dans toute la Perse, en Mésopotamie, en Arabie et en Egypte. Le 24, la mission traverse le champ de bataille de Mourtchakar, et le lendemain, elle entra à Ispahan. Les trois quarts de la ville étaient en ruines, le reste des maisons particulières bien misérable, mais Olivier admira beaucoup le palais royal, l'avenue de platanes du Tchar-Bag et la place du Meidan ; il s'intéressa aussi au faubourg de Djoulfa, sur la rive opposée du Zendeh-Roud. La colonie chrétienne, jadis nombreuse, était presque anéantie à cette époque.

Notre compatriote comptait traverser le Sud de la Perse et s'embarquer dans un port du golfe, remonter de là, sur un voilier à Bagdad sur le Tigre ou à Hilleh sur l'Euphrate ; mais la santé de Bruguière était si affaiblie, qu'il dut renoncer à ce plan et revenir par le chemin le moins fatigant. Les deux ambassadeurs se joignirent donc, le 15 novembre 1796, à une caravane d'environ 100 chevaux qui partait pour Kirmanchah, par Dehak, Koka, Chomein, stations du futur chemin de fer de la frontière russe à Ispahan, puis par les villages d'Aphté, Hissar et Mikrabad, chez les Bakhthyaris, pour atteindre ensuite par Perischpe la route d'Hamadan à Kangover, Bisoutoun et Kirmanchah. Aucun incident ne se produisit pendant le trajet et le 1er décembre, la caravane arriva dans cette dernière ville et s'y reposa deux jours. Le 9, elle passa la frontière turco-persane et malgré firmans du sultan et teskérés du pacha de Bagdad, il fallut payer onze piastres au service des douanes ottomanes. A peine échappée aux exigences des commis, la caravane, forte alors de quatorze hommes armés et trente valets, fut attaquée par un brigand et ses quatre fils ; le père avait un yatagan, les autres une massue. Olivier et Bruguière, dont les pistolets ratèrent, faillirent être pris par les bandits et reçurent plusieurs coups de pierre ; le premier laissa même son fusil aux mains des agresseurs, et ne rejoignit qu'à grand peine, couvert de sang, la colonne qui ne l'avait pas attendu. La couchée se fit à Hasri-Chirin, où nos Français étaient passés en avril. Ce soir-là ils reçurent une lettre d'excuses du pacha local, accompagnée des 11 piastres extorquées par la douane. Dans leur lettre de remerciement, ils portèrent plainte au haut fonctionnaire contre les cinq voleurs, et, de fait, en arrivant à Bagdad, on leur rendit les armes perdues dans la

rixe. Le 12 décembre, par 34° de lat. environ, la caravane rentra dans la zone des dattiers, et le 15, elle traversa la Diyala à Bakouba, comme à l'aller. Après une marche de nuit, Bagdad fut atteint le lendemain au lever du jour.

Malgré la fatigue et leur mauvais état de santé, les Français ne songeaient qu'à retourner vers leur pays las de voir « *des contrées qui ne sont belles que dans le passé, qui ne donnent pas grand espoir de bonheur pour l'avenir, et qui montrent, pour le présent, l'espèce humaine sous le jour le plus défavorable* ». Mais des circonstances trop longues à énumérer les retinrent jusqu'au 2 mai 1797, époque du départ pour Alep d'une caravane de 150 Arabes, 50 soldats et 20 voyageurs dont plusieurs Européens, traînant avec eux environ deux mille chameaux. Bruguière était si malade qu'on dut, avec un religieux italien, le transporter en cacolet sur un de ces animaux. La chaleur était très forte; les eaux, qu'on rencontrait sur la route, généralement purgatives, fait assez fréquent aussi dans le plateau d'Iran, et les voyageurs avaient encore à souffrir souvent des criquets le jour et des galéodes la nuit. Le pays était à peu près désert, et l'on ne rencontrait que quelques Arabes Nomades. Le 16, seulement, on aperçut l'Euphrate au lointain: la distance parcourue depuis Bagdad devait être d'environ 120 kilomètres, détours compris.

On remonta alors la rive gauche du fleuve; le 25 on s'arrêtait en face de Hit, la ville du bitume, que les Européens allèrent visiter, grâce à un grand bac qui traverse l'Euphrate; ils y virent des cultures assez étendues, mais la bourgade, aux pauvres maisons d'un rez-de-chaussée, ne leur parut pas compter plus d'un millier d'habitants. La marche vers le Nord-Ouest recommença presque toujours en terrain gypseux et, le 3 juin, on était en face d'Anah, l'ancienne Anetho. C'est là que la caravane passa le fleuve, opération qui prit dix jours en employant deux grands bateaux. Olivier eut le temps d'étudier une tortue de rivière, la *Testudo Rafcht*.

Du 14 au 18, on traversa une zone désertique, puis le pays devint plus fertile sans être beaucoup plus peuplé. Le 21, on quitta le fleuve pour tourner directement à l'Ouest, à la hauteur des ruines de Rahaba. La chaleur était torride, plusieurs chevaux furent insolés, et l'on ne marchait plus guère qu'un jour sur deux.

Le 27, les voyageurs trouvaient enfin de l'eau potable et se reposaient à Taïb, localité que nous n'avons pu identifier, à moins que ce

ne soit Djoub-Kdeim des cartes modernes. A partir de ce point, elle se dirigea vers le Nord-Ouest et, sans avoir rencontré d'autre village que Sfire, arriva à Alep le 4 juillet. Olivier et son compagnon y séjournèrent jusqu'au 30 ; ils prirent ensuite la route de Latakieh et revirent ce port le 2 août, après vingt-deux mois d'absence. Ils retrouvèrent la ville en grande partie détruite par un tremblement de terre qui avait fait périr 1.500 personnes (26 avril 1796).

La mauvaise chance qui les avait si souvent contrariés pendant leur mission reparut encore au dernier moment. Ils devaient revenir à Constantinople sur un navire vénitien dont on leur avait annoncé le départ pendant leur séjour à Alep. De peur d'être enlevés par des corsaires algériens qu'on signalait sur les côtes de l'Asie Mineure, ils renoncèrent à ce projet et s'embarquèrent le 4 septembre sur un bateau ragusais qui partait pour Chypre, et qui mit six jours pour atteindre Larnaca, alors comme aujourd'hui le principal entrepôt de commerce de l'île. Il n'y avait aucun navire en chargement pour Marseille ou pour l'Italie, et, à leur vif regret, ils se déterminèrent à gagner par Nicosie le port de Kerinyo, et à s'y embarquer pour la côte de Caramanie d'où ils rejoindraient Constantinople par terre. La traversée de Kerinyo à la baie de Celindro (l'ancienne Celinderis), s'effectua en un jour, et le surlendemain ils se remirent en route avec cinq hommes et dix chevaux, qui devaient les mener à Karaman en quatre étapes. Le 23 et le 24, les voyageurs traversèrent le Taurus qu'ils avaient atteint en remontant le Gök-Sou, et le soir du second jour arrivèrent au terme de ce premier trajet. Le 27, ils étaient à Konieh (Iconium, en Lycaonie) où les mauvaises dispositions des habitants les empêchèrent de dessiner les rares débris de l'antiquité grecque. Le 30, ils relevèrent les ruines de Laodicée de Cappadoce, au village de Yorgan-Ladik, et le 2 octobre, la ville d'Akcher, entre le lac de ce nom et le Sultan Dagh, dans la région la plus belle et la plus fertile qu'ils eussent encore vue. Le 5, ils entrèrent à Afioum-Kara-Hissar, le centre de la culture de l'opium, et s'y reposèrent trois jours. Enfin le 10, à Kutayeh, ville active et bien peuplée, ils se séparèrent de leurs conducteurs et recrutèrent une autre escorte.

Aucune localité importante ne s'offrit à leurs yeux avant Isnik (Nicée) où ils ne s'arrêtèrent pas, tellement ils avaient hâte d'arriver à la mer. Le lendemain 17, ils parvenaient à Hersek, bourgade au Sud du golfe d'Ismid (Nicomédie), mais les barques du pays n'allaient

qu'à la côte Nord, près de Guegbézeh, et il fallut passer une dernière nuit sur la terre d'Asie. Enfin le lendemain, longeant la côte qui fait face aux îles des Princes, ils parvinrent à Scutari en neuf heures de marche et purent traverser le Bosphore sans délai, grâce à leur firman et à un bien léger bakchich.

Olivier et Bruguière restèrent jusqu'au printemps de 1798 à Constantinople ; il leur fallut d'abord réunir toutes leurs collections, dont une partie était restée en arrière ; et, ensuite, trouver un moyen sûr de les rapporter en France sans tomber aux mains des Anglais, car l'ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès du Sultan leur avait refusé un sauf conduit. Ce fut donc sur un navire neutre, battant pavillon turc, qu'ils partirent le 30 mai pour Corfou avec plusieurs compatriotes. Le 6 juin, ils débarquèrent au Pirée et séjournèrent à Athènes jusqu'au 23 ; comme un brick anglais était signalé dans les eaux grecques, ils jugèrent bon de renoncer à leur navire, de gagner en barque le golfe de Corinthe pour traverser l'isthme et s'embarquer ensuite pour Patras. De Patras, ils reprirent la mer pour Corfou, mais la navigation était difficile et c'est à Parga, ex-possession vénitienne sur le littoral épirote, qu'ils se retrouvèrent enfin en terre française. Le 26 juillet ils étaient à Corfou, où le commissaire général français les chargea d'étudier l'intérieur de l'île.

Le 10 septembre, ce fonctionnaire mettait à leur disposition la frégate la *Brune* qui les mena en neuf jours à Ancône. C'est là que mourut Bruguière, qui fut enterré en grande pompe dans la citadelle. Olivier quitta alors la ville et rentra à Paris au mois de décembre, après une absence de près de sept ans.

Le reste de sa vie s'écoula paisiblement dans la capitale. Membre de l'Institut depuis 1800 et professeur de zoologie à l'école d'Alfort, il publia, outre son Voyage, une entomologie bien connue et divers autres travaux, tout en collaborant à de nombreux périodiques (1).

Le comte Toussaint-Alphonse-Joseph de FORTIA DE PILLES ***(Marseille, 1758-1826).*** — Le comte Fortia de Pilles ne peut être consi-

(1) Bibliographie. — A : Olivier. *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Egypte et la Perse*. Paris, 1801-7, 6 vol. in-8°, ou 3 in-4° (dont 1 atlas — B : Cuvier, *Eloges historiques*, t. II. Silvestre (Bon Aug. Fr. de), *Notice sur G.-A. Olivier* (Voye Quérard, art. Silvestre).

déré comme un explorateur, puisque ses pérégrinations se bornèrent aux grandes routes de l'Allemagne, des pays scandinaves et de la Russie, lorsque la Révolution l'eut forcé à émigrer. Mais nous ne saurions trop louer le récit qu'il nous en a laissé, car il a vu beaucoup et il a bien vu.

Démographie, économie sociale, art militaire, marine, beaux-arts, rien ne lui paraît étranger. Il a du reste publié, par la suite, un très grand nombre d'ouvrages sur les sujets les plus variés. Sa description de la Russie, surtout, est vraiment intéressante, puisque ce pays a toujours été, et a fortiori était alors, bien moins connu des Occidentaux que les autres États européens. Ce pays l'attirait vivement ; en 1802, il fit paraitre un *Examen de trois livres sur la Russie* (le Voyage de Chantreau ; la Révolution de 1762, de Rulhière ; les Mémoires secrets de Masson).

Son voyage dura de 1790 à 1792 ; il le termina par un long séjour en Carinthie et en Hongrie, où il étudia les ressources minéralogiques locales. Il ne rentra en France qu'après le 9 thermidor, et y joua jusqu'à sa mort un rôle assez effacé (1).

(1) Bibliographie. — A : Fortia de Pilles et Boisgelin de Kerdu, *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne*. Paris, Desenne (1796) 5 vol. in-8°.

CHAPITRE VII

XVIIIe SIÈCLE : INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES

I. — INDES ORIENTALES.

BERNARD (..... ?) — *Carpentras* (1715-17...). — On chercherait en vain une biographie détaillée de Bernard, même dans les recueils spécialement consacrés à la Provence et au Comtat Venaissin. Il en serait tout autrement s'il avait publié le fort intéressant manuscrit de ses voyages dont M. le professeur Gaffarel vient de faire imprimer deux fragments : le voyage à Saint-Jacques de Compostelle et le séjour sur la côte orientale de Madagascar au retour de Chine.

On ne peut regarder Bernard comme un explorateur; son rôle s'est borné à naviguer, en temps de paix comme en guerre, à bord des vaisseaux de la Compagnie des Indes. Mais c'était un esprit sagace et cultivé : sans sortir des routes, déjà relativement banales à l'époque, que suivait le commerce maritime avec l'Extrême-Orient, il a réuni un grand nombre de documents de premier ordre sur les nations et les colonies rencontrées en chemin. Ses notes s'étendent à tout depuis la mentalité religieuse des populations jusqu'au prix courant des objets nécessaires à la vie, et donnent tous les éléments d'une sérieuse étude politique, économique et sociale. Aussi, l'avons-nous cité ici, dans l'espoir qu'il se trouvera un Provençal soit pour achever l'œuvre de M. Gaffarel en publiant les parties inédites de la Relation, soit pour consacrer à l'auteur une notice étendue.

Les deux premiers voyages aux Indes s'effectuèrent en pleine guerre de la Succession d'Autriche, au moment où les victoires de Dupleix retardaient de vingt ans la chute de notre brillante, mais

éphémère domination dans la presqu'île. En 1749, Bernard est à l'île de France; en 1750, au cap de Bonne-Espérance. Rentré en France, il repart bientôt pour son troisième voyage aux Indes qui dura jusqu'en 1754. Enfin, la même année, il ne revint dans notre pays que pour reprendre la mer sur le *Duc-de-Chartres*, armé à Lorient à destination de la Chine, sous les ordres du malouin Gaultier de La Palissade. C'est à cette expédition de trois ans que se rapporte la presque totalité du manuscrit.

Le vaisseau portait 900 tonnes de marchandises; il était monté par un nombreux état-major, quelques passagers, vingt soldats et cent soixante matelots; l'artillerie se composait de vingt pièces de huit, au lieu de quatre-vingts qu'il aurait eues sur le pied de guerre.

Parti en novembre 1754, Bernard était à Capetown le 14 février suivant. Deux mois plus tard, il arrivait à l'île de France, où l'on resta cinq semaines. Après une relâche de quelques jours à la Réunion, le vaisseau mit à la voile pour Java, où il parvint le 28 juillet, ayant parcouru en cinquante-cinq jours 1545 lieues marines. Un mois après, il était en vue de Macao, d'où il vint mouiller à Whampoa, dans la rivière de Canton. Bernard visita la grande ville et lui consacra un long chapitre.

Le 19 janvier 1756, le *Duc-de-Chartres*, accompagné du *Duc-de-Penthièvre* et du *Pondichéry*, reprenait la route de l'Europe par le même itinéraire. Il fit encore escale à l'île de France de mars en mai et en quatre jours atteignit sur la côte Est de Madagascar Foulpointe où les Français possédaient une loge à cette époque. La relâche sur ce point dura jusqu'au 15 août et le restant du mois se passa à l'île Sainte-Marie. Six vaisseaux de la Compagnie étaient dans les eaux; ils en partirent successivement à un jour d'intervalle. Celui de Bernard mit à la voile le 5 septembre et, sans s'arrêter dans la colonie du Cap, il doubla le 12 octobre le célèbre promontoire; le 6 novembre, il repassait l'Équateur et le dernier jour de l'année mouillait à la Corogne, où les équipages furent congédiés pour se rendre par terre à Bayonne.

Le chirurgien, resté libre, se rendit à Saint-Jacques de Compostelle, puis revint au Ferrol et regagna la France par Saint-Sébastien et Irun, au mois de juin 1757. Il voyagea alors à petites journées jusqu'à Bordeaux et rentra dans son pays la veille de Noël par la

vallée de la Garonne et le bas Languedoc. Ici s'arrête son récit et on ne saura rien de plus sur cet intéressant observateur, jusqu'au jour où quelque dépôt d'archives publiques ou privées fournira de nouveaux documents sur ses débuts et sur la fin de sa carrière (1).

Le P. Jean-Joseph-Marie AMIOT *(Toulon, 1718-93)*. — Le savant sinologue qui, pendant plus de quarante ans, se maintint au premier rang parmi les PP. Jésuites de la Mission de Péking n'a pas, malheureusement, laissé le récit détaillé de ses voyages. Les nombreuses lettres qu'il adressa au ministre Bertin et aux Académies ont trait, les unes aux questions artistiques, scientifiques ou sociologiques relatives au Céleste-Empire ; les autres, en général, aux travaux de la mission. Une partie figure dans les « Mémoires concernant les Chinois » édités par Batteux et Bréquigny ; d'autres dans la collection des « Lettres édifiantes ». Celles qui sont restées inédites se trouvent à la Bibliothèque de l'Institut.

Nous n'en connaissons qu'une qui se rapporte aux pérégrinations du P. Amiot. Il y est question de son itinéraire de Macao à Péking en 1750 ; mais, en fait, l'auteur se borne à apprendre à son correspondant que le mandarin chef d'escorte l'a fait voyager d'une façon si bizarre qu'en quarante-cinq jours il n'a pas recueilli les éléments d'une conversation d'une heure. Malgré la situation difficile faite aux Jésuites par la dissolution de leur ordre, qui ne leur fut signifiée en Chine qu'en 1775, le P. Amiot ne revint jamais en Europe, mais il y fit parvenir des documents suffisants pour former d'abord douze traités, imprimés en partie dans les « Mémoires » cités plus haut, et ensuite, un fonds manuscrit actuellement déposé à la Bibliothèque Nationale (2).

Michel ADANSON *(Aix, 1727-1806)*. — L'illustre génie dont la Provence s'enorgueillit à bon droit, le plus grand botaniste du

(1) Bibliographie. — A : *Relation du voyage de la Chine sur le vaisseau le* Duc-de-Chartres, *etc.*, par Bernard ; manuscrit autogr. xviii siècle de 240 pp. (sans les poésies qui terminent le volume ; papier 30/21 centimètres. — B : Gaffarel, *Un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.* — Dijon, 1905, br. in-8°.

(2) Bibliographie. — A : Ses lettres, *passim.* — B : Biot, Notice sur les mss. inédits d'Amiot déposés à la Bibliothèque Nationale, *Journal des Savants*, mai 1850 ; *La Grande Encyclopédie.* — Fétis, *Biogr. Univ. des Musiciens.* — De Backer, *Bibliographie des Écrivains de la Compagnie de Jésus ; Biographies* Michaud et Didot.

XVIIIe siècle, l'homme qui posséda toutes les connaissances de son époque en matière d'histoire naturelle, avait été poussé par l'amour de la science à entreprendre à ses frais, dans sa jeunesse, un voyage dans la région torride et malsaine du Bas-Sénégal ; et, malgré les fatigues et la fièvre, il eut l'énergie nécessaire pour poursuivre ses travaux pendant cinq ans dans ce pays bien plus redoutable alors qu'il ne l'est de nos jours. Laissant de côté la brillante carrière qui attendait Adanson à son retour en France, nous allons résumer ici cette période de sa vie d'après ses propres documents.

Parti de Lorient le 3 mars 1749, il relâcha du 6 au 15 avril à Sainte-Croix-de-Ténériffe et recueillit assez de notes pour en donner une description intéressante surtout au point de vue botanique et agricole. Dix jours après avoir quitté l'île, le navire arrivait devant l'embouchure du Sénégal, que le voyageur appelle souvent Niger. Les passagers le quittèrent pour franchir la barre sur une embarcation spéciale et arrivèrent à Saint-Louis, où M. de La Brue, directeur général de la Compagnie française, mit à la disposition du naturaliste un canot, des nègres, un interprète et en un mot « toutes les facilités possibles. »

Saint-Louis, que l'auteur appelle « Ile du Sénégal » avait déjà, outre les blancs, plus de 3.000 habitants nègres, de la race Yolof ; Adanson s'y reposa près de deux mois, étudiant la langue et les mœurs de ces peuplades qui lui parurent beaucoup moins sauvages qu'il ne le pensait d'après ses lectures et l'opinion générale.

Sa première excursion sérieuse, en juin 1749, fut une visite à l'escale des Maringouins ; ce point n'est pas sur le Marigot de ce nom, branche septentrionale du Sénégal qui passe à la pointe sud du lac Teniahié, à trente lieues environ du chef-lieu ; il se trouve sur le fleuve lui-même, un peu au-dessus de Maka, à treize lieues seulement et le trajet par eau se fit en un jour. Adanson y prit contact avec les Maures Trarzas, dans un pays riche en sorgho sucré et en bétail d'une belle apparence, et il garda une bonne impression de ces nomades, qui, pendant une semaine, procédèrent régulièrement à des échanges de marchandises avec les agents de la Compagnie. Il fut aussi très satisfait du résultat de ses chasses et de ses herborisations.

A peine la petite troupe était-elle rentrée à Saint-Louis qu'il se présenta une occasion d'aller jusqu'au comptoir de Podor, et bien que le bâtiment dût aller et revenir sans s'arrêter à cette escale, Adanson n'hésita pas à s'embarquer dans l'intention de relever le cours du

fleuve. Du reste, contrairement au programme, il y eut quelques jours de repos au fortin, et le botaniste put s'intéresser non seulement à la flore locale, mais aux magnifiques jardins créés par ses compatriotes; tous les légumes d'Europe y réussissaient.

Le 15 juillet, au début de la saison des pluies, le bâtiment rentrait à Saint-Louis. Pendant quelques semaines Adanson étudia dans la presqu'île de Sohr les baobabs auxquel il a laissé son nom ; les deux premiers qu'il mesura dépassaient 7 mètres de diamètre.

Les hautes eaux l'empêchant de continuer ses explorations, il se décida à partir pour Gorée le 27 août, et le petit navire qui le portait y arriva le 4 septembre. La côte était couverte de coquillages et riche en poissons qui furent pour lui un sujet d'étude pendant quelques jours ; puis il s'embarqua pour l'escale de Portudal, où il n'y avait alors ni fort ni comptoir. La terre lui parut d'une fertilité prodigieuse, et il y trouva tout d'abord trois espèces arborescentes inconnues en Europe. Les oiseaux étaient encore plus beaux que les végétaux, et le voyageur admira surtout un geai (garrulus argentoratensis) et le cardinal « à la vive couleur de feu ». Le 24 septembre, il revenait à Gorée après avoir vu sur la terre ferme une curieuse fête funéraire ; il y séjourna fort peu et fit dans l'intervalle une fructueuse herborisation aux îlots rocheux de la Madeleine, puis repartit pour Saint-Louis et de là pour Podor (octobre). A la suite de la saison des pluies, les bords du fleuve disparaissaient sous une végétation d'une merveilleuse puissance. La marche du bâtiment était très lente, et le naturaliste en profitait pour faire de longs parcours sur les rives ; c'est dans une de ces excursions, en compagnie d'un seul nègre bambara, qu'il faillit périr dans les marécages, infestés de serpents, du marigot d'Ouasoul. Cette aventure ne le rendit pas plus prudent et, le 7 novembre, il fut sur le point d'être dévoré par un tigre. Trois jours après il revoyait Podor, où le thermomètre marquait 56° le jour et 40° la nuit. Le terrain, au lieu d'être sec et stérile comme l'été, était couvert de riz, à l'état spontané, de mil, d'indigotiers et de cotonniers ; et la flore aquatique des tropiques paraissait avoir réuni tout ses trésors sur ce seul point.

Le 17 décembre, Adanson quitta Podor, après avoir rectifié une erreur de 15' sur sa latitude et en cinq jours seulement, grâce au vent d'Est, atteignit le port du chef-lieu. Le 11 janvier 1750, il en repartit et se rendit à l'île de Gorée, d'où les deux directeurs, de Bruc et de

Saint-Jean, allaient s'embarquer pour la Gambie dans l'intention de rétablir le comptoir abandonné d'Albréda, à une dizaine de lieues sur la rive droite en remontant l'estuaire. Bien que déjà familiarisé avec la nature de l'Afrique occidentale, le naturaliste ne peut dissimuler sa surprise en présence de l'exubérance de la faune marine et fluviale et de la végétation terrestre. « Tout, dit-il, vient en perfection et d'une excellente qualité. » Parmi les arbres qui l'étonnèrent le plus, il cite des ceyba ou fromagers (benten dans la langue du pays) atteignant quarante mètres de haut avec un diamètre de trois mètres, et un figuier sacré dont les noirs avaient fait à peu de frais leur « caldé » ou salle de conversation. Le 23 mars, les directeurs et leur compagnon débarquaient de nouveau à Gorée après une traversée d'une dizaine de jours. Pendant un mois, Adanson étudia les animaux marins et les phénomènes de phosphorescence de la mer ; puis, en avril, il descendit sur la côte ferme et vécut jusqu'au 10 mai chez le chef nègre du village qu'il nomme Ben et qui paraît correspondre au Hann des cartes actuelles. Pendant cette période, il visita en détail l'intérieur et surtout la côte du cap Vert à Rufisque et recueillit une quantité de documents, spécialement au point de vue conchyliologique.

En juin 1750, nous le retrouvons à Saint-Louis, l'estomac ruiné, dit-il, par le mal de mer dont il avait toujours beaucoup souffert pendant ses traversées ; il se décida donc à passer à terre le reste de son séjour en Afrique, et vécut au chef-lieu environ deux ans et demi, explorant le bas fleuve et travaillant à une carte des environs jusqu'aux curieuses salines de Torkhod. A la veille de son retour en France, poussé par son zèle pour les collections du jardin du Roi, il fit un troisième voyage à Podor et avait déjà recueilli et expédié en caisses trois cents variétés d'arbres différents, lorsqu'il fut frappé d'une insolation et resta tout un mois en proie à une fièvre pernicieuse. Il n'attendit pas d'être complètement guéri et, encore convalescent, s'embarqua le 6 septembre 1753, sur l'unique navire qui ne fut pas encore reparti cette année-là pour la Métropole.

La navigation fut des plus pénibles ; il fallut d'abord subir par 17° et 18° latitude Nord quinze jours de calmes avec une chaleur étouffante ; puis d'autres calmes succédèrent à de courtes périodes de vent, jusqu'au trentième degré. Le bâtiment mit ainsi un mois et demi pour atteindre les Açores et y relâcha dix-huit jours dans le seul port de Fayal, pour renouveler ses approvisionnements, ce qui

1769 à 1793 six campagnes aux Indes, dont deux jusqu'en Chine, tantôt comme chargé de la gestion commerciale, tantôt comme commandant de navire. Dans sa dernière traversée, il apprit au retour que l'Europe entière nous avait déclaré la guerre. Au lieu de rentrer en France, il se dirigea vers l'Amérique du Nord et réussit à atteindre Philadelphie en évitant croisières et corsaires : il effectua alors 3200 lieues marines en soixante-onze jours, soit une moyenne soutenue de 138 nœuds par vingt-quatre heures, fait extraordinaire à l'époque.

Blancard ne reprit plus la mer et consacra le commencement de sa vieillesse à la composition d'un ouvrage fort estimé de ses contemporains, le *Manuel du Commerce des Indes Orientales et de la Chine*. L'auteur connait pleinement son sujet, et comme marin, et comme négociant ; l'écrivain est agréable et l'homme imbu d'idées larges et libérales. On ne sait rien sur ses vingt dernières années : l'Académie de Marseille l'avait admis peu après l'apparition de son ouvrage, et il fit aussi partie du Conseil d'Agriculture, des Arts et du Commerce de notre cité (1).

II. - Indes Occidentales

Louis FEUILLÉE *(1660-1732).* Louis Feuillée naquit à Mane, près Forcalquier, en 1660, d'une famille de pauvres cultivateurs. Il fut placé de bonne heure, mais seulement en qualité de portier, au couvent des Minimes de Mane, que Melchior de Forbin avait fondé en 1602. C'est pendant qu'il exerçait ces fonctions quasi-domestiques qu'il apprit, sans le secours d'aucun maître, à lire et à écrire. Surpris lui-même de ces premiers succès, il se procura en cachette les rudiments de la langue latine et parvint à se les assimiler à un tel point qu'il excita bientôt l'admiration des religieux.

Songeant dès lors à seconder de si heureuses dispositions, les PP. Minimes l'envoyèrent à leur couvent de Marseille, afin de lui permettre d'acquérir des connaissances plus étendues. Là, il fit

(1) Bibliographie. — B : Jauffret, *Le Conservateur Marseillais* : t. 1, pp. 81—

connaissance du P. Plumier (1) qui lui donna des leçons de botanique, mais il se livra tout particulièrement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, puis il se rendit au couvent d'Avignon où il fit profession le 2 mars 1680. Ses progrès rapides en astronomie ne tardèrent pas à lui valoir une réputation distinguée auprès des savants de l'Europe. Il joignait, en effet, à la connaissance approfondie de la théorie le talent de l'observation et l'art de fabriquer lui-même les divers instruments qui lui étaient nécessaires. Le P. Zacharie Artaud, dans son *Athenæum Massiliense* vante l'élégance et la perfection des appareils dus à l'ingéniosité du P. Feuillée. Il se révéla à Cassini par son travail sur l'éclipse de lune qu'il observa à Marseille, le 29 octobre 1697. Cette observation eut les honneurs de l'impression dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, mais on sent bien que ce n'était pas là un coup d'essai ; il s'était depuis raffermi par une application éclairée et constante. Nous ne suivrons pas le P. Feuillée dans ses nombreuses observations astronomiques. Il suffit de dire qu'on en compte plus d'une soixantaine, qui sont rapportées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* ; tous ces travaux sont justement estimés à cause de leur extrême précision.

Jugeant avec raison qu'il ne pouvait faire un meilleur usage de ses connaissances qu'en les appliquant spécialement à la géographie et à l'hydrographie, le P. Feuillée fit solliciter du roi par Cassini et par d'autres membres éminents de l'Académie des Sciences l'ordre d'aller dans le Levant, pour y déterminer la position de plusieurs villes et d'un grand nombre de ports. Parti en 1700, il visita Constantinople, Smyrne et Salonique d'où, à travers les Cyclades, il atteignit la Crète puis la Tripolitaine où sévissait alors la peste. Il revenait par la Tunisie lorsqu'une attaque des indigènes l'obligea à regagner précipitamment Marseille.

Ce voyage eut tout le succès qu'on devait en attendre ; il fut le sujet d'un rapport élogieux de Cassini le fils à l'Académie. Le P. Feuillée, chez qui l'amour de la science primait tous les autres sentiments, ne demanda pour récompense de son premier voyage que la faveur d'en entreprendre deux autres bien plus périlleux. Il s'embarqua donc à

(1) S'il faut en croire la *Biographie Michaud*, Feuillée n'a pas été toujours juste envers Plumier, auquel il a fait de nombreux emprunts, sans le citer, dans sa *Description des plantes de l'Amérique*.

Marseille le 5 février 1703, et, après une heureuse traversée, il arriva à la Martinique le 11 avril. De là il se rendit à La Guayra et enfin à Carthagène où il séjourna deux mois. De retour à la Martinique par Saint-Domingue et Saint-Thomas, Feuillée y passa près d'un an en observations astronomiques et géographiques. Il débarqua à Brest le 20 juin 1706.

A peine eut-il reçu le témoignage le plus flatteur de la satisfaction du gouvernement pour le zèle dont il venait de donner de nouvelles preuves, qu'il conçut le projet de déterminer la position exacte des côtes du Pérou et du Chili, afin de compléter par ce moyen celle de l'Amérique australe. Sur ces entrefaites, Louis XIV nomma le P. Feuillée son mathématicien ordinaire et lui fit adresser des lettres-patentes très flatteuses. Avant de quitter Paris, le P. Feuillée détermina, de concert avec les membres de l'Académie des Sciences, les choses sur lesquelles devait porter principalement son attention; en conséquence, il dressa pour lui-même une sorte d'instruction qu'il a placée en tête de son journal, et par laquelle on voit que rien de ce qui touche à l'astronomie, à la physique, à l'histoire naturelle et à la géographie ne devait échapper à ses laborieuses investigations. Son livre prouve qu'il a rempli scrupuleusement la tâche qu'il s'était imposée.

Le P. Feuillée s'embarqua de nouveau à Marseille; ce fut le 14 décembre 1707. Les vents contraires retenant le navire dans la Méditerranée, on fut obligé de relâcher dans plusieurs ports. Feuillée mit à profit ces contre-temps en faisant des observations astronomique. Il arriva à Ténériffe le 24 mai 1708, et le 14 août il atterrit à Buenos-Ayres. Après six semaines de séjour dans cette ville, il doubla le cap Horn; quoique l'on fût alors au milieu de l'été de ce pays, Feuillée souffrit cruellement du froid. Le 20 janvier 1709, il débarqua à La Conception, où un bienveillant accueil lui fit oublier les fatigues de la traversée. Il visita successivement et à plusieurs reprises les ports les plus remarquables du littoral chilien jusqu'à Callao. Il séjourna à Lima depuis le mois d'août 1709 jusqu'en janvier 1710. Il constata que cette capitale est très peu propice aux observations météorologiques, parce qu'on y voit rarement le soleil, tandis qu'à La Conception le ciel est très clair durant tout l'été. Après avoir déterminé la position de tous les ports qu'il avait visités et fait une ample récolte de plantes, il quitta La Conception le 8 février 1711. On fit route au Sud jusqu'au delà du 59e degré de latitude, et le 9 avril on

alla faire de l'eau à l'île de Fernand de Noronha, dont Feuillée a donné la description. Le 15 mai, le navire mouilla devant Saint-Pierre-de-la-Martinique, et le 27 août dans la rade de Brest.

Afin de reconnaître les services de l'intrépide et savant religieux, Louis XIV lui accorda une pension et fit bâtir pour lui un observatoire (1) dans le couvent des Minimes de Marseille. Ici se place un séjour de treize ans dans notre ville. Rien n'est plus touchant que le journal où Feuillée a consigné les évènements survenus pendant la Peste, depuis le 1er août 1720 jusqu'au 19 mai 1722 (2). Echappé au fléau comme par miracle, il dut, toujours infatigable, quitter encore son paisible asile, en 1724, pour aller aux îles Canaries. On sait de quelle importance fut ce voyage. Les géographes français faisaient passer le premier méridien par l'île de Fer, en conséquence d'une ordonnance de Louis XIII, du 1er février 1634, à laquelle il était défendu d'apporter aucune modification. Il était cependant indispensable de connaître, pour la sécurité de la navigation aussi bien que pour l'exactitude de la géographie, la position précise de cette île. L'Académie des Sciences, préoccupée depuis longtemps de la question, décida d'y envoyer un géographe doublé d'un astronome et ce fut le P. Feuillée qu'elle désigna.

Le voici donc embarqué une quatrième fois ; il quitta Marseille le 1er mai 1724, muni d'un mémoire instructif, dressé par Cassini et Maraldi, et accompagné d'un jeune ingénieur de la Marine très distingué, M. Verguin. Arrivé à Cadix le 24 du même mois, il prit la mer le 16 juin et parvint, le 23, à la rade de Sainte-Croix, dans l'île de Ténériffe. Le savant vieillard eut le courage de tenter l'ascension du fameux pic (3.710 m.) pour se livrer à des travaux trigonométriques ; mais une chute qu'il fit en cours de route l'empêcha d'atteindre le sommet, où six de ses compagnons ne parvinrent qu'au prix des plus grands dangers. Il dut se résigner à faire ses observations dans la ville de Laguna, bâtie sur un plateau fort élevé, à une lieue du rivage. Le 10 août, il s'embarqua au village de La Paz, qui sert de port à Orotova, et il atterrit, le 12, à l'île de Fer où il séjourna huit jours. Ses calculs donnèrent pour longitude, au bourg, 19° 55′ 3″, et, à l'extrême pointe occidentale, 20° 1′ 45″.

(1) L'Observatoire du P. Feuillée existait encore en 1845, au milieu des ruines du couvent des Minimes.

(2) Voyez le *Conservateur marseillais*, par Jauffret, t. I.

De retour à Orotova, il se rendit à Laguna d'où il partit, le 6 octobre, pour retourner en France. Il arriva à Cadix le 3 novembre, et le 17 du même mois, il débarqua près de Toulon. Le célèbre Lacaille, chargé de faire un rapport à l'Académie des Sciences sur le voyage du P. Feuillée, ne ménagea point ses éloges à l'intrépide et savant religieux.

De retour à Marseille, le P. Feuillée continua ses observations astronomiques, envoyant de nombreux mémoires à l'Académie des Sciences dont il était correspondant. Au mois de juin 1731, la maladie le força à interrompre ses travaux ; il succomba le 18 avril 1732, après avoir supporté d'horribles souffrances avec la plus admirable sérénité.

Le P. Feuillée n'était pas seulement un savant ; il avait d'autres talents ; dessinateur émérite, il savait aussi, comme nous l'avons dit plus haut, fabriquer les instruments dont il avait besoin. Son nom se trouve cité avec éloges dans une foule d'ouvrages. Verdun, d'Ulloa, Fleurieu l'ont tout particulièrement cité. Il le fut aussi par beaucoup d'astronomes, entre autres de L'Isle, Le Monnier, Pingré et Lalande. Rappelons qu'il entretint une correspondance suivie avec Dominique Cassini et Maraldi, son neveu et collaborateur. Il ne lui manqua que d'être loué par Fontenelle. *Laudatus laudato viro !*

Le portrait peint sur toile du P. Feuillée se trouve dans la salle des séances de l'Académie de Marseille, à laquelle il a été offert par M. Paul Autran. Les accessoires qui y sont représentés semblent en fixer l'exécution à l'année 1706, époque du retour du P. Feuillée de son voyage à la Martinique. Il avait alors 46 ans.

On a du P. Feuillée : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales.* Paris, 1714-1725 ; 3 vol. in-4°. La Bibliothèque de Marseille possède de Feuillée quatorze volumes de manuscrits (1). Citons entre autres : *Observations faites dans mon voyage de l'Amérique* (1703). — *Observations astronomiques et hydrographiques du voyage de 1707.* — *Observations faites à Lima* (1709). — *Observations astronomiques et physiques faites dans mon voyage des Indes Orientales* (1710). — *Histoire des plantes médicinales le plus en*

(1) Le baron de Zach (*De l'Attraction des Montagnes*, t. II), cite d'autres manuscrits de Feuillée qui se trouvaient dans les archives du ministère de la Marine et de l'Académie des Sciences. Nous ignorons ce qu'ils sont devenus, mais nous les signalons ici à l'attention des érudits.

usage aux royaumes du Pérou et du Chili (1709-1711). — *Recueil de plans et de vues des ports d'Europe et d'Amérique.* — *Voyage aux îles Canaries* (1).

Le P. Elzéar FAUQUE (*La Roque sur Pernes* (?). — *1700-17.., ?*). — Des explorateurs de la Guyane, tels Leblond et Coudreau, ont été précédés sur plusieurs points du bassin de l'Oyapok par un missionnaire fort peu connu qui résida longtemps dans la France Equinoxiale au cours du XVIII[e] siècle.

Entré de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, Elzéar Fauque fut envoyé dans notre colonie sud-américaine vers 1727. Deux ans plus tard, il assurait le service religieux du fort qu'on venait de créer sur le bas Oyapok ; mais soldats et colons étaient bien peu nombreux, et il lui restait des heures de loisirs pour évangéliser les indigènes du voisinage. Ses succès dans cette voie lui inspirèrent le dessein de pénétrer à l'intérieur, et, dès 1729, il remonta une première fois le fleuve en compagnie d'un officier, Du Villard, et de sept Indiens convertis. La petite expédition ne comprenait que deux canots ; elle franchit par un portage le saut de Yeneri, probablement le Grand Roche, au-dessus de Saint-Georges, et plus loin celui de Cachiri, d'une longueur double, mais moins dangereux. Désormais, sauf à rencontrer de loin en loin quelque rocher, le lit du fleuve était très navigable, et l'auteur l'assimile parfois à un canal rectiligne. Après avoir traversé les forêts habitées par les Acoquas et les Caranes, il arriva chez les Pirious à la mi-janvier et poussa jusqu'au confluent du Camopi, à 150 kilomètres de la mer. Il revint sans incidents au fort, puis refit le voyage six ans après, alors qu'on avait fondé la mission de S[te] Foi à l'endroit qu'il avait été le premier à visiter — autant qu'on le peut raisonnablement déduire des documents d'alors.

(1) BIBLIOGRAPHIE.— B : Achard, *Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*, t. I, pp. 291 et sqq. — Bouche, *Essai sur l'Histoire de Provence*, t. II. — *Athenæum Massiliense*, fol. 480-483, (ms. de la Bibliothèque de Marseille). — Dassy, *Histoire de l'Académie de Marseille*. — *Dictionnaire* de Moreri. — *Biographies* Didot et Michaud. — Jauffret, *Conservateur marseillais*, t. I, pp. 202 sqq. — Autran, *Etude historique sur le P. Feuillée*. — Saint-Yves, *Un Voyageur bas-alpin* (*Bulletin des Travaux scientifiques et historiques*, 1895, p. 269 sqq.) — *Histoire de l'Académie des Sciences*. — *Correspondance astronomique du baron de Zach* (en allemand), Gotha, 1807. — *De l'attraction des Montagnes*, par le même, pp. 524 sqq. — Lautard, *Lettres archéologiques sur Marseille*, p. 451.

Dans la même année 1735, au mois de septembre, il se décida à entreprendre une tournée apostolique chez les Palicour qui habitent entre l'Oyapok et l'Amazone. Il remonta l'Ouassa, affluent de droite de l'estuaire du premier fleuve, et en deux jours, dans une sorte de pirogue à six places qu'il nomme kouïara, il arrivait au confluent du Roucaoua, à l'est du pic Soussouri, à 90 kilomètres environ du cap d'Orange. Le lendemain, 8 septembre, il était chez le chef investi par le gouvernement français du pouvoir suprême sur les tribus de Palicour, établies à cheval sur la Couripi à l'ouest de la Roucaoua : il n'eut qu'à se louer de l'accueil du principicule, dont le sceptre était un jonc avec une pomme d'argent portant en relief les armes de France. En continuant à remonter l'Ouassa, le P. Fauque cite un point, Tapamoura, qu'on ne saurait identifier; ce fut le terme de ce voyage. Revenu au confluent de la Roucaoua, il séjourna quelque temps dans la forêt parmi les rares indigènes, puis revint célébrer la fête de Noël au fort Oyapok.

En novembre 1837, il quitta de nouveau la côte pour la mission de Saint-Paul, et atteignit une seconde fois la jonction de l'Oyapok et du Camopi. Il remonta cette dernière rivière pour aller évangéliser la petite tribu des Ouen ou Ouayes, dont le chef était bien connu des missionnaires, et les avait souvent appelés dans son canton au delà du confluent de la Tamoari. Le 17, le religieux arrivait dans le pays. C'était trop tard, le pauvre homme était mort depuis quatre mois et ses héritiers manifestèrent des sentiments si différents des siens qu'il fut prudent de regagner le grand fleuve. Mais le vaillant apôtre, espérant compenser ailleurs les pertes subies sur la Tamoari, s'enfonça dans l'intérieur et atteignit en deux jours le confluent du Yaroupi, dans la zone occupée par la tribu qu'il nomme Coussani. Il est peu probable qu'il ait été plus heureux sur ce point, car il n'y séjourna que quarante-huit heures, et, le 3 décembre, il était de retour à la Mission de Saint-Paul.

Le fort d'Oyapok, qui était sa principale résidence, fut pris et détruit en 1744 par un corsaire anglais, et le Père, fait prisonnier, fut amené à Cayenne pour y être échangé contre des captifs anglais. On ne sait rien du reste de son existence, si ce n'est qu'il vivait encore en 1766. Les quelques détails que nous venons d'exposer sont extraits de sa correspondance insérée en partie dans les « Lettres Edifiantes » et indiquée dans la « Bibliothèque » des PP. de Backer. L'auteur s'y

montre plus que sobre de renseignements scientifiques et économiques et parle à peine de loin en loin des mœurs des indigènes de l'intérieur (1).

Jean-Baptiste-Christophe FUSÉE-AUBLET *(Salon, 1723-78)*.— Toute sa jeunesse, Fusée-Aublet la passa dans l'étude, et l'on peut dire que la botanique occupa ses moindres instants.

On le voit tantôt en Espagne, à Grenade placé chez un apothicaire, Antonio Lopez, apprenant la distillation des huiles, tantôt à Salon, à Montpellier ou à Lyon auprès de Jussieu, l'aidant dans ses recherches.

Bientôt, grâce à ses études, il se signale à l'attention des savants, et quand, en 1751, il faut organiser un jardin botanique et un laboratoire de chimie à l'Ile de France, d'Holbach et Jussieu le recommandent à la Compagnie des Indes qui le reçoit comme botaniste et premier apothicaire compositeur.

Il reste pendant neuf ans dans cette colonie et, tout en s'occupant du travail dont on l'avait chargé, il s'attache à faire des réformes économiques, notamment, dit-il, « à faire payer bien bas ce que l'on vendait fort cher. »

En 1763 Fusée-Aublet est envoyé dans la Guyane française ; il en explore presque toutes les forêts pour augmenter ses collections et enrichir les musées.

Poussé par le désir de revoir son pays et aussi par la fatigue éprouvée à la suite de ses explorations, Fusée-Aublet, en 1764, se décidait à rentrer en France quand le comte d'Estaing, commandant alors de Saint-Domingue, l'invita à se rendre auprès de lui ; ayant accepté, ce fut grâce à son initiative que dans cette île on bâtit le môle de Saint Nicolas.

Il ne resta que peu de temps à Saint-Domingue ; il lui tardait de revoir la France et en 1765 il était à Paris.

Louis XIV, en récompense de ses mérites, lui fit une pension et tout à la fois il fut nommé membre de l'Académie des Sciences de France, d'Espagne et de Londres.

Il passa sa vieillesse en Provence ; et c'est à lui et à Darluc que la ville d'Aix doit son jardin botanique.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — Au cours de l'article. L'auteur n'est cité ni dans des Encyclopédies, ni dans les Bibliographies.

Durant dix ans le savant explorateur s'occupa de la publication de ses recherches sur la botanique et l'histoire naturelle; en 1775, il fit paraître son *Histoire des Plantes de la Guyane*. Il mourut en 1778, entouré de l'estime et de la vénération de tous. (1)

Le marquis Joseph-Bernard de CHABERT DE COGOLIN (*Toulon, 1724-1805*). — Si d'Entrecasteaux est, sous le rapport des grandes explorations, l'honneur de la marine provençale, Chabert de Cogolin peut revendiquer une gloire égale au point de vue scientifique; il a été le réformateur des cartes hydrographiques au XVIII[e] siècle, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'avoir pris part non sans éclat aux guerres de Sept ans et de l'Indépendance américaine. Ses états de service comportent vingt-sept campagnes, mais cela sort de notre sujet et nous ne nous occuperons ici que du voyage au golfe du Saint-Laurent dont il a laissé le récit.

En 1750, encore simple enseigne de vaisseau, il était déjà connu en haut lieu par les travaux effectués au cours de ses voyages, entre autres la correction de la longitude de Buenos-Ayres. Il reçut donc du Gouvernement la mission de rectifier les cartes marines de l'Acadie, du cap Breton et de Terre-Neuve, où l'on constatait, affirmait-il, des erreurs allant jusqu'à 120 lieues marines. Ses instructions lui prescrivaient plus spécialement le relevé exact des positions astronomiques des points suivants : Caps Ray et Race dans l'île de Terre-Neuve (avec leurs distances à l'île Saint-Pierre), île Saint-Paul entre le cap Ray et le cap North dans l'île de Port-Breton ; Louisbourg et l'îlot voisin de Scutari ; cap Sable et Seal-Islands.

Quittant Brest le 29 juin 1750 sur la frégate *La Mutine*, il relevait le 8 août l'îlot Scutari et débarquait le lendemain à Louisbourg après avoir effectué en route de nombreux sondages sur le Grand Banc et les hauts fonds environnants. L'accueil du gouverneur Desherbiers fut des plus gracieux, et le jeune savant s'occupa sans retard d'armer pour des recherches une sorte de goëlette à un seul mât, d'environ 100 tonneaux, d'un type fort usité dans ces parages. Pendant ces préparatifs, il établissait la latitude de Louisbourg et trouvait 45°53', chiffre absolument exact d'après les documents actuels.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Fusée-Aublet, Op. cit. (Préface). — B : Achard. — *Bibliographie médicale* Panckoucke (1820). — Darluc, *Histoire naturelle de Provence*.

Sa première sortie fut sans résultats. Son équipage comprenait un second officier, un pilote et quinze matelots de l'État; tous furent rapidement épuisés de fatigue au milieu des brumes et des tempêtes incessantes. Parti le 1er septembre pour l'île de Sable, Chabert ne put dépasser le cap Canso, à l'extrémité N.-E. de l'Acadie et rentra à Louisbourg après une campagne de quinze jours.

Il ne fut guère plus heureux la seconde fois. Remettant à la voile le 25 du même mois, il pénétra, en longeant l'île Madame, dans le détroit de Fronsac, aujourd'hui de Canso, entre Cap Breton et l'Acadie; le mauvais temps l'obligea à y séjourner jusqu'au 11 octobre, subissant, en dehors des intempéries, de brusques variations thermométriques, de 12° à 40° dans la même journée, pour donner un exemple. Après avoir enfin atteint Canso, il leva le plan du port naturel formé par des îlots et des rochers à l'ouest du Cap. Le 19, le temps permit enfin de quitter ces parages et il rentra à Louisbourg pour y désarmer.

Avant l'hiver, Chabert eut encore le temps d'aller, cette fois dans une barque de pêche, relever les coordonnées de l'îlot Scutari, au nord-est de Louisbourg. De retour dans cette ville, il vit pendant la mauvaise saison ses observations contrariées par les masses de nuages qui couvraient le ciel presque sans interruption. Néanmoins il put calculer la longitude, qu'il estime à 62° 1/4, alors que les cartes modernes donnent exactement 62° 17′ 30″ et que les documents du temps portaient 61°. En mars, il acheva la carte de la côte Sud-Est de l'île du cap Breton, d'après les notes prises l'année précédente.

Il reprit la mer en juin 1751, sur une goëlette française qui venait de débarquer sa cargaison. Le 7, il réussissait à dépasser Canso, et continuait au delà à suivre le littoral Acadien bordé d'îles innombrables. Le 9, il vit le cap Sambro, alors Saint-Cendre ; et passa devant le port Chibouctou (Halifax Harbour), où les Anglais allaient bientôt fonder la capitale actuelle de la Nouvelle Ecosse. Il releva ensuite le port de la Hève, près de New-Dublin, l'île aux Hérons et le port Razoir (Roseway), près de Shelburne. Le 13, il mouillait dans le passage de Bacareau (Barrington Harbour), qui sépare l'Acadie de l'île du Cap-Sable, ainsi nommée bien que cette pointe se trouve dans un îlot attenant. Chabert détermina les positions du cap et des cinq îles des Loups Marins (Seal Islands), puis, jusqu'au 1er juillet, il dressa la carte hydrographique de ces parages, avant

de revenir par la même route à Louisbourg. A son arrivée dans ce port, il y trouva l'ordre de revenir au plus tôt en Europe, et se hâta donc de terminer son œuvre. Il avait déjà constaté que les dimensions données par les cartes d'alors à la côte acadienne étaient de vingt-quatre lieues marines trop fortes, soit près d'un quart en plus de la réalité.

Après quelques jours de repos, il sortit pour la quatrième fois, et se dirigea vers le Nord, le 21 juillet, longeant la côte orientale de cap Breton, si bizarrement découpée. Le 25, il était dans les eaux du cap North, pointe septentrionale extrême de l'île, et le lendemain il débarquait à Saint-Paul. Mais les mauvais temps continuaient : de ce point, il ne put atteindre directement le cap Ray et n'y parvint le 31 du mois qu'après avoir d'abord rétrogradé jusqu'à la baie de Port-Dauphin. La latitude du cap fut fixée à 47° 41′ 1/2 contre 47° 37′ que donnent les cartes actuelles. Continuant la route, le savant navigateur passa le 4 entre Saint-Pierre-et-Miquelon, atteignit le 6 le cap Saint-Mary, et le 11 le port des Trépassés entre les promontoires Freels (alors de Pene) et Race (alors de Raze). Le relevé des latitudes de ces deux derniers points amena une rectification respective de 14′ et de 16′. Le 1er septembre, la goëlette quittait ces parages, et, malgré les vents contraires, regagnait Louisbourg en douze jours. La mission de Chabert était entièrement terminée ; il s'embarqua sur le vaisseau du roi le *Triton* et revit Toulon deux mois après.

En dehors des périodes de guerre, il consacra la plus grande partie de sa vie à rectifier les documents nautiques sur la Méditerranée, et fut attaché dès 1758 au Dépôt des cartes et plans de la Marine. Il était chef d'escadre lors de la Révolution ; il refusa le grade de vice-amiral et émigra en Angleterre où il vécut de 1792 à 1802.

A son retour, il fut nommé membre du Bureau des Longitudes et prit une part active aux travaux de ce corps jusqu'à l'heure de sa mort, bien qu'il eût perdu la vue dès l'année 1800.

Chabert fut membre de l'ancienne Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, et d'un grand nombre d'autres savantes compagnies (1).

(1) Bibliographie. — A : Chabert, *Voyage fait par ordre du roi en 1750 et 1751 dans l'Amérique septentrionale*..... Paris, impr. Royale, 1753, in-4°, cartes. — B : *Biographies et encyclopédies modernes*.

Lazare SIEUVE *(1723-1780)*. — Lazare Sieuve, dont le nom est inconnu parmi nous, mérite assurément de figurer, en dépit de son rôle modeste, dans ce recueil consacré à de courageux et savants explorateurs. Il naquit à Marseille, sur la paroisse des Accoules, le 6 juin 1723, du mariage de Jacques Sieuve, négociant, avec Adrienne Vidio. Se sentant peu de goût pour la profession de son père, que la fortune avait peu favorisé, il entra comme clerc chez un notaire. Mais il quitta bientôt son étude et trouva un emploi dans la maison de commerce de MM. Roux frères. En 1752, — il avait alors 29 ans — il s'embarqua pour l'Amérique à destination de la Nouvelle-Orléans.

Un herbier était pour lui la Toison d'or qu'il ambitionnait de ravir à cette nouvelle Colchide. Mais il n'eut pas le bonheur ni le loisir d'achever l'ample moisson qu'il avait commencée. Il a confirmé et vérifié tout ce que ses prédécesseurs nous ont dit de la Louisiane (1), de la sérénité du climat, de la salubrité de l'air, de la fertilité du sol, du grand nombre et de l'excellence des bois propres à la construction.

Le Mississipi, comme le Nil, a des inondations périodiques. Cette même cause de fécondité en Égypte et dans la Louisiane fit soupçonner à Sieuve une analogie de productions qu'on a reconnu depuis exister dans toutes les régions du globe situées sous la même latitude. Pour s'assurer du bien-fondé de son hypothèse, il sema différentes graines d'Égypte et de Syrie. Le safran bâtard et le coton de Saint-Jean-d'Acre poussèrent à merveille, mais le mastic et la coque du Levant ne donnèrent pas des résultats aussi satisfaisants, probablement parce qu'il n'en eut pas le même soin, jugeant ces deux dernières plantes moins intéressantes que les premières.

Encouragé par ces expériences, Sieuve entreprit d'acclimater des arbres fruitiers d'Europe. Tous lui donnèrent des fruits, même ceux qui ne viennent que dans les régions chaudes, tels que l'olivier, l'amandier, l'oranger et le figuier. Il fit le même essai avec succès sur les plantes potagères et médicinales. Enfin, il reconnut qu'on pouvait tirer de la Louisiane tout ce que l'Égypte fournit, en y ajoutant l'indigo, le coton,

(1) A l'époque de Sieuve, l'on entendait par Louisiane, non seulement la Louisiane actuelle, mais tout le bassin du Mississipi et le Far-West, jusqu'au littoral du Pacifique. Colonisée par les Français, surtout dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, puis et très peu par les Espagnols, possesseurs temporaires, la Louisiane fut cédée aux Etats-Unis par la France, en 1803, au prix de 50 millions.

la cire, le tabac, le suif, la viande salée de bœuf sauvage, l'huile d'ours et les peaux de chevreuil.

Des divers établissements agricoles fondés successivement dans ce pays, celui de M. Paris de Montmartel était le plus considérable. On y récoltait de la très belle soie dont on appréciait fort en France le lustre et la finesse. Sieuve constatait avec étonnement l'abandon d'une industrie si productive dans une région où l'on pouvait se livrer à l'élevage des vers à soie avec beaucoup plus de facilité qu'en Europe. En effet, les forêts abondent en mûriers de toute espèce et leurs feuilles sont préférables à celles de nos pays. Sieuve rapporte qu'en 1751 un naturaliste se rendit compte qu'il étatt possible d'obtenir par an jusqu'à trois éclosions consécutives. Mais l'on ne sut pas tirer parti, malheureusement, de tels avantages. Il en était de même en ce qui concernait les mines de fer, de plomb, de cuivre et d'argent, dont Sieuve avait reconnu les gisements. Aucune n'était exploitée.

Notre sagace concitoyen a étudié, avec le plus grand soin, trente-huit espèces d'arbres fruitiers et de haute futaie qui croissent dans la Louisiane, depuis la pointe de la Hâche en remontant le Mississipi jusqu'à l'Illinois, et dans l'intérieur des terres. Bornons-nous à indiquer ici ceux dont Valmont de Bomare, dans son *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, n'a pas fait mention ou qu'il a inexactement décrits. Ce sont le laurier-tulipier, le sassafras, le cirier et le Tupello autrement dit olivier bâtard. Avec l'huile provenant du fruit de cet arbre, Sieuve avait fait du savon qu'il trouvait supérieur à celui de Marseille. Enfin, parmi les animaux de la Louisiane particulièrement étudiés par notre infatigable compatriote, citons le bœuf sauvage, un quadrupède singulier appelé Apreth par les indigènes, l'oiseau cendré, le papillon de Ciprières (?) et certains scarabées.

L'on ne saurait trop regretter que Sieuve n'ait pas étendu davantage le champ de ses recherches ; homme vertueux et modeste, il n'a pas assez vécu pour son pays, sa famille et ses amis. Il mourut à Marseille, place de Lenche, le 16 janvier 1780 ; il avait épousé (paroisse de la Major), le 5 février 1773, Claire-Marie-Thérèse Patot, fille de feu Joseph, négociant, et de feue Claire Pons.

Le premier ouvrage par lequel Sieuve se fit connaître ne fut pas un timide essai : son *Mémoire sur les Laines* était le résultat d'un travail de vingt années, couronné en 1776 par l'Académie de Bordeaux, qui en avait donné le sujet. Sieuve voulait introduire dans les pays

chauds les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, sans crainte de les voir exposées aux ravages des insectes. Le détail de ses expériences sur les différentes laines de France, d'Espagne et de Turquie, en vue d'arriver à déterminer exactement le ver destructeur, effrayerait le plus laborieux des entomologistes. Elles font honneur à un homme qui n'était pas animé par la seule curiosité, mais par le noble désir d'être utile à notre industrie nationale.

Sieuve subit le sort réservé aux hommes célèbres ; il eut des envieux et même des ennemis. On l'attaqua vivement dans un écrit intitulé *La Fille Auteur* ; mais les lettres que lui adressa à cette occasion M. de Montaigne, secrétaire-perpétuel de l'Académie de Bordeaux, le vengent pleinement. C'est un éloge non suspect de sa découverte dont il ne put malheureusement tirer aucun parti. On lui objecta qu'en fait de consommation d'ouvrages manufacturés, les moyens de conservation ne devaient pas être pris en considération dans l'intérêt des fabricants, bien que le consommateur préfère et par cela même paie plus cher l'étoffe qui dure le plus.

Le mémoire de Sieuve resta à l'état de manuscrit ; il fut précieusement conservé par sa veuve (morte le 12 janvier 1789, âgée de 34 ans), qui refusa de le vendre à des étrangers, malgré des offres pressantes et réitérées dont l'acceptation aurait eu pour résultat de procurer à sa famille une plus grande aisance.

En 1769, Sieuve présenta à l'Académie des Sciences de Paris un *Mémoire sur les moyens de préserver les olives de la piqûre des insectes*, et où se trouvait l'exposé d'un procédé permettant de faire avec un moulin domestique une huile plus pure et plus abondante que celle qu'on obtenait communément en Provence de l'olive et du noyau écrasés ensemble. L'Académie donna l'approbation la plus flatteuse à cet intéressant ouvrage.

L'année suivante, Sieuve soumit à cette même Académie un nouveau mémoire sur les avantages que la Provence pouvait recueillir d'une soie abondante et argentée provenant de la filature d'une chenille qui vit sur les pins. Le savant Le Monnier lui fit part du grand intérêt que l'Académie avait apporté à cette communication. Vers la même époque, Sieuve s'était livré à l'étude de la fabrication du savon et avait cherché le moyen d'utiliser les cendres de nos savonneries.

L'Académie de Marseille n'accueillit pas son *Mémoire sur le*

Figuier ; elle ne le jugea pas même digne de l'impression. Affligé de ce jugement, Sieuve en appela à l'Académie de Paris, laquelle approuva et couronna son mémoire.

En 1774, année néfaste pour les négociants marseillais, Sieuve s'associa avec un fabricant de chandelles. Il avait trouvé le secret d'en faire de très blanches et de très dures. Il démontrait par ses expériences sur le suif les avantages que le commerce de nos colonies d'Amérique ne manquerait pas de retirer de son nouveau procédé. Il écrivit, en 1776, pour ces mêmes colonies, une notice sur les moyens de détruire les fourmis qui ravagent les plantations. D'autres savants mémoires sont dus à la plume de notre infatigable concitoyen. Il avait formé un très bel herbier de Provence et fait un recueil de dessins représentant des monuments antiques. Tout cela a été dispersé (1).

(1) Bibliographie. — Guys, Eloge historique de Lazare Sieuve (*Marseille ancienne et moderne*, 1786, pp. 152-188).

CHAPITRE VIII

XVIIIe SIÈCLE : D'ENTRECASTEAUX

Le chevalier Joseph-Antoine BRUNI D'ENTRECASTEAUX (*né au château d'Entrecasteaux (Var); 1739-93*). — Il ne saurait être question, dans une brève notice conforme au plan de cet ouvrage, de présenter sous ses multiples aspects la grande figure de l'amiral Bruni d'Entrecasteaux, de montrer en lui le politique, l'économiste, l'administrateur, le diplomate et le soldat. Ce but a déjà été atteint par le baron Hulot, l'éminent secrétaire général de la Société de Géographie, dans l'étude substantielle qu'il a publiée lors du Centenaire de notre héros provençal. On doit se borner, ici, à résumer ses voyages, dont le public ne connaît guère que le second, entrepris à la recherche des débris de l'expédition de La Pérouse. C'est là une de ces injustices consacrées par le temps qu'on relève trop souvent, dans l'histoire, au détriment des hommes célèbres.

Nous citerons donc, au moins, au point de vue géographique sa navigation de Pondichéry à Canton par les Moluques avec retour direct. Après avoir pris part comme enseigne à la guerre de Sept ans, d'Entrecasteaux commanda successivement le *Majestueux* et le *Puissant* dans la lutte pour l'indépendance des États-Unis. A la paix de 1783, il était directeur adjoint, sous Fleurieu, des ports et arsenaux ; puis, au bout de deux ans, il fut nommé commandant de la station navale de la mer des Indes. En rejoignant son poste par une nouvelle route, il releva exactement la position des bancs Saya et Saint-Michel. L'année suivante, il exécuta son voyage de l'Inde en Chine à contre-mousson. Cet exploit lui valut en France, auprès du roi et dans tous les milieux spéciaux, une réputation telle que, peu après, Louis XVI

et l'Assemblée se trouvèrent d'accord pour le désigner comme chef de l'expédition qui l'a immortalisé.

Il s'agissait cette fois de pénétrer jusqu'à Canton, pour revendiquer des créances françaises sur les commerçants locaux, sans éveiller l'attention de l'Angleterre qui dominait absolument dans ces mers et détenait pour ainsi dire la totalité du trafic sino-européen. D'Entrecasteaux partit dans la saison défavorable, avec une escadrille composée de la *Résolution*, battant son pavillon, et de la *Subtile* sous les ordres de La Croix de Castries ; il supposait ne pas rencontrer de navires anglais à cette époque de l'année. Le point initial était Trinquemale dans l'île de Ceylan, alors possession hollandaise, et la première escale fut Batavia. Le commandant devait s'y documenter sur la route que n'avait encore prise aucun vaisseau français, et sur les chances de réussite que pouvait comporter la situation des affaires en Chine. Le premier résultat ne fut atteint qu'imparfaitement, les cartes néerlandaises étant très inférieures à l'opinion qu'on s'en faisait au dehors.

Les vaisseaux atteignirent pourtant Macao en 68 jours. D'Entrecasteaux, au sortir de la mer de Java, remonta le détroit de Macassar, mais à l'extrémité, une tempête du Nord-Est l'empêcha de s'élever à la hauteur de Gilolo : il fallut se rabattre, en contournant le nord de la Grande Célèbes, dans le canal situé entre ces deux iles, et le redescendre, le cap au Sud, pour se porter ensuite à l'Est sur le détroit de Dampier. De ce point, l'escadrille décrivit au milieu des plus grands dangers, surtout la nuit, une courbe dont le sommet s'approche de l'Archipel des Mariannes, et qui se termine au bras de la mer entre Formose et Luçon. Sans qu'on puisse préciser si les navires prirent le canal de Baschi ou celui de Balintang, ils étaient désormais dans la mer de Chine et parvenaient à Macao le 7 février 1787. On ignore quel fut le résultat économique de l'expédition et l'on manque de documents sur le retour qui s'effectua le long des côtes d'Haï-Nan, de l'Annam, des deux rivages est et ouest de la presqu'île de Malacca, et directement du détroit de ce nom à Ceylan. D'Entrecasteaux rectifia en route diverses erreurs de la carte de Dalrymple, et conçut, sans trouver d'appui en haut lieu, le plan d'établissements à créer en Indo-Chine. Au point de vue purement utilitaire. il reconnut que l'itinéraire n'est pas pratique à cause des iles et des écueils qui encombrent la route, et de la trop grande fréquence des brumes dans ces parages.

Rentré à Pondichéry, il reçut avis de sa nomination au poste de gouverneur des îles de France et de Bourbon. Sa frégate la *Résolution* l'y ramena en octobre 1787. Il séjourna près de trois ans dans la colonie; une correspondance des plus importantes prouve avec quel sérieux, quel dévouement il s'était voué à une tâche toute nouvelle pour lui et qui paraît avoir été des plus pénibles à remplir. 1790 vit le terme de son exil, et le fidèle serviteur du roi débarqua à Brest au moment où la Révolution ébranlait déjà de toutes parts l'édifice monarchique.

D'Entrecasteaux n'était pas de ceux qui avaient profité des abus du régime expirant. Sa fortune était médiocre, et il n'avait commandé en chef un vaisseau qu'à quarante ans passés, après être resté fort longtemps dans les grades inférieurs. S'il avait obtenu des postes en vue, c'était aux approches de la cinquantième année, et, à dire vrai, ils étaient dangereux, difficiles, et peu lucratifs pour un honnête homme comme lui. Il n'est pas aisé de deviner le rôle qu'il eût joué dans le grand drame s'il était resté en France; d'ailleurs, pour la première fois, les circonstances le favorisèrent.

Le 9 février 1791, l'Assemblée Nationale décrétait que le Roi serait prié d'envoyer une expédition à la recherche de La Pérouse, dont on n'avait plus de nouvelles depuis un an. Quatre mois après, d'Entrecasteaux, alors commandant du *Patriote*, recevait du Ministre de la Marine avis de sa nomination en qualité de chef de cette expédition, composée des deux flûtes la *Recherche* et l'*Espérance*; il était créé contre-amiral, avec liberté absolue dans le choix de ses collaborateurs. Enfin Louis XVI dressait lui-même le mémoire qui devait servir d'instructions au hardi navigateur, tout en l'autorisant à y introduire les modifications indispensables le cas échéant.

Voici les grandes lignes de l'itinéraire :

1° Faire voile de Brest au cap de Bonne-Espérance, relâcher à Madère ou à Ténériffe, et aux îles du cap Vert ;

2° Après une escale au Cap, assez longue pour remettre les navires en parfait état, aller de ce point à la terre de Leeuwin (Australie occidentale) en passant par les îles, aujourd'hui françaises, d'Amsterdam et de Saint-Paul ;

3° Suivre la côte de Nuyts (littoral sud de l'Australie occidentale) d'abord jusqu'aux îles Saint-François et Saint-Pierre, entre 130° et 135° long Est (Archipel de Nuyts) dans la partie déjà relevée par les

Hollandais ; puis continuer aussi loin que possible dans la région inconnue (littoral de l'Australie Méridionale et de Victoria) jusqu'à l'extrémité sud de la Terre de Van-Diemen qu'on croyait alors unie au continent austral ;

4° Après une relâche sur la côte orientale de Van-Diemen, se porter par le nord de la Nouvelle-Zélande sur l'archipel Tonga ; puis sur la Nouvelle-Calédonie pour en prolonger la côte sud-occidentale, et ensuite sur les îles Salomon, l'archipel de la Louisiade et le sud de la Nouvelle-Guinée ;

5° Passer le détroit de Torrès, visiter le golfe de Carpentarie, puis les côtes septentrionales et occidentales de l'Australie, alors dénommées terres d'Arnheim, de Van-Diemen (qu'il ne faut pas confondre avec l'île), de Wyt, d'Eendracht et d'Edels, en revenant à la terre de Leeuwin.

Le voyage proprement dit s'arrêtait là et d'Entrecasteaux devait revenir en Europe par Batavia et Port-Louis (île Maurice). Au cas où l'expédition rencontrerait La Pérouse dès le début des opérations, l'*Espérance* serait mise à sa disposition pour le ramener à l'Ile de France ; mais si les recherches étaient déjà depuis longtemps en cours, les survivants seraient répartis sur les deux flûtes pour y rester jusqu'à la fin du voyage.

Il est regrettable de dire que le matériel mis à la disposition de l'amiral était des plus défectueux, bien que notre marine n'eût jamais été aussi florissante. Le narrateur lui-même désigne les navires par le nom de frégates; mais la *Recherche* et l'*Espérance* n'étaient en réalité que des bâtiments de transport, du type qu'on appelait, alors, flûtes et, plus tard, corvettes de charge. C'étaient en outre de petits échantillons du modèle, car la moyenne était de 800 tonneaux et elles n'en jaugeaient pas 500. L'armement se composait pour chacune de six canons et de deux caronades.

Mais le personnel était d'une tout autre valeur. Bien que chaque unité n'eût que 92 hommes d'équipage, elle était commandée par un capitaine de vaisseau : la *Recherche* par d'Hesmivy d'Auribeau, capitaine de pavillon de l'amiral et l'*Espérance* par Huon de Kermadec. Parmi les cinq lieutenants de vaisseau qui servaient à bord de la première on relève le chevalier de Rossel qui, sous l'Empire, publia la relation du voyage avec atlas et observations astronomiques, puis devint plus tard directeur général du dépôt des cartes et plans, membre

l'Institut et du bureau des longitudes. Avec lui se trouvait le futur vice-amiral Willaumez, que le gouvernement de juillet créa comte et pair de France, après une belle carrière maritime ; c'est lui qui initia aux sciences nautiques le jeune prince de Joinville. Le plus connu des lieutenants de l'autre navire est Malo de la Motte du Portail. Jurien de la Gravière, alors âgé de 19 ans, était au nombre des enseignes. Quant aux savants, qui firent la campagne, ce furent l'hydrographe Beautemps-Beaupré ; les naturalistes La Billardière, Deschamps, Riche et Ventenat ; le géographe Jouvency; le P. Pierson, astronome ; Piron, dessinateur et La Haye, botaniste. La plupart de ces noms se passent de commentaires.

* * *

Nous allons suivre maintenant le journal de l'Amiral, tel qu'il a été publié par le Chevalier de Rossel.

L'escadrille, partie de Brest le 29 septembre 1791, relâcha six jours à Ténériffe et entra dans la baie de la Table (colonie du Cap) le 17 janvier 1792, pour y séjourner un mois. C'est là que parvint à d'Entrecasteaux la lettre du commandant de la station navale de la Mer des Indes, l'informant que d'après des renseignements d'origine anglaise et hollandaise, La Pérouse avait dû naufrager sur une des îles de l'Amirauté (par 2° lat. S. et 145° long. E.) au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée : une partie de l'équipage avait survécu, croyait-on, à la catastrophe. Mais, par hasard ou par mauvaise volonté, le Commodore Hunter qui, venant de ces régions, aurait pu confirmer ou infirmer ces vagues indications, quitta la baie de la Table où il relâchait, deux heures après l'arrivée des Français, sans avoir communiqué avec eux. Le fait est d'autant plus étrange qu'on sait l'excellent accueil que les Anglais reçurent en France au lendemain de la paix de Versailles.

L'amiral sortit le 16 février de la rade et doubla le 19 le cap des Aiguilles. De ce point à la baie Delagoa, il longea la côte sans s'en éloigner de plus de huit lieues; puis il fit mettre le cap à l'Est, traversant ainsi l'Océan au sud du Canal de Mozambique, de sorte que le 5 mars, il était sur le méridien du cap Sainte-Marie (Madagascar) et, le 28, en vue de l'île d'Amsterdam, que ravageait un incendie effrayant.

Ses navires étaient trop mauvais marcheurs pour pouvoir, avant le renversement de la mousson, arriver directement, par les Moluques

et le nord de la Nouvelle-Guinée, aux îles de l'Amirauté qu'il voulait visiter quand même, sans être pourtant convaincu de la véracité des renseignements parvenus au Cap.

Il se dirigea donc toujours à l'Est pour contourner le continent austral d'après ses instructions. Le vent soufflait grand frais de l'Ouest et lui permit d'atteindre, en moins d'un mois, le rocher Mewstone au sud de la Tasmanie (20 avril). On ne connaissait alors sur ce point que le golfe des Tempêtes (Storm-Bay) avec la baie de l'Adventure ; et l'on croyait que celle-ci faisait partie du littoral tasmanien.

L'expédition fit reconnaître la côte par ses chaloupes et pénétra dans un havre d'une sûreté absolue, au sein d'une région couverte d'une épaisse verdure, abondante en gibier et en eau d'une qualité excellente ; la mer était aussi très poissonneuse. C'est la baie de la Recherche, à l'entrée du canal d'Entrecasteaux. On y séjourna jusqu'au 28 mai ; les naturalistes recueillirent d'amples collections, et Beautemps-Beaupré établit les levés d'une carte détaillée, embrassant les terres comprises entre le South-Cape et l'île Maria, soit de 144° 30' à 146° longitude Est, et de 42° 40' à 43° 35 latitude Sud. On y voit le canal d'Entrecasteaux et ses six ports, séparant de la grande terre l'île qui a gardé le nom de Bruni ; cette dernière île, avec ses cinq indentations, dont deux, la baie de l'Adventure sur le golfe des Tempêtes, et la baie de l'Isthme sur le Canal, ne sont divisées entre elles que par une langue de terre de moins d'un kilomètre de largeur ; la curieuse presqu'île du Nord, entre la rivière de ce nom, qui baigne aujourd'hui Hobart-Town, et la baie du Nord qui rejoint par l'Est celle de Frederik-Hendrikx ; enfin la presqu'île Abel-Tasman, donnée pour une île, avec ses trois caps Raoul, Pillar et Frederik-Hendrikx ; la baie de Marion, et l'île Maria déjà vue par le Hollandais Tasman.

Le 29 mai, après avoir manœuvré près d'une journée entière pour doubler le cap Pillar, les deux flûtes se dirigèrent vers le sud de la Nouvelle-Calédonie, qu'elles atteignirent le 29 juin poussées par un vent continuel du Sud-Ouest, sans qu'aucun incident eût marqué cette traversée. D'Entrecasteaux rectifia d'un quart de degré la longitude indiquée par Cook pour l'atterrissage de l'île des Pins ; mais il reconnut l'exactude du levé des récifs méridionaux de la Grande-Terre. Il courut quelques dangers, dès le début, sur cette chaîne d'écueils et chercha en vain une coupure pour parvenir à l'île princi-

pale. L'état de la mer l'empêcha de reconnaître aucune des vingt-et-une passes portées sur les cartes contemporaines. Le 28 juin, il reconnaissait à distance l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie proprement dite, mais constatait ultérieurement que les récifs se prolongent vers le Nord-Ouest pendant une cinquantaine de lieues. Il fallut les suivre jusqu'au 3 juillet, puis toute terre disparut, et ce ne fut qu'au bout de six jours qu'on vit le rocher d'Eddystone ou de Narovo dans les Salomon anglaises.

On côtoya ensuite les îles de Bougainville et de Bouka (Salomon allemandes) où les naturels vinrent en pirogue échanger leurs armes contre des articles de pacotille européenne. Le détroit entre ces deux terres ne put être relevé et l'amiral, pressé de trouver de l'eau et des vivres frais, poursuivit sa route vers le cap Saint-Georges, extrémité Sud de la Nouvelle-Irlande (Nouveau-Mecklembourg), dans l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, aujourd'hui Bismarck. Il y fit escale du 17 au 24 au Havre-Carteret, à trois lieues de mer au nord-ouest de l'éphémère colonie de Port-Breton.

Après une navigation que la violence des courants rendait souvent pénible, D'Entrecasteaux se trouva le 28 juillet près des îles de l'Amirauté, où, prétendait-on, s'étaient déroulées les scènes de la catastrophe de La Pérouse ; il se dirigea d'abord sur Jesu-Maria qu'il put observer à une demi-lieue, sans débarquer, parce que la mer était trop dure pour les canots. Les sauvages, pour le même motif, ne mirent pas leurs pirogues à l'eau. Néanmoins, après avoir fait le tour de l'île, tout le monde à bord fut convaincu qu'elle n'avait pas été le théâtre du naufrage, et l'expédition se dirigea à l'Est-Nord-Est vers La Vendola (Kreis-Insel).

Cette petite terre n'a que trois milles de tour : elle était alors couverte de cocotiers et relativement peuplée. Les naturels, quand les flûtes furent à proximité du rivage, firent à nos marins des signes d'amitié, et deux canots pourvus d'objets d'échange se dirigèrent vers eux ; malheureusement, à cent mètres de la côte, une barrière de récifs les arrêta. Cent cinquante indigènes accoururent vers les embarcations, soit à la nage, soit en suivant les rochers et l'on procéda à des opérations de troc. Mais elles ne rapportèrent aucun vestige d'armes, d'outils ou d'effets européens, et faute d'interprète, il fallut remettre à la voile sans avoir obtenu de renseignements. C'était le 29 juillet. Les jours suivants se passèrent sur la côte Nord de la

grande île du groupe, aujourd'hui Taui : il se fit de nouveaux échanges avec les natifs qui entouraient la *Recherche* et l'*Espérance* sur leurs pirogues d'une merveilleuse rapidité. Les résultats furent toujours négatifs et l'amiral décida de se porter à l'Ouest. Le 2 août, il était dans les eaux des Hermitanos ou des Anachorètes, maintenant groupe de Lup ou d'Agomes, par 1° 30′ latitude Sud et 143° longitude Est environ pour l'îlot du Nord-Est. Le lendemain il relevait les Iles-Basses ou de l'Echiquier, et le 4 les îles du Rour et Matty ; puis une semaine s'écoula en louvoyant hors de vue de toute terre. Ce n'est que le 12 que les vigies aperçurent le groupe des Schouten, jetée naturelle au nord du vaste golfe du Geelvinck, dans la Nouvelle-Guinée.

Les côtes de cette grande ile ne se montrèrent que le 15, par une embellie.

D'Entrecasteaux n'essaya pas d'opérer une descente sur le littoral. Le 19, il passait au large du cap le plus septentrional, celui de Goede Hoop (Bonne-Espérance), dont il corrigea la position sur les cartes. Quatre jours se passèrent encore en vue de la terre des Papous, et, le 23 août, la flottille ne pouvant forcer le canal entre la grande île et celle de Sallawatty, à cause des vents, prit le détroit de Sagewien, entre cette dernière et Batenta, pour pénétrer ainsi dans l'archipel des Moluques. Dès lors, la navigation fut contrariée par les calmes et les courants; en cinq jours, on fit à peine douze milles; et, pour contourner la côte occidentale de Céram, il ne fallut pas moins d'une semaine entière. Enfin, le 5 septembre, l'expédition mouillait devant Amboine, le chef-lieu des possessions hollandaises ; elle n'en repartit que le 13 octobre.

Traversant alors du Nord au Sud la mer de Banda, elle relevait, le 19, l'îlot de Kissa, au nord de Timor, longeait cette grande île pendant trois jours sans y atterrir et prenait le large pour se diriger vers la Nouvelle-Hollande ; mais les vents du Sud-Est la rejetèrent vers l'Occident, et l'amiral renonça à se porter sur la baie Sharks. Les dernières terres aperçues furent Savou (25 octobre) et Sandelbos (27). On ne vit pas les Trials, dont la proximité était signalée par des myriades d'oiseaux (14 novembre). Sur le 30e parallèle S. le point extrême de la route vers l'Ouest fut atteint par 97° environ longitude orientale. Dès lors, le vent sauta, fraîchit bientôt et put mettre le cap sur le promontoire de Leeuwin (23 novembre) fut en vue le 5 décembre, à sept lieues au Nord-Ouest environ.

L'amiral commença, dès lors, à suivre la côte à une faible distance; il donna son nom à la pointe située au Sud-Est du cap Leeuwin. Le 6, il passait, sans pouvoir y entrer à cause du mauvais temps, devant la baie de Kings-Georges-Sound, découverte l'année d'avant par Vancouver, puis il continua à longer le littoral dans la direction du Nord-Est. Mais, le 9, une tempête l'obligea à relâcher dans la baie de l'Espérance, après avoir traversé, non sans peine, le groupe occidental de l'Archipel de la Recherche. (Les Anglais n'ont pas modifié ces deux noms).

L'expédition y séjourna jusqu'au 17 décembre, bien qu'on trouvât peu d'eau sur la côte. Les hydrographes firent la carte de la région ouest de l'archipel, ainsi que du littoral qui s'étend en face ; les naturalistes pénétrèrent à quelques lieues dans l'intérieur, où Riche manqua s'égarer et périr ; nulle part les indigènes ne se laissèrent approcher. Pendant cette relâche, la pêche et la chasse aux oiseaux apportèrent un peu de variété dans le menu des explorateurs ; mais, comme on l'a déjà dit, l'eau était si rare, que l'amiral dut renoncer à réaliser un approvisionnement suffisant pour longer tout le littoral sud de l'Australie, ce qui lui aurait permis de reconnaître le détroit de Bass. On verra qu'il ne put, au contraire, dépasser la région déjà vue par les Hollandais, jusqu'au 130° de longitude Est.

Du 17 au 24, il fit explorer le vaste archipel de la Recherche, sans pouvoir, à cause de l'état du ciel et de la mer, relever tous les îlots e tous les récifs qui s'étendent sur 250 kilomètres environ ; puis les navires entrèrent dans l'immense échancrure arrondie que les cartes modernes appellent Great Australian Bight ; pendant trois jours, ils rangèrent du 122° au 124° Est une falaise monotone dont l'approche paraissait des plus dangereuses. C'est en arrière que s'étend la zone que les maîtres du pays nomment « Hampton Table Land ». Ensuite la côte devint très basse, tout en restant absolument uniforme ; et cette navigation assez pénible et sans intérêt se prolongea jusqu'au 2 janvier 1793, jour où l'on dépassa le 129e degré de longitude Est au fond de la Grande-Baie.

A cette date, le capitaine Huon de Kermadec avisa son chef hiérarchique de la pénurie d'eau dont on souffrait à bord de son bâtiment, bien qu'il eût rationné le précieux liquide, supprimé le pain frais et cessé toute distribution de boissons antiscorbutiques. En dépit de ces mesures, il ne restait plus que trente barriques pleines. De plus,

l'*Espérance* avait subi des avaries qui ne permettaient pas de tenir longtemps la mer. L'amiral dut renoncer à pousser jusqu'aux îles Saint-François et Saint-Pierre (archipel de Nuyts) et laisser aux explorateurs de l'avenir la gloire de découvrir cette côte de l'Australie du Sud et de Victoria, où florissent aujourd'hui des États plus riches et plus civilisés qu'une grande partie de l'Europe. Il eut, en tournant brusquement vers le Sud, l'intuition que les courants, qui le drossaient vers l'Ouest, devaient provenir d'un détroit séparant le continent australien de la Tasmanie, et il se proposa de remonter plus tard à la pointe Hicks, probablement le Ram Head au Sud-Ouest du cap Howe, dans la Nouvelle-Galles.

A partir du 37° latitude Sud, on put mettre le cap presque droit sur la côte méridionale de la Tasmanie ; le 18 janvier, on aperçut la terre à un degré environ au nord du cap South-West, soit vers Rocky-Point. Le lendemain, la pointe était doublée et le 21 janvier, les flûtes entraient dans le port du Sud, au fond de la baie de la Recherche, où s'élève aujourd'hui la ville de Ramsgate. État-major et équipages purent s'y reposer un mois et s'y rétablir après tant de privations, bien que les plantes potagères d'Europe semées l'année précédente n'eussent donné que quelques feuilles. D'Entrecasteaux eut l'occasion d'entrer en relations avec les sauvages qu'il trouva très doux. Il fit relever, par des canots, divers détails du littoral négligés lors de la première relâche. Néanmoins, le mauvais temps ne permit pas de s'approcher assez de l'isthme initial de la presqu'île Abel Tasman, et la carte établie porta cette terre comme une île.

Le 21 février, l'expédition sortait du canal d'Entrecasteaux par l'extrémité septentrionale, mais les vents l'empêchèrent de dépasser le cap Pillar et l'obligèrent à séjourner de nouveau à la baie de l'Adventure. Les Français y recueillirent une provision d'eau abondante, et firent des pêches merveilleuses qui fournirent trois mois de poisson salé. En revanche, ils ne trouvèrent que des traces des plantes d'Europe introduites lors de leur passage par les compagnons de l'illustre Cook : seul un pommier atteignait cinq pieds ; « il était languissant et ne promettait pas de vivre longtemps ». Or on sait qu'aujourd'hui la Tasmanie est le premier pays du monde pour l'exportation des pommes de dessert.

Le 27 février, l'Amiral quittait cette grande île. Le vent qui soufflait du Sud lui aurait permis de remonter la côte orientale jusqu'à la

pointe Hicks, en Australie, comme il en avait conçu le projet deux mois auparavant : mais il jugea qu'il était trop loin des parages où l'on pouvait retrouver La Pérouse, et perdit, pour la seconde fois, l'occasion de découvrir le détroit de Bass. La traversée de la baie de l'Adventure à la Nouvelle-Zélande n'offrit rien de remarquable. « C'est la première, dit le narrateur, où nous n'ayons pas éprouvé de contrariété. »

Le 4 mars, l'expédition rangeait à trois lieues à bâbord le petit groupe des Trois Rois, à soixante-quinze kilomètres au Nord-Ouest du cap Maria Van Diemen ; puis elle passa au large de l'extrémité de la grande île septentrionale — l'ancienne Ikanamawi. De ce cap au cap North, dont la position fut calculée astronomiquement, quelques pirogues indigènes vinrent échanger contre la pacotille ordinaire d'excellentes lignes de pêche, des nattes, du poisson, des armes et des colliers formés en partie d'os humains. Les flûtes continuèrent dans la direction du Nord-Est pour se rendre aux îles Tonga par une route nouvelle. Les 15, 16 et 17, les Français découvraient au Sud et au Nord des îles Curtis et Macaulay, déjà portées sur la carte anglaise, le rocher de l'Espérance et l'île Raoul, où l'on ne put débarquer faute de mouillage. Le nom d'archipel Kermadec fut donné à l'ensemble et Beautemps-Beaupré en dressa la carte. Cet archipel, comme les Tonga, relève maintenant de l'Empire britannique.

Le 22 mars, on signalait Eoa, la plus méridionale des îles des Amis ; et le lendemain, franchissant la passe qui coupe la ceinture de récifs de la terre principale, l'*Espérance* et la *Recherche* mouillaient dans le havre de Tonga-Tabou.

Les relations avec les indigènes ne furent pas excellentes. Cependant, grâce à la bonne volonté des chefs, dont l'un voulait même suivre l'expédition, on put procéder à beaucoup d'échanges avantageux. Les vivres étaient d'une abondance extraordinaire, surtout les porcs et la volaille, les cocos, les ignames, les bananes et les cannes à sucre. Quand aux renseignements sur La Pérouse, on n'en put obtenir ; tout au plus fut-il possible de comprendre qu'il n'avait pas abordé dans l'Archipel. Les savants et les officiers firent d'importantes observations astronomiques, ainsi qu'une carte du havre de Tonga-Tabou, seule île visitée par les explorateurs. Le 9 avril, l'Amiral mettait à la voile dans la direction de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire franchement à l'Ouest en suivant à peu près le vingtième parallèle austral.

Le 15, on aperçut à tribord Erronan et à bâbord Annatom, dans la partie méridionale des Nouvelles-Hébrides ; l'on vit aussi le volcan de l'île Tanna, en pleine éruption. Deux jours après, sans une habile manœuvre de l'officier de quart, la *Recherche* venait se perdre, au petit jour, sur les récifs d'une terre basse qui n'existait pas sur les cartes, au Nord-Est des Loyalty. On reconnut qu'il y avait là trois îles minuscules entourées de brisants, et l'Amiral leur donna le nom de Beaupré. Dans le courant de l'après-midi, les côtes de la Nouvelle-Calédonie étaient en vue, et les navigateurs distinguaient de belles cascades qui se détachaient sur la verdure puissante des montagnes. La mer était mauvaise, et il ne fallut pas moins de quatre jours de manœuvres pour pénétrer dans le havre de Balade, où Cook avait relâché en 1774. L'*Espérance* échoua même un instant, mais cet accident n'amena pas d'avaries sérieuses ; et, au bout de quelques heures, l'équipage réussit à la remettre à flot. D'Entrecasteaux accorda un nouveau repos à ses vaillants compagnons et stationna dans ces eaux calmes jusqu'au 9 mai. Les indigènes étaient d'effrontés voleurs qui ne commencèrent à respecter les Européens qu'après avoir constaté à leurs dépens la puissance des armes à feu. Ils ne se cachaient pas pour faire des repas de chair humaine sous les yeux des nouveaux venus, et s'en excusaient du reste en disant qu'on ne mangeait que les ennemis tués à la guerre. Une meilleure raison eût été l'extrême pauvreté du pays qui produisait à peine quelques racines comestibles ; les habitants, d'une maigreur squelettique, étaient fréquemment réduits à la géophagie, fait qui fut contrôlé de visu par de nombreux témoins. Si les vivres étaient introuvables, l'eau était loin de se présenter en qualité suffisante : l'aiguade naguère utilisée par Cook était complètement à sec, et une seconde, qu'on avait découverte, ne fournissait que huit à neuf tonneaux par jour.

C'est dans cette escale que mourut le capitaine de vaisseau Huon de Kermadec, commandant de l'*Espérance*, après avoir lutté deux mois contre une maladie implacable. Il fut remplacé par le capitaine de pavillon d'Hesmivy d'Auribeau auquel succéda M. de Rossel.

L'expédition reprit encore la mer sans avoir obtenu aucun renseignement sur la catastrophe de La Pérouse, et le hasard voulut que cette fois elle se portât tout droit sur l'archipel où reposaient sous les flots les débris de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*.

Après avoir longé les grands récifs de Cook et les îles Huon

D'Entrecasteaux mit le cap au Nord-Nord-Est, jusqu'à la hauteur des dernières terres septentrionales des Nouvelles-Hébrides, qu'il laissa à plus de vingt lieues marines à tribord. Au delà de ce point il continua directement vers le Nord ; et, le 19 mai au matin, il était dans les eaux de l'archipel Santa-Cruz.

Trois îles apparurent d'abord : on calcula que c'étaient Santa-Cruz au Nord, Lord Edgecombe et Ourry, à l'Est. On en observa peu après une quatrième au Sud des précédentes. Ici, nous croyons devoir citer le texte lui-même : cette terre si rapprochée n'était autre, en effet, que Vanikoro, où vivaient peut-être encore La Pérouse et ses compagnons — au moins quelques-uns d'entre eux.

« L'île que nous avions relevée à l'Est 32° Sud n'avait pas été « aperçue par Carteret ; nous l'appelâmes île de la Recherche ; nous la « vîmes dans un si grand éloignement que nous ne pûmes la placer « sur nos cartes avec précision ; on a cependant déterminé sa latitude « et sa longitude, et elle doit être, à quelques minutes près, par 11°40' « de latitude, et par 164°25' de longitude. . . (1) Le vent fut si faible et la « mer si houleuse que nous ne pûmes nous approcher de l'île Santa-« Cruz de toute la journée. Le 20, à la pointe du jour, nous étions « encore à quatre ou cinq lieues de cette île. Je fis gouverner sur une « pointe qui nous paraissait former l'entrée d'un golfe où l'on aurait « pu se mettre à l'abri des vents d'Est, lesquels sont les vents domi-« nants de ces parages. *Je me proposais d'aller mouiller dans ce golfe « pour y prendre des renseignements sur M. de La Pérouse, mais le vent « empêcha de le reconnaître avant la nuit.* Nous vîmes dans l'après-« midi, une pirogue qui était à plus de trois lieues de terre..... Sur « les cinq heures du soir, étant environ à un mille du rivage, nous « aperçûmes cinq ou six pirogues qui venaient vers nous, mais elles « n'accostèrent pas les frégates, et retournèrent à terre... On sonda à « un tiers de mille au large, et on fila cent brasses sans trouver fond. « Le 21 à cinq heures et demie du matin, je fis gouverner sur la pointe « avancée près de laquelle j'avais espéré de trouver un mouillage. « L'*Espérance* me demanda par un signal d'envoyer un canot pour « sonder. J'y consentis et fis mettre en même temps à la mer le grand « canot de la *Recherche.* »

Les navires sont alors entourés par des pirogues portant chacune deux ou trois hommes qui font quelques échanges avec l'expédition,

(1) La latitude est exacte ; la longitude est de 164° 37 1/2.

pendant que les canots partent en reconnaissance sous les ordres du futur amiral Willaumez. Ils reparaissent à dix heures sans avoir trouvé de mouillage ; ce qu'on avait pris pour une baie n'était que le canal qui sépare les îles Howe et Santa-Cruz. Les compagnons de Willaumez avaient été attaqués, tandis qu'ils faisaient pacifiquement de leur côté des échanges avec les sauvages répartis dans une vingtaine d'embarcations, mais un seul coup de fusil mit les agresseurs en fuite et une pirogue resta au pouvoir des Français.

Le 22 et le 23, les flûtes firent le tour de l'île. Sur la côte orientale, on aperçut plusieurs naturels auprès d'un petit hameau. L'Amiral fit mettre en panne en face de ce point. Quelques barques se détachèrent du rivage, mais se tinrent à distance; il fallut envoyer au devant d'elles les canots de la *Recherche* et de l'*Espérance*. De nouveaux échanges s'opérèrent ; les commandants avaient l'ordre d'examiner si les habitants n'avaient pas quelques marchandises européennes pouvant provenir des bâtiments naufragés. La fatalité voulut que ces natifs n'en eussent point: ils n'offrirent que des colliers formés en partie de verroteries anglaises, et une hache dont le fer était un morceau de cercle de barrique. Certes, ces indices étaient insuffisants; aussi les canots rejoignirent leur vaisseau respectif sans avoir tenté un débarquement que la structure de la côte rendait fort difficile.

Le but principal de l'expédition était définitivement manqué. Vanikoro ne devait livrer son secret que trente-cinq ans plus tard.

Le 25 mai, l'escadrille mettait à la voile pour les îles Salomon. Elle longea le littoral méridional de San Cristoval (Bouro), dépassa au Nord-Ouest le cap de la Recherche, poussa jusqu'à l'île des Contrariétés et se trouva, le 31, en vue du cap Henslow sur la côte de Guadalcanar. Trois jours furent encore perdus en vue de cette terre ; ensuite, après avoir baptisé du nom de Cap de l'Espérance une pointe située au Nord-Ouest, l'Amiral passa, toujours sans faire escale, au sud du petit archipel de Marsh (ou de Paouwou) et des caps Pitt et Nepean dans le groupe de la Nouvelle-Georgie, où il n'aperçut pas la fameuse Baie Blanche. Le 6 juin, il virait au Sud, recoupait la route de l'année précédente et la suivait à peu près en sens inverse pendant trois fois vingt-quatre heures. Alors par 11°20' environ de latitude Sud et 154°40' de longitude Est, il fit mettre le cap à l'Ouest et se dirigea sur l'archipel de la Louisiade et sur les côtes orientales de la Nouvelle-Guinée, région presque entièrement inconnue à l'époque au-delà du golfe de Huon.

Le 11, on aperçut le cap Délivrance, dans l'île Duba, la première des Louisiades en venant de l'Est : elle reçut le nom de Rossel. Le surlendemain, on releva les deux lignes de récifs entourant la lagune de quinze lieues de long, qui garde la même dénomination. Le même jour, on rangeait à bâbord Iena, que les Français appelèrent Piron ; puis Panatinani, qui devint Joannet ; et le groupe des Kimuta, depuis îles du Renard. Le 14 et une partie du 15, on navigua dans les eaux de Misima, ou île de l'Eruption (Saint-Aignan) dont les hydrographes dressèrent la carte, au moins pour les côtes de l'Est et du Nord ; il en fut de même pour l'île Deboyne. Le 16, près des Bonvouloir, on entra en relations avec quelques indigènes venus en pirogue auprès des navires, mais on n'en put obtenir ni renseignements, ni provisions sérieuses. Le 17, l'expédition arrivait au cap Pierson, dans l'île Duau ou Normanby, la plus au Sud-Est des trois terres principales de l'archipel d'Entrecasteaux. On fit le plan de la côte orientale et de la grande baie Weihnacht (Noël). Deux jours furent perdus en manœuvres difficiles dans les eaux de l'île de Well ou Baputata. Les Français y virent de nombreuses pirogues ; deux d'entre elles se livrèrent un combat, resté indécis. De la terre principale, Moratau (Fergusson), la carte ne comporte que l'Est et le Nord, avec le cap La Billardière, ainsi que pour l'île occidentale, Daouila ou Goodenough — que le détroit de Ward-Hunt sépare de la presqu'île du cap Vogel dans la Nouvelle-Guinée britannique.

Les jours suivants, sans incidents notables, on dépassa le groupe de Kiriwina, qui fut dénommé « Trobriand », et la ligne des îles et des récifs Lusançay. Le 24, d'Entrecasteaux se trouvait en face d'une terre que l'atlas appelle « Ile Riche », et qui, selon toutes probabilités, représente la côte néoguinéenne, près de la frontière des possessions actuelles de l'Angleterre et de l'Allemagne, au nord d'Hollincote-Bay. Dans le golfe de Huon, où il passa trois jours entiers, il ne trouva pas l'occasion d'accoster et repartit vers le Nord. Il doubla le 29 le cap du Roi-Guillaume et atteignit le soir le détroit de Dampier, dans l'archipel Bismarck, entre Rook (Umboï) et la Nouvelle-Bretagne — aujourd'hui Nouvelle-Poméranie.

Du 1er au 10 juillet, l'expédition décrivit une courbe concentrique à la direction des deux grandes terres de l'archipel Bismarck. Sur les côtes de la Nouvelle-Poméranie, au Sud, elle découvrit les îles Françaises et l'île Willaumez. C'est alors que l'Amiral, déjà gravement

atteint du scorbut, dont il souffrait depuis le séjour au havre de Balade, décida de couper au plus court sur Java. Ses équipages étaient épuisés de fatigue ; le vin et la farine étaient avariés, et les provisions de toute nature commençaient à manquer.

C'est à ce moment que s'arrête le journal de d'Entrecasteaux ; la suite est due à M. de Rossel.

Le 11, on revit Vandola, dans l'archipel de l'Amirauté ; le 17, les Anachorètes. L'Amiral paraissait déjà perdu. Les officiers le supplièrent de se séparer de l'*Espérance* qui retardait la marche et de se diriger au plus vite avec la *Recherche* vers l'île de Waigiou, car un séjour à terre pouvait seul le sauver encore. Mais il répéta sans cesse « qu'il ne s'écarterait jamais pour son avantage personnel des « ordres qui lui avaient été donnés dans ses instructions ». Il ajoutait que « les objets d'une utilité générale, et principalement ceux qui « avaient rapport au service de l'Etat, ne devaient pas être sacrifiés à « l'intérêt d'un particulier. »

Il ne céda que le 19 au soir. C'était trop tard.

Dans la nuit il fut pris du délire, les deux chirurgiens majors essayèrent d'un bain comme remède héroïque et désespéré, mais les souffrances du patient ne firent qu'empirer pendant quelques heures. Le 20, à midi, la crise cessait et faisait place à une prostration absolue et à sept heures du soir le vaillant marin rendait le dernier soupir au milieu de la désolation générale.

D'Hesmivy d'Auribeau prit le commandement et fit rendre le lendemain les honneurs militaires et religieux à son prédécesseur. L'expédition continua tristement sa route vers l'Ouest, par Waigiou (août), Cajeli dans l'île Bourou (septembre) et le sud de Célèbes pour atteindre enfin Sourabaya le 27 octobre. Le voyage de découvertes était terminé.

Nous n'avons pas à exposer ici les divisions qui, à la nouvelle des événements de France, éclatèrent entre les survivants ; ni les malheurs qui, par la suite, accablèrent la plupart d'entre eux. Rappelons seulement que le capitaine de Rossel, chargé de rapporter dans notre pays les documents et les collections recueillis en route, tomba aux mains des Anglais qui étaient en guerre avec nous depuis le 1er mars 1793. Au mépris du droit des gens, il fut considéré comme prisonnier de guerre et son trésor scientifique fut envoyé en Angleterre. Nos adversaires profitèrent donc les premiers des résultats du voyage et s'en

servirent surtout pour préparer la découverte et l'annexion de la côte des Etats actuels de Victoria et de South Australia, ainsi que de la grande île de Tasmanie. Bien plus tard seulement, grâce aux efforts de Banks, le gouvernement britannique rendit à la France une partie de ce précieux butin, odieusement arraché à des explorateurs sans défense.

C'est un devoir pour l'auteur de cette brève notice de ne pas la terminer sans s'élever contre l'oubli qui pèse dans la généreuse Provence sur la mémoire d'un de ses plus illustres enfants. On ne trouve une rue d'Entrecasteaux qu'à Aix et à Toulon ; et il n'existe pas même un buste du grand marin sur quelque place publique.

Moins ingrat, le gouvernement a, par deux fois, donné son nom à un navire de guerre de seconde classe. Les Anglais l'ont laissé au détroit, au cap et à l'archipel qu'on a cités au cours du voyage, et qui font maintenant partie de l'Empire britannique. Enfin la Société de Géographie de Paris a naguère célébré son centenaire avec un grand éclat.

Il serait temps que le Midi, si riche en monuments commémoratifs, fût enfin pris d'un remords tardif et fît, pour une gloire nationale, ce qu'il fait, presque journellement, pour des grands hommes inconnus en dehors de leur village ou d'un cénacle aussi fermé qu'imperceptible (1).

(1) Biliographie. — A : De Rossel, *Voyages de d'Entrecasteaux* (comprenant le journal entier). Paris, impr. impériale (1808), 2 vol. in-4° et atlas in-f°. — De Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse*. Paris, Jansen (1799), 2 vol. in-4° ou 2 vol. in-8°, avec atlas in-f°. — De Fréminville, *Nouvelle relation du voyage à la recherche de La Pérouse*..... ? (1838), in-8°. — B : Hulot (le Bon), D'Entrecasteaux. — *Société de Géographie de Paris. Bulletin* (1894), pp. 265-402. (Avec une bibliographie des plus complètes). — Burney (amiral), *A memoir on the voyage of d'Entrecasteaux in search of La Pérouse*, London (1820), in-8°. — Marcel (Gabriel), *Une Expédition oubliée à la recherche de La Pérouse*. Paris, Baudouin (1888), br. in-8°. — Bonnet (Edouard), *Les Collections de l'expédition envoyée à la recherche de La Pérouse*. (A. F. A. S. 20me session à Marseille, 1891). — Eyriès, *Abrégé des Voyages Modernes*, t. I. Paris, Ledoux, 1822-24, in-8°.

CHAPITRE IX

XIXe SIÈCLE : LEVANT ET BARBARIE

Les Frères de GARDANE (*Marseille 1766-1818 et 1765-1822*) (1). — Peu de temps après le retour de Jaubert (2) l'Empereur chargea le général Claude Mathieu de Gardane d'une nouvelle mission diplomatique auprès du Shah : le premier secrétaire de l'ambassade était le frère du général, Ange, qui nous a laissé un itinéraire consciencieusement documenté de cette expédition pacifique.

Pacifique est ici le terme exact car nos Français, accompagnés, outre leur suite nombreuse, par une ambassade persane qui revenait de Constantinople, n'eurent à subir aucun ennui ni pour ainsi dire à courir aucun risque sérieux, tout à l'inverse de leur infortuné prédécesseur.

M. de Gardane avait avec lui deux secrétaires de légation en plus de son frère, un drogman européen, quatre attachés, huit officiers et trois sous-officiers, un médecin et deux missionnaires ; en tout vingt-trois Français. L'escorte turque était sous les ordres du Mimandar Hadji Ibrahim Aga. Enfin les firmans du Sultan devaient assurer un bon accueil sur tout le parcours.

Le 10 septembre, la petite troupe quittait Scutari et atteignait en deux journées l'antique Nicomédie (Ismid) où l'on vit les ruines

1 N.-B. — On trouve dans la même famille deux autres voyageurs. Louis, né à Marseille à la fin du XVIe siècle, était consul à Saïda en 1611 : il accompagna Fakr-Eddyn, grand émir des Druses, dans sa fuite par mer et aurait laissé le récit de cette équipée. La biographie Hoefer donne même la date et le lieu d'édition du livre : Grenoble, 1612. Mais Quérard ne le cite pas. Au siècle suivant, le grand père des deux ambassadeurs fut nommé consul à Ispahan et y resta treize ans : il n'a pas écrit de relations sur son séjour en Orient.

(2) Voyez plus bas, Jaubert étant né en 1779.

d'un palais de Maximilien et du tombeau d'Annibal. Ce doit être une erreur de mémoire de l'auteur car ce tombeau, ou le tertre qu'on appelle ainsi pompeusement est à l'étape précédente, Ghabize ou Ghiébize, jadis Ghybissa. Par mesure de prudence, l'ambassade crut devoir éviter tout contact avec le pacha d'Amasie, alors révolté contre le Sultan et se porta sur Isnik, la célèbre Nicée, où l'on ne voyait plus alors que 225 maisons, dont quatre grecques. Pendant neuf jours les voyageurs ne rencontrèrent que des bourgades, puis ils atteignirent Angora (Ancyre) et purent y admirer le Prétoire romain et la Colonne de Pompée. Près d'Aksakan, il fallut traverser « des montagnes métalliques » où la réverbération du soleil sur les minerais de fer et de plomb éblouissait les yeux. A Youzgatt, l'ambassade fut reçue par le prince Chapan Oglou, qui commandait à quarante mille cavaliers. Après six étapes sans grand intérêt les Français parvinrent, le 7 octobre, à Tokat, la ville du cuivre et de l'étain ; on leur y montra à une lieue dans la campagne les ruines d'une chapelle où, d'après la tradition, est mort Saint-Jean-Chrysostome.

A partir de ce point, ils rentrèrent dans la route ordinaire. La première étape fut Néocésarée, jadis Cabira, aujourd'hui Niksar. Deux jours après, le 12 octobre, il y avait un pied de neige dans les chemins. Le 15, on s'arrêta à Kara Hissar, dans la région des mines d'alun. Le narrateur affirme y avoir vu un ancien fort gênois, dont la porte est surmontée d'une aigle bicéphale.

A Lori, sur le Tchorok, les gens de l'ambassade persane en vinrent aux mains avec les habitants : les Français, appelés en hâte, volèrent à leur secours et réussirent à ramener la paix : il y avait déjà trois blessés, mais l'Aga local promit d'arrêter les coupables et de les expédier à Erzeroum. Le lendemain, on vit une horde kurde qui n'osa pas attaquer l'imposante caravane. Près d'Askala, dans une région montagneuse et dénudée, on passa un bras de l'Euphrate. Le froid devenait très vif. Enfin le 24 octobre, Français et Persans arrivaient à Erzeroum où les attendait une escorte de cavaliers chargée de présenter à chacun des ambassadeurs un beau cheval couvert d'une housse brodée en or et en perles. Le gouverneur Issouf Pacha, qui avait combattu Kléber en Égypte, fit un excellent accueil aux étrangers et parla avec admiration du « Cœur de Lion » (Napoléon). Bien que la peste régnât dans la ville, les voyageurs y séjournèrent quarante-huit heures. Jusqu'à la petite ville de Topra-Kaleh

on ne trouva plus à l'étape que des villages misérables, dans un pays désolé. Mais au delà les terres redeviennent fertiles et surtout sont très giboyeuses.

Chemin faisant, la caravane délivra une abbaye arménienne assiégée par les Kurdes et dont les moines se défendaient carabine au poing ; c'était, paraît-il, un monument important avec une belle église gothique, jadis fondée par un prince géorgien. Peu après, on apercevait l'Ararat, et, le 3 novembre, Bayazid, la dernière ville turque. Le pacha fit aux Français une tout autre réception qu'à Jaubert, et leur parla de leur prédécesseur. Ce n'était d'ailleurs pas lui, mais son père, qui l'avait naguère arrêté et détenu huit mois.

Le lendemain, on passa la frontière à Clissa. Ange de Gardane donne ici une bonne bibliographie pour l'époque du royaume où il va entrer et paraît profondément impressionné par ses souvenirs classiques.

On mit quatre jours pour atteindre Khoï, où mourut un des officiers. M. de Gardane y croisa une ambassade persane qui allait porter à Napoléon les sabres de Tamerlan et de Thamas Kouli Khan. L'étape suivante fut Tersoucht où un tremblement de terre venait d'abattre 2.000 maisons, n'en laissant qu'une centaine debout. En route sur Tauris, nos voyageurs prirent le lac Ourmiah pour celui de Van. Ils arrivèrent le 11 dans la capitale du prince Abbas-Mirza et y séjournèrent jusqu'au 15.

La marche sur Kazbin s'effectua en treize jours, par Tourkmantchaï et Zendschan ou Zenghian, puis Sultanié où l'on se reposa du 24 au 26.

Il y avait de nombreux malades dans la caravane, et tout le monde commençait à souffrir de la mauvaise qualité de la nourriture. On fit donc une nouvelle halte de trois jours à Kasbin, l'ancienne Arsacia, cité alors fort industrieuse d'environ soixante mille habitants. Les voyageurs la visitèrent en détail mais, hélas, les merveilleux tapis des fabriques locales étaient trop chers pour leur bourse, et Ange de Gardane s'en consola philosophiquement en se disant que de même « les mosaïques de Florence ne sont faites que pour les souverains. »

Les dernières étapes furent pénibles : mais la superbe réception qu'on fit aux Français dans la capitale dut leur faire oublier ces fatigues passagères. 4000 cavaliers étaient venus au devant d'eux

jusqu'à une lieue de la ville. Ces honneurs s'adressaient à l'ambassadeur et non au général. Ange remarque que les Persans n'ont pas d'idée de la considération attachée à l'état militaire. Le Grand Vizir demanda à leurs compagnons s'il savaient lire et il leur fallut quatre jours pour obtenir un logement convenable.

L'ambassade fut reçue deux fois par le Shah ; la seconde, elle fut admise à l'insigne honneur de visiter le palais et les jardins, et ses membres en sortirent « éblouis par la magnificence et l'éclat du luxe oriental. »

Le 27 janvier, Ange se séparait de son frère et prenait la route de Bagdad, par un froid très vif. Jusqu'à son arrivée à Hamadan (Ecbatane) il ne vit pendant neuf jours que des villages insignifiants, dont beaucoup étaient en ruines. A Kangaver, Ghendjaver ou Kenagvar, il prit les ruines du temple d'Anahid, l'Artemis persane, pour celles d'un palais de Chosroès ; puis il passa à Bisoutoun au pied du mont de ce nom, où l'on relève la célèbre inscription trilingue de 45 mètres sur 30, que fit graver Darius au retour de la prise de Babylone. Le lendemain 9 février, il était à Kirmanchah et s'y reposait un jour : le fils du Schah, Ali Mirza, qui résidait en ces lieux avec une garde de dix mille hommes, connaissait à peine de nom la France et son empereur. Quittant la vallée de la Kerkha (l'antique Choaspes), le voyageur passa à Kirind, en pays kurde, et descendit les pentes occidentales des monts qui dominent à l'Est la vallée de la Diyala ; le 17 février il entrait en territoire turc, et, le 10, il était à Bagdad, où le printemps est éternel, les perles à bon compte, et les sérails si luxueux que notre observateur changea d'idées au sujet du sort malheureux des femmes dans la société musulmane. C'est à Bagdad que M. de Gardane se sépara de l'officier persan qui l'avait accompagné depuis Téhéran; il passa un marché avec deux Tartares pour le conduire « en poste » à Constantinople. Après trois jours de repos, il quitta la grande cité le 21 et arriva le 3 mars à Mossoul, n'ayant vu d'intéressant en route que le champ de bataille d'Arbelles Il n'alla pas voir les ruines de Ninive et se remit en route après une visite au Pacha. Après quatre étapes en zone désertique, il atteignit Nisibin, la Nisibe de Tigrane, la gigantesque citadelle romaine qui garde encore un pont construit par les conquérants. Le lendemain, il était à Mardin, très belle ville à 1200 mètres d'altitude et dont le fort arrêta, dit-on, le redoutable Tamerlan pendant sept ans. Il n'en repartit que le 11, pour

arriver le 12 à Diarbékir, où il admira les remparts qui datent de Théodose, et se développent sur une longueur de 8 kilomètres. Traversant alors, par de très mauvais temps, les montagnes du Kurdistan occidental, il vit les mines des deux Maden, puis après Hekhimkhan, poursuivit directement sa route vers le Nord-Ouest jusqu'à Sivas (Sebaste); il y passa la journée du 1er avril, le pacha intérimaire lui ayant refusé à son arrivée un permis pour continuer sa route de suite. Le 3, il revoyait Tokat; le 5, il était à Amasie, la patrie de Strabon et y rencontrait un Français, propriétaire d'une fabrique de tabac. Deux jours après il passait le Kizil-Irmak à Osmandjik. Les étapes suivantes, toujours en montagne, avec repos dans des bourgades le plus souvent sales et misérables, s'effectuèrent presque entièrement sous la neige et parurent fort pénibles au voyageur. Enfin le 16 avril, il aperçut la mer à Nicomédie d'où un caïque le mena en 42 heures à Constantinople. Il avait donc quitté cette Asie où « l'on doit oublier les commodités de la vie et les agrémens de la société », et put regagner paisiblement la France par Varna, Routchouk, Boukharest, Temeswar et Vienne.

Le Général séjourna encore quelque temps à Téhéran : le traité de Tilsit rendit sa mission inutile, et fatigué de lutter contre son collègue d'Angleterre, le fastueux Malcolm, il prit sur lui de revenir en Europe sans en attendre l'ordre. Il quitta Téhéran le 13 février 1809 après une audience solennelle de congé et rentra lentement en France par un itinéraire dont nous n'avons pas la description. Une disgrâce passagère l'attendait, mais il ne tarda pas à rentrer en faveur, fut créé comte et reçut un commandement à l'armée de Masséna en Espagne. A la suite d'un échec, il se vit envoyé en disponibilité et y resta jusqu'à la première Restauration. Enfin la seconde le mit définitivement à la retraite et il mourut peu après. Il laissait un plan de campagne contre l'Inde qu'a publié son fils Alfred (1).

Auguste de FORBIN, *La Roque d'Anthéron (1777-1841)*. — Peintre avant tout, mais aussi soldat, écrivain, et parfait homme du

BIBLIOGRAPHIE. — A : Gardane (Ange de) *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse* (1807-8), Marseille, 1809.— Gardane (Alfred de). *Mission du Général Gardane en Perse sous le Premier Empire*. — B : *Les divers dictionnaires encyclopédiques ou biographiques*.— Driault, *La Mission Gardane en Perse*.— Roloff, *Die Kolonialpolitik Napoleons I.* (Art. sur ce travail, paru à Munich et à Leipzig en 1899, dans la *Revue des Questions historiques* de 1901).

monde, Auguste de Forbin était très bien en Cour pendant la période impériale, ce qui ne lui porta du reste aucun tort auprès des Bourbons lors de leur retour en France. L'ex-chambellan de Pauline Borghèse devint directeur des musées royaux en remplacement de Denon, et, en 1817, Louis XVIII lui confia une mission dans le Levant, pour y recueillir les trésors de l'antiquité dignes d'entrer dans les collections de l'Etat. Le programme était vaste, mais les fonds mis à sa disposition n'étaient pas d'importance à suffire à de telles visées : l'auteur nous apprend lui-même qu'il ne put dépenser que 28 mille francs, frais de transports compris.

Accompagné de l'érudit architecte Huyot, de Prévost, le peintre de panoramas, du jeune artiste Cochereau et de son cousin l'abbé de Forbin Janson, il quitta Toulon en août 1817 sur la frégate *Cléopâtre*, et, après un court séjour dans les ruines d'Athènes, arriva à Constantinople à la fin de septembre. Au bout d'une quinzaine, il reprit la mer et descendit à Smyrne pour aller étudier les ruines d'Ephèse. Sorti du grand emporium de l'Anatolie par la route de Sewdikeui, il poussa d'abord jusqu'à Scala Nova (Kouch-Adassi) puis revint sur l'emplacement de la cité de Diane, dont les débris couvraient encore plus d'une lieue. Les théâtres, l'aqueduc, les arcs de triomphe, l'amphithéâtre, tout l'enthousiasma; il crut reconnaître les substructions de l'Artemision et en estime la surface égale à celles du Louvre et des Tuileries, jardins compris. Quant à la mosquée de marbre blanc qui subsiste en ces lieux déserts, elle lui parut supérieure à l'Alhambra. Mais, auprès de ces magnifiques restes du passé, le présent n'offrait que quatre ou cinq misérables cabanes, dont les habitants étaient minés par la fièvre paludéenne. Aussi les archéologues ne s'attardèrent pas dans ces terres maudites et se hâtèrent de regagner Smyrne. Le 29 octobre, Forbin s'embarquait sur un brick pour la Palestine. Chio lui produisit une grande impression, ainsi que les Sporades et Rhodes; après cette dernière île, les mauvais temps ne cessèrent plus; le petit voilier courut de grands dangers et le voyageur avoue sans détours qu'il regretta souvent d'avoir quitté la France. Enfin, la mer s'apaisa; on put mouiller à Caïpha sous le Carmel, et débarquer à Saint-Jean d'Acre.

La ville était affreusement triste et presque ruinée. Une grande partie de la population était défigurée par les ophthalmies, et l'on rencontrait partout des malheureux auxquels le farouche Djezzar

Pacha avait fait couper le nez ou les oreilles. Son successeur Soliman fit un excellent accueil aux Français; il les traita avec le plus grand luxe et leur permit de dessiner toutes les vues qui leur conviendraient. La terreur qu'il inspirait à ses administrés était telle que pas un Musulman n'osa déranger ni même insulter de loin Forbin pendant qu'il prenait ses croquis. Le 12 novembre, fatigué de la mer, il se dirigea sur Jérusalem avec une petite caravane. Les points les plus intéressants de la route furent Caïpha; Athlit, la dernière forteresse des Croisés, aujourd'hui amas de ruines désertes; Tantourah, où les cabanes sont si sales qu'il fallut passer la nuit en plein air; Césarée, aussi déchue qu'Athlit; Jaffa, encore pleine des souvenirs du siège de 1799; Ramleh, qui fut Rama et Arimathie; et les hauteurs d'El Atroun. A la vue de la Ville Sainte, Forbin ressentit une indicible émotion, mais il déclare modestement qu'on ne doit pas recommencer une description après Châteaubriand. Le gouverneur Abdul Kerim l'accueillit avec les plus grands égards, lui permit de prendre les croquis nécessaires, sauf l'intérieur des mosquées, et lui donna une escorte pour ses excursions dans la région.

La première eut pour but Bethléem; la malheureuse bourgade était dans la désolation, car la soldatesque ottomane était en train d'y percevoir une imposition d'environ 2,500 francs. Le voyageur put, néanmoins, visiter l'église fameuse et la crypte de la Nativité.

De retour à Jérusalem, il se mit en route pour la mer Morte, par Bethanie et Jéricho, où l'Aga, pauvre malade, à peine abrité dans une tour en ruines, fit appel à sa protection pour être envoyé dans la Cité Sainte, et l'accompagna avec ses cavaliers jusqu'au lac. Après avoir dispersé une bande de pillards, Forbin parvint sur l'emplacement de Gomorrhe et prit de là une vue d'ensemble de la nappe d'eau et de son cadre de montagnes. Après une réception plus que froide au monastère grec de Saint-Sabas, il revint à Jérusalem. Au saint Sépulcre, il fut frappé par le bizarre mélange de races qui se coudoyaient dans la foule des pèlerins, venus de tous les pays, depuis la Sibérie au Nord jusqu'à l'Abyssinie au Sud. Mais ce qui l'émut tout autrement, c'est de constater que les Grecs avaient détruit les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de son frère Baudoin. Leur patriarche, auquel il adressa des réclamations énergiques, se contenta de l'accueillir avec affabilité et de feindre la plus profonde ignorance au sujet de cet acte sacrilège.

Le 25 novembre, la mission quittait Jérusalem par un affreux temps d'hiver et retrouvait en deux jours le printemps à Jaffa ; elle rapportait une vingtaine de dessins, dont une fort belle vue d'ensemble prise de la vallée de Josaphat. Forbin ne s'attarda pas dans les murs de l'antique Joppé. Accompagné de trois musulmans, il repartit sur les chevaux de l'Aga pour l'Egypte et atteignit en deux jours la ville de Gaza où il perdit beaucoup de temps à obtenir un passeport et à organiser une petite caravane avec chameaux de selle et de bât. En route, il avait admiré, dans les ruines d'Ascalon, les débris d'un beau temple de Vénus à côté de ceux d'une chapelle gothique.

A Gaza, il n'y avait d'intéressant en ville que le palais en marbre que bâtirent les Califes et qui bien qu'à demi-écroulé, servait encore de résidence au Gouverneur. Mais la végétation tropicale qui couvre le pays à la porte du désert produisit un grand effet sur notre artiste errant.

Il fallut sept étapes dont deux avant l'oasis d'El Arisch, pour atteindre l'emplacement de l'ancienne Péluse, à Kalaat El Tineh. Pendant les cinq dernières, c'est le désert dans toute son horreur, sable éblouissant et plaques de sel sous un soleil de feu, avec de rares plantes épineuses, et un seul bouquet de palmiers à Romaleh. Dans les marais et les canaux de Péluse, après le départ des hommes et des chevaux de l'aga, les voyageurs errèrent pendant trois jours à la recherche d'une barque. Enfin survinrent des pêcheurs arabes ; mais à la vue de l'argent donné aux chameliers, ils se montrèrent d'une telle exigence que Forbin dut dégaîner pour les ramener à des prétentions plus raisonnables. Le lendemain il traversait le lac Menzaleh et débarquait à Damiette où il trouva un Français, M. Piozin, mis par le vice-roi à la tête d'une usine où l'on salait le poisson de la grande lagune. La population était des plus misérables ; les cas d'ophthalmie innombrables et les maisons tombaient en ruine. Aussi le voyageur s'empressa-t-il de louer une djerme et de remonter le Nil. Quinze lieues avant d'arriver au Caire, il aperçut les Pyramides, et, le quatrième jour, il débarqua à Boulâq où il croisa la caravane marocaine en route pour La Mecque. Déguisé en musulman, il put visiter presque toutes les mosquées, entre autres celle du Sultan Hassan. Tout le pittoresque de la vie extérieure en Orient ne l'empêcha pas de voir la misère horrible des fellahs qu'il déclare le peuple le plus malheureux de la terre.

Pendant son séjour au Caire, il alla d'abord visiter les Pyramides en compagnie de M. Gaspary, drogman du Consul français, et d'un de nos compatriotes devenu mameluk sous le nom d'Ismaïl Rechouân. Il parait qu'il se trouvait encore en Egypte quatre-vingts soldats dans cette bizarre situation, sur les huit cents qui s'étaient fixés dans le pays lorsque notre armée l'évacua.

Forbin pénétra par le couloir d'un mètre de haut dans le monument de Chéops et s'empressa d'en sortir, n'emportant que le souvenir d'une atmosphère méphitique et du frôlement désagréable d'une myriade de chauves-souris. A Busiris, aujourd'hui Abousir, il descendit dans le puits des oiseaux sacrés, et la nuit visita les ruines de Memphis sous le merveilleux clair de lune d'Orient. Dans les notes qu'il rapporta de cette excursion, il affirme que le grand sphinx dépassait alors le sol de trente-huit pieds, alors que les guides modernes n'en indiquent pas plus de vingt-sept à vingt-huit.

Le lendemain fut marqué par la visite des ruines d'Héliopolis, à Matarieh. Forbin ne parle pas des traces de l'enceinte, mais il étudia l'obélisque unique dont l'élégante silhouette se dégage des débris à ras de terre. La hauteur du monument était alors d'environ vingt mètres, et la partie couverte par la lente accumulation des sables devait être de treize environ.

Rentré dans la « Ville bien gardée », il réussit, grâce à son costume musulman, à visiter les bazars où se fait le trafic des esclaves. Il y vit de sculpturales Abyssiniennes, au teint olivâtre, dans la section des captifs de couleur. Mais dans celle des blancs, le spectacle était plus intéressant encore. Une jeune Circassienne d'une incomparable beauté, qui lui servit sorbets et narghilé chez son maître, produisit sur lui une impression si profonde qu'il en offrit six mille piastres (1560 francs) sans hésiter. Le marchand en voulait huit mille et ajourna sa réponse. Hélas, notre compatriote ne le retrouva plus, et la « jeune beauté » fut abandonnée à son sort déplorable. Le dernier établissement où pénétra Forbin, l'hospice des fous, dépasse les plus effroyables descriptions de l'Enfer du Dante.

Le 13 janvier, il partit pour la Haute Egypte sur une cange à six rameurs. Outre son fidèle Ismaïl Rechouân, doué d'un talent hors ligne pour apaiser à coups de gourdin les querelles avec la populace indigène, ses compagnons étaient cette fois-ci M. Martini, jeune docteur italien, et un interprète syrien sorti des mameluks de la garde impériale.

La compagnie se reposa un jour à Béni-Souef, lieu d'exil des officiers et des soldats albanais dont le vice-roi était mécontent : ces misérables respectèrent les voyageurs, mais se livrèrent devant eux à des brutalités inouïes sur de pauvres almées et sur les fellahs indigènes. A l'étape suivante, Minieh (Cynopolis), l'ancienne ville sainte d'Anubis, il fallut embaucher quatre rameurs supplémentaires : sans leur aide on n'eût jamais atteint Melaoui-El-Arisch. Encore la cange allait-elle si lentement que Forbin visita sur une rive Hermopolis, aujourd'hui Achmounen, et sur l'autre, les ruines d'Antinoé, où les esclaves du vice-roi fabriquaient de la chaux avec les pierres sculptées des édifices du passé. Fatigué de cette navigation monotone, il laissa son bateau au village de Deyrout et parvint à Syout (Lycopolis) en deux étapes par la piste qui suit le fleuve à une faible distance.

Thèbes n'était plus qu'à quatre journées. Le premier soir on coucha à Tartha ou Tachta, chez des religieux italiens fort hospitaliers, mais réduits à une extrême indigence. Le second, l'hôte fut le gouverneur de Menkhieh (Ptolemaïs). Dans une cour mouraient de faim et de soif une douzaine d'enfants tout nus exposés à l'ardeur du soleil comme à la fraîcheur de la nuit. Ces pauvres petites créatures, renseignements pris, servaient d'otages pour les parents qui avaient gagné le désert, faute de pouvoir payer leurs impôts. La troisième étape fut des plus dures, quinze lieues en treize heures, en dépassant Girgeh et les ruines d'Abydos pour ne s'arrêter qu'à Farchout. Enfin pendant la dernière, on vit tour à tour Koft (Koptos) et Kous (Apollinopolis parva) et on arriva à neuf heures du soir le 29 janvier aux premières ruines de Louqsor.

L'emplacement de Thèbes comprend encore sur la même rive Karnak et Med-Amoud ; sur l'autre, Qournah et Medinet Abou. Forbin y séjourna plusieurs mois, travaillant sans relâche : son atlas contient une dizaine de planches consacrées à la cité hécatompyle. Il n'était pas seul sur les lieux. Le consul d'Angleterre, établi sous la tente aux environs, faisait faire des fouilles considérables et payait jusqu'à treize mille francs pour le transport d'une pièce importante par eau au port d'Alexandrie. Le nôtre, le célèbre Drovetti, avait là bas deux agents, dont un Marseillais aussi énergique qu'intolérant, sans cesse prêt à rosser les fellahs qui s'obstinaient à ne pas comprendre ses ordres toujours donnés en provençal. Enfin le voyageur nantais Cailliaud y passa à la même époque au retour d'une expédition sur

les bords de la mer Rouge, à la recherche de gisements d'émeraudes pour le compte du vice-roi.

Conquis de plus en plus par les séductions de la civilisation des Pharaons et de leurs successeurs grecs et romains, Forbin rêvait de visiter les cataractes et de pousser jusqu'à l'ile de Méroé. Mais ces beaux projets s'évanouirent à l'arrivée d'une insupportable famille anglaise qui redescendait d'Eléphantine sur quatre grands bateaux, avec toute une suite de précepteurs, de nurses et de domestiques européens ou indigènes. Le désagrément de rencontrer continuellement dans ses promenades à travers les ruines, une femme de chambre mise à la dernière mode d'outre Manche, indisposa l'archéologue à tel point qu'il jugea bon de laisser le terrain libre aux nouveaux venus et de se rembarquer sur le grand fleuve. Il ne parle guère que d'un bref séjour à Dendérah (Tentyris) et au Caire, d'où une barque des moins confortables le ramena à Rosette.

De ce point, il se rendit par terre à Alexandrie. C'était alors une misérable bourgade perdue dans un coin de ses antiques murailles au milieu des débris des civilisations évanouies. Le vice-roi Méhémet-Ali, de passage dans la ville, lui fit un accueil des plus chaleureux et le pria de faire son portrait. Forbin en garda le meilleur souvenir, mais il n'en fut pas de même pour les nombreux Européens qui se pressaient autour du souverain réformateur. A peine y avait-il quelques honnêtes gens, paraît-il, perdus dans une foule où les banqueroutiers des ports de la Méditerranée représentaient une élite relativement à la grande majorité. Le potentat daigna le mettre au courant des difficultés qu'il rencontrait, dans ses velléités de transformation de l'Egypte, en n'ayant sous la main que cet élément d'une part, et, de l'autre, ses sujets indigènes abrutis par l'esclavage et incapables d'aucun effort intellectuel. Il n'était satisfait que de ses opérations commerciales et de la réorganisation de l'armée, capable, pensait-il ainsi que son interlocuteur, de tenir tête aux troupes régulières des puissances de l'Europe.

Notre voyageur avait déjà dépensé des sommes considérables à même sa propre fortune, ce qui lui inspire des réflexions d'autant plus tristes qu'il avait vendu son château familial à la veille de son départ. D'autres circonstances défavorables vinrent entraver son projet de retourner en Syrie et de visiter Balbeck et Palmyre. Il se décida donc à rentrer en France sur un petit brick et eut à subir une traversée des plus mauvaises, que termina une résidence forcée de trente jours au

Lazaret de Marseille. Ici s'arrête le récit de l'auteur, récit des plus intéressant et des mieux écrits. C'est l'œuvre d'un homme d'un grand cœur et d'un esprit très large. Peut-être nos contemporains souriront-ils de son enthousiasme. Mais si les manifestations de se sentiment sont fréquentes, c'est qu'elles s'adressent à la fois aux héros français des Croisades et des guerres de la Révolution, et se produisent aussi bien en face du christianisme primitif que des résultats de la civilisation moderne. Un tel écrivain mérite, non certes les railleries, mais les plus franches sympathies des vrais modernes— ceux qui ont l'heur d'être libres de tout préjugé quelle qu'en soit l'origine (1).

Amédée JAUBERT (*Aix, 1779-1847*). — On ne peut comparer à Marco Polo, ni même à Chardin ou à Tavernier, le savant philologue qui mourut directeur de l'École des Langues Orientales après avoir joué un rôle non sans importance dans notre histoire diplomatique. Cependant au cours de son ambassade auprès du Shah, il eut à vaincre assez de difficultés pour pouvoir figurer en bonne place dans ce recueil. Il est d'ailleurs à souhaiter que les explorateurs sachent voir comme lui et laissent après eux un livre aussi renseigné que son « Voyage en Arménie et en Perse en 1805-1806. »

C'est là, à notre point de vue spécial, le plus beau titre de gloire de Jaubert. Mais il retourna plus tard en Asie (1818) pour en ramener en France des chèvres du Tibet. Si la situation troublée des pays à traverser l'empêcha d'atteindre la Boukharie, il réussit pourtant à se procurer de nombreux spécimens des précieux animaux dans la région ouralienne, et put en importer 1.300. La relation de ce second voyage est dans la *Revue Encyclopédique* d'alors. On se bornera à exposer, ici, le premier en détail.

Notre Provençal avait été, à vingt ans, interprète en chef de l'armée d'Égypte. Aussi Bonaparte, qui avait su l'apprécier, lui confia successivement à son retour en Europe une mission chez les Barbaresques en 1802, et une autre en 1804, pour annoncer son avènement au Sultan de Constantinople. Enfin il l'envoya auprès du Shah pour tâcher d'entraîner ce prince dans une alliance contre les Russes et les Anglais.

(1) Bibliographie. — A : Forbin, *Voyage dans le Levant*, Paris, Imp. Royale, 1819, in-f° ; pl. — B : *Biographie* Michaud, Didot, etc , *Encyclopédies* — Le comte Siméon. *Notice historique sur M. de Forbin* (Acad. des Beaux-Arts, 17 mars 1841. Vz. *Moniteur* 4 avril 1841). — Fayot. — *Art. Nécrologie dans l'« Artiste »*, 21 mars 1841.

Le 30 mai 1805, Jaubert s'embarquait dans la capitale turque à destination de Trébizonde, accompagné d'un domestique français, d'un Tartare, et d'un Arménien. En même temps, un second envoyé, l'adjudant-général Romieu se dirigeait, par la voie de Bagdad, sur Téhéran, où il n'arriva au prix de mille efforts que pour y périr d'une mort mystérieuse.

Arrivé à Trébizonde après une heureuse traversée, l'ambassadeur trouva les Lazes des environs en pleine révolte, et ce ne fut qu'après une victoire des soldats du sultan qu'il put se porter sur Erzeroum, déguisé en Persan. Bien que le long de la route les ponts fussent détruits et les villages incendiés, il pénétrait assez aisément dans la grande ville arménienne, qu'il avait atteinte en huit jours (11-19 juin). Le séjour, au contraire, offrait de grandes difficultés. L'intendant de la douane, auquel il avait rendu des services pendant la campagne d'Égypte, le protégea et favorisa son départ ; il lui fit même don d'un beau cheval tartare. A la fin du mois, les voyageurs passaient l'Araxe près de Hassan-Kaleh et arrivaient au pied de l'Ararat, à Arzab, un gros village arménien, dont le chef leur fit le meilleur accueil tout d'abord, pour les livrer ensuite aux cavaliers du Pacha de Bayazid.

C'est sous cette escorte que Jaubert arriva dans cette ville. L'Arménien fut mis à la torture et étranglé ; puis, le lendemain, l'ambassadeur lui-même dut subir un interrogatoire et après mainte péripétie se vit enfermé dans la citadelle où il resta de longs mois prisonnier, avant d'en sortir sur les réclamations de la Cour de Perse. Le commandant du fort, Mahmoud Aga, lui témoigna la plus grande bienveillance et il en emporta le meilleur souvenir — le fait est à noter.

Le 19 février 1806, une escorte turque l'accompagnait hors de Bayazid et l'emmenait, non dans la direction de la Perse, mais vers le camp de Youssouf Pacha, gouverneur de l'Arménie, qu'on rencontra à Endrès, à 80 lieues dans l'Ouest. Le Turc, au courant de la victoire d'Austerlitz, se montra fort aimable et promit à son hôte forcé de le laisser pénétrer en Perse, mais il lui fit de ce pays un portrait peu flatteur.

Jaubert avait perdu trois semaines pour venir au camp : il dut encore y rester jusqu'au 1er avril, jour où arrivèrent les firmans demandés à Constantinople. Encore lui fallut-il, en partant, feindre de retourner sur ses pas. Après un crochet à l'Est, il repassa une troisième fois à Erzeroum pour redescendre sur le lac de Van, en

traversant une région où les Kurdes régnaient en maîtres. Les points principaux de cet itinéraire furent l'Ak-Dagh, la plaine de Khenès et Melez-Ghirid sur l'Euphrate oriental. Le 30 avril 1806, Jaubert repartait de Van avec une escorte Kurde et quittait peu après le territoire turc à Kotourah. Le 6 mai, il entrait dans la première ville persane, à Khoï, place forte à 40 kilomètres environ au nord-est du lac Ourmiah, sur un sous-affluent de l'Araxe. Le gouverneur le reçut avec la plus grande cordialité.

Par Ahmed-Abad et Merend (l'antique Morounda), l'ambassadeur atteignit Tauris où il fit un séjour des plus agréables, si ce n'est qu'il fut témoin d'un tremblement de terre. Ce phénomène est des plus fréquents dans la région, dont le nom persan moderne d'Azerbaïdjan, signifie : Terre du feu.

Parvenu à Seïd-Abad, où bifurquent les routes d'Ardebil et de Téhéran, Jaubert prit la première par Tchelebian et Serab pour voir en passant le second fils du Shah, Abbas Mirza, prince des plus intelligents et grand admirateur de l'Europe (1). Il assista à une revue, où la cavalerie seule lui parut remarquable ; et, en partant au bout d'une semaine pour Téhéran, il reçut un fort beau cheval et une nombreuse escorte.

Bien qu'Ardebil ne soit qu'à 7 heures de marche de la Caspienne, les guides de notre envoyé ne lui firent pas prendre par le littoral, mais longeant à l'Ouest la chaîne du Ghilan, ils le menèrent à Khalkhal par un pays fort séduisant.

Le 24 mai, le voyageur quittait cette ville en faisant un crochet au Sud-Ouest pour rejoindre à Zenghian la route de Tauris à Téhéran. L'Azerbaïdjan était traversé et l'on se trouvait depuis le passage du Kizil-Ouzen dans la province d'Iràk-Adjemi.

Après Sultanieh, où d'immenses espaces couverts de ruines témoignaient des ravages de la guerre civile, une région verte et fraîche entoure Kharemdéreh ; puis le désert recommence avant Kazbin. Dans cette ville l'été est torride et des flots de poussière rendent le séjour très pénible. Il en est de même à Téhéran, où le sefir (ambassadeur) parvint le 5 juin. Dès son arrivée, il fut reçu par le vizir Mirza Riza Couly, puis par le vizir « sans pareil » (premier ministre), Mirza Chéfy, surnommé le Père des Français, qui

(1) Cela paraît plus vraisemblable que l'affirmation contraire de Gardane.

l'étonnèrent tous les deux par leur connaissance des affaires de l'Occident.

Le Shah surpris de voir un Français parlant le persan, lui accorda une audience de plus d'une heure, pendant laquelle Jaubert fut dispensé de se déchausser et put s'asseoir à la persane : on lui fit de plus, fait sans exemple, visiter les jardins du Palais. Le 24 juin il quitta la capitale en litière, avec le Shah, qui allait passer la revue de ses troupes.

La Cour suivit de Téhéran à Kazbin une route autre que celle qu'on avait fait prendre à Jaubert en venant ; elle passa plus au Sud-Ouest par Aly-Chah-Abbas et Hadji-Abad ; mais de Kazbin à Sultanieh, ce fut le grand chemin de Tauris comme à l'aller. Le 12 juillet, l'ambassadeur obtint une nouvelle audience de deux heures et le Shah lui déclara qu'il désirait vivement entretenir des relations amicales avec la France, demandant même qu'on lui envoyât un grand nombre de Français, médecins, commerçants et autres.

Deux jours après, Jaubert repartait pour Erzeroum avec ses anciens compagnons ; un officier persan, Méhémed Khan, chef d'une escorte de vingt cavaliers ; M. Dupré, fils du consul français de Trébizonde, et un médecin persan avec sa petite suite. On revint d'abord à Zenghian, d'où l'on prit le chemin ordinaire de Tauris par Arman-Khaneh, Ak-Kend, Mianeh, Turkmen, Tikmeh-Tach ; à l'étape suivante, Seid-Abad, le voyageur retrouvait son premier itinéraire ; et, le 23, il rentrait à Tauris, pour s'y arrêter quatre jours. Le gouverneur lui accorda deux audiences, où il s'agit surtout de la réorganisation de l'armée persane à l'européenne, pierre philosophale des Iraniens intelligents de l'époque. Du 27 au 31, la petite troupe se porta sur Khoï, cette fois-ci par les bords du lac Ourmiah, dans une région fertile et cultivée. La plupart des Persans s'en retournèrent alors, emportant les souvenirs émus de notre compatriote. Le 4 août celui-ci revoyait la Turquie à Kotourah, et le 7, il était à Van sans avoir été attaqué par les Kurdes Chakakis insurgés contre le gouverneur local.

L'intendant de Van, Dervich-Pacha, reçut Jaubert de la façon la plus amicale et lui offrit un beau cheval noir. Au départ, il lui donna pour guide un officier kurde de ses amis, et le groupe ainsi modifié s'achemina vers Erzeroum en suivant la côte nord-est du lac de Van ; dans cette région, une attaque de Kurdes se produisit

en cours de route : mais les assaillants furent repoussés et n'emportèrent qu'un mulet chargé.

Près de Melez-Ghird sur le Mourad-Tchaï, la mission revint au premier itinéraire, passa la Touzla sur des autres gonflées, puis parcourut péniblement pendant quatre jours le plateau élevé entre l'Ak-Dagh et la plaine d'Erzeroum où elle arriva le 19. Par ordre du gouverneur, il fallut camper dans un village hors des remparts. C'est là que Jaubert se sépara définitivement de l'escorte persane qui revint dans son pays.

Après quelques difficultés, il reçut l'autorisation du begler-beg, Youssuf pacha, de se porter directement sur Trébizonde par Ach-Kalet, Tchiftlik, sur un affluent du Tchorok, et Goumuch-Kané sur le Karchout. Le 25 août, après le village grec de Stavros, il atteignait les crêtes de la chaine du Kolat-Dagh.

Un orage, éclatant bien au-dessous des voyageurs, les empêcha de voir la mer. Ils ne l'aperçurent que le 26, d'un point voisin du lieu immortalisé par la Retraite des Dix Mille, et, le soir, ils étaient à Trébizonde.

Parti de Platina, port de la capitale transitoire des Césars byzantins, le 2 septembre 1806, Jaubert, qui avait dû s'embarquer sur une grosse barque indigène d'environ 100 tonneaux, se vit, dès le troisième jour, arrêté par le mauvais temps ; et le capitaine se réfugia non sans peine auprès du Cap Vona. Après une courte escale dans cet endroit dangereux, on remit à la voile pour tâcher de reprendre la route de l'Ouest, mais le vent et les courants emportèrent le bateau en sens inverse et ce ne fut qu'au prix d'efforts inouïs qu'on put relâcher dans l'anse voisine de Bouyouk-Liman, à 25 kilomètres à peine du point de départ. C'était encore une semaine de perdue. La seconde tentative ne fut guère plus heureuse, car à la hauteur d'Eunieh, à dix lieues de mer à l'ouest du cap Vona, une tempête effroyable, d'abord de l'Ouest, puis du Nord, éclatat et faillit engloutir le frêle bâtiment. Par bonheur, près de la côte, les vagues se calmèrent, et l'on put jeter l'ancre dans la rade foraine de Koundjàz (ou : Khoumdjoughàz), entre Samsoun et l'embouchure du Kizil-Ermak (l'Halys).

Pendant dix-sept jours, les vents empêchèrent de reprendre la mer. Aussi, bien que les environs fussent désolés par la guerre civile, Jaubert se décida à poursuivre sa route par terre, mais il ne put dépasser Bafra où venait de se livrer un combat sanglant entre

réguliers et insurgés. Fort heureusement, le lendemain de sa rentrée à Koundjâz, on aperçut une voile à l'horizon : c'était une barque chargée de sel, qui, à la vue de signaux répétés, s'approcha enfin de la côte et recueillit la petite caravane. Le 30 septembre, les Français débarquaient à Sinope, et, accompagnés par leur consul, ils atteignaient ensuite en trois jours de marche le port d'Inéboli. Le gouverneur de cette ville, qui avait des obligations envers notre agent, s'empressa de prêter aux voyageurs sa demi-galère montée par vingt rameurs. Dès le premier soir (15 octobre), elle atteignit le cap Kerempeh (Carambis), et le quatrième, l'antique Cithorus, devenue le misérable hameau de Kidros. Il fut pas possible, à cause de l'état de la mer, de visiter les ruines d'Amastris, et l'escale suivante (23 octobre) ne put se faire qu'à l'entrée de la rivière de Bartin, le célèbre Parthénius dont les bords enchanteurs ont inspirés les poètes.

En quittant cet abri, une nouvelle tempête fit courir de sérieux dangers à la galère, et il ne fallut pas moins de trente-six heures pour atteindre Philios, à trois lieues à peine. Fatigué d'une telle navigation, Jaubert laissa domestiques et bagages sur la côte, et reprit la voie de terre jusqu'à Héraclée. Il y trouva une frégate turque qui le ramena rapidement à Constantinople (novembre 1806).

Ses épreuves étaient terminées : grâce aux soins du médecin du Sultan et au séjour agréable qu'il fit à Thérapia, il se remit très vite de la fièvre et du surmenage dû aux fatigues endurées. Il put donc se rendre directement au quartier général de la grande Armée, avant de revoir la France dans le courant de l'été de 1807.

Avec tant d'autres amis de l'Empereur, Jaubert eut, au moins temporairement, à se plaindre de la Restauration. Il ne fut réintégré qu'en 1819 dans sa situation de secrétaire interprète pour les langues orientales. Rentré tout à fait en grâce, on le retrouve en 1829 comme envoyé du Gouvernement à Constantinople, et lors des négociations qui aboutirent au traité d'Andrinople, il obtient du Sultan des concessions en faveur des Grecs et des catholiques arméniens. C'est pendant son absence qu'il fut élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Louis-Philippe le nomma conseiller d'État en service extraordinaire dès 1830, directeur de l'École des langues orientales en 1838, pair de France en 1841. Le Collège de France se l'adjoignit pour la chaire de langue persane.

Parmi ses ouvrages les plus connus, en dehors du *Voyage en*

Arménie et en Perse, qui reste un des meilleurs documents sur l'Irân, il faut citer les *Éléments de la Grammaire turque* et la traduction de la *Géographie d'Edrisi*.

Dans une vie si bien remplie, Jaubert trouva encore le temps d'être un des collaborateurs les plus actifs du *Journal Asiatique*, et de s'occuper avec zèle de deux compagnies savantes qu'il avait contribué à fonder. Aussi relève-t-on son nom sur la liste des vice-présidents de la Société de Géographie et sur celle des présidents de la Société Asiatique (1).

RIFAUD *(1786-1860)*. — Élève de Chardigny, Rifaud, doué des goûts les plus artistiques, se destinait, dans sa jeunesse, à la sculpture. Passionné pour son art, il avait, jusqu'à vingt ans, parcouru les principales villes de France, et pour l'étudier mieux et s'y perfectionner, il resta plus de trois ans à Paris.

Son penchant pour l'antiquité le décida à entreprendre, en 1805, un voyage en Italie, pays si riche en monuments et en souvenirs anciens. D'Italie il passa en Espagne et visita tour à tour les îles Baléares et Malte.

Sentant sa curiosité et son goût se développer de plus en plus pour l'art oriental, il part en 1809 pour visiter Smyrne, la Roumélie et l'Anatolie.

En 1812, il quitte Smyrne, il prend la route de Chio, visite Tchesmé, Rhodes, Chypre, et aborde au Caire, d'où il ne devait repartir que treize ans plus tard. Rifaud, pensant qu'il pourrait trouver dans ce pays une foule d'objets inconnus jusqu'alors, pleins d'intérêt pour l'art et la science, se mit à le parcourir dans tous les sens, allant jusqu'à la Nubie et jusque même sur les rives de la Mer Rouge.

S'associant aux projets de M. Drovetti, consul général de France au Caire, Rifaud fit exécuter des fouilles à Thèbes, la ville aux cent portes, à Sans, l'ancienne Tanis, et dans tous les endroits où il pensait découvrir un temple ou un monument quelconque.

C'est à son labeur incessant et à son intelligence que les musées de Turin, de Rome et de Paris doivent en partie d'être riches en vestiges et souvenirs de monuments anciens.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : *Voyage en Arménie et en Perse* (1821). — B : ***Biographie*** Michaud (article très détaillé, de son élève Sédillot). — Reinaud, ***Discours prononcé*** *aux funérailles de Jaubert* (*Journal Asiatique*, t. IX, 4e série).

On aura une idée de sa persévérance en apprenant qu'il passa six ans au milieu des ruines de Thèbes et un an dans la Nubie, à faire des fouilles. Rifaud ne se contentait pas de mettre au jour toutes ces ruines et tous ces monuments anciens, il tâchait aussi de les reproduire par le dessin et il a laissé par suite un grand nombre de représentations de détails d'architecture, d'inscriptions égyptiennes, grecques, latines et arabes. Il a dressé, en outre, en grand nombre des plans de villes anciennes et fait des cartes géographiques, notamment celle de la région du Fayoum.

Comme dans sa jeunesse Rifaud avait appris la botanique et l'histoire naturelle, il profita de son séjour en Égypte pour y recueillir des notions relatives aux productions du sol ; il étudia également la nature et les mœurs des habitants. Pendant quatre ans, en outre, Rifaud a encore tenu note des diverses observations météréologiques faites sur ce pays.

On lui doit aussi la découverte d'un grand nombre de manuscrits arabes trouvés dans des cimetières, contenant des formules cabalistiques et magiques qui ne sont autres que des talismans.

Quand Rifaud revint à Marseille, il rapporta une collectiou très importante comprenant, en outre des plantes, insectes et souvenirs égyptiens, plus de six mille dessins. Cette ville, ne se rendant pas compte de la grande importance de cette collection, refusa de l'acquérir et c'est Paris qui la lui acheta. Dans tous ses voyages Rifaud n'a été poussé que par les sentiments de la science et de l'art, et c'est sans l'appui du gouvernement, en son propre nom, et avec ses ressources personnelles, qu'il a exploré presque toute l'Égypte.

Durant les dernières années de sa vie, il a publié un grand nombre de brochures sur les découvertes faites dans ses voyages et fait paraître un ouvrage intitulé « Tableau de l'Egypte et de la Nubie » qui peut être considéré bien plutôt comme un guide destiné à ceux désirant parcourir ces régions que comme des études géographiques sur ce pays.

Rifaud faisait partie de l'Académie de Marseille, de plusieurs autres sociétés savantes aussi, et le gouvernement, pour reconnaître ses travaux et ses découvertes scientifiques, le nomma chevalier de la Légion d'honneur (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : 1° *Tableau de l'Égypte et de la Nubie*, in-8° ; 2° *Voyage*

Charles-Edouard GUYS (*Marseille 1783-1871*). — Fils aîné d'Alphonse, Charles Guys remplaça son père à dix années d'intervalle au consulat de Tripoli de Syrie. Les événements de la guerre de l'indépendance grecque l'obligèrent, après Navarin, à se retirer dans le Liban où il demeura deux ans. Il occupa ensuite le consulat de Salonique jusqu'en 1839. Il a exploré la plus grande partie de la Macédoine et a laissé dans son « Guide de la Macédoine » l'itinéraire de ses diverses excursions et des renseignements intéressants sur le commerce de Salonique et sur les antiquités de la province (1).

Henri GUYS (*Marseille 1787-1877*). — Consul comme son père et son frère, Henri Guys accomplit la plus grande partie de sa carrière dans les échelles du Levant. Il consacra ses premières études aux langues orientales et put ainsi arriver à parler et à écrire couramment l'arabe, le grec et le turc.

Il fut d'abord chargé de la gestion du vice-consulat de Lattaquié en Syrie, puis nommé vice-consul à Alger où sa connaissance de l'arabe lui servit à déjouer les ruses que la diplomatie du dey d'Alger employait dans ses rapports officiels, en se servant d'expressions qui auraient pu tromper un traducteur peu exercé. Il remplit en même temps les fonctions d'agent des concessions d'Afrique, et fut envoyé, en cette qualité, en mission à Bône au sujet de la pêche du corail. En 1822, il alla établir à Oran le poste que la France venait d'y créer. Il passa un an comme vice-consul à Chio, et fut nommé en 1824 consul à Beyrouth, poste nouveau dans les échelles du Levant, qu'il eut à organiser, et qu'il occupa jusqu'en 1838. Tous les autres consulats de la Syrie ayant été supprimés par mesure budgétaire, Guys demeura seul chargé des intérêts de la France et de la protection des missions dans toute la province pendant la période particulièrement difficile de l'occupation égyptienne. Il se montra administrateur actif et habile ; la probité et la dignité de son caractère lui attirèrent de la part des populations syriennes une véritable vénération, dont Lamartine

en Égypte et en Nubie, 1805-1827, in-f° ; 3° *Description des fouilles et découvertes de Koum-Medimet-el-Farès* (brochure). — B : Lautard, *Histoire de l'Académie de Marseille*, t. III.— 4° Perrier, *Bibliophiles et collectionneurs Provençaux*, 2-1 ; 5° Rapports faits par les diverses sociétés savantes sur les ouvrages de M. Rifaud, 1829.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Guys Ch., *Le Guide de la Macédoine*, Paris-Marseille, 1857 ; *Considérations sur les peuples de l'Orient*, Marseille, 1857.

recueillit les échos lors de son voyage en Orient. Ce fut à lui qu'Ibrahim Pacha confia le soin d'organiser autour de la Syrie un cordon sanitaire qui réussit à la préserver de la peste dont les ravages s'étendaient à tous les points qui étaient en relation avec cette province. Appelé en 1838 au consulat d'Alep, Guys y resta jusqu'à sa retraite en 1847.

Guys a laissé de nombreux ouvrages sur le pays où il a résidé pendant plus de vingt ans. Son « esquisse de la Syrie » est un tableau détaillé de la province, de sa situation politique et économique, de ses ressources agricoles et industrielles, et de son commerce. Il y signale la mauvaise administration du gouvernement ottoman comme un obstacle à la prospérité d'une contrée naturellement fertile et peuplée, qui fut autrefois une des provinces les plus florissantes de l'empire.

Mais à l'encontre de l'opinion généralement admise parmi ses contemporains, il constate aussi la déplorable influence de l'occupation égyptienne. Les exactions sans contrôle des fonctionnaires turcs, la partialité et la vénalité des tribunaux, l'interdiction légale du prêt à intérêt, l'insécurité des voies de communication entre les villes, avaient amené la Syrie à un état de misère auquel les capitations forcées et les levées en masse du vice-roi apportèrent le dernier terme, Guys déplore que le commerce français se désintéresse de plus en plus d'une partie de trafic syrien pour en laisser le bénéfice aux autres nations, et il s'efforce de donner d'utiles conseils pour permettre aux intérêts nationaux de reconquérir le terrain perdu.

Dans « le Derviche algérien en Syrie » et « Beyrouth et le Liban » plus spécialement consacrés à Alep, à Beyrouth et à leur territoire, la peinture des mœurs musulmanes, chrétiennes et israélites tient une large place. On peut lire avec intérêt les chapitres qui concernent le Liban. Les obligations professionnelles de Guys, ses courses de touriste ou d'archéologue l'y attiraient souvent. Aussi en a-t-il décrit minutieusement les sites et les antiquités ; et est-il pour la montagne le guide le plus sûr et le plus autorisé.

Nul aussi n'en a mieux connu les populations si diverses de race et de religion, et les pages qu'il a écrites sur les Maronites, les Druses, les Métoualis, et sur l'histoire de leurs princes, seront consultées avec profit par tous ceux qui voudront se faire une idée des événements qui préludèrent aux massacres de 1841, 1847 et 1860 et à l'intervention des puissances à cette dernière date.

Guys a également publié sur les Druses, sanglants acteurs de cette tragédie, deux volumes où il étudia l'histoire de la fondation de leur secte et analyse leurs conceptions religieuses. H. Guys faisait partie de l'Académie de Marseille, de l'Institut d'Egypte et de la Société Orientale (1).

(1) Bibliographie. — A : H. Guys, *Beyrouth et le Liban*, 2 v., Paris 1850 ; *Un derviche algérien en Syrie*, Paris, 1854 ; *Statistique du Pachalik d'Alep*, brochure, 1853 ; *Esquisse de l'état politique et commerciale de la Syrie*, Paris, 1862 ; *La Nation Druse*, Paris, 1863 ; *Théogonie des Druses*, Paris, 1863. — B : Guyot de Fère, *Dictionnaire des littérateurs et des savants contemporains*. — Trabaud, *Discours de réception à l'Académie de Marseille* (mémoires 1879-80). — Tamisier, *Art. sur les pertes récentes de l'Académie de Marseille* (ibid.).

CHAPITRE X

XIXe SIÈCLE : LEVANT ET BARBARIE (SUITE)

Pascal COSTE (*Marseille 1787-1879*). — La vie de Coste fut prodigieusement remplie. Sans insister sur son rôle comme architecte, nous sommes obligé de rappeler que, dans ses récits, le spécialiste reparaît sans cesse ; les documents qu'il colligea pendant ses soixante années de pérégrinations constituent, en effet, trente-neuf manuscrits formés d'environ 5.000 planches.

Dans un premier séjour de cinq ans en Egypte (1817-22), Coste, alors architecte et ingénieur de Méhémet-Ali, étudie les ruines de Thèbes et pénètre jusqu'à la première cataracte, par Syène et les îles Eléphantine et Philœ. Il reparaît sur les bords du Nil en 1823 et y reste encore quatre ans ; rien à citer de cette période, sauf la vente à un Anglais, moyennant 12.000 francs, des originaux d'une précieuse collection de dessins exécutés là-bas.

En 1832, il parcourut le nord de l'Italie, puis séjourna trois ans dans sa ville natale, occupé à la construction des églises Saint-Lazare et Saint-Joseph. Mais son humeur voyageuse reprend le dessus. En 1835, il part pour la Régence de Tunis dans le but d'étudier l'approfondissement du chenal de La Goulette et la création d'un autre port sur les côtes de la Régence, à peu de distance de la capitale.

La première question fut aisément résolue ; il constata que les courants du large ensablaient le canal par les gros temps et qu'un service régulier de bateaux dragueurs ferait disparaître cet inconvénient. Pendant son séjour à La Goulette, il étudiait incidemment les ruines de Carthage, mais ce ne fut que pendant quelques jours. Le 28 mai, le Bey le recevait, le remerciait de son rapport sur la

remise en état du canal et l'invitait à commencer sans retard ses recherches sur l'emplacement d'un port à créer. Il quittait la capitale trois jours après, dans une voiture conduite par un serviteur du prince, et accompagné d'un interprète européen et de deux cavaliers indigènes. Après avoir pris en route un croquis de l'établissement thermal d'Hammam-el-Lif, il laissa Hammamet sur la droite et arriva le deuxième soir à Sousse, où il s'intéressa aux ruines de l'antique Hadrumète, et aussi aux monuments arabes de la ville moderne. Mais la côte ne lui parut pas favorable à l'établissement d'un port militaire, non plus que celle de Monastir. Il préféra la position de Mahdya-el-Africa, au sud des ruines de la petite Leptis (Lamta) — estimant que son promontoire effilé pourrait constituer un bon point d'enracinement pour une jetée de gros blocs, à recouvrir de murs de ciment hydraulique. Il ne continua pas dans la direction de Sfax, et alla passer deux jours à étudier l'amphithéâtre d'El-Djem (Thysdrus) d'où il comptait pousser jusqu'à Kairouan pour prendre des croquis de ses fameuses mosquées.

Le fanatisme de son escorte l'en empêcha, et il regagna la côte ; mais, après Sousse, au lieu de suivre son premier itinéraire, il se porta sur Zaghouan, où il parvint le 9 juin, après avoir laissé en route le véhicule beylical, pour traverser à cheval la montagne boisée qui domine la ville au Sud. Il y vit les débris de l'aqueduc qu'on a depuis rétabli, puis revint à Tunis par les ruines d'Utina, près de Mohamédia. Le bey reçut Coste le jour de son arrivée, et à la lecture de son rapport sur les points déjà étudiés, l'invita à continuer sans retard ses travaux à Porto-Farina et à Bizerte. L'infatigable voyageur repartait le lendemain et atteignait le premier port en 48 heures. Il jugea que l'envahissement progressif de la rade par les sables excluait toute possibilité de création d'un établissement en ces lieux ; sans s'y arrêter, il se dirigea sur Bizerte par Menzel-Djemil, et jugea qu'il avait enfin découvert l'emplacement idéal. Ce fait est d'une telle importance que nous laisserons ici la parole au narrateur lui-même : « Bizerte... est... entourée de murs avec un port qui ne peut recevoir « que des barques. Vers l'Ouest se trouve un grand lac, de 20 kilo- « mètres... sur huit et d'une profondeur à pouvoir recevoir les plus « grands navires. *Ce serait là un magnifique port militaire.* Il est « séparé du port marchand par un grand massif de rochers à fleur « d'eau, dans lequel on pourrait... creuser un chenal et établir une « écluse... pour faire passer les vaisseaux du port actuel dans le lac ».

Ces paroles prophétiques frapperont plus vivement encore ceux qui savent qu'un *très illustre* géographe déclarait un demi-siècle après, soit cinq ans après le traité du Bardo, que « l'importance réelle de « Bizerte est trop faible pour que la France se hâte de faire construire « la ligne de chemin de fer concédée dans la première année de la « conquête ».

Coste revint à Tunis par la voie directe qui passe auprès des ruines d'Utique, situées aujourd'hui à 17 kilomètres de la mer à vol d'oiseau, à plus de 25 en suivant les contours de la Medjerdah. Il put reconnaître les bassins, l'Acropole, l'amphithéâtre et deux citernes, mais il lui fallut, sans suites fâcheuses fort heureusement, livrer bataille à de gros serpents qui vivent en nombre dans les hautes herbes. Le soir, il était à Djédeida, et le lendemain dans la capitale. Le prince fut satisfait du second rapport, mais l'état des finances de la Régence ne permettait pas d'entreprendre les travaux, et Coste refusa l'offre qui lui fut faite d'entrer au service beylical. Il reçut une gratification plus flatteuse qu'importante, se reposa quelques jours en dessinant des palais, des mosquées et des bazars et s'embarqua pour la France le 1er juillet : mais il n'arriva à Marseille que le 17, et fut obligé de rester cinquante jours au Lazaret, deux matelots étant morts à bord de son brick.

En 1837, Coste fit un voyage dans la vallée du Rhin et en Belgique : au retour il s'occupa de publier son grand ouvrage : « Architecture arabe ou Monuments du Caire, mesurés et dessinés de 1818 à 1825 ». Ce précieux document sur l'art oriental eut du succès, et valut à l'auteur d'être attaché, avec le peintre Flandin, sur la désignation de l'Académie des Beaux-Arts, à l'ambassade que Louis-Philippe envoyait au Shah sous la direction de M. de Sercey. Raoul Rochette avait, à l'usage des deux artistes, rédigé des instructions et dressé un itinéraire pour leur faciliter l'étude et le relevé des monuments antiques de la Perse.

L'ambassade quitta Toulon le 30 octobre 1839, sur la frégate à vapeur le *Véloce*; le 15 novembre, après escales à Palerme, Messine et Milo, elle touchait à Athènes, où elle fut reçue par le roi Othon, paisible archéologue alors logé dans une maison fort modeste en attendant l'achèvement du futur palais. Le 22, le vapeur entrait à Constantinople, et le 30, le représentant de la France, le comte de Pontois, introduisait la mission auprès du Chef des Croyants, qui fit

une grande impression sur notre compatriote. Le 2 décembre, le *Véloce* reprit la mer, et, après une seule relâche à Sinope, à cause du mauvais temps, il entra dans le port de Trébizonde dans la matinée du 8.

Nous avons déjà décrit plusieurs fois la route de ce port à Téhéran par Erzeroum et Bayazid : aussi résumera-t-on très brièvement cette section du parcours. — Le cortège quitta la côte par des froids de 10 à 18 degrés au dessous de zéro pendant la nuit, et mit onze jours pour atteindre la capitale arménienne à travers les montagnes — le trajet ordinaire comportant soixante-trois heures au pas moyen d'un cheval. A la sortie d'Erzeroum, une couche de quatre-vingts centimètres de neige couvrait le sol et le temps fut toujours mauvais pendant que nos envoyés s'acheminaient vers le haut Euphrate, qu'ils passèrent sur la glace. Bayazid fut leur dernière étape en terre ottomane ; le 11 janvier 1840, la frontière persane était franchie.

De Sercey traversa alors l'Azerbaïdjan, longea le lac Ourmiah et arriva en vingt jours à Tauris, où il fut l'objet d'une splendide réception. Ensuite, il se porta sur la capitale par Kazbin et y entra le 1er mars : les Français s'y reposèrent trois semaines, en l'absence du Shah, et leurs seules distractions pendant ce séjour furent le spectacle de la curieuse fête commémorative du meurtre d'Ali, et un banquet d'adieux offert par le gouverneur de la ville. Néanmoins Coste alla visiter les ruines de Rheï, l'ancienne Rhagès, détruite au XIIIe siècle par les Mongols : il n'y trouva rien d'antérieur à la période des khalifes arabes.

Dans l'après-midi du 23 mars, l'ambassade partit pour Ispahan en suivant la route d'Hamadan (Ecbatane), de deux jours plus longue que la voie directe par le Sud, mais pourvue de gîtes d'étape plus supportables pour des Européens. Après avoir traversé le second jour la rivière salée d'Ab-Chour, on fit une courte halte à Sawa, la ville des grenades. Le pays était fort triste, et pendant toute la journée du 27, il fallut traverser une plaine déserte et sans eau pour arriver à Kom, une des nombreuses villes saintes de l'Iran. La plupart des habitants se disent descendants d'Ali, et les tombeaux de pieux personnages, de califes et de rois modernes y abondent.

A l'étape suivante, l'escorte fut assaillie à coup de fusil par des villageois qui refusaient de livrer des provisions de bouche aux étrangers : mais les Français purent reposer dans un solide caravan-

sérail, le premier qui ne fût pas en ruines, car il ne datait que de 1805. Le 30, on arrivait à Kaschan, à peu près à mi-route. Coste en fait le plus grand éloge : les environs sont très bien cultivés; l'industrie y est active, et les scorpions locaux, dont la fâcheuse réputation s'étend au loin, ont la délicatesse de se cacher quand ils voient un étranger : c'est du moins ce que dit un indigène à notre compatriote.

Après un jour de repos, la mission repartit le 1er avril et se trouva bientôt dans des montagnes stériles où reparut la neige. Entre Kohroud et Soh, dans une passe de 2.680 mètres, le verglas faillit causer de nombreux accidents ; et, avant d'arriver au second village, une tempête de neige et de grêle vint aggraver les souffrances des voyageurs. Le 3 au soir, on coucha au village de Mourtchakar, et le surlendemain, après avoir dépassé de nouvelles plaines désolées, avec des groupes d'habitations en ruine, l'ambassade française fit son entrée triomphale à Ispahan; ses membres furent logés dans de fort jolies maisons, au faubourg chrétien de Djoulfa. Le trajet avait duré 78 heures, réparties entre quatorze jours de marche. .

Le 8 avril, M. de Sercey et ses compagnons étaient reçus par le Shah, qui campait hors de la ville avec sa petite armée d'environ douze mille hommes, près du Zenderoun. Ce ne fut pourtant pas sous la tente, mais dans un fort beau palais que le potentat fit le plus gracieux accueil à nos envoyés. Quelques jours après, Coste et Flandin eurent l'honneur d'une audience spéciale. Le Shah s'intéressa au livre de l'un sur le Caire et ordonna à l'autre de commencer immédiatement son portrait. Il n'y eut, parait-il, que cette seule séance, mais les deux artistes venaient d'obtenir la royale permission de prendre tous les croquis qu'il leur conviendrait, et de gagner la décoration de 2me classe du Lion et du Soleil de Perse. Après des fêtes brillantes, les anciens traités étant renouvelés, l'heure de la séparation sonna enfin. Mais Coste ne partit que le 31 mai d'Ispahan, dont il a laissé une description vraiment attachante, accompagnée de dessins qui font passer sur ce que le texte peut avoir parfois de trop technique.

Sa première expédition eut pour but Hamadan, qu'il atteignit le 10 juin par la route de Lilian, sans incidents bien graves. Il n'y retrouva que bien peu de débris de la superbe Ecbatane; quelques tombeaux, des fûts de colonne, un lion sculpté dans un calcaire très dur, mais brisé en partie, deux grandes inscriptions cunéiformes et de

fort belles carrières. Le 17 juin, les Français quittaient la capitale de l'Irâk-Adjemi et se dirigeaient vers le Kurdistan, où leur première étape fut Kengaver.

C'est là que sur une colline, ils relevèrent les soubassements en marbre d'un temple de Diane de plus de 200 mètres de côté. Les habitants les empêchèrent, sans violence d'ailleurs, de faire des fouilles, et après avoir pris notes et croquis, nos archéologues jugèrent sage de poursuivre vers l'Ouest. Le lendemain ils étudiaient les fameux bas-reliefs de Bisoutoun (Baghistâna) jadis cités par Ctésias et Diodore de Sicile. Le 24, ils étaient à Kirmanchah, près de Tak-I-Bostan, dont Coste décrit longuement les salles voûtées. Puis tandis que Flandin continuait ses travaux, il poussa jusqu'à Serpoul ou Saripal, les anciennes Portes du Zagros (Sarg-Pil), qu'il appelle Serpoul-Zohab. Il fallut quatre jours pour atteindre ce point, en courant de sérieux dangers de la part des Kurdes. Un peu avant d'y arriver, le 6 juillet, il releva le beau portique grec en marbre blanc de Tak-i-Ghirrah (ou Takt-i-Ghero), qu'il suppose avoir été construit pour servir de poste militaire barrant le défilé entre le plateau de Médie et la plaine mésopotamienne, soit, aujourd'hui, entre la Turquie et la Perse, bien que celle-ci s'étende un peu plus loin jusqu'au cours de la Diyala. Il resta ensuite trois jours à dessiner les ruines de la ville sassanide de Holwan, de la forteresse de Kala-Bolak et de la tombe de Doukan-Daoud.

Le 9 juillet, conformément aux instructions de l'Institut, Coste se disposait à partir pour Choustre, à 90 lieues à vol d'oiseau dans le Sud-Est en passant par les ruines de Sirwan. Mais le Khan persan de Serpoul l'en détourna, à cause des dangers de la route, impunément exploitée par les bandits kurdes. L'explorateur se rendit à ses conseils; encore faillit-il être écharpé dans un village de cette tribu en regagnant Tak-I-Bostan. Il retrouva Flandin à Bisoutoun et les deux Français, abandonnant à Kengaver l'itinéraire qu'ils avaient suivi à l'aller, se portèrent, suivant les conseils du Khan, par Nehavend sur Bouroudjird, la capitale du Louristan. Le vizir les reçut très cordialement, mais il leur fit une description terrifiante des difficultés et des périls de la route, ainsi que du climat de Choustre en été, et de l'anarchie qui régnait dans le pays en l'absence du gouverneur; il concluait en leur conseillant d'ajourner leur voyage. L'avis leur parut bon, et le 24 juillet, ils partaient pour Ispahan,

renonçant à continuer leur route vers le Sud-Est, bien qu'ils eussent parcouru plus de la moitié du chemin. Coste souffrait cruellement des fièvres intermittentes; il faillit mourir en arrivant à Gulpaigan sur la future ligne Tauris-Hamadan-Ispahan-Bender-Abbas. Après deux jours de repos, il se remit en selle, et malgré des accès, qui le tourmentaient sans relâche, atteignait le 5 août la seconde capitale par Khonzar et Nedjef-Abad. Le médecin de l'ambassade russe le guérit rapidement, ainsi que Flandin, qui avait été pris à son tour d'une attaque de la même maladie.

Le 27 septembre, la petite mission forte de dix hommes armés repartait pour le Farsistan, par Koumische et Yazdikhast (Vezdikhast). Les nuits étaient froides, les jours brûlants. Le 2 octobre, elle était à Abadeh, à 1860 mètres d'altitude, le 3 à Surmek, le 4 à Khan-I-Khora, caravansérail perdu en pays désert. Puis on traversa une région arrosée et cultivée, et les deux dernières étapes avant Pasagarde furent Khan-I-Kergan et Mourghab.

Les ruines de la capitale fondée par Cyrus couvraient encore un espace de 2.400 mètres sur 700, dans une plaine entourée de collines: les Persans nomment ce lieu Mader-I-Suleiman, la Mère de Salomon, car c'est à cette lointaine princesse, et non au vainqueur de Babylone, qu'ils attribuent le superbe tombeau de marbre blanc décrit par Diodore de Sicile et encore bien conservé de nos jours. Les artistes consacrèrent 48 heures à l'étude de la défunte cité et prirent de nombreux croquis et documents.

En deux petites étapes, ils arrivèrent ensuite à Istakhr, où sont les merveilleux débris de Persépolis, qui embrassent une étendue de 9 kilomètres de circuit, sans compter le groupe des tombes royales taillées dans le roc à une lieue plus loin, à Naksch-I-Roustem. Nous n'avons pas à les décrire, mais nous ne saurions trop engager le lecteur, ignorât-il les rudiments de l'archéologie persane, à consulter les dessins que leur a consacrés l'auteur. Il y séjourna deux mois, malgré le mauvais temps, et le risque continuel d'être attaqué la nuit par les tribus des montagnes voisines; mais aussi pouvait-il dire en partant qu'il avait copié toutes les inscriptions et levé le plan de tous les palais et tombes royales, avec celui du plateau où ils sont situés.

La mission se mit en route le 2 décembre pour Chiraz, capitale du Farsistan, où elle courut quelques dangers. Les Français y virent le jardin du poète Hafiz et une tour construite en partie avec les prison-

niers vivants d'une tribu voisine connue par ses brigandages ; à une lieue et demie se trouvent aussi des ruines contemporaines des rois Achéménides.

Après huit jours de repos, Coste repartait, cette fois-ci vers l'Ouest, pour aller étudier les ruines de Sapor (ou Schapour), près de Kaseroun ; elles sont moins importantes, mais plus artistiques, grâce au génie grec, que celles de Persépolis. Il continua jusqu'au port de Bender-Bouchir, d'où il regagna Chiraz (1er février 1841), par les ruines de Firouzabad, et un long crochet à l'Est jusqu'à Darab-Yerd. Le 13, Coste et Flandin, mis dans l'impossibilité de se rendre à Choustre à cause d'une insurrection, se décidèrent à revenir au Nord par la route suivie à l'aller. Ils revirent Persépolis et Pasargade, y prirent quelques estampages, et le 26, la petite caravane rentrait harassée à Ispahan. Tout le monde était malade, sauf Coste, et il fallut prendre quinze jours de repos. D'ailleurs la mission était terminée et il ne restait plus qu'à rentrer en Europe.

Le 10 mars, Coste et Flandin reprenaient la route de Téhéran, en suivant à peu près le même itinéraire que l'année précédente ; ils repassèrent par Soh, Kohroud, Kaschan et Kom ; ils échappèrent aux brigands bakhthiarys, mais souffrirent cruellement du vent du Nord et des tempêtes de neige. Le 20 au soir, ils rentraient à Téhéran, à temps pour assister au palais du Shah à la grande fête de Nourouze. Le potentat se montra très bienveillant à leur égard et leur demanda des nouvelles de sa province du Farsistan, où son autorité est si peu solide.

Le 24 avril, les deux artistes sortaient de la capitale, accompagnés du petit-fils de Mesmer, officier français au service persan, et de quatre domestiques. Ils comptaient revenir par leur premier itinéraire, et le suivirent en fait jusqu'à Tauris, où ils étaient le 9 mai.

Mais là on leur apprit que sur la route d'Erzeroum la famine avait fait déserter les villages, et que sur celle de Tiflis, la peste décimait les populations. Il ne restait que la voie de Bagdad ; ils se décidèrent à la prendre et se dirigèrent vers l'Ouest le 4 juin ; la caravane comprenait, outre les trois Français, deux domestiques européens et deux Arméniens, un tchavardar persan et cinq Arabes, avec neuf chevaux et quinze mulets. Dès la première étape, un coup de pied de cheval faillit briser la cheville de notre infortuné compatriote, mais il fut rapidement guéri par un Européen qui venait de se joindre

à l'expédition avec deux compagnons. Aussi put-on repartir dès le lendemain matin de Diza-Khalil, près de l'Ourmiah, où s'était passé cet incident. On contourna le grand lac salé par le Nord pour arriver par Diliman à Koussawa, où réside un évêque Chaldéen catholique ; à cette époque 1500 de ses ouailles se disaient sujets du Roi de France, à la grande surprise des voyageurs. Laissant toujours le lac à leur gauche, ceux-ci descendirent vers le Sud et arrivèrent le 12 à Ourmiah, dont le gouverneur, aussi spirituel qu'instruit, leur déclama la *Bataille des Pyramides* de Barthélemy et Méry. Cet aimable Persan aurait voulu que ces poètes vinssent à Ourmiah pour leur bâtir un palais « et leur donner un harem ». Les Français ne le quittèrent que le 15, absolument émerveillés. Dépassant la pointe sud du lac, ils arrivèrent le 19 à Soutch-Boulak et s'y reposèrent un jour, fort bien accueillis par le gouverneur sur la recommandation de son bienveillant collègue et voisin. Cinq jours plus tard, près de Bana, au passage de la frontière turco-persane, le refus de verser un bakchich de douze francs à la douane, amena une bagarre où faillit périr la caravane tout entière. Coste en profite pour donner de sages conseils à ceux qui voyagent en Orient, et laisse entendre que l'imprudence de Flandin fut la principale cause de ce fâcheux contre-temps.

La première ville importante, en territoire ottoman, fut Souleimanieh, dans le Kurdistan turc : la population était, du reste, fort misérable ; les mosquées et les habitations à l'avenant. Très heureusement le pacha était poli et bien disposé envers les Européens : aussi lui firent-ils présent, pour sa fièvre, d'une petite provision de quinine et, pour son instruction, d'un traité élémentaire d'artillerie, car la garnison disposait de six vieilles pièces en partie coulées sur place. La chaleur devenait très forte ; la caravane commença à marcher la nuit, et, jusqu'à Bagdad, il ne se produisit aucun fait intéressant.

Le matin du 7 juillet, la ville des Mille et Une Nuits ouvrait ses portes aux voyageurs épuisés de fatigue. Ce fut le consul général de France, baron de Loewe-Weimar, qui les reçut dans sa résidence provisoire et s'empressa, après une chaleureuse réception, de leur procurer une maison dans le quartier chrétien. Depuis le passage d'Ange de Gardane, les monuments en ruine ne s'étaient pas relevés, et Coste, voyant que le pacha ne faisait même pas réparer les remparts, s'écrie : « L'incurie turque est quelque chose d'inouï. » L'effroyable

dépravation des habitants lui arracha d'autres imprécations que je n'ose reproduire ici.

Pendant son séjour dans le grand emporium du Tigre, notre archéologue n'oublia pas d'aller étudier les ruines de Ktésiphon, où il dessina le Tacht I Kosrou, le seul monument debout sur un espace de plusieurs kilomètres carrés. De l'autre côté du fleuve, à l'Ouest, se trouve l'emplacement de Séleucie, d'une superficie équivalente ; il n'y trouva que des buttes de terre et des briques. Les deux villes jumelles, que les Arabes appellent maintenant Madaïn, ne sont guère qu'à six lieues en aval de Bagdad. Babylone, près de la ville moderne de Hilleh, est à quatre-vingt kilomètres, au Sud-Est sur l'Euphrate. Les vaillants artistes s'y rendirent pourtant malgré la chaleur accablante du mois d'août ; ils levèrent le plan des ruines, éparses sur une longueur de vingt kilomètres du Sud-Est au Nord-Ouest, et sur une largeur qui dépasse parfois la moitié de ce chiffre. Le 10 août, ils revinrent à Bagdad, sans avoir été attaqués en route par les Arabes nomades. Ces populations étaient soulevées au loin contre l'autorité ottomane, et il fallut séjourner sur les bords du Tigre jusqu'au 5 septembre, date où la mission put partir sous la protection de vingt-cinq cavaliers turcs; elle fut rejointe le lendemain par le gouverneur de Kerkouk, Mustapba Pacha, qui s'en retournait dans sa province avec trente autres soldats. Au bout de huit jours, les Français se séparaient de lui dans son chef-lieu, sans avoir rencontré de pillards sur la route. Le 17 septembre, après avoir traversé le célèbre champ de bataille d'Arbelles (Erbil), ils arrivaient à Mossoul, sur le Tigre, échappant ainsi aux coups des redoutables Yézidis.

La garnison étant d'environ quatre mille hommes, nos compatriotes étaient en sûreté, et ils se reposèrent dix jours dans cette grande ville, dont la population comptait plusieurs milliers de chrétiens; pendant ce temps, ils allèrent parcourir à 1350 mètres de distance sur l'autre rive du fleuve, les ruines de Ninive où M. Botta n'allait pas tarder à commencer ses mémorables fouilles ; ils n'y relevèrent qu'une enceinte, un soubassement de palais et des buttes de terre, avec de nombreuses briques cuites. Le 20 octobre, cinq jours après leur départ de Mossoul, les voyageurs passaient le Tigre à Djezireh-Ibn-Omar, dans les premières montagnes qui bornent au Nord la vaste plaine mésopotamienne; sans y séjourner, ils continuèrent par Midiyad et Saour, laissant Mardin à l'Ouest, vers l'importante cité de Diarbekir,

l'antique Amida, où ils entrèrent le 8 du même mois. Trois jours furent consacrés à l'étude des nombreux monuments de toute époque qui font la gloire de cette ville.

Le 16 octobre, Coste et Flandin étaient à Orfa (jadis Edesse), qui leur rappela les exploits du Croisé Baudoin et plus près de nous ceux d'Ibrahim Pacha ; mais déjà les Turcs avaient réoccupé la ville, et huit cents Albanais, aussi féroces qu'indisciplinés, y tenaient garnison. Le 20 s'opéra le passage de l'Euphrate à Biredjik, à peu de distance du champ de bataille de Nézib. Ce dernier était encore couvert de projectiles et de débris de toute nature. La mission tourna franchement au Sud-Ouest, et le 21, elle entrait à Alep, dont la moitié des habitants étaient chrétiens ou juifs. Les Français y firent un séjour délicieux, et ne repartaient que le 4 novembre; le 7, ils recevaient l'hospitalité dans un couvent de Latakieh (Laodicée), retrouvant enfin la mer qu'ils avaient perdue de vue deux ans auparavant sur les hauteurs qui dominent Trébizonde.

Malheureusement, il n'y avait aucun bâtiment européen dans le port que les maîtres du pays avaient laissé combler en grande partie. Malgré la guerre civile qui ravageait la côte depuis Jérusalem jusqu'à Latakieh, il fallut se remettre en route pour Beyrouth, au risque de tomber entre les mains des Ansaris. Le départ eut lieu le 10 novembre.

Par Djebeïl (Byblos) et Tartous ou Tortose (Antaradus), Coste atteignit Tripoli en trois jours, relevant çà et là les débris d'un monument grec ou d'une forteresse du temps des Croisés. Le voyage par terre devenant de plus en plus dangereux, il se décida, avec son compagnon, à noliser une barque arabe et parvint enfin en douze heures dans l'ancienne Beryte, où les Anglais étaient installés en maîtres depuis le bombardement de septembre 1840. Leur compagnie paraît avoir été des moins agréables pour nos compatriotes ; ils durent pourtant la supporter jusqu'à l'arrivée d'un paquebot autrichien, à bord duquel ils prirent passage pour Smyrne. C'est de là que le 30 décembre le vapeur français *Minos* les ramena par Syra à Malte où ils firent seize jours de quarantaine. Le 29 janvier, Coste s'embarquait sur l'*Eurotas* et le 4 février rentrait à Marseille *très heureux d'être revenu de cette pérégrination lointaine.*

Reçu peu de temps après par Louis-Philippe qui examina attentivement ses documents, il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur ainsi que son collaborateur Flandin. La même année il fit une

excursion en Angleterre. En 1847, il alla établir un plan d'hôtel consulaire à Tanger, et revint par la côte espagnole. En 1852, il traversa l'Italie par terre jusqu'à Naples et regagna Marseille par voie de mer. Neuf ans plus tard, à l'occasion d'un voyage aux Pyrénées, il visita l'intérieur de l'Espagne jusqu'à Cadix; puis, en 1862, il poussa jusqu'en Ecosse à l'occasion d'une seconde excursion en Angleterre. En 1863, il parcourt l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avec Berlin, Vienne et Pesth comme points extrêmes. En 1864, il reparaît en Italie, pour y étudier les villes d'art, Florence et Venise en tête, et, en 1868 il se borne à parcourir la Suisse.

Enfin, à l'âge de 85 ans, en 1872, il se rendit à Saint-Pétersbourg et à Moscou par la Hollande, le Danemark et la Suède et en revint par la Pologne, l'Autriche et la Suisse.

Tous ces parcours et les nombreuses excursions en France, dont nous n'avons pas parlé, sont racontés par le menu dans ses *Notes et souvenirs de voyage*, où l'on trouve même l'emploi de son temps quand par extraordinaire il résidait à Marseille. Ce texte peut être commenté et illustré à l'aide des trente albums de dessins autographes qu'il a légués à la Bibliothèque de sa ville natale, en dehors des neuf atlas consacrés spécialement au voyage en Perse. Le détail s'en trouvera à la bibliographie qui termine cette notice.

Après avoir vu presque toutes les capitales du monde antique, Thèbes, Memphis, Alexandrie, Babylone, Ninive, Persépolis, Rome, Athènes, Carthage; après tant de travaux, de dangers et de fatigues, Coste s'éteignit doucement à 92 ans, entouré du respect et de la sympathie générales.

Il était officier de la Légion d'Honneur depuis 1862, correspondant de l'Institut et de la Société des Architectes de Londres, membre de l'Académie de Marseille et de nombreuses sociétes savantes. En dehors des ouvrages que nous allons citer, il a laissé: *Architecture arabe*. Paris, Imp. royale, 1837-39, in-f°; une brochure sur la Bourse de Marseille, une sur la Cathédrale, et un projet d'agrandissement de l'Hôtel de Ville (1).

1 BIBLIOGRAPHIE. — A : 1° *Itinéraire de l'Ambassade française en Perse sous M. le comte de Sercey, et des excursions scientifiques des deux artistes attachés à cette mission*, 2 volumes de texte (avec dessins) et 9 atlas de planches (Mss. de la Bibl. de Marseille) ; 2° Flandin et Coste, *Voyage en Perse, etc*. (Relation en 2 volumes in-8° et 1 atlas de notices sur les planches, par Flandin ; 4 atlas de planches sur la Perse

Polydore ROUX *(Marseille, 1792-1833)*. — Polydore Roux fut un savant d'une activité extraordinaire et d'un esprit très orné ; à vrai dire il est plutôt connu comme naturaliste que comme explorateur.

Dès l'âge de treize ans il avait fait une très riche collection d'insectes et de papillons pris pour la plupart dans notre Provence. Ses travaux et sa science attirèrent bientôt sur lui l'attention de Cuvier qui, en 1819, le fit nommer conservateur du Musée d'histoire naturelle de Marseille. Il consacra tout son temps et son savoir à embellir de collections riches et variées ce musée et il lui donna une importance qu'il n'avait jamais atteinte jusqu'alors.

Entre temps, en 1825, il publiait une très intéressante brochure sur les oiseaux de Provence.

Un de ses plus vifs désirs était d'étendre le champ de ses connaissances, et plusieurs fois même il avait manifesté l'intention d'aller, soit aux sources du Niger, soit à celles du Nil. Il s'était souvent entretenu avec Cuvier de ses vastes projets et ce dernier se souvint de lui, quand il le recommanda comme compagnon de route au baron Hügel qui se destinait à faire le tour du monde.

En compagnie de cet illustre savant, Roux visita presque toute l'Egypte, ensemble ils firent à Thèbes des découvertes d'insectes, de poissons et de crustacés on ne peut plus importantes. Il visita Siout, y découvrit des grottes profondes, il gagna la première cataracte et atteignit Cosseir par le désert. Son voyage ne devait pas s'arrêter là et, poussé par un invincible désir de connaître, il s'embarqua dans ce port à destination de Bombay.

Tour à tour profitant des escales du navire, il visita Djedda, Moka et Makala ; il explora toutes ces contrées arides et y recueillit ce qui était susceptible d'augmenter ses collections.

ancienne et un sur la Perse moderne. par Coste. Paris, Gide et Baudry. 1851 ; 3° *Monuments d'Europe*, album formé par M. P. Coste.... dessins, vues, plans, coupes, détails architecturaux, réunis.... dans ses voyages de 1832 à 1872. Onze volumes, comprenant 1187 pièces relatives à l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, aux Pays Scandinaves, à la Russie, la Finlande, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Espagne et l'Italie ; *Monuments de France*, comme dessus, de 1828 à 1876. Onze volumes comprenant 1491 pièces ; *Monuments de l'Afrique Septentrionale*, comme dessus, de 1817 à 1847, huit volumes comprenant 1253 pièces relatives à l'Egypte, la Tunisie, l'Algérie, au Maroc et à l'Espagne Mss de la Bibl. de Marseille). 4° *Notes et souvenirs de voyages* (1817-77), Marseille, Cayer, 1878, 2 volumes in-8°, portr. et pl. — B : A. Autran. *Discours prononcé sur la tombe de M. Pascal Coste* *Mém. Acad. de Marseille*, 1881-82) ; Letz, *Discours de réception à l'Académie de Marseille* (ibid, 1885-87).

Après plusieurs semaines de navigation il arriva enfin à Bombay. Il en explora toutes les îles environnantes, et la moisson de ses découvertes fut si belle qu'il préféra en ce moment abandonner Hügel que de quitter cette terre si fertile en espèces inconnues.

Roux, de tous les pays où il se trouvait, envoyait à Marseille les résultats de ses recherches et il allait expédier de Bombay à notre Musée une foule d'objets de toutes sortes quand la mort vint le surprendre dans toute la force de son âge.

Il mourut, en effet, en 1833, à peine âgé de 41 ans (1).

Jean-Raymond PACHO (*Nice, 1794-1829*). — Après une jeunesse attristée par de nombreux déboires, Pacho renonça à s'imposer, comme peintre ou comme écrivain, à l'admiration rebelle du public de la capitale, et, laissant provisoirement de côté ses rêves d'avenir, se décida à émigrer en Egypte où l'un de ses frères était à la tête d'une maison de commerce assez importante. Il trouva, grâce à cette parenté, de nombreuses relations qui lui permirent d'entreprendre successivement trois voyages, d'abord dans la Basse-Egypte, ensuite au Fayoum et aux Oasis, enfin en Cyrénaïque.

On ne sait rien du premier. Du second, il est resté un journal de route qui n'a pas été publié, mais dont La Renaudière donne un résumé dans sa notice sur l'auteur, intercalée dans le *Voyage en Cyrénaïque*. Pacho partit du Caire le 17 novembre 1823, visita d'abord la curieuse vallée du Fayoum, pour se porter ensuite à l'Ouest et parcourir la petite oasis —Wa-Baharieh. Il continua sa route à travers le désert de Lybie, séjourna une première fois dans l'oasis de Siouah, si connue dans l'antiquité par son temple de Jupiter Ammon, et s'avança par la Sebkha d'Arakhieh jusqu'à l'oasis de Faredgâ, sous la longitude du golfe de Soloum, et à peu près à mi-chemin de la Wa-Baharieh à la Wa-Maradeh. De ce point, situé à près de 700 kilomètres du Caire à vol d'oiseau, il revint sur ses pas jusqu'au Nil, à la hauteur de Beni-Souef et remonta la vallée par Beni-Hassan et Siout (Lycopolis) jusqu'aux terrains de parcours des Beni-Ali. C'est avec des guides recrutés dans cette tribu qu'il atteignit la grande oasis de 150 kilomètres de long, Wa-El-Khargeh; il s'enfonça vers le Sud par Ghenah (Ghaïnah), Belâk et Dekhakin jusqu'à Baïris (Beris),

(1) BIBLIOGRAPHIE. B : ROUX. P.-M., *Eloge hist. de Polydore Roux*, 1834.

petite agglomération située par 24°30' environ de latitude septentrionale. Il ne vit donc pas l'extrémité méridionale d'El-Khargeh, et reprit la direction du Nord pour visiter successivement les deux oasis placées entre la Grande et la Petite dans la ligne parallèle au Nil, c'est-à-dire Wa-Dakleh ou Wa-El-Gharbi (l'intérieure ou l'occidentale) et Wa-Farafreh. Cette exploration terminée, il regagna Siout et descendit le fleuve jusqu'au Caire, où il rentra en août 1824 après neuf mois d'absence.

Il était alors bien entraîné physiquement; son talent de dessinateur s'était affiné, ses connaissances en botanique, en archéologie et en géographie ancienne avaient pris un sérieux développement. Il se décida donc à réaliser un rêve depuis longtemps conçu: un voyage d'étude dans la Marmarique et la Cyrénaïque qui étaient alors à peu près inconnues, surtout à l'intérieur. Méhémet-Ali lui donna une lettre de recommandation pour le pacha de Tripoli ; ses protecteurs lui fournirent les fonds nécessaires pour cette coûteuse expédition, et un jeune orientaliste allemand, M. Muller, demanda à l'accompagner. Pacho accepta ses offres de service et ils partirent d'Alexandrie le 3 novembre 1824, emmenant deux guides, cinq serviteurs nubiens et seize chameaux.

La petite caravane prit la direction de l'Ouest en suivant le bord de la mer. Le 6, elle atteignit les ruines de Taposiris (Abusir) et s'y reposa deux jours. Le surlendemain, pendant que domestiques et bêtes de somme gagnaient le puits de Bourden, les deux Européens firent un crochet jusqu'à la mosquée de Kasr-Ghettadjah, à cinquante kilomètres dans l'intérieur, et parcoururent un pays jadis cultivé, aujourd'hui désert, et rempli de ruines, dont la plus intéressante était celle d'un canal en pierres de taille, d'ailleurs asséché. Ils rejoignirent leurs compagnons près du château-fort de Lamaïd et quand ceux-ci reprirent la route à l'Ouest, firent un nouveau détour jusqu'à Kasbah-El-Chammameh, où Pacho voit un monument de l'époque des Lagides. Ralliant leur convoi à Dresch, sur la limite de l'Ouadi-Mariout et du désert de Djebel-Kourmah, ils passèrent, le 19, devant les deux cents grottes de Makteraï auprès de la mer, puis rencontrèrent les ruines de deux châteaux-forts, avec puits, nommés Benaïch-Abou-Selim et Kasr-Djamerneh. Ce sont probablement d'anciens postes romains, surveillant, contre les nomades de la Marmarique, les communications entre l'Égypte et la Pentapole.

Il fallut franchir successivement deux lignes de hauteurs : le promontoire d'Akaba-el-Soughaïer (petite montée) que les anciens appelaient le Petit-Catabathme, et la chaine de Mender-el-Meda. Pacho et Muller quittèrent encore la caravane pour aller reconnaître au Sud les ruines de Bir-Thaoun à travers une zone inculte et inhabitée ; ils la rattrapèrent à Kassaba-Zargah-el-Baharieh, plaine semée de débris probables de tombeaux sur l'emplacement de l'ancienne Gyzis.

Le 16, à Berek, jadis Parætonium, le spectacle fut encore plus triste : tout récemment Méhémet Ali avait détruit la bourgade arabe installée dans les ruines gréco-romaines par les Ouled-Ali, le port achevait de s'ensabler, et pas une barque ne flottait dans ses eaux. Le 17, à Boun-Adjoubah, le paysage parut plus riant ; sur l'emplacement de l'antique cité égyptienne d'Apis, les voyageurs trouvèrent un puits d'eau douce entouré de dattiers et de figuiers. Des pluies abondantes se mirent à tomber détrempant l'argile rouge qui constitue la plus grande partie du sol ; les malheureux chameaux, accoutumés au sable et aux régions pierreuses sous un ciel d'airain, avançaient péniblement et se fatiguaient beaucoup. Mais Pacho était décidé à aller toujours en avant, et, après avoir relevé au passage les ruines sarrasines de Kasr-Ladjedabrah, il parvint au Grand-Catabathme, aujourd'hui Akaba-el-Kébir-el-Soloum. Une vallée verdoyante d'une lieue de large s'étend en avant des escarpements qui mènent au plateau du sommet, le Zarah. Une foule d'Arabes y étaient rassemblés : plus heureux que naguère le général Minutoli, l'explorateur obtint la permission de passer. Il s'engagea, sans retard, sur les pentes de la colline et eut le malheur de casser son unique baromètre : néanmoins l'estimation qu'il donne de l'altitude du sommet, 900 pieds, est à peu près exacte, puisque Reclus indique de 300 à 350 mètres ; le Petit-Catabathme ne dépasse guère 160 mètres.

On mit seize heures de marche pour traverser le plateau, qui est en partie cultivé ; de là lui vient son nom de Zarah (champ, en arabe). Pacho vit de loin le port de Mersah-Soloum, dans le golfe de ce nom ; c'est probablement le Panormus cité par Ptolémée sur la côte africaine. Là s'arrêtait jadis l'Asie et commençait la Libye ou Afrique ; c'est encore maintenant la frontière de l'Égypte et de la Tripolitaine.

La pente occidentale du plateau est beaucoup plus acclive que l'autre : elle mène dans dans la vallée de Daphneh, entre l'Akabah et

une colline qui cache la mer aux regards du voyageur. C'est la limite des deux grandes tribus des Ouled-Ali, dont la caravane avait jusqu'à présent traversé le territoire et des Harabi (guerriers) qui vont de ce point jusqu'à l'ouest de la Pentapole. Les premiers qu'on rencontra étaient en campagne pour venger le meurtre de quelques-uns d'entre eux, traîtreusement mis à mort par une fraction voisine ; mais ils ne firent pas de difficultés pour laisser passer les Européens et leur suite. Au bout de deux jours, ceux-ci sortaient de la vallée et entraient dans une région moins encaissée, le Dar-Fayal; Pacho descendit au bord de la mer pour étudier les ruines d'Antipyrgus, aujourd'hui Mersa-Tobrouk. Les débris de l'époque grecque sont peu importants, mais une belle enceinte sarrasine subsiste en partie. Au Dar-Fayal succède la vallée (ouadi) de Sedd, entre les hauteurs de Tobrouk, premier jardin du Djebel-Akaba-El-Kébir et une chaîne bordière moins élevée. Sa longueur est de onze lieues environ jusqu'à l'anse orientale du golfe de Bomba. Deux heures avant d'arriver à ce point (l'ancien port Batrachos ou des grenouilles), on trouve des grottes sépulcrales gréco-égyptiennes que les Arabes appellent Magharat-El-Heabès.

Les voyageurs mirent une demi-journée, dans un terrain vaseux rempli des batraciens qui ont donné leur nom au pays, pour atteindre à grand'peine les rives de l'antique Paliure, l'Oued-El-Temmim des cartes modernes, qui se jette en face l'île Platœa (Bomba) et servait de frontière à la Marmarique. Les compagnons de Pacho étaient malades et épuisés de fatigue. Il renonça à chercher le temple d'Hercule placé aux environs par Strabon, et se hâta, laissant le Ras-El-Tin à sa droite, d'aborder le flanc oriental du plateau de la Cyrénaïque, pour se reposer dans ce délicieux pays si différent de la zone semi-désertique parcourue jusque-là. L'ascension fut très rude pour les bêtes de somme et dura quatre heures, au milieu d'une végétation qui devenait de plus en plus dense en s'approchant du sommet.

Sur le plateau, à la grande stupéfaction des Egyptiens et des Nubiens, qui n'avaient jamais rien vu ni même imaginé de semblable, les explorateurs se trouvèrent dans un paysage de l'Europe méridionale ; de vertes pelouses étaient parsemées de bouquets de conifères et d'oliviers et de rochers moussus, tandis que de frais ruisseaux coulaient dans l'herbe de tous les côtés. La première étape se fit dans

un site enchanteur, à la source d'Aïn-Ersen, l'ancienne Irasa pour certains archéologues. Au Nord s'étendait une forêt, que traverse un sentier tracé au feu ; il est vrai qu'aucun arbre n'y dépasse quinze pieds, mais on juge quand même du bonheur qu'éprouvaient maîtres et serviteurs en traversant ces masses de verdure bien arrosées, après des centaines de kilomètres de sable et de rochers nus. D'ailleurs, ils atteignirent bientôt le rebord septentrional du plateau qui domine Dernah. Les autorités se rendirent au devant de Pacho, qui fut somptueusement logé dans un château naguère occupé par le fils du gouverneur de la Tripolitaine. Les fonctionnaires vinrent lui rendre une visite cérémonieuse, et il s'empressa naïvement de leur faire connaître le but de son voyage. Sans s'écarter des règles de la politesse orientale la plus raffinée, ses interlocuteurs lui firent comprendre qu'il n'irait pas plus loin sans une autorisation du pacha. L'intérieur était, affirmaient-ils, désolé par le brigandage, et le voyageur, désormais confié à leur garde, ne devait pas exposer sa précieuse personne aux coups des Nomades, sans qu'une lettre officielle déchargeât l'administration locale de toute responsabilité. Toute discussion fut inutile, et il fallut écrire à Tripoli pour demander la permission exigée, ce qui, retour du courrier compris, exigeait au moins six semaines. Pacho obtint au moins qu'on lui laissât solliciter du gouverneur de Benghazi l'autorisation de parcourir la région entre Dernah et Cyrène pendant ce délai. Au bout de vingt jours, passés à errer dans les quatres villages de la banlieue, le malheureux archéologue reçut enfin une première réponse favorable, et laissant aux soins de deux serviteurs Muller trop malade pour repartir, il se remit en route avec le reste de la colonne et un représentant du bey de Benghazi, le prudent et timide Abd el Azis.

Descendant d'abord vers le Sud-Ouest, il atteignit la limite des cultures et du désert à Bou-Hassan, jadis Palæobisca ; de là, par les curieux vallons de Bethkaat et de Tarakeneth, il alla visiter les grottes habitées de Maarah, et les ruines de Massakhit, la ville pétrifiée des légendes. Aux environs, Pacho crut pouvoir identifier les ruines d'un temple de Vénus, sur l'emplacement d'Aphrodisias.

Tout autour, d'innombrables tombeaux couvraient un vast espace. Les pluies et les orages redoublaient et Muller, présumar

trop de ses forces, avait rejoint l'expédition; il n'apportait aucun élément de succès et ne pouvait relever le moral des enfants du soleil qui suivaient en gémissant leur chef dans la boue et les brumes. Pacho n'avait qu'un parti à prendre, c'était de voyager seul à cheval, en établissant sa caravane, sous les ordres de son fâcheux compagnon, dans les innombrables hypogées qui couvrent le pays. Pendant qu'elle séjournait d'abord à El-Hôch et plus tard à Djaouss, il parcourut, sans se soucier des luttes interminables des tribus, toute une région dont j'indiquerai rapidement les points principaux.

De Massakhit, par le château fort bien conservé de Chenedirek, le bourg de Debek et une forêt d'arbousiers, il visita Lamloudeh (Limniade). Il remonta au Nord, à travers une région accidentée, riche en conifères et en plantes de montagnes qui fleurissaient en janvier, et descendit au golfe de Hilal. Dans un parcours d'environ quinze kilomètres, il n'y avait d'autres antiquités que des petits sanctuaires taillés en plein roc et des débris de constructions méconnaissables. Sur le littoral, les ruines d'Erythron sont encore visibles, bien que la mer les ait envahies en grande partie, mais à Naustathmus, dont la position correspond au Ras-El-Hilal, il n'y a plus rien. Pacho entreprit l'ascension des hauteurs qui surplombent, trouva d'abord des tombeaux, puis des ornières enfoncées dans le roc et enfin les traces d'une ville d'une grande étendue — probablement Hierœa, citée par Etienne de Byzance. En continuant dans l'intérieur, il étudia de nouveaux emplacements, l'un à Tereth qui doit être l'antique Thintis et l'autre à Ghernes, qu'il ne put identifier.

Il revint trouver ses compagnons et redescendit avec eux au bord de la mer, à Mersa Sousa, la « marina » de Cyrène, la célèbre Apollonie, à seize kilomètres environ de sa métropole.

C'est de là qu'il partit enfin pour la Ville au Trône d'Or qui hantait ses rêves depuis si longtemps. Son enthousiasme est tel à ce moment qu'il prétend que ses humbles compagnons eux-mêmes avaient hâte d'arriver à Krennah et que rien ne les arrêtait en route. A peine fit-on une courte halte, après la première montée, aux hypogées de Magharenat. Au delà, en recommençant à s'élever, les voyageurs constatèrent d'abord l'existence d'ornières remontant à des siècles, et tout à coup se trouvèrent en face de l'étrange Nécropole qui couvre la partie supérieure des pentes qui mènent au plateau. De nombreux Nomades occupaient les environs, mais, après des négociations

amicales, ils autorisèrent les nouveaux venus à séjourner dans ces lieux, à condition de ne pas pénétrer dans les terres cultivées.

Pacho trouva là une occasion merveilleuse d'utiliser son talent de dessinateur : Son atlas contient huit vues de ce site étrange, sans compter les reproductions des peintures qu'il trouva dans certaines grottes.

Il passa plus d'une semaine dans ces terrasses étagées, où l'on peut compter des milliers de sépultures presque toutes taillées dans le roc, et en très grande majorité précédées d'une façade d'ordre dorique. L'archéologue cite cependant une grotte naturelle dans laquelle il trouva un splendide sarcophage en marbre blanc ; et une autre où existait un puits sépulcral, dont les parois étaient couvertes de peintures, rappelant des scènes de la vie cyrénéenne. Il a reproduit dans son album une suite représentant la vie, fort agréable semble-t-il, d'une esclave noire, et toute une série de dessins qui donne l'idée d'une fête analogue aux grandes cérémonies religieuses de Syracuse ou d'Athènes.

Si la ville des morts pouvait inspirer l'artiste, le lettré et le savant, il n'en était pas de même de celle qui fut jadis la cité des vivants. Pacho admira la belle source d'Apollon, qui sort d'une caverne par un tunnel de 400 mètres, presque en entier fait de main d'homme. Mais, dès cette époque, il n'y avait plus un monument assez bien conservé pour attirer l'attention en particulier, et, quant à l'ensemble, « son aspect est loin d'être encourageant », même vu de la colline qui recèle dans ses flancs la fontaine légendaire et domine la plaine couverte de débris sur plus d'un kilomètre carré.

Le temple qui couvrait les eaux à l'extrémité du tunnel n'est qu'un monceau de décombres. Les traces d'une route pavée, citée par Pindare, réunissent son emplacement à la cité où l'on distingue encore en plein roc cinq rues, dont quatre menées du Nord au Sud, et une seule transversale. Sur la principale, en venant de la montagne, on rencontre d'abord un amphithéâtre en partie enfoui dans le sol, en partie écroulé ; sur la droite, au haut d'une colline, les débris d'un temple de César ; un peu plus loin vers le Sud, un château d'eau de 180 sur 125 mètres, avec aqueduc d'amenée et aqueducs de distribution, le tout écroulé. Çà et là, les restes de thermes construits en briques, des bornes qui indiquent un stade, deux temples hypogées, d'origine romaine, devenus momentanément des églises chrétiennes ; enfin, malgré la proxi-

mité de la nécropole du Nord, d'innombrables grottes funéraires. Du côté de la plaine, en partie cultivée, qui s'étend au loin au delà de l'extrémité des quatre grandes voies, s'élèvent près d'un bois de beaux caroubiers quelques pans de murs, là où se dressait orgueilleusement la citadelle célèbre dans les annales africaines. D'après les documents contemporains, toutes ces ruines sont devenues encore plus méconnaissables depuis le passage de Pacho ; or, il ne put lui-même ni dessiner une vue générale, ni rapporter un croquis des rares monuments que nous venons d'énumérer.

On était alors en février et l'expédition était depuis plus de trois mois en route. Son chef se décida à donner le signal du départ et elle se dirigea vers le littoral oriental de la Grande Syrte, en dessinant de longs crochets du Nord au Sud au lieu de suivre la ligne droite.

Après avoir visité le rebord du plateau qui domine le Ras-Sem ou Ras-El-Razat — le promontoire Phycus des anciens — elle redescendit de près de 200 kilomètres à l'intérieur pour passer aux ruines de Beneghdem que l'on ne put identifier. Merdjek, plus à l'Ouest, sur les pentes du plateau inclinées vers la Syrte, doit être l'ancienne Barcé, qui formait un triangle avec Ptolemaïs et Teuchira. La première de ces villes disparues est remplacée par la bourgade de Tolmita. La mer a envahi la plus grande partie des ruines, mais il en reste encore entre le rivage et une ligne qu'on peut évaluer à une lieue et demie de long. Pacho affirme avoir reconnu les restes d'une caserne romaine et d'un temple. Au Sud, la plaine s'élargit : elle devient fertile et même boisée. C'est à neuf heures de marche de Tolmita qu'on rencontre Teuchira, aujourd'hui Tôkrah : on aperçoit en arrivant une muraille flanquée de tours, de près de trois kilomètres de développement, construite avec les débris de la cité grecque. A l'intérieur, tout est bouleversé, et c'est à peine si l'on pouvait alors identifier sous réserves un temple de Bacchus. En continuant vers le Sud, la plaine s'élargit encore, pour atteindre jusqu'à vingt-cinq kilomètres à la hauteur de Benghazi ; mais la terre est salée et le pays désert sur soixante-dix kilomètres environ. L'explorateur ne vit dans ce parcours aucun village arabe et ne rencontra que des débris sans intérêt sur l'emplacement d'Adrianopolis.

Le port de Benghazi, qui a succédé à la Bérénice grecque, ne le retint pas. Il jugeait que la ville était trop connue par les Européens, et la population, mélange de tous les éléments ethniques qu'on

rencontre sur les bords de la Méditerranée orientale, n'était pas de nature à attirer les sympathies d'un ami des tribus primitives de l'intérieur. Sur la piste de 130 kilomètres qui mène à Ladjedabiah, près de l'angle arrondi où s'arrête la grande Syrte au Sud-Est, la civilisation hellénique, même à son apogée, n'a jamais créé de cités importantes ni même de petits centres agricoles. La région traversée n'est pourtant pas stérile ; au printemps, c'est une mer de verdure : elle fut d'ailleurs assez peuplée dans les premiers siècles de la conquête arabe, et de nombreuses traces de bourgades sarrasines subsistaient encore lors du passage du voyageur.

Après Ladjedabiah, qui paraît être le Sérapeum des anciens géographes, les cultures continuent encore, clairsemées, pendant deux lieues environ. Ensuite c'est le désert libyen dans toute son horreur, une mer de sable absolument unie, au moins en apparence, car certains points sont au-dessous du niveau Méditerranéen. Pas une plante, pas même une pierre. Jamais les fauves ne s'y aventurent. Tel est le pays où se succédèrent dans l'antiquité les Psylles et les Nasamons.

Pour atteindre Bir-Rassan, le premier point d'eau saumâtre où l'on rencontre quelques tamaris et de maigres palmiers, il n'y a pas moins de cent trente-cinq kilomètres à vol d'oiseau. Les ruines d'une forteresse sarrasine s'y voyaient encore à l'époque.

Pacho se porta sans retard sur le groupe des oasis d'Aoudjilah, distantes en moyenne de 90 kilomètres. Il y résida quelque temps et les décrit longuement. C'est un séjour des plus tristes, et leurs pauvres villages sont encore au-dessous de ce qu'on voit dans les îlots de verdure du désert égyptien. Il n'y a ni ruisseaux ni cultures potagères. Seule, Aoudjilah possède une source permanente, Aïn-Sibilleh, à plusieurs kilomètres au Nord de l'agglomération où l'on ne trouve que des puits d'eau saumâtre forés à une vingtaine de mètres. Maradeh, à trois journées de marche à l'Ouest, Djalo et Lechkerrek, plus rapprochées à l'Est, n'ont d'autres ressources que ce type de puits. Cependant la population paraissait atteindre huit à dix mille habitants, logés dans des huttes coniques en branches de palmier, encloses dans une enceinte circulaire de même nature. Ces exilés, venus là il y a cinq ou six siècles, ne vivent que de la vente de leurs dattes exquises, du sel gemme et des plumes d'autruche qu'ils vont échanger à Tripoli, à Benghazi, dans la vallée du Nil et même à

Tombouctou contre du beurre, du blé et du millet. Ils connaissent admirablement les constellations qui leur servent de guide dans la plaine immense, et les explorateurs virent souvent le soir les vieillards, tels des pâtres de Chaldée, expliquer aux jeunes gens et aux enfants les mystères de la voûte céleste, où les astres brillent là-bas d'un éclat incomparable.

Le récit de l'auteur ne va pas plus loin, mais son biographe La Renaudière nous apprend qu'il rentra au Caire le 17 juillet 1825. La carte jointe au volume indique que le retour s'opéra par l'oasis de Faredgâ, la Sebkha Arachieh, et l'oasis de Siouah ou d'Ammon, déjà vue deux fois. L'itinéraire continue de ce point aux lacs de Natron en longeant la montagne de Mogharah qui forme un angle très aigu avec le 30e de latitude.

Pacho revint en France avant la fin de l'année et se mit sans retard à la rédaction de son grand ouvrage, consacrant ses journées entières et souvent ses nuits au travail. Les corps savants l'accueillirent avec beaucoup de faveur, mais soit que sa santé fût épuisée, soit qu'il fût, comme dans sa jeunesse, atteint de déséquilibre mental, il ne tarda pas à se brouiller avec tous ses amis et ses protecteurs. En 1829, au moment où il achevait le texte et les planches de son manuscrit, il se suicida en trompant la surveillance de ceux qui, comme La Renaudière, lui étaient restés fidèles, en dépit de ses bizarreries ; ce fut le Ministère de l'Intérieur qui fit éditer le livre aux frais de l'État (1).

Baptistin POUJOULAT (*La Fare 1809-64*). — Malgré les nombreux ouvrages qu'il a publiés, Baptistin Poujoulat est moins connu que son frère aîné, Jean-Joseph-François (1808-80). Celui-ci, un des champions les plus en vue pendant cinquante ans de la cause catholique et royale, fut, à ses débuts, distingué par l'historien Michaud aîné, et l'accompagna en 1830, pendant ses voyages en Anatolie, en Syrie et en Egypte qu'exposent longuement les sept volumes de la « Correspondance d'Orient ».

(1) Bibliographie. — A : Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Aoudjilah et de Maradeh*, Paris, Didot, 1827, in-4°, avec cartes et atlas (de dessins) in-f°. — La Renaudière, *Biographie de Pacho* intercalée dans le précédent ouvrage. — B : *Journal des Savants*. — Rapport de la Commission nommée par l'Académie pour examiner les résultats d'un voyage en Cyrénaïque, etc., par M. Pacho (mars 1826).

Ce fut encore Michaud aîné qui engagea le cadet des Poujoulat à parcourir les mêmes régions pour effectuer de nouveaux itinéraires, et compléter sur place la description topographique du théâtre de la guerre entre les Croisés et les Musulmans. Nature enthousiaste à en juger par son livre, Baptistin accepta la mission, quitta l'Europe dans l'automne de 1836, et, après de nombreuses escales, débarqua, au commencement de l'année suivante, à Smyrne, d'où il repartit le 12 janvier pour une première exploration.

Il s'agissait d'aller par Sardes, la voie directe, aux ruines de Laodicée et de Hiérapolis, et d'en revenir par le Méandre et le littoral. Poujoulat se mit en route avec les compagnons et les serviteurs indispensables: il disposait de trente chevaux pour les voyageurs et leurs bagages. Par Nifi et Kassaba, ville dont les revenus allaient alors directement au harem du Sultan, on atteignit en deux jours l'emplacement de la capitale de Crésus. A part un moulin sur le Pactole, qui ne roule plus de paillettes, et une sordide taverne tenue par un Grec, l'explorateur n'y vit que quelques tentes de nomades éparses auprès des débris informes du temple de Cybèle et des substructions en briques des vieux palais lydiens. Deux jours encore, et il parvint à Alascheh, au pied du Bozdagh (Tmolus); c'est l'ancienne Philadelphie, une des sept églises de l'Apocalypse. Au delà, les cavaliers s'engagèrent dans la chaîne boisée qui sépare les bassins de l'Hermus et du Méandre, pour remonter ce dernier jusqu'à Denislu. L'auteur décrit avec admiration les ruines des deux cités mortes qui couvrent les environs. A Laodicée (Eski-Hissar) il remarqua surtout les trois théâtres, dont l'un a cinquante et l'autre vingt-cinq rangs de gradins, le gymnase, le stade et des murailles de marbre. A Hiérapolis (Pambou-Kaleh), outre la merveilleuse cascade pétrifiée qu'ont formée les sources minérales connues dès l'antiquité, il s'extasia devant une magnifique nécropole, un théâtre fort bien conservé, avec quarante-cinq rangs de gradins, une porte qu'il qualifie d'arc de triomphe, et une quinzaine de piédestaux dont les colonnes gisaient sur le sol — débris, probablement, de l'ancien temple de Cybèle. Les auteurs contemporains sont beaucoup moins enthousiastes au sujet de ces monuments, sinon des pétrifications. Le 23 janvier, il reprit la route de Smyrne en traversant d'abord la Baba-Dagh (Cadmus), chaîne accidendée, mais bien boisée ; peu après, en descendant la vallée du Kara-Sou, affluent du Méandre, il

traversa, au village de Gheïra, les ruines de l'antique Aphrodisias. Le temps était superbe, et les arbres fruitiers déjà couverts de fleurs.

D'autres villes mortes attendaient notre voyageur. En descendant la vallée du fleuve sinueux, il vit encore, près d'Aïdin, les ruines de Tralles, et plus loin celles de Magnésie. Au bord de la mer, après avoir dépassé Scala-Nova, il traversa celles de la puissante Ephèse, et arriva enfin à Smyrne pour en repartir presque aussitôt.

Son second voyage avait pour but Constantinople, en évitant la route de Pergame (Berghama) qu'avaient suivie Michaud et son frère. Le 24 février, il se mit en route avec des chevaux de louage qui devaient le mener jusqu'à Kutayeh, où l'on trouve la poste pour la capitale. A Mahnissa (Magnésie du Sipyle ou de l'Hermus), il passa le fleuve en barque, et nota la beauté des monuments turcs de cette ville qui, dit-il, comptait alors soixante-quinze mille habitants, le double du chiffre actuel. Après le village de Papasleh, auprès du lac Mermerèh, il rencontra la nécropole des anciens rois lydiens, où entre autres monuments funéraires s'élève, à plus de soixante mètres, le tumulus d'Alyatte, de 1100 mètres de tour. Les Turcs appellent cet endroit Ben-Bir-Tepèh, les mille et une buttes. Le 27, il traversa de nouveau l'Hermus, cette fois à gué, à Adala dans la Phrygie brûlée, la Katakekaumène des anciens, et se reposa à Koulah jusqu'au 3 mars. Les étapes suivantes furent Emir Hammam, où deux sources sulfureuses, l'une chaude et l'autre froide, sortent du sol à un demi-mètre de distance ; puis Tadmak, et Houschak, l'antique Trajanopolis, où commence la Phrygie Epictète, pays boisé et fertile, qui contraste avec la zone volcanique voisine.

Poujoulat, tournant alors franchement vers le Nord se dirigea sur Ghediz, près des sources de l'Hermus, auquel les Turcs ont donné son nom. Près d'Heurendjik, il admira les ruines de l'antique Aïzani (Asanos, Asania) dont le théâtre lui parut aussi beau que celui de Hierapolis du Méandre, puis il atteignit Kutayeh, terme de la première partie de son voyage, et s'y reposa trois jours chez des Arméniens qui lui témoignèrent la plus grande bienveillance.

Le 15 mars, il se remit en route, et passa d'abord à Eski-Schehr, où l'on ne trouve plus trace de l'antique Dorylée, à Seugud (Seuïud, Sogout, etc.), célèbre par le tombeau du héros turc Erthogrul. A Lefké, la voie quitte la vallée du Sakaria (Sangarius) et tourne brusquement à l'Ouest sur une des nombreuses Ieni-Schehr, et de là sur

Brousse. C'est la ville la plus foncièrement orientale qu'ait vue l'auteur. Cela s'explique d'ailleurs si l'on pense que sur cent mille habitants, il ne s'y trouvait que trois Européens. Reparti le 27 mars, Poujoulat traversa Gemlik (Kios), puis le petit village d'Isnik perdu dans la vaste enceinte de l'antique Nicée, et franchit la montagne déchiquetée d'où le Dracon, en turc Kik-Geut-Chit, descend rapidement vers le golfe d'Ismid (Nicomédie). C'est à Kara-Moussal qu'il revit d'abord la mer, mais il suivit le littoral jusqu'à Hersek (Helenopolis) d'où l'on s'embarque pour Geulzé (Libyssa) et de là on atteint par Kartal Scutari et Constantinople.

Il y séjourna dans la capitale jusqu'au 22 juillet, et entreprit alors un voyage de plusieurs mois qui ne se termina qu'au Caire.

Accompagné d'un Européen et d'un Levantin qui servait d'interprète, il suivit d'abord la route de Césarée de Cappadoce. Ismid-Nicomédie fut leur première étape importante, puis au delà de Devrent, près de Sabandjah, ils passèrent le Sangarius, et par Géiwe, Terakly et Tourbali traversèrent d'abord des pays fertiles et bien cultivés jusqu'à Nally-Khan. Au-delà de ce point s'étendait une région tourmentée et stérile. Le septième jour, les voyageurs étaient à Bey-Bazar. La peste régnait à Ayasch, où ils devaient s'arrêter le lendemain ; mais ils n'en continuèrent pas moins leur route et parvinrent à Angora (Ancyre), ville triste et dépeuplée qui conserve un beau temple de marbre blanc dédié à l'empereur Auguste. Le 1er août, ils la quittaient et passaient bientôt le Kizil-Irmak (l'Halys), à Yakchiklan. Sur la rive droite du fleuve s'étendaient des pays à peu près déserts où l'on ne rencontrait que des Turcomans, qui se montrèrent fort hospitaliers; le patriarche d'une tribu qui hébergea les Européens leur affirma qu'il avait vu couper les moissons 125 fois : Poujoulat ne parait pas en douter et part de là pour opposer la paisible existence des peuples primitifs à la vie de surmenage des civilisés.

Arslan-Hadjili n'offrit rien de remarquable, mais à Youzgad, on put voir les ruines du château-fort du fameux chef Tchapan Oglou, dont le suicide héroïque était encore presque d'actualité. C'est là que la route s'infléchit brusquement au Sud-Sud-Ouest. De Pacha-Keui sur le Konak à Boghaz-Layan sur un des nombreux Kara Sou, le pays est affreusement stérile. A trois lieues au Sud du dernier point, le pont de Kuprukol permet de passer le Kizil-Irmak, et presqu'aussitôt

au village d'Erklet, on entre dans la plaine au sol volcanique au milieu de laquelle s'élève Kaisarieh, l'ancienne Césarée de Cappadoce. La ville venait d'être détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1834, dû à une éruption du magnifique volcan qui la domine au Sud, l'Erdjaz-Dagh (Argée), haut de 4.000 mètres. Poujoulat n'y séjourna pas, et le 11 août, il se portait au Nord-Est à travers un pays désolé et, par Gheumerek, il parvenait en cinq étapes à Siwas, où les mines de cuivre étaient presque abandonnées.

Il n'alla pas plus loin dans la direction de l'Arménie. Le 16 août, il prit au Sud-Est la route de Malatia, l'antique Mélitène, et passa le Kizil Irmak sur un magnifique pont de pierre, de douze arches. Après la traversée du Karabel Dagh, il profita de la généreuse hospitalité qu'offrait la caravanserail de Délikh Dasch. Le pays était tellement désert au delà, que les cavaliers firent plus de soixante kilomètres sans voir une cabane. Mais leurs yeux se reposèrent sur la verdoyante oasis de Malatia, où des sources ont créé un jardin potager et fruitier de cinq lieues de tour. Aux environs une petite armée turque était en train de réduire les Kurdes insoumis. Les chrétiens se rendirent au camp à travers des villages détruits et des agglomérations de prisonniers tout nus en grand soleil, mourant pêle-mêle de faim et de soif. Le Seraskier Hafiz Pacha leur fit grand accueil ; l'unique corps de musique joua des fragments de l'œuvre de Donizetti, et comme l'interprète levantin avait abandonné les deux voyageurs, le général leur en donna un nouveau. C'était un Grec du nom de Piétro qui s'était habillé en officier de la milice ottomane, se faisait appeler Moustapha et imitait à merveille les pratiques rituelles des musulmans. Cela ne l'empêcha pas de couper les oreilles d'une vieille femme turque à demi-assommée par les Kurdes, et d'aller, pour toucher sa prime, les porter à Hafiz en les donnant pour celles d'un révolté authentique. Le pis, c'est que tous les discours de ses maitres ne purent le convaincre de l'indignité de sa conduite.

Le 30 août, on reprit la route du Sud, en remontant la vallée du Soltan-Sou, et une marche de dix-huit heures amena la petite troupe à Surgu. Le lendemain, entre Erkenek et Tut, il fallut six heures pour traverser la partie la plus convulsée du Taurus en coupant la boucle du Geok-Sou : puis, en plaine, on tourna au Sud-Est à Adiyaman pour atteindre le pont de Samsat (Samosate) sur l'Euphrate. De ce point à Orfa-Edesse, le trajet ne dura que douze heures.

Après deux jours de repos, Poujoulat repartit le 5 septembre et traversa encore une fois un pays affreux jusqu'à Tchermelik, à mi-chemin de Biredjik ou El-Bir, l'ancienne Birtha. Il y passa l'Euphrate mais peu après vint se heurter sur les bords du Sadjour à la frontière turco-égyptienne où Méhémet-Ali, le conquérant de la Syrie, avait établi une quarantaine d'une semaine. Les Français souffrirent beaucoup les trois premiers jours, surtout de la faim, et obtinrent ensuite l'autorisation de résider à Tel-Bascher à cinq lieues d'Aïn-Tab, grâce à l'intervention d'un Hongrois qui servait comme médecin militaire dans l'armée égyptienne.

Pendant ce séjour forcé, il étudia les ruines d'une citadelle indiquée par les vieux chroniqueurs des Croisades. Aussitôt libre, il gagna Ain-Tab, où la langue turque fait place à l'arabe, et vingt-quatre heures après, il était à Alep; il y resta du 28 septembre au 10 octobre, assez longtemps pour prendre le germe du redoutable bouton, dont l'éruption n'eut lieu que quatre mois après. La grande ville comptait alors cent mosquées et douze églises; mais elle était dans une profonde misère, car le trafic par caravanes avait presque disparu et les exactions de la soldatesque égyptienne ruinaient les agriculteurs. L'interprète Piétro n'alla pas plus loin et fut remplacé par un Arabe du nom d'Ibrahim.

Poujoulat note sur la route, en se dirigeant vers Palmyre, un grand nombre de points, dont voici les principaux dans la région habitée. C'est d'abord Sermin, puis Maaret-en-Nomân, la Marrah des Croisades où les chrétiens massacrèrent la population et éventrèrent les morts pour s'assurer s'ils n'avaient pas avalé leur or; à deux heures au Sud s'étendent des ruines, probablement celles d'Albarie. Ensuite vient Hamah (Epiphaneia) à cinq heures de l'Oronte qu'il faut passer pour le franchir de nouveau à Restan (Aréthuse); enfin à Homs, on est à la limite du désert. C'est là que l'auteur assista à une scène de recrutement de l'armée de Méhémet-Ali. Un jour de marché, un demi-régiment se jeta sur la foule assemblée, et au milieu des cris et des plaintes déchirantes des femmes et des enfants, ramassa tous les hommes jeunes et vieux dans la cour d'une caserne. Après un triage sommaire, les chrétiens et les vieux musulmans furent remis en liberté, les autres furent garrottés et expédiés à pied en Egypte pour être versés à vie dans les troupes du tyran. Les autorités furent d'ailleurs très correctes à l'égard de notre compatriote : on lui donna douze cavaliers irrégu-

liers pour le conduire jusqu'à la première tribu. Au bout de deux jours, il aperçut dans le désert, d'une accablante monotonie, les tentes d'un campement de Bédouins qui lui firent bon accueil, et, moyennant 125 francs, mirent sept des leurs à sa disposition pour le conduire à Palmyre et le ramener à Homs. Un marchand, de passage en ces lieux, rédigea à ce sujet un traité en style pompeux qui fut juré par les deux parties.

Mais dès le lendemain, les Arabes de l'escorte feignirent d'avoir été attaqués par des voleurs et d'avoir perdu une jument magnifique, dont ils réclamèrent le prix à Poujoulat. Celui-ci tint bon et parvint sans autre incident à la ville de Zénobie. D'après lui, les ruines, alternativement couvertes et découvertes par le simoun, embrassaient alors une lieue et demie de circonférence; nous ne donnerons pas sa description, mais nous devons noter les différences qu'elle offre avec les documents actuels. Le voyageur ne compte que soixante-sept colonnes debout dans la fameuse galerie, ne dit pas que l'arc de triomphe fût en mauvais état, et, en dehors du grand temple du Soleil, en compte quatre petits et ne mentionne aucune église. Le 29 octobre, il rentrait à Homs après avoir eu deux fois, au retour, à subir les exactions de ses guides.

Le 4 novembre, l'interminable voyage recommença. Remontant la vallée de l'Oronte, Poujoulat s'engagea dans la Cœlé-Syrie et visita Balbeck (Héliopolis) qu'il trouve inférieur à Palmyre. Il s'y arrêta, tourna vers le Sud-Est, franchit l'Anti-Liban, et, par Zebedani ou Zibdani, arriva le 8 novembre à Damas. Les musulmans, terrorisés par les soldats d'Ibrahim, avaient perdu jusqu'à leur insolence envers les roumis, et les voyageurs parcoururent impunément la ville sainte à cheval. Bientôt ils reprirent la route de l'Anti-Liban, qu'ils traversèrent de nouveau, ainsi que la Cœlé-Syrie ou vallée de Bekaa ; enfin ils gravirent les crêtes du Liban et redescendirent à Beirout.

L'auteur eut alors la curiosité d'aller voir dans son nid d'aigle de Bteddin, près de Deïr-el-Kamr, sur un contrefort occidental du Liban, le fameux Béchir, émir des Druses et ami intime de Méhémet et d'Ibrahim. Il fut bien reçu, mais trouva le pays désolé par les exactions du vieux despote et la levée à l'égyptienne qu'il avait faite parmi ses sujets pour le compte de ses protecteurs. Continuant sa route par terre, il ne put rendre visite au passage à la fée du Liban,

lady Stanhope, protectrice impuissante des malheureux Syriens : elle était malade et se borna à lui envoyer des provisions. Arrivé à Saint-Jean d'Acre, il vit une ville réduite à deux mille habitants à peine depuis que les Egyptiens l'avaient prise et occupée. Sans s'y arrêter, il fit le tour de son beau golfe et se rendit à Haïfa, d'où en sept heures l'on peut aller à Nazareth.

Le 1er décembre, il quittait la sainte cité et se dirigeait sur Tibériade par El Mahed, le tombeau des Templiers, Cana, et le mont des Béatitudes ou Djebel-Hattin, au pied duquel se donna la bataille de 1187. Partout s'offrait au voyageur le spectacle d'une atroce misère, aggravée par le tremblement de terre qui, en janvier précédent, avait fait 600 victimes à Tibériade et plus de 2.000 à Safed. D'après les états des collecteurs d'impôts, il restait à peine douze mille habitants dans toute la Galilée.

Après une délicieuse nuit en plein air au bord du lac, Poujoulat continua sa visite de la Palestine par le Thabor, la plaine d'Esdrelon, Djenin, Sanour, Sebastiyeh (Samarie) et Naplouse (Sichem). Ce n'est guère qu'autour de cette ville qu'il vit de riches cultures ; les montagnes elles-mêmes étaient taillées en larges gradins et laborieusement exploitées. Il eut l'occasion d'y rencontrer ces curieux dissidents du judaïsme qu'on nomme les Samaritains, et ils produisirent sur lui une profonde impression.

Le surlendemain de son départ de Naplouse, il entrait de bon matin à Jérusalem ; on comprend aisément l'enthousiasme qu'il manifeste à ce souvenir.

Il n'y resta pourtant que deux jours d'abord et alla par Jéricho voir le Jourdain et la Mer Morte, où il contrôla sur lui-même le fait qu'un corps humain surnage. De retour le 11 décembre, il y passa encore trois jours et repartit pour El-Khalil (Hebron) où près de la moitié de la population avait été exterminé par les conquérants. Il obliqua ensuite à l'Ouest, se rendit en deux étapes à Gaza, et fit ses préparatifs pour atteindre par voie de terre le Caire, où Michaud et son frère s'étaient rendus par mer. Il lui fallut louer des chameaux et acheter une provision suffisante de riz, de dattes, de biscuit et d'eau, car l'on ne trouve rien sur cette route, que bien peu d'Européens avaient parcourue, probablement, depuis Gabrielle Brémond. Quelques traces de culture existent jusqu'à Khan Younâs, puis c'est le désert — un désert plus lugubre encore que celui de Palmyre :

partout du sable mouvant, sans rochers, ni cailloux, ni graviers; pas même de plantes aromatiques, à peine des touffes informes réunies en broussailles de loin en loin. La seule distraction du voyageur était la vue de la mer, dont la piste ne s'écarte pas de plus d'une lieue.

Rhinocolura, aujourd'hui El-Arisch, est la seule oasis qu'on rencontre avant d'atteindre la limite des terres grasses qui constituent la véritable Egypte, la fille du Nil. C'est par Karaîm, qu'il appelle Graim, que Poujoulat pénétra dans cette zone d'une merveilleuse fertilité; mais le joug du « Napoléon de l'Orient » avait réduit les habitants à une misère sans nom, et c'est la seule impression que l'auteur paraît avoir gardée de son séjour de plusieurs mois au Caire et aux environs. Fatigué de ses pérégrinations d'une année à travers des pays barbares, il ne se sentit pas le courage d'aller, dit-il, à la première cataracte, d'autant plus qu'il pensait recueillir beaucoup de plus de documents en restant dans la capitale. Il y était encore en avril 1838, mais nous n'avons pu trouver la date de son retour en Europe, qui fut le terme de sa carrière de voyageur. On ne peut tenir compte, en effet, de l'excursion à Constantinople dont il publia le récit en 1860 (1).

Le général Victor-Martin COLONIEU (*Orange, 1826-1902*). — Quarante ans avant l'occupation d'In-Salah, le gouvernement impérial avait songé à pénétrer pacifiquement dans l'archipel des oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt : c'était au lendemain de la création du Ministère de l'Algérie et des Colonies. Bien qu'aucune ligne ne parcourût alors l'Oranie, bien que notre occupation de fait ne dépassât guère Géryville, les faiseurs de projets, paisiblement installés dans la capitale, rêvaient déjà de détourner sur nos possessions le trafic qui s'opérait au pays des dattiers entre les caravanes venues du Maroc d'une part et du Soudan de l'autre.

Il est juste de reconnaître que les précautions, au moins, furent prises d'une façon intelligente. La mission fut confiée à un brillant officier, le commandant Colonieu, un polytechnicien qui avait quitté le génie pour passer au service des bureaux arabes. C'était à 34 ans

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Poujoulat : *Voyage dans l'Asie-Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, faisant suite à la *Correspondance d'Orient*. — Paris, Ducollet, 1840-41, 2 vol. in-8°. — B : *Encyclopédies modernes et Biographie* Didot (quelques lignes).

un véritable "Africain", parfaitement au courant des mœurs et du langage des diverses peuplades musulmanes soumises à notre domination. Il avait pour second le lieutenant Burin du Buisson et comme escorte vingt cavaliers de grande tente et un goum de cent hommes recrutés parmi les plus sûrs et les plus solides des cercles de Saïda et de Géryville. Cette force n'était d'ailleurs destinée à aucune opération agressive et devait marcher de conserve avec la caravane des tribus de cette région qui vont à la fin de l'automne échanger contre les dattes des oasis leurs grains, leur beurre et leur moutons.

Le rendez-vous avait été donné pour le 21 novembre 1860 à El-Abiod-Sidi-Cheik, le fameux centre religieux situé à environ 108 kilomètres de Géryville.

L'escorte y était au complet, et dans ses rangs se trouvait pour quelques jours le jeune chef des Ouled Sidi Cheick El Chergui, un descendant du thaumaturge, Si Bou Beker Ben Sidi Hamza, fils et successeur de notre allié dévoué. Les approvisionnements comprenaient un troupeau de moutons, des conserves, de la farine, quarante litres d'eau par cavalier, cent soixante par cheval, outre une réserve de 3800 litres en tonnelets ou en peaux de bouc. Chaque homme avait cinq chameaux pour ces impedimenta. Les chameliers à pied étaient armés comme les goumiers, et avaient reçu vingt cartouches, en dehors des 2500 que la colonne emportait en caisse. Le commandant disposait en outre d'une pharmacie de campagne et d'une trousse élémentaire, ainsi que d'une collection d'instruments géodésiques : il possédait encore un baromètre qui se brisa et un thermomètre dont les données ne sont pas consignées dans le rapport. Enfin, au cas où il serait possible d'ouvrir des relations commerciales, un négociant lui avait confié une pacotille de 1800 kilogrammes, dont le soin avait été remis à un indigène du Touât fort intelligent et depuis longtemps établi dans nos possessions directes.

La caravane des tribus des cercles de Saïda et de Géryville furent aussi exactes au rendez-vous; elles comptaient cent cavaliers, 2200 hommes à pied, et 1400 femmes ou enfants, qui emmenaient avec eux environ 10,000 chameaux et 15,000 moutons.

Les tribus du cercle de Sebdou et les Rezaïna étaient déjà en route; on disait qu'elles s'élevaient à 2000 hommes avec 750 chameaux.

Deux fractions importantes partirent dans la nuit même du

pour marcher avec 24 heures d'avance et curer les puits de Menghoub, par 32° de latitude nord, avant le passage du gros de la troupe. Le reste s'ébranla successivement dans la matinée du 22 et vint s'arrêter le soir, après 11 heures de marche, à un gîte situé à 42 kilomètres au Sud, d'après un calcul basé sur la marche du goum. Le commandant devait compter souvent sur ses guides indigènes, car il n'avait que la carte du commandant, depuis général de Colomb, établie, sauf pour la première partie du parcours, d'après les renseignement d'origine arabe.

Le 23, on parvenait avant midi aux puits de Benoût dans le lit de l'oued Khebiz, rempli d'une vigoureuse végétation du type désertique; cette dépression sert de route jusqu'au puits de Mengoub, où l'on campa le 24 et le 25. Au delà s'étendent sur 80 lieues des plaines où l'eau fait presque entièrement défaut. Pour s'y engager, il fallut d'abord, le 26, sortir du bas-fonds à la hauteur des puits de Mekazba et atteindre à travers un petit plateau le col de Mecheref. Là commence sur une longueur de trente lieues une hamada que le commandant compare à l'Océan par un jour de calme : c'est l'immensité morne d'un sol nu et plat d'où ne s'élève pas même une butte ou une roche jusqu'à l'horizon. Les caravanes ne peuvent compter pendant le jour que sur l'expérience de leurs guides spéciaux. Par bonheur, le plateau s'interrompt çà et là. On traversa ainsi les bas-fonds arénacés de Toumiât, où abonde le bois, et la zone des chotts desséchés où croissent le genêt saharien, le derîn ou drine (aristida pungens), et l'alenda (ephedra alata). Puis reparut le calcaire dur recouvert de sable bizarrement disposé, qui a fait donner au pays le nom de Metallef (labyrinthes). Dans les journées du 27 et du 28, le goum et la caravane parcoururent plus de cent kilomètres, et virent, à la fin de la seconde étape, apparaître les premières grandes dunes. L'Erg était proche.

On y entra le 29 au delà du petit puits de San Mouïna (un demi-mètre cube d'eau en moyenne). Ce fut pendant 54 kilomètres une route pénible et démoralisante, dans une poussière jaunâtre qui rend le paysage encore plus lugubre que la Hammada. Le seul r'dir qu'on dut rencontrer, Dhouyet-El-Ghozlan, était complètement desséché, et le derîn devenait plus rare ; on en remplit des filets en prévision des étapes ultérieures. Dès le lendemain, la réserve d'eau fut entamée. Le 1[er] décembre, le puits de Ben-Hanech, atteint en 7 heures trois quarts par le goum, en 13 heures en moyenne par la caravane, put fournir le

précieux liquide aux hommes et aux chevaux, mais il n'y en eut pas assez pour les chameaux et les moutons. La situation devenait des plus critiques pour ces derniers. Fort heureusement on arriva à la fin de l'étape suivante au point le plus septentrional du Gourara, l'oasis de Sidi-Mançour, où le système de forages et d'irrigations permettait de vendre pour deux poignées de farine la quantité d'eau nécessaire à 30 chameaux et 250 moutons. Dans les sept jours employés à la traversée de la Hamada et de l'Erg, les voyageurs n'avaient vu qu'un oiseau et un papillon comme être vivants.

Le reste de l'itinéraire ne devait plus présenter de difficultés sérieuses. Mais la mission allait subir d'autres épreuves. Les intraitables Berbères du Sud considéraient nos alliés comme des renégats et ne voulaient pas entendre parler de relations commerciales, encore moins de pénétration pacifique. Ils avaient, paraît-il, songé à se soumettre à la nécessité sur le bruit que les Roumis amenaient du canon avec eux : mais quand ils surent, très vite d'ailleurs, que la persuasion devait être la seule arme employée, ils reprirent leur assurance et fermèrent leurs portes. L'élément arabe, grâce à l'influence des Ouled-Sidi-Cheick, fut plus conciliant, mais n'accueillit pas l'étranger sans de formelles réserves.

Le 3 décembre, le goum vint s'arrêter chez les Ouled Aïach, à 12 kilomètres de Sidi Mançour. Le commandant écrivit aux djemâà des Ouled Saïd et de Timmimoun, le chef-lieu du Gourara, pour exposer le but de son voyage : établir de bonnes relations avec le gouvernement de l'Algérie et introduire les produits français à des prix inférieurs à ceux des marchandises venues par le Maroc, pourvu que nos commerçants pussent opérer en toute sécurité.

Après quarante-huit heures d'attente sans résultat, le goum continua sa route vers le Sud, et, le 5 décembre, traversa des oasis abandonnées et des ksours en ruine. En arrivant devant celui des Ouled Saïd, en pays Zenata, à l'ouest de la grande Sebkha du Gourara, on trouva les portes fermées et les habitants sur la défensive, à la suite des instructions que leur avaient expédiées les fanatiques de Timmimoun. Deux jours furent perdus en négociations ; tout ce qu'on réussit à obtenir des Ksariens, c'est qu'ils se conformeraient à la décision que prendraient leurs voisins du chef-lieu. Il est facile de comprendre que c'était une échappatoire, ou plutôt de l'ironie pure.

Le 7, Colonieu était sous les murs de Timmimoun, occupés

par les habitants armés qui poussaient des cris furieux en tirant des coups de fusils en l'air, pendant qu'on entendait au loin les you-you suraigus des femmes. Néanmoins, aucun projectile n'atteignit la caravane pendant les six heures qu'elle mit à défiler devant la place. Elle vint camper à deux heures au Sud, entre Taoursit et Ouachdâ. Le commandant écrivit de ce point une seconde lettre à la djemâà de Timmimoun. La réponse ne se fit pas attendre cette fois. Les Zenata affirmaient leur dévouement à leur maître, le sultan du Maroc, et juraient que jamais un Roumi n'entrerait chez eux sinon par la force ou la trahison. Leurs voisins de Taoursit et de Ouachdâ se retranchèrent derrière cet exemple, et on sut bientôt que la caravane devait pousser au sud-ouest de la Sebkha jusqu'à Bel-Ghazi, si elle voulait procéder à ses achats habituels. Les moutons souffraient de la faim et de la soif. Le commandant se résigna à donner le signal du départ pour ce canton où l'on trouve d'ailleurs en abondance l'eau et le derîn; quant au Ksar, il est en ruines et les habitants, réfugiés plus au Sud, à Deldoûn, n'y ont conservé que quelques jardins arrosés par les foggara qui ne sont pas encore obstruées. Le 8 décembre nos Arabes y arrivaient et se dispersaient de tous côtés pour procéder à leurs opérations de troc, pendant que le goum s'y établissait pour attendre le retour des caïds envoyés au Timmi, au nord du Touât.

Ceux-ci revinrent bientôt et apprirent au chef qu'ils avaient été menacés de mort, et que les Berbères de cette région étaient décidés à repousser les Européens, au besoin en s'en remettant aux hasards de la guerre. Le commandant se décida à renoncer au voyage du Touât, et à s'appuyer sur l'élément arabe, Meharza au nord du Gourara, Khenafsa à l'Est et au Sud ; ces groupes occupent la route d'In-Salah en laissant les Zenata à l'Ouest. Il se contenta de se porter le 12 décembre sur l'Aougueroût, partie méridionale du Gourara où dominent les Khenafsa.

Après un désert absolument stérile de sept lieues de large, le goum arriva aux oasis de Cherf (ou Charef) et de Bou-Guemma, dont les djemâàs ne se montrèrent pas hostiles, et vint ensuite camper à Tiberghamin, point central de cette section de l'archipel.

A Timmimoun, aux Ouled-Saïd, à Taoursit, au Timmi, le placement de la pacotille avait été impossible, lors même que nos agents indigènes faisaient un rabais de 50 o/o sur les prix-courants du pays. On s'obstinait à les considérer comme des renégats, esclaves des chiens

de Roumis ; et l'on ne voulait pour rien au monde être en contact avec les uns et les autres. Les Arabes de l'Aouguerout n'acceptèrent pas sans faire mainte objection les ouvertures amicales du représentant de la France. Ils nous reprochaient de conquérir le pays — lentement, il est vrai, mais sûrement — et de les réduire à la misère en supprimant l'esclavage et la traite. Les marchandises déballées sous leurs yeux restèrent trois jours sans trouver un acheteur ; le quatrième pourtant, quelques esprits hardis consentirent à profiter de l'occasion extraordinaire et peu à peu une grande partie des divers lots finit par trouver acquéreur, l'auteur ne dit pas à quel prix.

L'exploration s'arrête à peu de distance au sud de Tiberghamin ; le dernier point atteint fut Zaouiyet Sidi Abd Allah, au pied du plateau de Tademayt, et à cinq jours d'In-Salah, d'après les renseignements fournis au commandant. En chef pratique et intelligent, il jugea inutile et même puérile une démonstration devant la ville mystérieuse, et se prépara à retourner sur les hauts plateaux de l'Oranie.

Il laissa la moitié de son goum pour protéger la caravane dont le séjour dans la région devait se prolonger encore quelque temps. Avec le reste, il remonta lentement vers le Nord en se tenant à quelques lieues à l'Est de son premier itinéraire. La colonne traversa le pays des Meharza, laissant Tabelkoza sur sa droite, puis revint à Toumiat par la route de Hassi-Ouchchen. Le 12 janvier, elle était à Menghoub et peu après rentrait à Géryville pour s'y disloquer.

Le commandant Colonieu avait rectifié, avec le concours actif du lieutenant Burin du Buisson, chargé du service topographique, la carte très primitive établie par M. de Colomb : il rapportait de son exploration de nombreux renseignements sur les populations des trois archipels d'oasis, et si son but n'avait été que partiellement atteint, il avait l'honneur d'être le premier Européen qui eût pénétré au moins dans tout le Gourara. On a vu, d'après le résumé de son récit, que c'est à tort, en revanche, que les documents contemporains lui ont fait visiter aussi le Touat.

L'hypothèse qu'il émettait d'une annexion pacifique de ces régions dans l'espace d'une dizaine d'années ne devait pas se réaliser ; mais n'en eût-il pas été autrement sans la guerre de 1870 et l'insurrection qui s'ensuivit ?

En 1868, du 29 février au 15 avril, M. Colonieu, devenu lieutenant-

colonel, fut chargé d'étudier une nouvelle route entre Géryville et le pays de Figuig, où le colonel de Colomb était allé deux ans auparavant. Il descendit d'abord au Sud-Ouest par la Sebkha de Naâma où l'itinéraire coupe la ligne actuelle de Djenien-Bou-Rezg ; par Galloul, au pied du Djebeb-Guettar; et vint jusqu'à la Sebkha-Tigri, à 50 kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest de Figuig. Tournant alors au Sud-Est, il entra dans la grande oasis par le col de Ben-Saieb. Le 1er avril la colonne s'arrêtait et campait deux jours sur l'Oued-Tarla, à 8 kilomètres au nord de Beni-Ounif. Mais il fut impossible de pénétrer dans les Ksours, même sous un déguisement; impossible également d'acheter quoique ce soit aux indigènes. Le retour s'effectua par Ich, Sfissifa, Aïn-Sefra, Tiout et Chellala-Dahrania. Cette expédition a été racontée par un des officiers qui en firent partie, M. Léon Perrot.

Il n'existe pas d'autres missions, offrant un intérêt géographique, à relever au compte de Colonieu.

Après s'être glorieusement conduit pendant la triste période de l'invasion, il passa colonel au 2e tirailleurs, puis général de brigade en 1879. Ses succès sur Bou-Amama lui valurent les trois étoiles en 1887 et il termina sa carrière active dans la métropole. En dernier lieu, il commandait la division de Vannes : aussitôt atteint par la limite d'âge, il revint dans sa chère Oranie, mais l'âge triompha de sa robuste constitution, et le « Grand Slougui du Désert », comme l'appelaient ses soldats, mourut à Mostaganem dans sa 76me année (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Colonieu, *Voyage au Gourara et à l'Aougueroût.* (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1892-1893-1894, 105 pp. et carte). — B : *Revue de Géographie* (Drapeyron), 1904, t. II ; art. *Nécrologie* — Perrot, *Itinéraire de Géryville à Figuig et retour.* (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1881, 30 pp. et carte).

CHAPITRE XI

XIXe SIÈCLE : AFRIQUE OCCIDENTALE

Olivier de SANDERVAL. — M. Olivier de Sanderval, qui a visité une des contrées les plus intéressantes de l'Afrique : le Foutah-Djalon, est un explorateur de vocation. A l'âge où le plus grand nombre de nos concitoyens n'ont pas encore franchi les frontières, lui, connaissait déjà l'Europe d'Arkangel à Cadix et d'Athènes à Reykjavik.

Sa nature, son tempérament, le poussaient à entreprendre sans cesse des voyages nouveaux et ce qui l'entraîna le plus à une certaine époque ce ne fut pas tant le désir de découvrir, comme certains, un territoire, que d'organiser et d'utiliser une région connue déjà.

Sans l'aide morale ou pécuniaire du gouvernement, agissant avec toute sa liberté et son indépendance, M. de Sanderval résolut de doter la France d'une région qui devait permettre d'ouvrir la route la plus sûre, pour atteindre les marchés du Haut-Niger et de ce Soudan vers lequel, depuis plus d'un siècle, le commerce européen tend à s'ouvrir des chemins, région fertile, abordable et tempérée : nous avons cité le Foutah-Djalon.

C'est pendant que le général Gallieni, au nom du gouvernement, cherchait à gagner le Niger par le Haut-Sénégal, que M. de Sanderval commença d'organiser des comptoirs destinés à lui créer des relations avec les chefs des tribus qu'il devait traverser plus tard. Lorsqu'en novembre 1879 il crut tout suffisamment préparé pour son expédition, M. de Sanderval, « plein de curiosité et d'espérance, quitta la France ».

Son plan était le suivant : « rechercher le point de la côte qui « pourrait être relié le plus utilement par une voie ferrée, au Niger

« supérieur, puis gagner les hauts plateaux du Foutah et obtenir de « l'Almamy de Timbo la permission écrite de construire un chemin « de fer à travers ses états, enfin atteindre le Niger vers le confluent « du Tinkisso et le descendre jusqu'à la latitude de Sakatou pour « étudier le Soudan. »

De 1879 à 1880, M. de Sanderval visita, pour arriver à la réalisation de son programme, tout l'archipel des Bissagos, inconnu encore des Européens. Il en reconnut les ports, apprit quelles étaient les ressources agricoles du pays et en étudia de près les habitants dont la vaillance était à juste titre réputée. Toute la bande de terre qui s'étend du Tambaly au Cassini portée, en blanc jusqu'en 1880 sur les cartes, fut reconnue par lui et il en releva toutes les îles, les marigots, et les rivières.

Au cours de ses explorations géographiques, M. de Sanderval n'oubliait jamais la France. Ayant reconnu, en effet, tout le profit que notre nation pourrait retirer d'un protectorat établi sur ce pays, il passa un traité avec les différents chefs du Cassini, aux termes duquel ces derniers l'autorisaient à établir une culture sur leurs territoires, et à les placer même sous le protectorat français. Le gouvernement, malgré les avantages qui pouvaient découler de ce traité, ne l'accepta pas, désirant dans une délimitation qui était à prévoir, attribuer le Cassini au Portugal.

M. de Sanderval pénétra dans le Foutah-Djalon, par le Forcah, le Tomine et atteignit, après des fatigues inouïes, Timbo où résidait l'Almany ou Iman Ibrahim Saury, dont l'autorité était reconnue dans tout le Foutah-Djalon.

Le but de M. de Sanderval, en rendant visite à l'Almamy, était d'obtenir de lui l'autorisation d'établir un chemin de fer dans ses états. Le soupçonneux autocrate avant de donner une réponse retint pendant plus de deux mois M. de Sanderval à Timbo. Nous ne décrirons pas ici le séjour que fit dans ce village nègre notre concitoyen ; il eut à souffrir tout à la fois de la température, du climat et des maladies ; pour calmer ses souffrances Ibrahim Saury ne lui donnait que de bonnes paroles et un peu d'espoir. Quand M. de Sanderval demandait s'il allait pouvoir partir, on lui faisait toujours en effet cette réponse décevante : « Oui — *diango* — c'est-à-dire demain, ou *fabié-diango,* c'est-à-dire après-demain, ou encore — *dioni, dioni,* — tout de suite. Et durant deux mois, tous les jours, ce fut toujours demain.

Mais ces souffrances étaient peu de chose pour M. de Sanderval, s'il pouvait arriver à son but. Cette autorisation si longtemps désirée, il l'obtint enfin le 2 juin 1880. A cette date, en effet, Ibrahim Saury lui délivrait avec le consentement de tous les grands chefs assemblés, un engagement, écrit en arabe, aux termes duquel l'autorisation de construire un chemin de fer dans le Foutah-Djalon lui était accordée.

C'était un grand succès pour M. de Sanderval que d'avoir obtenu cette concession, car le chemin de fer projeté, dans ce pays si riche et si fertile, devait rendre les plus signalés services, tant au point de vue économique que colonial.

Ce qu'il fallait faire avant tout c'était se rendre effectivement maître de ce pays indépendant qui devait offrir un sanatorium nécessaire à l'immense entreprise du Soudan.

Mais l'Angleterre veillait.

Sitôt les projets de M. de Sanderval connus le parlement anglais dépêcha le 31 mars 1881 à l'Almamy de Timbo, le docteur Goldsburg, gouverneur de la Gambie qui lui fit signer un traité livrant à peu près le pays à l'Angleterre. Cette convention, toutefois, ne devait entraver en rien les projets de M. de Sanderval relatifs au chemin de fer ; il en eut la preuve le 10 juillet 1881 quand l'Almamy remit à MM. Gaboriaud, Ansaldi et de Fontenay, envoyés exprès par lui, la confirmation du traité qu'il avait précédemment passé.

A son retour en France, M. de Sanderval fit part de tous ses plans au gouvernement et lui demanda, après avoir décrit tous les avantages qu'il pourrait en retirer, la permission d'établir un chemin de fer dans le Foutah-Djallon ou l'assurance qu'il ne serait pas mis hors du pays lorsqu'il serait arrivé à en assurer la domination. « Je ne demandais à la France ni un centime, ni la vie d'un de ses soldats. »

Nous ne rapporterons pas ici toutes les entrevues, tous les entretiens qu'eut M. de Sanderval avec les différents membres du gouvernement ; nous ne dirons pas non plus les promesses qu'on lui fit, notamment celle du sous-secrétaire d'État aux colonies, l'assurant de sa bienveillante attention. Nous nous contenterons de reconnaître en deux mots que l'État, refusant de convenir de l'importance et de l'opportunité des renseignements offerts, n'aida et ne seconda en rien l'initiative privée de notre vaillant et distingué concitoyen.

Celui-ci ne se découragea pas pour cela, il avait confiance en son projet et pour coordonner les résultats acquis il retourna durant les années 1887 et 1888 près de l'Almamy. Ce dernier fit proclamer dans tout le pays les droits de citoyen de M. de Sanderval et la liberté qui lui était laissée d'habiter partout où il le voudrait.

De plus on lui donna en toute propriété un territoire sur les hauteurs du Kahel avec le droit de frapper monnaie.

Enfin, dans le bas pays au confluent du Kokoulo, du Kakrima et du Konkouré, le territoire du Guémé-Sangan, du Kakrima à la montagne Tourdi-Baniéri, lui fut remis avec le droit et l'obligation de veiller à la sécurité du pays.

Il se fit l'ami et le conseiller de l'Almamy Ibrahim Saury qui en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus lui confia son neveu Bakar Biro. Ce neveu, prince plus hardi que sage, devait plus tard s'emparer violemment du trône à la mort de son oncle. Ce procédé ne lui réussit pas, car pour arriver à conquérir le Foutah-Djallon, M. de Sanderval, aidé cette fois de son fils, devait plus tard le détrôner.

Cette conquête du Foutah-Djallon ne fut pas admise par l'État qui n'a pas vu quels avantages il pouvait en tirer tant au point de vue du chemin de fer qu'il y avait à créer, qu'au point de vue de l'immense sanatorium qu'on pourrait en faire pour une armée africaine.

Pourquoi ? Il serait déplacé de discuter ici cette question. Tout ce que nous devons faire et dire c'est que M. de Sanderval, poussé par les plus nobles sentiments de patriotisme et de désintéressement, a fait connaître au monde un pays dont sûrement dans quelque temps on verra toute l'utilité.

Ces expéditions, faites souvent en compagnie de son fils, ont été on ne peut plus hardies et toujours couronnées de succès. M. de Sanderval a connu à Timbo, où il est resté plus de deux mois prisonnier, toutes les angoisses de l'attente. Ce que nous pouvons souhaiter de plus heureux aujourd'hui pour lui, c'est qu'il voie tous ses projets, toutes ses espérances se réaliser bientôt et que, se rendant compte des inappréciables résultats obtenus, chacun lui fasse justice en louant son merveilleux esprit d'initiative privée. (1)

1 Bibliographie. — A : *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon, carnet de*

Dr BAYOL (*Eyguières, 1849*). — Des succès universitaires aussi précoces que brillants, au lycée de Nîmes et à la Faculté de Montpellier, permirent à notre futur sénateur d'entrer, dès vingt ans, dans le corps de santé de la marine de l'État, où il put bientôt développer ses dispositions naturelles pour la dure carrière d'explorateur. De 1875 à 1877, à bord de la *Vénus*, il eut l'occasion de naviguer sur les côtes de la Sénégambie, de la Guinée septentrionale française et portugaise, du Gabon et du Congo. Au Gabon, il visita l'estuaire, remonta les deux grandes branches du Romboé et du Komo, et suivit le cours de la rivière O'Belo jusqu'à peu de distance de ses sources.

M. Bayol revint au Sénégal en 1879 et fit partie de la mission Gallieni qui, au lendemain de la fondation du poste de Bafoulabé, devait se rendre auprès du conquérant Ahmadou, à Ségou-Sikoro. L'organisateur de Madagascar, alors simple capitaine, était accompagné, outre notre compatriote nommé résident à Bammako, des lieutenants Pietri et Vallière et du médecin Toutain. Cinq chefs indigènes, deux interprètes, sept spahis et vingt tirailleurs complétaient l'effectif combattant, qui emmenait 82 convoyeurs, 19 chevaux et 250 bêtes de somme.

La colonne partit le 30 janvier 1880 et les débuts furent des plus heureux. Au sortir de la zone tenue en respect par nos forces, le chef de Kita accepta le protectorat français. Mais à Dio, dans le Bélédougou, à 45 kilomètres avant Bammako, les Bambaras, furieux de voir un convoi à destination de l'empire Toucouleur, se ruèrent, au nombre de plusieurs milliers, sur l'expédition : nos indigènes firent merveille et repoussèrent leurs agresseurs en perdant 22 hommes, âniers compris, sans compter seize blessés qu'on emporta. Le capitaine abandonna la plus grande partie des bagages et parvint le 12 mai à Bammako : les survivants étaient restés trente heures sans manger.

La population du village témoignait des dispositions hostiles : il était impossible de laisser un fonctionnaire seul au milieu des noirs sans le vouer à une mort certaine. Tout en continuant sa route sur Segou, le chef de la mission se décida à renvoyer le résident au Sénégal avec

voyage : 1879-1880. in-8°. Paris 1892, Ducroq, éditeur.

Le même ouvrage. in-12, Paris 1883

Le Soudan Français. Kahel. in-8°, Alcan. éditeur.

La conquête du Foutah-Djalon. in-8°. Challemel, éditeur.

Les rives du Konkouré, ouvrage illustré de magnifiques photographies de l'auteur. Challamel. éditeur, 1900.

six hommes seulement pour annoncer les résultats du guet-apens de Dio. La séparation eut lieu le 15 mai. M. Bayol ne disposait, comme ressources matérielles, que de 230 francs et de quelques barres de sel. De plus, il fallait revenir par une autre route. Le Manding fut traversé en trois étapes par Sidi-Sibi ; Klassa, où l'on échappa à une nouvelle attaque; Koukomana, en pleine région aurifère et Niagassola dans un merveilleux cadre tropical. Au delà commencent des plateaux élevés, peu boisés, qui mènent à Mourgoula, capitale du Birro, alors occupée par une garnison Toucouleur. Le 22, les voyageurs étaient à Makamdiabougou et le 30 à Bafoulabé. Un courrier spécial fut immédiatement envoyé à Saint-Louis pour y porter la nouvelle du combat de Dio, et le surlendemain, le résident repartait par la voie fluviale. Le 3 juillet, il était de retour dans la capitale sénégalaise. Il concluait, des observations faites en route, que la France devait se hâter d'occuper le Manding et le Bouré, avant que les Anglais y parvinssent par les vallées des deux Scarcies et de la Rokelle en Sierra-Leone ; trois postes étaient également à créer entre Bafoulabé et Bammako, dont un fort principal à Kita, appuyé sur les stations intermédiaires de Fangalla et de Goniokory.

Avant de parvenir à un gouvernement colonial, M. Bayol devait commander en chef à son tour deux grandes missions d'exploration.

La première fut celle du Fouta-Djallon et du Bambouk, de Boké à Médine. Ses compagnons européens étaient M. Billot, de l'Observatoire de Montsouris ; l'acteur Noirot, dessinateur et photographe habile ; enfin, comme interprète, un vieil Africain, Moustier, déjà bien connu pour avoir découvert les sources du Niger. Au moment de quitter Paris, il apprenait le massacre de la mission Flatters ; mais, comme il le dit au ministre, un explorateur doit être fataliste, et il n'hésita pas un instant à se mettre en route. A Dakar, il embaucha tous les sans-travail et les cerveaux brûlés du pays, débarqua avec ces bizarres compagnons le 9 mai dans l'estuaire du Rio-Nunez, et parvint le lendemain par terre à Boké où s'organisa définitivement l'expédition. Elle comptait au début plusieurs centaines de porteurs : Ouolofs du Sénégal, Toucouleurs de partout, Nalous et Landoumans des Rivières ; il n'y avait que quatre chevaux pour les blancs et autant de mulets de bât.

Le départ eut lieu le 17 mai. Dès la première étape, à Bantan-Kountou, il fallut laisser en arrière l'astronome Billet, déjà terrassé

par le milieu tropical. A la seconde, à Pompo, l'interprète Moustier, avec l'assentiment de son chef, retourna à Boké avec trente porteurs. C'est de ce point qu'il assura par la suite les ravitaillements et rendit ainsi de précieux services à la mission.

Jusqu'à Bambaya, le pays est désert ; on ne rencontre que des pâturages où les tribus des environs mènent leurs troupeaux. Il n'y eut aucun incident, sauf la rencontre d'un jeune chef qui, n'ayant que cinquante combattants, n'osa attaquer la longue colonne. Au delà commencent les hauteurs du Foutah-Djallon. Cette région montagneuse offre d'abord l'aspect de pentes granitiques, semées de conglomérats ferrugineux ; elles sont fertiles et boisées et les sommets dominent la plaine de 5 à 600 mètres.

Le 6 juin, on parvint, à Koussi, dans la riche vallée du Kakrima, maitresse branche du Konkouré, navigable jusqu'à 300 kilomètres de la mer. Les indigènes cultivent ou exploitent déjà le caoutchouc, le coton, diverses graines oléagineuses, la graine de foigné qui est une semoule naturelle, la vigne du Soudan, et de nombreux arbres fruitiers, en première ligne le kolatier ; ils élèvent beaucoup de bétail et de volailles, peu de chevaux et d'ânes ; enfin ils possèdent des mines d'or et de fer. D'après l'étude du terrain et les renseignements pris sur le climat, les Européens pourraient y introduire avec succès le blé et le mûrier, et, peut-être, la vigne de France.

Les hauteurs de Touma-Bourleré, qu'on rencontre ensuite à l'Est, ont une altitude de 1200 mètres et seraient très favorables à la création d'un centre de population blanche. Bien que l'oranger et le bananier y prospèrent, le thermomètre, dans cette saison, descendit à 6° la nuit à la suite d'une forte averse mêlée de grêle. Le plateau du Foutah s'arrête au-dessus de la plaine de Timbi; là résidait le chef Tierno Maadjiou, dont l'autorité s'étend vers l'Ouest jusqu'à Boffa sur l'estuaire du Rio-Pongo. Quoique musulman, il avait des idées larges et tolérantes et fit le meilleur accueil à la mission. Il voulut même marier ses deux sœurs à M. Noirot qui n'évita pas sans peine cet excès d'honneur ; puis, sans rancune, il accompagna les blancs dans la direction de Timbo, jusqu'à Bourou-Cadjié. Près de là, coule une rivière merveilleuse aux yeux des Peulhs ; son eau, manipulée par un marabout du pays, guérit toutes les maladies et fait réussir dans toutes les entreprises — ce qui rappela aux voyageurs le baquet de Mesmer.

La rivière franchie, M. Bayol passa à Diouria, puis pénétra dans la vallée malsaine du Téné, affluent du Bafing ; il fut le premier à la distinguer de la Falémé, qui coule beaucoup plus au Nord-Ouest et se jette dans le Sénégal lui-même, en amont de Bakel.

Le 23 juin, à Fougoumba, il rencontra M. Gaboriau, agent de M. Olivier de Sanderval dont la biographie figure dans ce volume. Le voyageur se rendait dans un but commercial à Timbo, auprès du nouvel Almamy, Hamadou. Ce dernier venait de chasser de la capitale son prédécesseur Ibrahima Sorry, ou Saury, qui s'était retiré dans son « Versailles » de Dongol-Fellah, au delà du Bafing, près de la ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger.

C'est un beau village aux allées sablées de petits cailloux, bordées de grandes cases en argile fort propres, qui possèdent chacune leur jardin potager garni d'orangers et de bananiers. Les environs, d'une grande fertilité, sont peuplés et bien cultivés. La mission s'y rendit avant d'aller visiter le nouveau souverain, et son chef, prudemment, commença par faire accepter au vaincu un traité de protectorat. Au bout de cinq jours de palabres, toutes les difficultés étaient résolues, et le vieux prince se bornait à exprimer le vœu qu'on ajournât la création de routes et de chemins de fer dans son pays.

Le 14 juillet, son rival de Timbo signait le même traité et M. Bayol venait se reposer six semaines à Dongol-Fellah, où les bons soins des indigènes le sauvèrent d'un accès de fièvre. Il eut le temps d'étudier à fond l'organisation des Peulhs du Fouta-Djallon et calcule qu'ils pouvaient alors mettre 25.000 hommes sur pied.

En présence de la guerre qui ravageait la haute vallée du Niger, Ibrahima Sorry ne cessait de s'opposer à ce que son hôte s'enfonçât plus à l'Est, et lui conseillait de redescendre à la côte, en promettant de le mener jusque dans le Ouassoulou — entre Niger et Baoulé, s'il revenait l'année suivante. L'explorateur se décida, le 30 août, à suivre ces conseils et à retourner à Médine. Les 5 et 6 septembre, il alla revoir à Timbo l'Almamy rival, qui voulut lui donner mille bœufs pour le Président de la République. Ce cadeau embarrassant fut refusé avec beaucoup d'excuses.

La mission regagna Fougoumba par une autre route, celle de Bouria et de Porédaka. De là, par Kebali et Kahel, elle s'éleva sur les plateaux du Labé (1.200^{m}) où Noirot alla relever les sources du Rio-Grande et de la Gambie, pendant que son chef négociait avec les

roitelets de la région. Ces sources, distantes à peine de 1.200 mètres, sont à deux heures de marche de la grosse agglomération de Tountouroun. On parcourut au delà, dans la direction du Nord, le massif du Tamgué et la fertile plaine de Niocolo, au sud de la Haute-Gambie, où s'arrête à peu près le Fouta-Djallon.

Sur la rive droite, c'est le Bambouk, le pays de l'or, que désolent de nombreux fauves et des tribus de pillards encore plus redoutables. Aussi depuis longtemps les caravanes n'y circulaient plus. M. Bayol y pénétra avec trente hommes armés, suivis de porteurs, de femmes et d'enfants en nombre équivalent. Dès le troisième jour, il se heurta à une bande hostile sous les ordres du frère du roi de Mamakono. Les nouveaux venus n'étaient qu'une cinquantaine en vue, mais il pouvait y en avoir bien d'autres cachés dans la forêt, comme à Dio. Le chef de mission préféra négocier et obtint un plein succès. Les indigènes l'accompagnèrent paisiblement jusqu'à Mamakono, dont le roi mit le Bélédougou sous le protectorat de la France.

Au Nord s'étend le Sirimana, où l'on passa la Falémé à Gesséba, village distant d'environ 35 lieues du Haut-Sénégal à vol d'oiseau. La traversée des régions qui se succèdent au delà, le Kamana, le Coffé et le Niagala n'offrit rien de remarquable en dehors d'un incident plutôt comique et qui prouva, d'ailleurs. combien notre influence était déjà sérieuse dans le pays.

Le petit chef de Barokoné avait dérobé de nuit la batterie de cuisine des voyageurs : ses voisins, redoutant la colère du commandant de Médine et de notre allié le roi du Khasso, se joignirent sans hésiter à la petite expédition et le voleur s'empressa de restituer son butin sans oser combattre.

Le 17 novembre, une salve de coups de fusils saluait les trois couleurs flottant sur le fort de Médine ; le voyage de 1300 kilomètres en plein hivernage était terminé. M. Bayol revenait avec des traités en règle qu'il portait à Paris, accompagné d'indigènes qui devaient servir de témoins de leur authenticité. Il avait ainsi devancé l'influence anglaise dans des pays qui constituent aujourd'hui la meilleure partie du Sénégal et de la Guinée française, et allait fournir à la science et au monde du travail d'importants documents sur les populations et les ressources économiques du Fouta-Djallon et des régions voisines.

Revenu en Afrique, il fut moins heureux en 1882. Le gouverneur désirait lui confier une mission dans le Kaarta, vaste royaume

compris entre Bafoulabé et Badoumbé au Sud, Koniakary à l'Ouest et Nioro au Nord. La guerre qui désolait ces contrées et l'hostilité des chefs inféodés à Ahmadou l'empêchèrent d'obtenir le passage au delà du Tomora, petit pays montagneux voisin de nos forts et arrosé par le Ketchiou-Ko qui se jette en aval de Bafoulabé. Il y releva 70 kilomètres d'itinéraires inexplorés jusqu'alors.

En mars 1883, le colonel Borgnis-Desbordes, gouverneur du Haut-Sénégal, l'appela à Bammakou et le chargea d'explorer le Grand-Bélédougou, pays bambara ennemi des Toucouleurs. Le programme comprenait trois questions : conclure avant tout des traités de protectorat avec les chefs du pays ; examiner les ressources militaires que cette alliance ajouterait à nos forces contre Ahmadou et Samory ; enfin étudier la région au point de vue de la statistique et de la géographie pure. Toutes furent résolues pour le mieux des intérêts français.

Le gouverneur avait déjà envoyé le frère de l'ancien roi du Kaarta, Mari Ciré, dans la direction de Goumbou (par 15° Nord et 9°20' Est) jusqu'à Mourdia, à 225 kilomètres nord-nord-est de Bammako et à Ségala à 240 kilomètres en plein Nord-Est. Ce chef indigène avait recueilli de nombreuses promesses d'alliance au cas où les troupes françaises attaqueraient enfin Ségou-Sikoro.

La nouvelle mission se composait du Dr Bayol et du lieutenant Quiquandon, chargé des levés topographiques, ayant sous leurs ordres vingt tirailleurs indigènes. Partie le 16 avril, elle traversa l'étroite zone vassale et entra dans la région désignée à Fia, village solidement fortifié. Le vieux chef, un Bambara nommé Dounkoro, dit aux Français, sans se compromettre davantage « qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient dans son domaine ».

Le 19, l'explorateur était à Nossombougou, un des points principaux qui dominent la fédération des cantons du Bélédougou ; la ville est située dans une plaine où paissent de nombreux chevaux, et constitue un précieux centre de ravitaillement pour notre fort de Bammakou, distant d'environ 60 kilomètres en droite ligne au Sud. Les deux autres agglomérations dirigeantes sont Koumi et Nonkho.

Donio Konaré, le maître du canton, accueillit gracieusement les blancs, mais ce ne fut qu'après une longue discussion qu'il signa le traité de protectorat, avec une clause permettant à son contingent de ne pas passer le Niger. Après avoir hébergé ses hôtes pendant deux jours, il leur donna ses fils pour les accompagner à Koumi, à 50 kilo-

mètres dans la direction du Nord. La route n'offre pas de puits en dehors des villages. La mission la parcourut directement et arriva le 23 à l'étape où devaient la rejoindre les délégués du canton de Nonkho, situé plus à l'Est.

Le tata est entouré d'une plaine immense, bien cultivée en mil et en coton. Le chef Diouba Taraouaré fut encore plus aimable que son confrère et la mission se reposa dans ses murs le 24 et le 25 avril.

Le Bélédougou et la région purement Bambara s'arrêtent à quelques kilomètres au Nord. Une colline marque la frontière, et dès lors on entre dans une plaine immense où la population est mélangée de Sarracolets. Le premier gîte d'étape fut le village de Manta, centre d'échanges avec les Maures : le 27, les Français virent arriver deux caravanes. Il n'y eut pas de traité signé, parce que le chef était en voyage ; mais les notables se montrèrent très bien disposés et demandèrent qu'on attaquât Ségou Sikoro le plus tôt possible.

Le lendemain, on entra dans une zone où l'élément bambara disparaissait devant les Sarracolets et les Toucouleurs, et d'ailleurs continuellement parcourue par les Maures. La plus habile diplomatie était de rigueur. Mais il n'y eut pas d'incidents, et le soir on campait à Gessenais où le chef déclara « qu'il était l'ami de tout le monde, car il était le plus faible. » Ses rares sujets sont d'habiles forgerons qui trouvent le temps de cultiver à leurs moments perdus le mil, le coton, et l'indigo. Dans la matinée du 29, la colonne traversa trois villages en ruines : Kabakoro, Soso, et enfin, dans le Fadougou, Kaluko. A midi, par 40° centigrades, elle faisait son entrée à Boro, bourgade importante où se fabriquent les boubous dits de Ségou. M. Bayol y trouva deux amis dévoués de la France, le chef Naké Cessé, et un Sarracolet, Demba, qui tâcha sans trop de succès de lui préparer une bonne réception à Dampa et à Mourdia.

Dampa, où l'on arriva le lendemain, est une ville de mille habitants, qui possède un marché important pour le mil, le sel, les tapis maures en poil de chameau et les étoffes indigènes et de provenance européenne. Le chef Makha Diaré So déclara qu'il n'avait pas confiance dans les promesses des Français, d'autant plus qu'Ahmadou avait battu le colonel Borgnis-Desbordes et allait le chasser du pays. Le contraire était vrai, et le docteur le démontra à son interlocuteur, mais celui-ci ne voulut rien signer avant de connaître les décisions qui seraient prises à Mourdia et à Ségala. Fort heureusement la

trompe d'alarme vint à résonner : une armée toucouleur était en vue ; les pouvoirs locaux acceptèrent avec reconnaissance l'appui des armes à tir rapide de leurs futurs alliés. Bien que les hordes de Ségou n'eussent pas poursuivi leur tentative, Makha Diaré So signa le traité sans tarder, engageant 48 villages qui mettaient en ligne 2.000 fantassins et 200 cavaliers.

Au départ de la mission, le 2 mai, il envoya un de ses parents l'accompagner jusqu'à Mourdia. La région intermédiaire est en partie sablonneuse, en partie cultivée en mil. On croisa à Bomandjougou, village de forgerons, une caravane maure de 86 chameaux chargés de sel. Les habitants se montrèrent hospitaliers. Le 4, on arrivait, devant Mourdia, ville de 2.500 habitants sédentaires, outre 1500 Maures. Elle se compose d'un tata central, de deux faubourgs et de nombreux camps volants, où se trouvaient alors plusieurs centaines de chameaux. Un nombreux bétail, chevaux, bœufs, moutons, chèvres, paît dans la vaste plaine qui l'entoure, et que domine un cercle de collines. Trente-huit villages en dépendent, et son chef, Nama Diara, commandait en fait, ou plutôt de nom, à quinze mille indigènes, Bambaras en majorité.

Des bruits fâcheux couraient dans le pays à l'insu des nouveaux venus. Néanmoins, à la suite d'un interminable palabre, le traité de protectorat fut signé le soir même. Mais Nama Diara dissuada M. Bayol de pousser jusqu'à Goumbou, et lui donna son fils et celui d'un autre chef pour le conduire à Douabougou, à peu près dans la direction de Séguéla, au Sud-Est. Le 10, on arriva de bonne heure dans cette petite localité.

Mais dès le soir, les guides indigènes étaient rappelés par leurs pères. Pendant que le fils du chef de Koumi parcourait 70 kilomètres à marche forcée pour apprendre aux Français une victoire du gouverneur sur Samory, on annonçait notre défaite à Mourdia, et les notables, comme la populace, étaient prêts à se tourner contre nous. Les deux Européens payèrent d'audace, revinrent chez Nama-Diara, et, tout en courant de grands dangers, réussirent à le convaincre qu'il avait été induit en erreur. Néanmoins, en présence d'une telle mobilité, M. Bayol ne crut pas devoir se porter sur Ségala avec les guides qu'on lui offrait, et il reprit la route du Sud.

En repassant à Dampa le 14 au matin, il y trouva les envoyés de Douga, chef du canton de Dionkoloni, qui signèrent le traité sans

difficultés. Le soir, à Boro, ce fut le tour de ceux du chef de Ségala qui accompagnèrent la mission jusqu'au gîte d'étape du lendemain, Tiamabougou, où l'on arriva avant midi par 39° de chaleur. Ils mettaient sous notre protectorat vingt-cinq villages qui peuvent fournir 1500 fantassins et 150 cavaliers et ne sont qu'à six jours de Tombouctou. Le 16, on s'arrêta à Néguessébougou, et le 17 on passa à Banankoro, où la population qui s'attendait à une agression des Toucouleurs, prit d'abord les nôtres pour l'ennemi et fut sur le point de les attaquer tout d'abord ; mais le malentendu se dissipa, et, le soir les Français revoyaient Manta.

Arrivée à Koumi le 18, la mission se dirigea sur Nonkho, qu'elle n'avait pas traversé à l'aller. Le pays est riche en riz et en mil, mais les Toucouleurs l'avaient dévasté et une partie du tata était en ruines. De nouveaux traités furent signés avec le chef local, et les délégués de Doerebougou, disposant en tout de 700 fantassins avec 110 cavaliers.

M. Bayol regagna le 26 la frontière de Bélédougou à Fia, au moment où l'hivernage allait commencer, et quarante-huit heures après il rentrait au fort de Bammako. En six semaines, il avait parcouru 363 kilomètres de région inexplorée, fait signer tous les traités préparés par le gouverneur et rapporté les documents géographiques et économiques demandés. Son rapport spécial contient les observations prises en marche au moins tous les quarts d'heure. Nous avons introduit les principaux dans le récit du voyage, mais il y a lieu de noter les données relatives à la température qui, en dehors des maxima cités, variait généralement le jour de 22° à 36° entre cinq heures du matin et midi.

Nommé ensuite lieutenant-gouverneur, en octobre de la même année, M. Bayol s'occupa plus particulièrement de nos possessions sud de la Sénégambie ; dès 1884, il fut assez heureux pour empêcher l'illustre Nachtigall, alors chargé de mission du gouvernement allemand, de planter le drapeau impérial sur les rives du Rio-Dubréka. Deux ans plus tard, il faisait faire le plan de Konakry, une des créations les plus réussies du génie français sur la Côte occidentale.

En 1887, le ministère lui confia, en outre, de son gouvernement des Rivières du Sud, celui de nos postes isolés des Côtes d'Or et d'Ivoire ainsi que du Bénin. Il étudia, dès ce moment, les moyens de rattacher à la France le redoutable État noir qu'était alors le Dahomé ;

et, deux ans, plus tard, il se rendait à la cour d'Abomey sur un ordre venu de France et sur l'invitation du roi Glégl é. Ce voyage très pénible, dont M. Bayol avait pesé les conséquences, fut suivi de la guerre avec les Dahoméens. Rappelé à Paris, l'ambassadeur, après éclaircissements donnés au ministère, fut remplacé par l'administrateur de Porto-Novo, M. Ballot, à titre provisoire tout d'abord et définitif ensuite. Après l'annexion, résultat d'une seconde guerre, M. Bayol, très éprouvé par son long séjour aux « Indes noires », fit valoir ses droits à la retraite, et revint dans sa province natale. Son rôle était terminé dans ce grand mouvement d'exploration qui nous a valu en vingt ans la possession du quart de l'Afrique.

Les électeurs du canton d'Eyguières, ses compatriotes, l'envoyèrent en 1898, siéger au Conseil général des Bouches-du-Rhône, dont ses collègues lui confièrent la présidence pour la période 1902-1903. Le 4 janvier de cette dernière année, les comices sénatoriaux de notre département le désignaient pour remplacer M. Monier au Luxembourg ; il a su, rapidement, marquer sa place parmi nos Pères conscrits, puisqu'il est déjà secrétaire du groupe le plus important de la Gauche et de la commission spéciale de la marine (1).

Joseph EYSSERIC (*Carpentras 1860*). — Peintre et aquarelliste, mathématicien et astronome, M. J. Eysseric eût pu se contenter de faire en outre de la géographie de cabinet, mais il a tenu à voir par lui-même deux contrées réputées des plus dangereuses pour le voyageur, et a étudié, en 1894, les rapides du Yang-Tsé, et en 1896-97, le bassin du Bandama dans notre colonie de la Côte-d'Ivoire.

Nous n'avons pas les détails relatifs à sa première exploration, fort intéressante au double point de vue de l'hydrographie pure et des perspectives commerciales qui en découlent, plutôt, hélas, pour nos rivaux que pour nous. Mais il a raconté tout au long son voyage en Afrique occidentale, et nous pouvons en donner ici un bref résumé.

Chargé d'une mission scientifique gratuite par les ministères de l'instruction publique et des colonies, notre compatriote franchit la

(1) Bibliographie. — A : Bayol. — *Voyage en Sénégambie : Haut-Niger; Bambouck; Fouta-Djallon ; Grand-Bélédougou*. Paris, Baudoin, 1888, in-8° ; carte. (Ce travail a aussi paru sans carte dans les tomes xciv, xcv et xcvi de la *Revue Maritime et Coloniale*. — B : *Nouveau Larousse illustré*.
H. Alis, *Nos Africains*, etc.

barre de Grand-Bassam, le 26 novembre 1896. Il dut renoncer à y organiser l'escorte sur laquelle il comptait, faute de ressources locales, et après une pointe — d'entraînement — en vapeur jusqu'à Alépé sur le Comoé, il partit vers l'Ouest avec un seul Français, M. Coroyé, et deux domestiques noirs. Une chaloupe à vapeur les débarqua à Krafy, au bout de la grande lagune entre Comoé et Bandama, et de là, par terre, escortés de six Kroumen, les Européens atteignirent péniblement. à travers le sable, Grand Lahou, et son curieux simili Bois de Boulogne ; ils y restèrent du 20 au 24 décembre.

Une pirogue à quatorze rameurs mena très vite le voyageur aux rapides de Bouroubourou, où il fallut débarquer le matériel de l'expédition et le recharger sur deux embarcations de moindre taille, la lutte fut rude pendant la traversée du passage, mais le 26, Eysseric était à Tiassalé, où l'attendaient quarante porteurs musulmans ; le thermomètre indiquait 17 centigrades, et les noirs grelottaient.

Désormais, la route se faisait à pied. On s'éleva droit au Nord vers Toumadi, laissant le Nzi à droite et le Bandama à gauche, et bientôt la grande clairière du Baoulé succéda à la forêt tropicale où la « fourmi-cadavre » empestait l'atmosphère. Le but de l'explorateur était de parcourir la zone entre le Bandama et le Cavally ou tout au moins la Sassandra ; il était donc temps de tourner à l'Ouest.

Du 1er au 10 janvier, à Toumadi, la mission s'occupa d'organiser son petit convoi de porteurs, ce que facilita beaucoup l'amabilité de l'administrateur, M. Nebout, et c'est à la tête de trente-trois indigènes que le 11 du même mois, Eysseric se dirigeait par Kokoumbo sur Zangué, où il parvenait le 20. Ainsi que son compagnon, il se heurta dans ses reconnaissances vers l'Ouest à une muraille végétale impénétrable, et, après s'être trouvé une première fois en contact avec les Gouros, il se décida à battre en retraite et à se porter sur le Bandama Blanc par Dibokouro, Trikasso et Tombo. Un peu au-dessous de ce point, il put étudier le confluent des deux branches supérieures du fleuve, la blanche et la rouge, et, pour passer le temps, chasser sans succès à l'hippopotame.

Le 8 février, la petite caravane commença à remonter les rives du Bandama Rouge dans la direction de Gouropan à travers une région encore inconnue des Européens, et où, çà et là, existant des terrains aurifères. Le 12, après Bouavéré, on relève de nombreuses traces d'éléphants, dans une plaine parsemée de bouquets d'arbres, et le

13 au soir, on atteint la ville mystérieuse, simple agglomération de huttes couvrant un rectangle de 110 mètres sur 60.

Les indigènes, bien que craintifs, étaient assez mal disposés, et évitaient de donner tout renseignement pouvant faciliter la marche vers l'Ouest. Un Gouro, qui avait guidé les blancs jusqu'à Gouropan, refusa d'aller plus loin. Un autre guide les abandonna le 16 à Ouaghié, laissant délicatement, il est vrai, l'acompte qu'il avait touché. Enfin, le 19, à Elengué, à 140 kilomètres Nord-Ouest de Toumadi, soit 310 de la côte à vol d'oiseau, les Gouros se décidèrent à empêcher les voyageurs d'aller plus loin. Deux Européens contre 300 indigènes armés ; la lutte était inégale, et nos compatriotes auraient certainement péri après avoir immolé quelques nègres, si les « fétiches » n'en avaient décidé autrement. La mission en fut quitte pour une courte captivité, pendant laquelle le chef du village répéta obstinément que les hommes de l'Ouest étaient décidés à massacrer les blancs, s'ils passaient le Bandama. De guerre lasse, Eysseric, toujours protégé par les « fétiches », commença le 7 mars à se replier sur Bouavéré par son premier itinéraire, et il y parvint en quatre jours : il fallait renoncer au projet primitif, abandonner la direction de l'Ouest et se porter sur Kouadiokofi, au Nord de Toumadi à travers la zone aurifère de Kami, en plein Baoulé. Les étapes furent : Korotono, le 14 mars ; Kami, le 15 ; Akouessé, le 16 ; Benou, le 17 ; Looussou, le 18, après le passage du Bandama Blanc ; la brousse déserte du 19 au 22, et enfin Kouadiokofi le 23. Le commandant du poste français, Paty du Clam, les accueillit avec d'autant plus d'empressement que, d'après les récits des indigènes, la mission avait été massacrée dès son arrivée à Tombo.

Par Lomo, les Français atteignirent Toumadi, le 5 avril ; ils repassèrent le 12 à Tiassalé, et après un repos de quelques jours, arrivèrent le 19 à Grand Lahou, où une tornade faillit engloutir leur embarcation.

M. Eysseric avait fait le levé à la boussole de toutes les sections encore inconnues de son itinéraire, calculé de nombreuses positions astronomiques, consigné tous les jours les renseignements météorologiques, pris des notes sur les minéraux du pays et rapporté beaucou[illegible] de documents concernant l'ethnographie, surtout au point de vu[illegible] anthropométrique. Ne négligeant rien, l'explorateur fournit égaleme[illegible] des données sur les échanges possibles, et sur les facilités de ravita[illegible]

lement qu'offrent les régions parcourues. Enfin il avait recueilli les éléments de deux études, l'une sur les Gouros, l'autre sur le Bandama, qui ont trouvé place à la fin de son rapport au Ministre. La Société de Géographie Commerciale de Paris lui a conféré la médaille Dewez (1).

HOURST, (*Marseille, 1864*). — Depuis un demi-siècle l'Afrique est comme un vaste champ ouvert à toutes les ambitions et à toutes les convoitises des nations européennes qui veulent la pénétrer complètement et établir sur tous ses points leur influence et leur domination. L'Angleterre a presque réussi dans son gigantesque projet : « du Cap au Caire », la Belgique s'étend sans cesse sur les rives fertiles du Congo, et la France, qui voit se réaliser sa devise : de la Tripolitaine à l'Océan, gagne, dans cet immense continent, des possessions toujours nouvelles qui ne s'arrêteront qu'au point où se trouvent les colonies anglaises.

Lorsqu'après avoir conquis le Sénégal, notre domination s'avançant de plus en plus vers l'Est, rencontra le Niger, des problèmes aussi graves qu'intéressants se posèrent. Il s'agissait de savoir, en effet, quel parti on pourrait tirer de ce fleuve réputé immense, et jusqu'alors inexploré ?

Barth, en 1854, avait bien été de Kabara à Say ; Caillé avait bien fait le trajet de Ségou à Kabara, Mongo-Park l'avait bien remonté, mais qu'étaient ces reconnaissances, en comparaison de tout ce qui restait à savoir ? Presque rien.

Le gouvernement, suivant en cela les conseils des généraux Faidherbe et Borgnis-Desbordes, mit tout en œuvre pour faciliter l'accès de ces régions ; et pour ce faire, il multiplia les missions, s'efforçant de leur donner pour chef, des officiers aussi compétents que distingués.

En 1887, par exemple, M. le lieutenant de vaisseau Caron reçut l'ordre de se rendre à Tombouctou par le Niger ; plus tard MM. Davoust, Toutée et Decœur furent chargés d'aller jusqu'à

(1) Bibliographie. — A : Eysseric, *Notes sur les rapides du Yang-Tsé-Kiang*. (*Ann. de Géogr*, 15 octobre 1896) ; *Exploration du Bandama* (Côte-d'Ivoire) (*Ann. de Géogr.*, 15 mai 1898) ; *Rapport sur une mission scientifique à la Côte-d'Ivoire*. (*Nouvelles Archives des Missions Scientif. et Litt.*, 4e série, t. IX, pp. 157-264, 1899) ; *Exploration et Captivité chez les Gouros*. (*Tour du Monde*, 1900, t. I). — B : *Dictionnaires départementaux Flammarion* (Vaucluse).

Say, et enfin, en 1893, M. Hourst eut la mission aussi périlleuse que difficile de descendre le Niger jusqu'à son estuaire.

Le choix que fit le gouvernement pour cette délicate entreprise de M. le lieutenant de vaisseau Hourst fut aussi heureux que justifié. M. Hourst résidait, en effet, depuis de longues années, au Sénégal ; il avait, sous la conduite du regretté lieutenant Davoust, dont il était le second, appris à connaître les mœurs et la nature du pays, et nul mieux que lui, par son intelligence, son courage et son endurance, ne pouvait remplir la mission qu'on lui confiait.

Il devait rechercher en deux mots : quelle était la valeur du Niger, quel était son régime, et quel service on en pouvait attendre.

M. Hourst, dont les plans de mission avaient été acceptés, qui avait tout préparé, tout prévu, eut la satisfaction, le 8 octobre 1893, de recevoir du gouvernement l'autorisation de partir en compagnie de M. Baudry. Les débuts de la mission furent favorables et tout marcha à souhait jusqu'à Kayes où une nouvelle aussi imprévue que décevante attendait M. Hourst. Le gouvernement lui faisait savoir là, qu'il devait, jusqu'à nouvel ordre, suspendre sa marche en avant. Pendant dix-huit mois on ne parla plus de rien — quelle décision prendrait la France ? mystère !

Sans trop s'écarter de son itinéraire, M. Hourst pendant ce temps, explora toute une série de lacs situés au Nord-Ouest de Tombouctou, qu'il reconnut navigables et susceptibles de rendre de grands services au trafic à venir.

A la fin de juillet M. Hourst commençait à désespérer, quant à Bafoulabé il reçut une dépêche de M. Chautemps, alors ministre des colonies, lui disant de reprendre l'expédition commencée. Il la reprit donc, mais avec une extension beaucoup plus grande.

C'est ainsi qu'il s'adjoignit deux officiers de plus; M. Bluzet, lieutenant de vaisseau, connu par ses travaux sur Tombouctou, et le docteur Tabouret ; quelques Pères Blancs, dont le père Hacquart, demandèrent également à faire partie de la mission. Quant au matériel, il se composait de trois bateaux, le *Jules-Davoust,* tout en aluminium, qui avait douze mètres de long ; *L'Enseigne-Aube* et le *Dantec.*

La mission, qui comprenait en outre dix-neuf laptots, un interprète et plusieurs charpentiers, quitta Diouliba le 16 octobre 1895 ; elle arriva à Koulikoro le 10 novembre.

De cet endroit jusqu'à Tombouctou, la navigabilité du Niger n'est pas toujours la même, suivant les saisons. C'est ainsi que de juin à novembre le fleuve, grossi par les pluies, ne peut porter des bateaux d'un fort tonnage et qu'à la saison sèche c'est à peine si des chalands peuvent s'aventurer dans le lit encombré de bancs d'huîtres et de sables mouvants.

Le 1er janvier M. Hourst arrivait à Gourao et le 6 il se trouvait à Saraféré, dernier centre commercial avant Tombouctou. C'est en cet endroit qu'il fit la connaissance d'un indigène, un Kountah, nommé Aïballa, qui lui donna deux lettres de recommandation pour son frère habitant Tombouctou. Après avoir navigué péniblement et durant de longues journées dans les marais immenses qui entourent Tombouctou, M. Hourst arriva en cette ville le 22 janvier 1896. Quand il y pénétra la paix régnait, et durant son séjour il lia connaissance avec un certain Becchin ben Birikat, dont le frère faisait du commerce avec les Touareg ; il lui fut plus tard d'un grand secours.

Il lui donna notamment le moyen simple et facile de pénétrer plus avant dans la région sans être arrêté : « Déclare aux Touareg, lui dit-il, que tu es le fils d'Abdoul Kerine (c'est le nom de guerre que Barth avait pris là-bas) et cette parole sera pour toi un passeport ».

Grâce à cette ruse, bien des ennuis furent évités à M. Hourst, car en se prévalant de sa parenté avec Barth, non seulement il put traverser le territoire des Igouadaren, mais encore tenir tête à un des chefs les ptus influents des Aouelliminden qui, sans cesse, le harcelait.

M. Hourst fut poursuivi par les Touareg jusqu'à Bourem. Ce point est intéressant à noter car, dans ses notes, sir Edward Mallet prétend que le Niger cesse d'être navigable en cet endroit, et c'est une erreur puisqu'il n'y a pas même un rapide ou une chute d'eau.

Bientôt le souvenir et la recommandation de Barth ne suffirent plus pour éviter les attaques ; il fallut employer les présents, et pour éviter une seule rebellion M. Hourst dut un jour donner à Madidou, chef des Touareg, une magnifique selle en velours brodé et une somme d'argent qu'il demandait pour faire des présents à ses femmes.

M. Hourst agit, avec tous les chefs des tribus qu'il traversa, avec tant de tact et d'habileté, que ceux qui lui faisaient la guerre, reconnaissant en lui un homme supérieur et juste, cessant toute hostilité, vinrent vers lui, pour signer ces traités de paix.

A Ansongo notamment, un certain Djemarato, neveu de Madidou,

lui envoya un écrit sur lequel il était dit : « Entre nous et vous il n'y aura que le bien et la paix, nos commerçants viendront chez nous par terre ou par eau et s'en retourneront assurés que personne ne les molestera. Vous n'apporterez aucun trouble dans nos possessions ni dans nos usages traditionnels, civils ou religieux..... »

A partir de ce moment tout danger avec les Touareg semblait avoir disparu et M. Hourst aurait continué sans encombre sa délicate mission si, la nature, jusqu'alors calme et docile, n'avait commencé à hérisser de difficultés son entreprise.

Non loin de Tosaye, en effet, apparurent près des rives du fleuve, deux énormes rochers, le Baror et le Chabor, qui furent comme le prélude des difficultés sans nombre ; le lit du Niger devint si étroit en ce point, que c'est à peine si une distance de 100 à 150 mètres séparait les deux rives. A Ansongo commence la série des fameux rapides du Niger qui ne firent qu'augmenter jusqu'à Geba ; les rocs amoncelés dans le lit du fleuve, forment en cet endroit un espèce de passage appelé par les Touareg : Akasambay. Au dire de M. Hourst ce passage semble être la porte d'un défilé d'enfer.

Les difficultés qu'il y eut pour vaincre la force du courant et éviter les récifs à partir de ce moment furent innombrables. Un pilote indigène, du nom de Digué, connaissant à fond ces parages, fut chargé de reconnaitre les passages dangereux, et ce fut souvent grâce à lui, et surtout à sa force peu commune pour diriger la barre que la flottille put sortir saine et sauve des rapides de Labezenga, de Tchakatchi ou de Boussa.

Après Ayorou et Kendadji, c'est sous un autre aspect que se présenta le lit du fleuve ; là, plus de rapides, plus de nappe d'eau immense, mais une infinité de petites iles, un véritable archipel.

C'est dans l'une d'elles, baptisée par M. Hourst ile Archinard, que pour passer l'hivernage, attendre les ordres et réparer les mâtures, la mission séjourna six mois entiers. Cette île s'appela aussi Fort-Archinard, car elle servit de forteresse à M. Hourst qui put, grâce à sa situation, repousser les attaques d'Ahmadou. chef des Toucouleurs.

Mais elle ne devait pas être le point d'arrêt de l'expédition, M. Hourst avait à cœur de descendre tout le cours du Niger, et c'est pourquoi il ne recula pas devant les rapides inoui qui rendent presque innavigable le fleuve de Laba à Géba. La navigation est

considérée comme si dangereuse en cet endroit que la Royal Niger Compagnie a interdit à ses agents de faire aller ses vapeurs au-dessus de Géba. C'est la gloire de M. Hourst d'être parvenu à les franchir.

La descente du Niger par M. Hourst a été d'une grande utilité tant au point de vue économique et commercial, qu'au point de vue géographique.

M. Hourst a démontré tout d'abord que l'utilisation du Niger comme voie de pénétration jusqu'au centre du Soudan central n'était pas possible. Le fleuve n'est réellement navigable que jusqu'à Ansongo, et « vouloir faire remonter des marchandises, à Say par exemple, serait une utopie qui ne pourrait, dit M. Hourst, conduire qu'à de désastreuses opérations commerciales ». Par contre les 700 kilomètres navigables au-dessus d'Ansongo jusqu'à Tombouctou, joints aux 1000 qui s'étendent de Koulikoro à ce point, offrent une navigation sans danger. Pour atteindre ce but M. Hourst ne voyait qu'une solution, la création d'un chemin de fer de Kayes à Koulikoro. Le second résultat de la mission est d'avoir démontré que le Soudan pouvait devenir une colonie d'exploitation. « Le seul moyen, dit M. Hourst, de tirer un profit de ce vaste territoire est de nous créer des relations avec les Aouelliminden bien moins cruels, traîtres et inaptes à tout travail qu'on ne le dit. Grâce à eux, à leur concours on pourrait au moyen de leur caravane établir un trafic de marchandises d'Ansongo au Tchad, et de Gao à Say, et poussant vers le Geben et l'Aïr, prenant à revers le Sahara, opérer la jonction du Soudan français avec l'Algérie-Tunisie.

En outre de ces aperçus on ne peut plus intéressants, M. Hourst ayant relié dans un seul voyage toutes les parties de l'immense fleuve qu'est le Niger, et fixé astronomiquement tous ses points, publia, de concert, avec M. Bluzet, en 1896, une carte de toute la région.

Cette mission couronnée de succès, dans laquelle M. Hourst était parvenu à vaincre les plus terribles obstacles de la navigation fluviale : les tourbillons et les rapides, n'est pas la seule qu'il faille rappeler à sa louange et à sa gloire, car si, sur le Niger, M. Hourst s'est illustré, sur le Yang-Tsé il s'est signalé à l'attention du monde entier.

Le gouvernement, pour protéger notre colonie d'Indo-Chine et accroître le développement de notre commerce avec le Centre Ouest Chinois désirait depuis longtemps connaître quel était le cours du

Yang-Tsé et quelle utilité on pouvait en attendre. Pour diriger l'exploration hydrographique de ce fleuve, le ministre, sur les conseils de MM. Beau, Pottier et Marcand, désigna à l'unanimité M. Hourst. Quand il eut reçu notification de la mission qui lui était confiée M. Hourst choisit son état-major et inspecta le navire que l'on mettait à sa disposition. Son état-major se composait des enseignes : du Boucheron, Terisse et Monot, du lieutenant Marquis et du docteur Negretti. Le navire qu'on lui donnait était l'*Olry*, canonnière insuffisante filant à peine neuf nœuds et surnommée par les Anglais boîte à savon (Soapbox). Pour pilote il prit « Plant » qui avait déjà dirigé le *Pionnier*, appartenant aux Anglais et qui était : « le marin le plus splendide que j'aie jamais vu sur mer » disait à M. Hourst un amiral anglais « The most splendid sailor, I never saw on the sea ». Muni seulement de la carte très rudimentaire et simple du Père Chevalier, M. Hourst, après avoir tout prévu, tout calculé, partit pour remonter le fleuve, en 1901. Jusqu'à Itchang la navigation fut très pénible, retardée tant par la nature que par suite « d'événements imprévus et hasards singuliers qui ne donnaient pas toujours l'impression des hasards. » Sur le Yang-Tsé, le véritable ennemi ne fut pas pour M. Hourst le rapide ou l'écueil, mais bien le tourbillon. Toute la traversée durant les premiers jours, fut semée de souvenirs néfastes et sa navigation fut une navigation « véritablement diabolique, fatigante à vous briser les nerfs. »

A Koei-Tcheou-Fou, M. Hourst reçut la visite du préfet ; en cet endroit les curieux qui entourèrent l'*Olry* furent si nombreux, que pour les disperser il ne fallut rien moins que les doucher. L'*Olry* fit escale à Soui-Fou ; des missionnaires ont établi là des écoles ; des enfants y parlent français ; c'est un endroit très prospère qui semble ne vouloir que se développer. Plus M. Hourst remonte le fleuve, plus l'agitation semble grandir et se développer dans les provinces qu'il traverse. C'est que le Se-Tchouen est la terre classique des brigands, l'autorité ne pouvant s'y exercer, ses habitants ne vivent que de rapines et de vols.

Quand M. Hourst traversa ces régions, le peuple était surexcité par suite de l'accroissement des impôts dont on le chargeait à la suite de la dernière guerre et par suite aussi de la campagne que menaient, contre les étrangers, les Boxeurs et autres sociétés secrètes. A Tchen-Fou, M. Hourst reçoit une lettre du père Pontvianne lui demandant

secours et assistance; « il n'y avait pas à hésiter, dit-il, le strict devoir pour tout soldat, dans lequel coule un peu d'honneur et de sang français, était de porter secours », et en soldat et en Français il s'y rend. Quand il arriva en jonque à Tchen-Tou, la situation était on ne peut plus troublée; des affiches placardées partout disaient : « le 16 de la 8e lune frappez les étrangers, tous ces brigands de chrétiens, tous tant qu'ils sont coupez-leur la tête. Ceux qui se convertiront ne seront pas inquiétés. » Sans force armée, rien que par son ascendant moral et par le langage ferme et sévère qu'il tint au vice-roi Koeï, M. Hourst put faire réprimer la révolte et respecter les Européens. Il fit même mieux, il déplaça l'autorité, puisque des mains du vice-roi il la fit passer dans celles de notre consul qui était alors M. Bons d'Anty. On ne peut que louer le rôle joué en cette circonstance par M. Hourst, on ne sait quelle proportion aurait pu prendre ce mouvement insurrectionnel, et si nos colonies même n'auraient pas été menacées par lui.

Après avoir purifié le pays et fait flotter notre pavillon là où aucun autre avant lui n'avait été déployé. M. Hourst profitant de la hausse des eaux redescendit le Yang-Tsé. Grâce à lui, ce fleuve est entièrement connu aujourd'hui et les renseignements tant géographiques, qu'économiques qu'il nous a fournis sont on ne peut plus précieux.

Le fleuve d'Itchang à Pingchan est considéré par M. Hourst comme innavigable ; les tourbillons d'un côté et les bancs de sable de l'autre créent des difficultés insurmontables pour une navigation marchande. Vouloir établir un service de steamers, sur ce fleuve, serait courir à la ruine.

Ce que l'on peut et doit faire, dit M. Hourst, c'est d'établir, dans les escales navales qu'offre ce fleuve, des stationnaires destinés à assurer la protection des colonies étrangères dans ces régions. « Cette pointe en avant agirait d'une façon réflexe aussi dans le domaine économique par le plus de sécurité qu'elle donnerait aux transactions qui ne pourront s'établir qu'au moyen d'une voie ferrée. »

Quelques temps après son retour M. Hourst publiait la carte du Yang-Tsé et c'est un honneur pour lui d'avoir le premier indiqué au monde civilisé le cours de cet immense fleuve et de ses affluents. Grâce à la science et à l'endurance de M. Hourst, deux nouvelles voies de pénétration ont été indiquées à notre civilisation et à notre commerce. La France en tirera profit, mais ce dont nous devons être

reconnaissants envers M. Hourst c'est d'avoir appris aussi bien à ceux qui habitent les rives du Niger qu'à ceux qui peuplent les bords du Yang-Tsé à aimer et à respecter la grande et belle nation qu'est la France (1).

(1) Bibliographie. — Hourst, *Sur le Niger et au pays des Touaregs. La mission Hourst*, in-8° ; *Dans les rapides du Fleuve-Bleu*, in-8° ; *Le Haut-Yang-Tsé*, in-8° ; un atlas.

CHAPITRE XII

XIXe SIÈCLE : AFRIQUE OCCIDENTALE (SUITE)

ROUVIER (L'Amiral Charles), *Salon 1848.* — Sorti de l'Ecole navale à 15 ans, M. Rouvier était capitaine de frégate lorsque le Gouvernement lui confia, en 1885, l'importante mission de reconnaitre nos nouvelles possessions du Niari-Kouilou et du Congo, puis de tracer, d'accord avec la délégation de l'Etat Libre, la frontière entre ce pays et notre grande colonie. Il avait pour second le docteur Ballay, pour topographe-adjoint le capitaine Pleigneur et emmenait trois marins français, dix laptots et quinze Kroumen pour encadrer un effectif moyen de 200 porteurs; les bêtes de somme étaient représentées par dix ânes du Sénégal qui rendirent de très grands services et dont un seul périt par suite d'accident.

L'expédition quitta Loango le 4 septembre et suivit la plage jusqu'au Kouilou, prenant possession en route des stations de Grantville et de Rudolfstadt, fondées par l'Association internationale Africaine (A. I. A.). Elle remonta ensuite le fleuve en bateau à travers la luxuriante forêt de Mayombé, riche en caoutchouc et en palmiers à huile; elle parvint le 5 au soir à Ngotou, au-dessous des rapides de Kakamoeka, près du 4e degré de latitude australe. De ce point à Kitabi, elle marcha lentement pendant trois jours dans un pays boisé et peu habité, où les vivres sont rares : cette section du fleuve est impraticable à cause des rapides. Auprès de Kitabi, la végétation est moins envahissante, sauf au fond des ravins; le poste lui-même est en terrain découvert à une altitude de 200 mètres. M. Rouvier s'y reposa trois jours.

De Kitabi à la Loudima existe un bief navigable. Néanmoins la route se poursuivit par terre. Du 12 au 17 septembre, on parcourut sur la rive gauche du fleuve le sentier de 90 kilomètres qui mène à Makabana au sommet de l'angle formé par le cours inférieur du Kouilou autour du massif des Livindou : les principaux points rencontrés furent le mont Soussou, la grand village de Mboukou-Zingui, les rivières de Pazi-Pazi et de Louvakou, les monts Strauch (probablement les Livindou) et enfin, après une zone relativement déserte, une fertile plaine aux abords du poste, que l'A. I. A. avait appelé Franktown. Après un jour de repos, on atteignit en quatre étapes le village de Zilengoma (poste de Stanley-Niadi) par une bonne route, toujours sur la rive gauche : l'expédition s'y arrêta du 23 au 27. Le chemin est encore aisé en remontant la vallée jusqu'aux portes de la Loudima (Stephanieville), au confluent de cette rivière avec le Kouilou, mais le pays est plus accidenté et l'on y rencontra moins de villages.

Le séjour dans cette station se prolongea du 27 septembre au 7 octobre, puis la mission continua vers Bouenza, où l'on arriva en six étapes. La vallée, très large, est fertile et fort bien cultivée par les Bakamba, dont les villages comptent jusqu'à quatre et cinq cents cases. On releva au Sud la chatne Devarenne, ligne de partage entre le Kouilou, le Tchiloango et le Congo. Bouenza, que l'A. I. A. appelait Philippeville, possédait un poste et une mission catholique. La vallée s'y resserre un instant, pour s'élargir de nouveau en continuant vers l'Est, dans la partie du cours qui était alors inconnue.

Il fallait maintenant passer du Kouilou au Congo. Au bout de trois jours de repos, la colonne commença, le 20 octobre, à s'élever lentement par une vallée étroite sur un premier plateau de 240 mètres d'altitude, borné au Sud par la chaine Devarenne. De nombreux villages s'y élèvent çà et là entourés de cultures de manioc et de bananiers, qu'arrosent une quantité de ruisseaux. A 300 mètres, on trouve le village de Mbanza en terrain cuprifère; puis le sol continue à s'exhausser et deux pentes déclives amènent le voyageur successivement à 450 et à 650 mètres. Enfin, après une crête de 740, on redescend sur la station de Moukoumbi, en pays babouendé, sur la Fourissi, petit sous-affluent du Congo. Le trajet avait pris deux jours : un repos d'égale durée fut accordé aux porteurs.

Le 22 octobre, on reprit la route du Sud, avec Manyanga comme

objectif. A 30 kilomètres après Moukoumbi, le sol s'affaisse brusquement, et l'on jouit d'un splendide panorama sur la vallée du Congo, large d'au moins dix lieues. D'ailleurs, cette route, qui est restée à l'Etat Libre, est plutôt mauvaise : le sol est tourmenté, la verdure maigre et la population fort clairsemée. Le 24 octobre, M. Rouvier était à Manyanga sur le grand fleuve et ses occupations diplomatiques l'y retinrent un mois entier. Cette station, formée d'un poste sur chaque rive à deux milles en aval de la belle cataracte de Ntoumbo-Mataka, fait un commerce important : la population, de race Bacongo, est très dense aux environs. Après avoir procédé à un levé au 20000me, le délégué français tomba d'accord avec son collègue belge, M. Lemarinel, qui l'avait accompagné, sur une première clause fondamentale. Manyanga marquerait le point à partir duquel les deux rives du fleuve restaient à l'Association : en amont la rive droite appartiendrait à la France.

Le 25 novembre, la mission prit la route de Brazzaville en suivant cette rive; le pays était coupé de ravins et de ruisseaux qui ralentissent la marche; il y avait aussi à franchir des chainons dont l'altitude atteint jusqu'à 600 mètres. Fort heureusement la contrée est riche et peuplée. Au village du chef Mfouniou Ndjobi, on admira la superbe cataracte formée par la petite rivière Louvoûbi. Ce Mfouniou Ndjobi était un habile diplomate, qui possédait les drapeaux français et congolais, et les arborait tour à tour suivant les circonstances.

Mis nettement au courant du nouvel état de choses, il accepta ce changement avec philosophie et promit d'être, à l'avenir, exclusivement le loyal et fidèle vassal de ses protecteurs définitifs. Après sa bourgade, l'altitude diminue, mais le sol est toujours accidenté et devient moins fertile. Si les villages, peuplés d'une race mélangée, sont toujours nombreux, ils deviennent de plus en plus misérables en approchant de Linzolo, à quelques lieues au nord de la rivière Nkenké. On arriva le 29 novembre devant ce poste, près duquel s'élève la mission de Saint-Joseph ; les voyageurs furent heureux d'y trouver divers légumes d'Europe, qui réussissent à merveille, paraît-il. Brazzaville n'était plus qu'à une étape.

Entre Linzolo et Brazzaville, on vit d'abord une ligne de collines boisées ; puis la descente commença et l'on se trouva dans la vallée du Djoué, et, au delà, dans une plaine pendant dix kilomètres environ. La route se tint à portée du Congo, que l'on apercevait souvent par une échappée.

Du 1er au 12 décembre la mission séjourna à Brazzaville, dont son chef trouve la situation fort habilement choisie ; la chasse et la pêche y sont des plus fructueuses, et la station possède en outre une basse-cour et un troupeau de porcs, de chèvres et de moutons. Pendant cette période de repos, le commandant rectifia la carte du Stanley-Pool, puis il s'embarqua sur la chaloupe à vapeur *Ballay* pour gagner le village du chef Ngantchou, dans un pays bien cultivé en pistaches et en manioc, malgré la présence de nombreux éléphants, terreur des possesseurs de champs. Ce point, qui a gardé le nom de son chef, est le port fluvial de Mbé, résidence du fameux Makoko, à quarante-cinq kilomètres environ à l'Ouest dans le plateau sablonneux et sans eau de Ballali. M. Rouvier fit les trente-cinq premiers en une étape, jusqu'au village du chef Pohountaba, sur la rivière de ce nom, affluent de la Lefini. Parti le 18 décembre, il était le 20 chez le grand maître religieux des Batékés, dont la puissance avait bien diminué depuis que le fardeau de l'âge courbait sa haute taille. Le vieux prince reçut le voyageur avec tout le luxe que lui permettait sa situation présente, et promit de rester toujours notre fidèle allié ; néanmoins il se montra peu satisfait des riches cadeaux que la France lui envoyait et n'hésita pas à en réclamer de supplémentaires pour sa cour. Le commandant le réconcilia avec deux de ses grands vassaux, dissidents depuis quelques années, et après quarante-huit heures de séjour à Mbé, revint à Ngantchou, où il resta jusqu'au 26.

Le voyage par eau vers l'Oubangui continua. En suivant la rive droite, le 27 au soir, on campa à N'Gato, un peu au nord de la Léfini, près du village du chef Ngompay, qui réclama la création d'un poste. On avait laissé à l'Est, sur la rive gauche, la double station de Kouamouth et de Bergue Sainte-Marie, à l'embouchure du Koua, réunion du Kouango et du Kassaï. Le 28, on atteignit l'embouchure de la N'Keni, par 2° Sud. A cinq heures en amont sur la rivière se trouve le poste des Gallois dans un pays giboyeux, mais peu fertile : ce sont d'anciens esclaves libérés par M. de Brazza, réunis sous les ordres d'un noir échappé de la colonie portugaise de Saõ Thome. Les communications sont faciles avec la Haute-Alima, à travers le plateau qu'arrose la Mpama. M. Rouvier envoya donc à Diélé, par une route encore inconnue aux Européens, son matelot Faucher, avec une partie du personnel nègre et les huit ânes qui lui restaient

après en avoir donné deux à Makoko. En redescendant la N'Keni, il rencontra les explorateurs Jacques de Brazza et Decazes qui arrivaient de la Likouala. Le 31 décembre, il reprit la montée du fleuve, campant le soir sur le sable, et dès le lendemain, parvint au confluent de l'Alima, près duquel habitent les Apfourous. Cette population, éminemment commerçante, est d'une telle importunité, que les voyageurs ne purent s'arrêter dans leur village de Ncounda et allèrent passer la nuit en pleine brousse. Le jour suivant, le canot passa devant l'embouchure de la Likouala-Motouali, large de 8 à 900 mètres, et 14 milles en amont s'arrêta devant Bonga, grand marché d'esclaves, situé à 5 ou 6 milles du Congo, sur la Sangha, rivière alors inconnue aux Européens. M. Rouvier la remonta jusqu'au grand village de Mongo, à une vingtaine de milles plus haut, sur la Likouala aux Herbes.

Il quitta Bonga le 7 janvier 1886 et mit trois jours pour atteindre Nkoundja, poste fondé en 1885 par M. Dolisie dans le pays des Boubanguis, qui monopolisent le commerce de l'ivoire sur la Sangha et l'Oubangui : la station, dirigée alors par M. Ponel, était très prospère ; sa garnison de vingt-trois noirs avait créé des plantations de bananiers, cannes à sucre, tabac, maïs, ignames, etc., et disposait en outre de ressources abondantes en gibier et en poisson. Ce point est déjà sur l'Oubangui, et c'est le soir du second jour que la chaloupe avait quitté le Congo, au pied d'un promontoire rocheux qui domine de quelques mètres les terres noyées du prodigieux confluent.

M. Rouvier disposait de quelques jours en attendant que les délégués de l'État Indépendant fussent arrivés pour procéder au règlement de la frontière sur l'Oubangui. Il voulut en profiter pour remonter le grand cours d'eau au moins jusqu'au 3e degré de latitude boréale. Mais il s'aperçut vite que les indigènes ne savaient rien de la route, même ceux qu'on lui désignait comme les plus compétents en la matière. Du reste, on était dans la petite saison sèche et les eaux avaient déjà baissé de trois mètres. Il partit cependant, accompagné du Dr Ballay, du capitaine Pleigneur, et de dix hommes, avec deux indigènes, sinon comme guides, au moins comme interprètes. La petite expédition était à bord du canot à vapeur et d'une pirogue traînée à la remorque. Le 12, on suivit la rive gauche sans relever d'affluents sérieux ; on vit beaucoup de villages entourés de plantations de manioc que ravagent les bœufs sauvages, très nombreux

dans la région. Le 13, on passa la frontière des Boubanguis et des Bolohis ; la navigation devenait de plus en plus difficile, et les interprètes se déclaraient incapables de fournir le moindre renseignement. Fort heureusement à Mollombou (probablement Mopambou), on put embaucher un pilote, et continuer avec son concours jusqu'à une île où le campement s'établit le soir. Le 14, dans une zone assez peuplée, le chef du village de Mopenzélé mit ses deux fils comme guides à la disposition des étrangers, et, grâce à eux, l'on réussit à gagner Mayaka par 1° 20′ de latitude Nord. Mais là toutes les passes paraissaient barrées par des bancs de sable, et les pêcheurs indigènes dont on aperçut les pirogues s'enfuirent au plus vite à la vue des blancs. Le point extrême avait été atteint. M. Rouvier se décida à battre en retraite, et, tantôt naviguant près de la rive droite, tantôt près de la gauche, il revint à Nkoundja en deux jours et demi, malgré des échouages répétés.

Le 24 janvier les délégations descendirent jusqu'au confluent et remontèrent le Congo jusqu'à la station de l'Equateur, solide blockaus défendu par un canon, avec une mission anglicane. C'est là que fut signé, le 26, le traité qui nous donnait l'Oubangui pour frontière.

Le rôle de la mission était en fait terminé. Mais il restait à revenir au Gabon par l'Alima et l'Ogooué. M. Rouvier partit le 28 janvier le long de la rive gauche et vint coucher le premier soir à Ngombé, chez les Bayenzés, à quelques heures en aval du confluent. La seconde étape fut la station, alors abandonnée, de Loukoléla, et la troisième Nkounda, après avoir repassé par un bras de la Sangha et le village de Bonga. Enfin le 31 il pénétra dans l'Alima où la navigation est assez facile. Sur les rives noyées habitent les Bafourous partout où une éminence émerge du marécage ; les Batékés se tiennent plus à l'intérieur. Le 2 février, on arriva à Mpombo, ancien poste des Gallois, transférés depuis à la Nkéni : on n'en repartit que le 4 pour toucher le 7 à la Falaise, bien modeste à-pic de trois mètres au dessus du fleuve. Les canots à vapeur s'y arrêtent à cause de l'excellente qualité du bois et de l'abondance du gibier. Le 9, une halte eut lieu au village de Mboutou, qui possède de grands approvisionnements de manioc, et le 12, on débarqua devant le poste de Lékéti, au confluent des deux branches maitresses qui forment l'Alima, la Lékéti et la Diélé. Le commandant était un second maitre mécanicien et la troupe

armée comprenait quinze nègres. En dehors de quelques travaux de cultures, ces braves gens tiraient de l'ananas sauvage, extrêmement abondant, une eau-de-vie spéciale fort estimée dans la région. L'expédition se reposa quatre jours, puis se porta sur Diélé, à une trentaine de kilomètres à l'Ouest, mais à mi-route, vers le confluent du Ngampo, le canot ne put aller plus loin, et on dut finir l'étape à pied. En arrivant à Diélé, dont la garnison était de trente noirs sous les ordres d'un adjudant, le chef retrouva son matelot Faucheux qui était venu du poste des Gallois en sept étapes, avec une partie des nègres et les bagages portés à dos d'âne. Il accorda à tout son monde quatre jours de repos, car pour atteindre le poste suivant, Franceville, la distance est de 170 kilomètres en pays sinon montagneux, du moins mamelonné et sablonneux. On repartit dans la journée du 20 pour arriver dans celle du 25. A Bala, par 600 mètres d'altitude, l'expédition vit couler d'une part la Lekila qui s'enfuit vers le Congo, et, de l'autre, l'Equinigui, qui se jette dans l'Ogooué. A mi-route à peu près elle rencontra la rivière Nkoni, avec un pont primitif qui suffit à peine aux piétons ; les bêtes de somme durent passer à gué. Elle parvint ensuite au sommet de l'Arbre Sec (700) d'où les voyageurs apercurent la vallée de l'Ogooué. A Bacogo, le terrain relativement stérile fait place à la forêt équatoriale et l'on est dans le pays des vigoureux Obambas : M. de Brazza y avait tracé une route, mais elle était déjà envahie par la végétation et les ponceaux sur les cours d'eau étaient tombés en ruines.

Franceville, centre actif où s'accumulent les marchandises destinées à l'Alima et au Congo, est situé dans une région très peuplée, bien que malsaine, sur la Passa qui se jette dans l'Ogooué, à quelques kilomètres en aval. La garnison, dont la principale distraction était la chasse, se composait alors de trois Européens, chef compris ; de sept Arabes, dont un sergent, et de seize nègres. Elle possédait un troupeau de moutons et avait créé des cultures sérieuses dans les environs. La mission resta jusqu'au 1er mars dans ce milieu de civilisation relative.

La station suivante était Madiville, où résidait alors M. Fourneau, directeur de l'Ogooué, avec le chef de poste Bloum, treize laptots et onze soldats noirs; elle était florissante et possédait des vivres en abondance, mais la route par eau est des plus difficiles, et dans les trois jours qu'elle dura, on rencontra nombre de chutes et de rapides dont les plus à craindre sont ceux de Mapoko, Leboka et Doumé.

C'est là que les Français se séparèrent. Le 7 mars, M. Rouvier partait en avant avec deux pirogues seulement, laissant à M. Ballay le soin de ramener le gros de la colonne à petites journées. Il mit quarante-huit heures pour atteindre Boué par une section du fleuve qui comporte d'abord une série de rapides assez dangereux, puis un bief tranquille, et enfin une seconde série moins accidentée que la première. Le fort de Boué, destiné à tenir en échec la remuante population ossyéba, est solidement construit sur une hauteur qui domine la chute du même nom, dont le portage fut témoin de fréquentes agressions contre les caravanes. La garnison comprenait deux Européens, six laptots et treize soldats noirs.

De Boué à Ndjolé, l'on peut compter trois ou quatre jours à la descente, mais quinze à la montée et les vivres sont rares : on a donc créé deux postes intermédiaires, celui d'Achouka, avec un Européen et trois noirs, et celui des Apingis avec un Européen et deux noirs. M. Rouvier s'était arrêté le 9 à Boué ; il passa un jour dans chaque fortin et n'arriva à Ndjolé que le 13, après avoir franchi le plus redoutable des rapides de l'Ogooué, le Condo-Condo. La station est située dans une île et constitue un entrepôt important pour le ravitaillement des points de l'Alima et du Congo. En aval, le fleuve est large et paisible. Parti le 15, le commissaire débarqua sans aucun incident à la fin du second jour dans l'île de Lambaréné, qui possède, outre son petit poste, une mission catholique et plusieurs magasins appartenant aux commerçants du Gabon. Il y trouva le vapeur *Rubis* qui le déposa en un jour dans la baie du cap Lopez, où débouche une branche de l'Ogooué. Le 19 mars, il descendait à Libreville. C'était le terme de cette campagne scientifique et diplomatique où sa patiente énergie, triomphant des arguties des délégués belges, avait valu à notre pays la possession de la rive droite de l'Oubangui et rendu possible l'extension vers le Tchad. En rentrant en France, M. Rouvier rapportait encore les éléments de neuf cartes, parmi lesquelles nous relevons l'ensemble du Congo au 1/1.852.000 ; la région comprise entre l'embouchure du Kouilou et Brazzaville, à 1/300.000 ; la section Diélé-Franceville, à 1/150.000 ; l'Alima de Diélé au Congo ; 1/100.000 ; et le Congo, de Stanley-Pool à l'Equateur à 1/300.000 ; enfin deux grands plans et vingt-quatre plans de détail. Ajoutons que de nombreuses erreurs en latitude et en longitude, avaient été corrigées à la suite de ses observations.

Aussi, dès l'année suivante, la Société de Géographie lui décernait-elle sa médaille d'or à l'unanimité sur le rapport de M. W. Huber. M. Rouvier n'a pas dirigé d'autre mission ; mais il a continué depuis sa brillante carrière maritime et est parvenu à conquérir les deux étoiles de contre-amiral (1).

Hyacinthe-Alphonse FONDÈRE (*Marseille, 1865*). — Après de brillantes études à l'École supérieure de Commerce de notre ville, M. Fondère débuta à l'âge de 21 ans dans les services administratifs du Congo français au moment où les limites, au moins dans la région méridionale, en étaient arrêtées par les traités du 26 janvier avec l'État Libre et du 12 mai avec le Portugal.

Après avoir été chargé de la direction politique de la région des M'Fans ou Pahouins, il fut d'abord envoyé comme chef de poste à Diélé sur la Haute-Alima, par 1° 40' latitude Sud et 12° 2' longitude Est, près de la mission de Lékéti. Lorsqu'en 1888 il fut transféré de ce poste à Brazzaville, au lieu d'emprunter l'énorme détour que forme la voie fluviale Alima-Congo, le jeune administrateur s'y rendit presque directement par terre en prenant, à travers les plateaux des Achikouya et d'Aboma, l'itinéraire suivi par Brazza lors de sa première pointe aux rives du Congo. En route, il reconnut un bief navigable de la Léfini, entre les chutes relevées par Brazza et celles qui sont à quelques kilomètres du confluent de cette rivière et du Congo, en amont de Bergue-Sainte-Marie, par 3° de latitude Sud environ. Il reprit alors les traces du grand explorateur jusqu'à la capitale de Makoko — le village de M'Bé ou M'Béyé ; mais au lieu de continuer jusqu'au poste de N'Gantchou, en aval du confluent du Koua (Kouango-Kassaï), il quitta la route connue et se porta sur le Stanley-Pool à travers le plateau des Makoko, qu'habitent les Ba-Lali et les Batéké. Ces hautes plaines, qui s'arrêtent sur les bords de la Manianga, affluent du lac fluvial en amont de Brazzaville, ont pendant la saison sèche l'aspect d'un désert à peine interrompu de loin en loin par quelques bouquets d'arbres. Cette végétation rudimentaire

(1) Bibliographie. — A : 1° Documents particuliers. 2° Rouvier, Notes sur la construction des cartes levées pendant le cours de la mission du Congo (1885). (*Extrait des Annales Hydrographiques*, 1887). — B : Société de Géographie de Paris. *Bulletin* : 7e série, t. VIII (1887), pages 131-138. *Rapport de M. William sur la médaille d'or conférée au commandant Rouvier.*

suffit pour maintenir des flaques d'eau boueuse, où s'abreuvent les buffles et les éléphants, plutôt rares à cette époque. Mais lors de la saison des pluies, tout se transforme à vue d'œil. Les mares deviennent de petits lacs, et le sol naguère aride se couvre d'un manteau de graminées atteignant jusqu'à deux mètres de hauteur. La faune abonde alors, et le désert de la veille est maintenant un merveilleux terrain de chasse où pachydermes, bovidés et antilopes se laissent voir par troupeaux. Pour les amateurs d'émotions aiguës, ajoutons que le lion y a été signalé, et que les grands chefs des Batéké possèdent des peaux provenant évidemment de sujets tués dans la région ; elles sont, malheureusement, grossièrement préparées et dans un mauvais état de conservation.

En 1890, on retrouve M. Fondère à plus de mille kilomètres au Nord de Brazzaville, au poste de Bangui, par 4° 10' latitude Nord et et 16° 46' Est ; nous n'avons pas de détails sur sa navigation en remontant le Congo et son grand affluent de gauche l'Oubanghi. C'était alors l'extrême frontière Nord de nos possessions, à moitié chemin du Stanley-Pool au Tchad. Les Salangas, établis au Sud-Ouest, avaient peu auparavant assassiné le chef de poste Musy : son successeur, aidé d'un détachement de la mission Crampel, put venger sa mort en infligeant une sévère leçon aux sauvages.

C'est pendant son séjour à Bangui, en septembre, que M. Fondère étudia la vallée inférieure de la M'poko, dont le confluent est un peu en aval, à cinq kilomètres au-dessous des rapides. La rivière présente alors une largeur de cent mètres sur une profondeur de deux, avec un courant violent. Laissant à gauche, en remontant, un affluent qu'il ne nomme pas, à une lieue de l'embouchure, l'explorateur s'engagea dans la principale branche qui vient du Nord-Nord-Ouest. La rive gauche est bordée de falaises argileuses de dix mètres de haut ; l'autre est plate et marécageuse ; le lit est des plus tortueux et se rétrécit parfois jusqu'à vingt mètres. Au bout de vingt kilomètres, il s'élargit au contraire, mais est parsemé d'îlots rocheux entre lesquels les eaux se précipitent. Trente kilomètres plus loin, on se heurte aux premiers rapides ; les pirogues peuvent néanmoins les franchir par un petit chenal et entrer dans un bief d'une dizaine de kilomètres où la navigation n'est gênée que par la force du courant Aucun village ne se montre sur les rives ; mais on devine leur présence à peu de distance dans l'intérieur, car on relève de loin en loin des sentiers

qui aboutissent à la rivière, et à leur extrémité se trouvent d'énormes troncs d'arbres creusés grossièrement, de l'espèce des fromagers. Le voyageur voulut s'engager dans les rapides infranchissables qui recommencent après le petit bief, mais il perdit dans un naufrage son embarcation, ses bagages, ses armes et ses instruments. Pour redescendre à Bangui, il lui fallut user des primitives pirogues qui gisent sur le rivage, et, pendant le reste de son séjour, l'état troublé du pays ne lui permit pas de recommencer sa tentative. M. Nebout y est retourné depuis, mais une très grande partie de la M'poko est encore en pointillé sur les dernières cartes.

En 1894, M. Fondère, déjà promu au grade d'administrateur colonial, est nommé commissaire du gouvernement pour la délimitation de la frontière franco-portugaise du Congo, le long de l'enclave de Cabinda, à l'extrême Sud de nos possessions. En collaboration avec ses collègues étrangers, il releva sur leur territoire le cours entier de la petite rivière Louali, de sa source dans les monts Bamba à son confluent avec le Tchiloango. En terre française, on reconnut des affluents de la Loémé, qui coule à peu près parallèlement à nos limites à une quinzaine de kilomètres en moyenne et traverse les lagunes de Bafou et de Tchisambo pour se jeter dans l'Océan à la frontière même.

En 1895-96 se place la mission hydrographique du Kouilou-Niari, ce fleuve qui, malgré son crochet vers le Nord, est encore la voie directe la plus rapide de Loango à Brazzaville. Il se jette dans l'Océan à une vingtaine de kilomètres au Nord de Loango, par une embouchure assez large. Mais la barre gêne la navigation et il faut bien connaître la passe où il y a toujours de sept à neuf mètres de fond et qui permet d'accéder dans le bief inférieur. Celui-ci est long d'environ quatre-vingts kilomètres et praticable pour les vapeurs qui ne calent pas plus d'un mètre et demi. A l'extrémité amont se trouve le centre commercial de Kakamoeka, au delà duquel commencent les rapides.

Le fleuve y offre encore des largeurs de 100 à 300 mètres, mais le lit est obstrué par des rochers et la pente est assez forte pour produire un courant violent qui se brise contre ces obstacles naturels. La longueur de cette section est de 12 kilomètres ; en remontant toujours on entre dans la gorge encore plus dangereuse de Koussounda, où le fleuve se rétrécit jusqu'à 25 mètres sur une longueur de 1800 environ. Au milieu se trouve un barrage de roches qui forme une

chute de trois mètres. A la sortie, la largeur est encore de 200 à 250, mais bientôt on arrive au village de Kitabi, en face duquel sont les redoutables chutes Pleigneur, du nom de l'officier de marine qui y perdit la vie. Elles n'existent qu'aux basses eaux et peuvent alors atteindre deux mètres de haut. Encore trois kilomètres semés de roches et le fleuve redevient facilement navigable jusqu'aux rapides de Zilingoma, à 250 kilomètres de la mer, au moins, en suivant les sinuosités du Kouilou Niari. Avant d'y arriver, le point le plus remarquable est le village de Makabana au sommet de la boucle. C'est là qu'arrive au Nord la Louassa formée de la Louété et de la Lali, assez peu connues, la seconde surtout. C'est un cours d'eau fort important : malheureusement il n'est pas navigable. Il vient du massif de Birogou d'où descendent encore : au Sud-Ouest les branches supérieures du Nyanga ; à l'Ouest la N'Gounié, le grand affluent de l'Ogououé ; au Nord et à l'Est de nombreux tributaires du même fleuve. Au delà des rapides de Zilingoma, le Kouilou-Niari continue d'abord sa direction Sud-Est-Nord-Ouest (en descendant) puis tourne brusquement à l'Est-Ouest au coude de Loudima ; il est praticable, avec beaucoup de prudence, pour les chaloupes à vapeur, et très aisément pour les pirogues ou les baleinières européennes, au moins jusqu'au point de Biédi par 4° 10' latitude Sud et 11° 50' longitude Est à peu près. Cette localité, distante de 400 kilomètres de la mer, est très rapprochée du poste de Komba, situé lui-même à 120 kilomètres de Brazzaville. M. Fondère réussit à triompher de tous les obstacles que nous avons énumérés et à pénétrer jusqu'à cette région avec deux embarcations à vapeur, le *Cholet* et le *Capitaine Pleigneur*. C'est par cette voie que passa plus tard une grande partie du matériel du capitaine Marchand lorsqu'il se porta sur Fachoda. C'est par là aussi qu'on avait songé à tracer le chemin de fer Loango-Stanley-Pool, mais les Belges nous devancèrent et ce railway est resté dans les contingences futures. L'explorateur affirme qu'au sud du fleuve se trouvent de grandes richesses minières : du cuivre, entre autres, que les indigènes vendaient avant 1860 aux factoreries de la maison Régis. La zone cuprifère irait de la Loudima, dont le confluent est au village de ce nom, jusqu'à Komba dans un pays qu'ont traversé Brazza, Pleigneur, Rouvier et Maistre. Il n'y a pas de ressources de cette nature au Nord sur la rive droite, mais un tributaire du fleuve, la Bouenza, dont le confluent est marqué par la mission catholique de ce nom, mène dans le bassin de

l'Ogooué dont la richesse en caoutchouc est incalculable. M. Fondère pense donc que l'établissement d'un chemin de fer rival de la ligne Matadi-Stanley Pool serait une entreprise rémunératrice pour les capitaux.

Nommé administrateur-adjoint de première classe en 1898, il fut attaché l'année suivante à la mission Fourneau, qui avait pour but d'étudier, à travers un pays presque complètement inconnu, les chances d'établissement d'une voie ferrée de l'estuaire du Gabon à la moyenne Sangha. Sur plus de 600 kilomètres de large, il n'y avait jusqu'alors que trois itinéraires Nord-Sud. Les deux fonctionnaires avaient trois compagnons européens, et vingt-cinq tirailleurs : 2 à 300 porteurs étaient chargés des bagages.

La colonne se mit en route le 14 février, d'Ouesso, près du confluent de la Sangha et du Ngoko par une altitude de 365 mètres calculée à l'hypsomètre. Jusqu'aux limites du bassin de la Likouala-Mossaka, elle traversa un pays tellement marécageux qu'on y trouve des fondrières à flanc de coteau; les eaux stagnantes n'ont pas la force, dans ces terrains imperméables formés d'un humus très compact, de s'écouler par les ruisseaux, pourtant très nombreux, qui sillonnent le pays. Tous les jours on rencontrait un ou plusieurs petits sous-affluents de la Sangha, quelquefois de vraies rivières de 50 mètres de large. Les guides, sous divers prétextes et contre la volonté des chefs, dirigèrent la marche assez longtemps au Sud-Ouest; c'était probablement pour empêcher les blancs de reconnaître commercialement la région qui, sur le prolongement du parallèle d'Ouesso, est contiguë au Cameroun allemand. Ce pays est peuplé de Bakotas : ce sont de paisibles agriculteurs sans aptitudes pour le négoce, et les trafiquants ossyébas viennent chez eux acheter l'ivoire à très bas prix. L'altitude, relevée au baromètre, varia de 460 à 600 mètres.

Le 3 mars, les Français passaient dans le bassin supérieur de la Likouala-Mossaka et atteignaient les plaines marécageuses inondées par un de ses affluents, la Mambili, dès le lendemain. Jusque là les villages avaient été plutôt rares, et parfois la mission avait souffert de la faim. Maintenant la contrée était très riche et habitée par une population bakota, assez dense pour un pays sauvage. M. Fondère pense qu'on peut se baser sur une moyenne de dix individus par kilomètre carré. L'altitude est toujours assez forte, de 500 à 720 mètres, et l'ensemble de la région constitue un plateau boisé, très bien arrosé,

et abondant en caoutchouc et en ivoire. En effet, les forêts sont formées de Funtania et de lianes à latex, et les troupeaux d'éléphants sont fort nombreux.

Le 15 ou le 16 mars, on sortait du bassin de la Likouala pour passer sans transition marquée dans celui de l'Ivindo, le grand affluent de l'Ogooué. Le plateau continue dans les mêmes conditions en s'inclinant doucement dans la direction de l'Ouest. Il y avait près de 200 mètres d'écart dans les altitudes, selon qu'on employait le baromètre ou l'hypsomètre. La côte maxima relevée à Madombo, 920 mètres, avec le premier appareil dérangé par les tempêtes continuelles, doit être réduite à 707 dans les observations et les calculs faits avec l'autre. En avançant, on ne releva plus que 600 mètres au passage du Djadié. D'après l'opinion de l'explorateur, qui connait tout le Congo français, la région qu'on venait de parcourir en est la plus riche partie, et elle pourra fournir annuellement 4 à 500 tonnes de caoutchouc, outre l'ivoire dont chaque village a ses réserves, lorsque le commerce européen aura trouvé une voie d'accès sûre et pratique.

A ce moment la mission se sépara en deux : M. Fourneau avec le Dr Spiel, se porta sur le Djadié, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec l'Ivindo ; M. Fondère et le lieutenant Fourneau s'embarquèrent en pirogue sur la Liboumbi, et la suivirent aussi jusqu'au même cours d'eau. On se retrouva au complet sur le nouvel emplacement du village de Kandjama, centre d'échanges important, au-dessus des rapides qui obstruent le cours de l'Ivindo, de ce point à l'Ogooué. Les deux sections avaient reconnu que le Djadié et la Liboumbi sont navigables en pirogues, ainsi que le haut Ivindo, large de 500 mètres — ce qui permettrait de drainer les produits d'une région assez étendue.

Pendant que M. Fourneau continuait directement à l'Ouest sur Zouamayoung, pour y recouper son itinéraire Sud-Nord de 1890 de l'Ogooué au Cameroun allemand, M. Fondère tournait au Sud-Ouest par Manzoum et Djalimbissa pour passer le Mvoung et son affluent la Belemé, un peu au-dessus de leur jonction. De là il atteignit Booué, sur l'Ogooué, pour rapatrier par cette voie quelques-uns des porteurs et souder en même temps le nouvel itinéraire à la route connue du grand fleuve ; puis il traversa trois fois l'Okano orientale et, le 7 mai, opéra sa jonction à Zouamayoung avec la première section, après une séparation de quinze jours.

Les deux fractions réunies traversèrent, du 9 au 14 mai, un pays

accidenté, semé de blocs rocheux et coupé de nombreux ruisseaux, que parcourt l'Okano occidentale, celle qui va se jeter à dix lieues au-dessus de Ndjolé. L'altitude diminuait toujours, passant de 360 à 220 mètres. Le 15 mai, avant d'arriver au village d'Assan, la colonne abandonnait définitivement la vallée de l'Okano. Les jours suivants, le terrain se releva : 360 mètres dans les cols et au moins 800 sur les hauteurs qui les dominent. L'ascension du mont Mékonga offrit de véritables difficultés. Le passage de la Missangue, affluent direct de l'Ogooué, s'opéra aisément, mais il n'en fut pas de même pour celui de l'Abang, qu'on traverse, sur une sorte de bac indigène, dans un étranglement de 60 mètres seulement, où le courant est des plus rapides. Les cotes se tenaient entre 150 et 200 ; mais le 24, en entrant dans le bassin du Como, on ne trouva plus, après un maximum de 265 mètres sur la ligne de faîte, que 70 mètres d'abord par l'observation barométrique et 15 à l'hypsomètre, ce qui entraîne une rectification probable de 50 mètres pour ces dernières indications. La mission était désormais en pays connu à Djogobéfamé sur le Bokoué, et le voyage pouvait être considéré comme terminé.

De l'Ivindo au Bokoué, le pays avait paru moins intéressant que le plateau des Bakotas ; néanmoins, la forêt contient encore de nombreuses lianes laticifères, et la densité kilométrique de la population peut être évaluée à sept habitants. Mais ces derniers sont de la race turbulente et guerrière des M'Fans ou Pahouins, et il faudra que cette zone soit sérieusement occupée par des forces militaires pour les empêcher d'abord de se livrer à leurs razzias incessantes ; ensuite pour les forcer à se fixer au sol et à en exploiter les richesses latentes.

On voit que l'ensemble de la région parcourue, malgré les marécages de l'Est et les mauvais instincts des noirs de l'Ouest, méritait largement qu'on entreprît une semblable exploration. Les chefs de la mission n'avaient pas à regretter leurs peines, et apportaient une sérieuse contribution à la géographie congolaise, puisque l'itinéraire, en tenant compte des rampes et des pentes, s'élevait à près de 1.300 kilomètres. Ce chiffre est majoré de tous les détours que leurs perfides conducteurs avaient imposés aux voyageurs, et la voie ferrée n'aurait pas plus de 900 kilomètres.

Rentré à Libreville par eau, M. Fondère fut nommé peu après commissaire du gouvernement dans le Haut-Ogooué ; puis, en 1900, il obtint de l'Administration sa mise hors cadre pour entrer dans l'in-

dustrie. Président ou membre de diverses sociétés opérant au Congo (Messageries fluviales, Extraction du caoutchouc, etc.) il a pour leur compte visité au point de vue économique les diverses parties de notre vaste colonie (1).

Bibliographie. — A : Documents particuliers. — B : *Revue Coloniale*, décembre 1899. — *Annales de Géographie*. — *La Géographie*. - *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* ; passim.

CHAPITRE XIII

XIXe SIÈCLE : ABYSSINIE ET SOUDAN

Édouard ROULET (*Marseille, 16 mars 1863*). — Sorti de Saint-Cyr, en 1886, avec le grade de sous-lieutenant au 3me régiment d'infanterie de marine, M. Roulet, grâce à son intelligence et à sa science, se signala bientôt à l'attention de ses chefs. En 1888, le général Voyron, alors colonel en Cochinchine, l'appelle sous ses ordres et il se distingue partout où il passe, aussi bien dans la colonne du commandant Gonaud, que dans les engagements si terribles qui se livrèrent dans le Than-Hoa-Dao. Sa renommée est si grande, sa connaissance du pays si complète qu'après un court séjour en France le général Voyron le fait revenir. A Bac-Ninh, il prend part à l'organisation de la colonne du Yen-Thé, et ses reconnaissances, dans cette région, ont été des plus profitables à la France.

En 1894, nous voyons M. Roulet, en « tournée d'inspection » au Sénégal et au Dahomey et en 1895, il gagne, à Madagascar, la croix de la Légion d'honneur à la suite de la prise d'Andriba et de Tananarive.

Le capitaine Roulet se trouvait depuis quelque temps à peine en France, quand parvinrent, en 1897, les bruits les plus pessimistes sur la mission Marchand. Pour dégager ses compagnons d'armes ou les venger, le capitaine Roulet, poussé par les plus nobles sentiments, demanda à partir pour le Haut-Oubanghi. L'autorisation demandée ne se fit pas attendre, on savait ce que l'on pouvait espérer d'un tel officier, et c'est avec confiance que le gouvernement le chargea du soin d'aller secourir Marchand. Il s'adjoignit les lieutenants Pointel, Thorel et de Tonquedec, se mit en route sans perdre de temps et en janvier 1898, il arrivait à Bangassou.

Des instructions du gouvernement l'attendaient en cet endroit,

lui disant de se porter le plus rapidement possible vers Tamboura et de s'avancer vers l'Est pour atteindre le Nil dans les environs de Gaba-Schambé. Prenant avec lui des tirailleurs rengagés à prime, dont il composa la 11me compagnie, il se mit aussitôt en marche et il arriva à Tamboura juste au moment où les derniers détachements de la mission Marchand venaient de quitter Fort Desaix. Ne sachant quels événements allaient arriver à son vaillant camarade, et, jugeant qu'il était prudent au cas où une retraite surviendrait, d'assurer le bon ordre de cette dernière, il fortifia Fort-Desaix, y plaça un lieutenant avec un fort détachement et après avoir tout prévu, il s'en revint lui-même à Tamboura pour exécuter ce que de concert avec le gouvernement, il s'était promis de réaliser : l'occupation du Barh-el-Gazhal.

M. Roulet était, depuis quelque temps à peine, à Tamboura quand, le 3 octobre 1898, deux nouvelles vinrent tout à la fois remplir son cœur de joie et de crainte. Par un courrier spécial, il apprit, en effet, que Marchand venait de remporter une importante victoire, mais qu'il était sans cesse assailli par des bandes Madhistes. « Venez vite, lui disait Marchand, pourvu que vous n'arriviez pas trop tard ».

A quoi servit hélas la rapidité avec laquelle il gagna Fort-Desaix pour se porter au secours de son frère d'armes? Que d'efforts généreux non récompensés, que d'espoirs et de rêves évanouis, quelle triste réalité pour ces deux officiers, ces deux héros, quand ils apprirent l'un qu'il fallait abandonner Fachoda et l'autre que, tout ce qu'il avait fait, il l'avait fait en vain. Tous deux avec une suprême dignité s'inclinèrent devant les ordres qui leur étaient donnés : Marchand n'avait plus qu'à regagner la France et M. Roulet qu'à atteindre le plus rapidement possible le Nil.

Le 1er janvier, après une marche de 300 kilomètres, il arrivait à M'Bia, réoccupa Meschra-el-Rek, créa quelques postes, notamment à Ayak et atteignant Gamba-Schambé le 20 mars 1899, il y arbora nos couleurs nationales. Ce poste occupé, il s'en revint à M'Bia pour administrer et diriger sa nouvelle province. Il divisa le Bahr-el Ghazal en trois cercles et en confia le commandement à ses officiers. Le cercle de Rhal fut attribué au lieutenant de Tonquedec, celui du Souèh fut donné au lieutenant Thorel et il garda pour lui le plus grand et le plus difficile à administrer, celui du Bahr-el-Ghazal. Durant son administration il passa des traités avec les différentes peuplades

indigènes, il s'attira l'estime et la confiance de tous, et il se fit remarquer autant par les qualités de soldat que par celles d'administrateur.

Cette région du Bahr-el-Ghazal, inconnue jusqu'alors, et grande comme un quart de la France a été étudiée par M. Roulet avec un soin jaloux. Il en a dressé une carte admirable, dont tous les itinéraires ont été levés au pas. Toutes les mesures de distance ont été contrôlées et il est allé dans sa confection jusqu'à tenir compte du coefficient de sinuosité.

En apprenant que toute cette région est composée de lacs ayant parfois 100 kilomètres de côtes, de marais, et de plateaux ferrugineux sur lesquels poussent en abondance des herbes très hautes, on se fera une idée des difficultés sans nombre que dut éprouver M. Roulet pour accomplir un pareil travail. Quand la nature lui créait des obstacles, il les surmontait par son intelligence et son endurance, quand c'étaient les peuplades qu'il traversait qui lui en occasionnaient, il les aplanissait par sa diplomatie. C'est grâce à elle qu'il parvint à soumettre ces peuples pasteurs les Tandis ou Niam-Niam et les Dinkas, qui ont entre autres choses curieuses la numération quinquagésimale au lieu de la décimale.

M. Roulet occupait depuis plus d'un an au nom de la France, le Bahr-el-Ghazal, quant à la suite de la convention franco-anglaise du 21 mars 1899, il reçut l'ordre de quitter cette même région qu'il avait conquise et commençait d'administrer si sagement.

Nous n'essayerons pas de dire, ici, quelle décevante tristesse dut éprouver à l'annonce de cet ordre M. Roulet — au moment de voir se réaliser ses plus chères espérances être obligé de se séparer de ce que l'on a fait et commencé d'aimer, être contraint de l'abandonner pour le céder à d'autres, n'est-ce pas pour l'homme ce qu'il y a de plus poignant et de plus cruel aussi ?...

M. Roulet ne voulut rien laisser dans les cercles qu'il avait fondés, de ce qui avait appartenu à la France, à ceux qui allaient lui succéder. Tout le matériel qui armait les postes, notamment celui de Fort-Desaix, fut emporté, et les corps mêmes de ses glorieux compagnons d'armes, le capitaine Hossinger et le lieutenant Gouly, pour qu'ils ne restassent pas dans une terre qui ne devait plus être française, furent incinérés. Un à un, avec une tristesse toujours croissante, nos pavillons furent amenés et ces drapeaux, qui flottèrent un temps sur ces postes

fameux de Fort-Desaix, d'Ayak ou de Gamba-Schambé, reposent maintenant au « Musée de l'Armée », rappelant à ceux qui les vénèrent le nom fameux de celui qui les fit flotter dans ce lointain pays.

Le 18 février 1900, après avoir assuré les intérêts des populations qui avaient accepté notre influence, tout chargé, tout emporté, M. Roulet, sans jeter un regard en arrière, quitta Fort-Hossinger et descendit vers Semio, pour gagner le Congo et de là la France.

Cette mémorable mission valut à M. Roulet les honneurs les plus distingués ; aujourd'hui lieutenant-colonel, il est officier d'ordonnance de M. le Président de la République.

En reconnaissance de ses magnifiques travaux sur le Bahr-el-Ghazal, la Société de Géographie de Paris a décerné à M. Roulet sa grande médaille d'or ; et ce que nous, Français, nous ne devrons jamais oublier de faire, c'est de saluer très bas la dignité avec laquelle cet officier s'est incliné, à la veille d'une conquête, devant le devoir ordonné, lui dictant la retraite.

Jules BORELLI (*Marseille, 1852*). — Lorsque M. Borelli partit pour explorer l'Éthiopie méridionale, au cours d'un voyage de trois ans qui le fit connaître du monde savant et lui valut la médaille d'or de la Société de Géographie, il s'était préparé dès longtemps à d'aussi redoutables épreuves par des pérégrinations sur terre et sur mer dans toutes les parties de notre globe. Dès l'âge de 19 ans, en 1871, il commençait à parcourir, à bord de divers navires à voiles, l'Atlantique, le Pacifique et l'Océan Indien. Au cours de ces traversées, il visita le nord de Madagascar et l'intérieur de l'Indoustan. En se rapprochant de l'Europe, il étudia les côtes du Sahara et rentra une première fois en France.

En 1884, le hardi voyageur quittait de nouveau notre pays et se rendait d'abord en Egypte et en Nubie, où il séjourna plus d'un an, apprenant l'amharigna, le principal dialecte des Abyssins. En septembre 1885, il s'embarquait à Suez pour la côte somali, mais la mauvaise volonté des agents de l'Angleterre et des roitelets indigènes lui firent perdre sept mois autour du golfe de Tadjourah. Le départ de Sagallo ne s'effectua que le 22 avril 1886, peu après le massacre de la caravane Barral-Savouré : la mission, équipée à ses frais, comportait, outre cinquante hommes armés de fusils à tir rapide, un grand nombre de chameliers et de serviteurs danakils, arabes et abyssins.

La première partie de l'itinéraire se déroula à travers un pays volcanique, pierreux et accidenté, au milieu des guerres intestines des tribus nomades. Laissant à droite le Djebel-Gouda, l'explorateur atteignit le lac salé d'Assal. La chaleur et le vent étaient insupportables au point que plusieurs Danakils eux-mêmes tombèrent malades. La route se maintint, désormais, droit au Sud jusqu'à Houll Hallé.

Auprès de la mare d'Allouli, l'expédition se reposa trois jours, ce qui permit d'abattre du gibier en quantité. Au delà, elle retrouva le désert avec 45° degrés centigrades ; les principaux points relevés furent alors Sagaddara et Koïddo, où l'on prit trois nouveaux jours de repos. Le 11 mai, après tant de ravins et de chaînons, elle se trouva, à Batoulla, sur un plateau, tantôt nu, tantôt couvert d'herbes qui s'élevaient jusqu'au poitrail des mules, tantôt envahi par des broussailles épineuses. Le gibier y abondait et la chasse y était des plus fructueuses. Après Houll Hallé, par 600 mètres d'altitude, la route s'infléchit vers le Sud-Ouest, dans la direction du puits Daloïleka. Là, on trouva assez d'eau pour emporter une provision de deux jours, d'autant plus nécessaire que la température était de 47°. Il fallut se reposer quarante-huit heures au point dénommé Killalou (20-21 mai); c'est un ravin aux flancs sombres où l'on trouve de l'eau toute l'année. Dès lors, M. Borelli reprit la direction du Sud à fort peu près, et le 25 du mois il entrait à Herrer, sur la frontière des Danakils, des Issah et des Gallas. C'est le premier hameau qu'on rencontre depuis le golfe de Tadjourah, par 39° longitude Est et 9° 9' latitude Nord environ. Le pays est couvert d'herbe verte et les bœufs y abondent : la distance d'Addis-Harrar, terminus actuel du chemin de fer, est d'environ soixante kilomètres dans l'Est.

Celle d'Amoïssa, où venaient d'être égorgés Barral et Savouré, est à peu près égale, mais dans la direction opposée.

Jusque là la colonne avait sans cesse été exposée aux agressions des nomades : elle se reposa une semaine entière dans ce modeste Eden et prit ensuite dès le 2 juin, à Tollo, la direction de l'Ouest. Le lendemain fut atteint le maximum d'altitude constaté entre la mer et le cours de l'Aouach, 1075 mètres, dans le plateau d'Ambo. Le pays devenait riche en pâturages et offrait de nombreuses traces d'éléphants ; cependant au delà du village de Moullou, deux étapes se firent sans qu'on rencontrât d'eau. La poussière était suffocante et le thermomètre indiquait 46°. Enfin, au delà des sources

chaudes de Bilin, le voyageur aperçut l'Aouach, rivière vaseuse et peu profonde que le convoi traversa à gué sans grande difficulté.

Il était maintenant dans les domaines du négus Ménélik, non pas encore dans le Choa proprement dit, mais dans le canton d'Argola qui en dépend. La population, fort peu nombreuse, est mélangée d'Abyssins et de Danakils : il y a peu de cultures, mais on trouve de la verdure et de l'eau dans les bas-fonds. Le 13 juin, on aperçut un groupe de cabanes, les unes en pierres, les autres, plus nombreuses, en branches entrelacées, et, toutes, coiffées d'un toit de chaume. Toutes étaient, aussi, dépourvues de fenêtres et de cheminées. C'était Farré, le premier village du Choa, dont l'altitude dépasse déjà 1400 mètres. La traversée du désert des Danakils — ou des Afar — avait duré cinquante-trois jours.

Le premier contact avec l'administration abyssine n'eut rien d'un heureux présage pour l'avenir. En vertu de la théorie qui attribue au Négus la possession de tout ce qui existe dans son empire, le « choum » local -- fonctionnaire du dernier rang -- confisqua provisoirement tous les bagages de l'Européen. L'agaze — fonctionnaire supérieur — d'Ankober vint par bonheur le lendemain au devant des nouveaux venus et s'empressa de rendre au moins les objets indispensables. En compagnie de ce personnage, M. Borelli se dirigea sur la ville royale, qui domine l'avant-poste de près de 1500 mètres. Le pays qu'on traverse est luxuriant. Ce ne sont d'abord qu'arbustes et buissons, mais plus haut, c'est la vraie forêt, avec sycomores et génevriers comme essences principales. Partout des ruisseaux et des cascatelles. Mais dans une région aussi accidentée, on rencontre naturellement de mauvais passages, et il est plus d'une corniche étroite où le cavalier doit se fier à sa mule et se coller à la paroi qui surplombe le sentier.

Le climat d'Ankober est, pendant la saison pluvieuse, moins dangereux et moins désagréable que celui d'Antoto, où résidait Ménélik. Notre compatriote y aurait donc séjourné quelque temps, si les bagages confisqués n'eussent continué leur route vers la capitale sous bonne escorte abyssine. Dans ces conditions, il y resta peu de temps, d'autant plus qu'il était fort mal logé et assez mal nourri, aux frais, il est vrai, du descendant de Salomon. Le guébi, résidence royale, ne lui parut pas supérieur aux autres constructions indigènes. Un Français de passage avait bâti peu auparavant une maison en

pierres dans l'enceinte sacrée ; mais la foudre y tomba pendant un orage, et le clergé cophte, qui avait vu l'entreprise d'un mauvais œil, en profita pour la faire démolir sans retard et employer les matériaux à d'autres constructions.

Arrivé le 16 juin, M. Borelli repartait le 28, monté sur une mule offerte par le gouverneur. Outre douze domestiques par lui engagés, il disposait de vingt corvéables ou « gabares » sous les ordres d'un employé chargé des réquisitions en route, le « kalatié ». Le pays traversé était fort bien cultivé et assez peuplé, mais le contraste avec le désert dankali ne s'arrêta pas là, malheureusement. Il pleuvait à torrents sans relâche ; et, la nuit, la température descendit à 8° et demi.

La distance d'Ankober à la capitale est d'environ trente-cinq lieues et le trajet s'effectua en moins de cinq jours. Le Négus voulut recevoir le voyageur dès son arrivée sans lui laisser le temps de changer de vêtements : l'entrevue fut très courte. Le 6 juillet, M. Borelli revit le Lion de Juda qui, plus équitable que son confrère de la fable, daigna lui restituer les trois quarts de ses impedimenta : il est vrai que les demandes du maître et des serviteurs se renouvelèrent sans cesse pendant les dix mois que leur hôte passa au Choa, à son grand désagrément.

Après une période de fièvre qui dura trois semaines, par un temps épouvantable au dehors, et dans une habitation mal défendue contre les intempéries, l'intrépide explorateur réussit à pousser plusieurs pointes dans un rayon assez étendu. Il retourna à Ankober, à l'Est ; monta au Nord jusqu'à Salla-Dingui, à plus d'un degré au-dessus d'Antoto pour y voir l'Abouna, et descendit au Sud jusqu'au volcan éteint de Zoukouala (3.042 mètres). Enfin, après bien des démarches fastidieuses, il se mit en route, le 30 avril 1887, pour la cité d'Harrar, que le Négus venait d'adjoindre à ses possessions. Aucun Européen n'avait encore parcouru cet itinéraire.

Le roi lui avait donné pour protecteur et compagnon le dedjazmatch Waldé Gabriel ; et un Français, M. Rimbaud, l'auteur du *Sonnet des Voyelles*, s'était joint à l'expédition, dont les nombreux serviteurs ne cherchaient qu'à déserter. Le territoire des tribus gallas ou oromo qui portent le nom d'Abitchou et de Gallen fut traversé en trois étapes, et l'on atteignit la fertile région du Mindar, bien cultivée malgré la rareté de l'eau et riche surtout en coton. L'altitude varie de mille à

quinze cents mètres, mais il faut descendre ensuite dans la plaine où se réunissent l'Aouach et son affluent le Kassam, peuplée de Gallas et de Danakils. C'est une mogha, c'est-à-dire une région analogue aux marches des temps antiques : aucune loi n'y est reconnue, et chacun doit compter sur ses propres forces pour se défendre contre des agresseurs qu'aucun juge des pays voisins n'a le droit de poursuivre. Le kalatié venu d'Antoto, au courant de ces périls, s'empressa d'abandonner les Français, et M. Borelli dut s'en procurer de force un autre qui, à travers une zone verdoyante et giboyeuse, le mena tout d'abord jusqu'à Dagaga, sur l'Aouach. Après avoir passé encore la Kourkoura, affluent probable de la Lagha-Hardy, la chaîne des Itou qui la sépare de ce cours d'eau, et enfin ce dernier qui descend au Nord vers l'Aouach, la colonne parvint le 12 mai à Galamso, résidence du dedjazmatch Waldé Gabriel et le haut dignitaire se sépara de ses compagnons temporaires. Mais deux jours après, à Boromay, les voyageurs rencontraient son collègue Bècha-Becha, un subalterne du ras Darghé, qui leur fit le meilleur accueil.

Au delà s'étendait le Tchertcher, pays riche en dourah et en café, où se trouve le centre important de Goro avec un grand marché aux esclaves. La vallée de Bourka le sépare du pays des Oborrah. A Laga-Gaba, sur le territoire de cette dernière tribu, par 2165 mètres d'altitude, il fallut encore changer de kalatié, au moment d'aborder la région dangereuse des Metta. Aucun incident, d'ailleurs, ne s'y produisit, tandis qu'en arrivant le 22 mai à Harrar, résidence du Ras Makonnen, M. Borelli faillit être assassiné par un de ses serviteurs.

Le Ras commandait le pays depuis la conquête amhara, avec quelques milliers de soldats et d'esclaves que décimaient les maladies infectieuses. Il accueillit les Français avec une grande bienveillance, mais la saleté et la misère qui régnaient dans la ville abandonnée par la plupart des anciens habitants forcèrent notre compatriote à hâter son retour à Antoto, tandis que M. Rimbaud se fixait provisoirement dans la cité indigente.

Parti le 8 juin par le même itinéraire, il était le 11 à Boroma où il laissa plusieurs serviteurs malades, pendant que l'épuisement des autres l'obligeait à accorder deux jours de repos à la colonne. Les corvéables désertaient en masse avec leurs charges, vivres compris. A Laga Hardy sur la rivière du même nom, le chef dut recourir à la violence et s'emparer d'un bœuf pour nourrir ses derniers compa-

gnons. Dès lors il abandonna la route suivie à l'aller, et passa l'Aouach plus au Nord, à Amhara-Malka, sur un pont construit par l'ingénieur Ilg à un endroit où le lit se rétrécit à vingt mètres. Sur les bords du Kassam qu'il dut traverser ensuite, les hommes mouraient de faim ou succombaient à la dyssenterie. Mais M. Borelli continuait toujours à marcher vers l'Ouest et après avoir remonté sur les hauteurs de 15 à 1600 mètres qui dominent la vallée, il s'arrêta le 19 au soir à Bourkoké et le 20 à Tchinkora. La région était pleine de Choans qui émigraient vers le Harrar; beaucoup de ces malheureux étaient des victimes de la lèpre chassées par leurs compatriotes. D'autres offraient les symptômes d'un mal plus horrible encore, une sorte de cancer qui dévore les chairs du visage des yeux au menton et laisse les dents à nu. Deux jours après cette lugubre rencontre, le voyageur rentrait à Antoto par un temps affreux; il devait y séjourner du 23 juin au 6 novembre.

Cette période fut marquée par diverses courses aux environs, dont l'une se prolongea jusqu'à Fallé. Dès le mois de septembre, M. Borelli commença ses préparatifs pour son expédition au Koullo, royaume situé au sud du Djimma dans le coude de l'Omo, au delà de son affluent la Godjeb. Les renseignements contradictoires qu'il recevait de divers côtés et l'attitude presque froide de Ménélik n'étaient pas de nature à l'encourager, mais à force d'énergie et de patience, il arriva pourtant à organiser une caravane de mules avec la pacotille classique, des tissus, 2900 talaris d'or, et 1200 d'argent. Le 9 novembre, muni de l'autorisation du Négus, il prenait la route du Sud-Ouest, par Kataba et Heddi dans le plateau de 2 à 3000 mètres que domine le Watchatcha (3485^{m}), pour rejoindre le roi de Djimma, Abba-Djiffar, sur le Haut-Aouach. Ce vassal de Ménélik était retenu en ces lieux par la volonté du Suzerain; il se montra très amical envers l'explorateur et lui promit de nombreux objets de son pays lorsqu'ils se retrouvaient à Djiren, sa capitale.

En revanche, les dedjazmatch Becha et Walde Gorghis qui devaient rejoindre la caravane sur ce point, n'arrivèrent pas et après deux jours d'attente, M. Borelli continua à l'Ouest jusqu'au mont Dendy (3117 mètres) dont il fit l'ascension, relevant un lac en forme de 8 et les sources de l'Aouach; il gravit aussi le mont Harro (3288 mètres) qui possède également un lac assez vaste. Le pays qui se déroule ensuite en se portant au Sud-Ouest est un magnifique parc

aux arbres monstrueux, coupé de cultures, sur les contreforts méridionaux et les premières pentes du massif de Djibatti. Après avoir franchi la Ghibié-Ennarya, branche ouest de l'Omo, on parvint au mont Otché (2997 mètres) qui fut l'objet d'une nouvelle ascension. La région parcourue au delà, en allant toujours au Sud, est encore riche et pittoresque, mais elle venait d'être dépeuplée à la suite d'une expédition venue du Godjam : les hommes avaient été égorgés; les femmes et les enfants emmenés en esclavage. De nombreux passages de rivières retardaient la marche et l'on parvint à la forêt de Babbya, autour de Cossa, résidence du dedjazmatch Walde Gorghis. Il se montra fort bien disposé envers son hôte, mais lui apprit que les tribus Gallas se soulevaient; Ménélik était obligé de rappeler ses troupes pour faire face aux projets de conquête des Italiens de Massaouah et le chef se préparait à rejoindre son maître dans le Tigré. La situation était difficile, mais M. Borelli, comptant d'ailleurs sur l'amitié du roi de Djimma, persévéra dans sa résolution d'aller au Sud. Après avoir visité les sources de l'Omo sur les flancs du mont Boré, il quitta, le 6 décembre, Cossa pour Kiftan, première ville des possessions de son allié, à une demi-journée de marche.

Les terres sont fertiles, et bien cultivées par les femmes. Ces malheureuses portent de bizarres perruques en fibres végétales, qui prouvent mieux qu'aucun autre document vivant combien la coquetterie féminine est, sinon une idée, du moins un sentiment inné. La population paraît dense pour un pays barbare.

Abba Djiffar était musulman, donc, très sobre; et le menu qu'il offrit à son ami était des plus maigres; ses cadeaux, dès longtemps promis, se composaient d'objets d'origine arabe, venus d'Egypte, auxquels il ajouta deux femmes esclaves. Il faut dire qu'il crut devoir, à titre de réciprocité, s'emparer des tissus de soie apportés par la caravane.

Le 12 décembre, le prince et son compagnon faisaient leur entrée dans l'humble capitale qu'on nomme Djiren. Le palais royal, établi sur le type des « guébi » et des « massera » qui rappellent les résidences de nos vieux chefs celtes, comprend cinq enceintes successives construites simplement en bambou : la première pour les troupes de garde; la seconde pour les voyageurs accueillis par le roi; le reste pour la suite du souverain. Dans la ville, on trouve des huttes, réservées aux assemblées, qui ont jusqu'à cent mètres de circonfé-

rence. Trois jours après l'arrivée eut lieu un grand marché où se confondaient les trafiquants venus des diverses principautés Oromo et de toute l'Abyssinie, même du Tigré. Les articles qu'on peut s'y procurer sont des plus variés ; dans le nombre nous citerons le café, le coton, le musc, l'ivoire, le miel, le tabac, les chevaux et les mules, la volaille et le poisson, parmi les produits naturels. Comme ouvrages de l'industrie humaine, les cotonnades européennes sont exposées à côté des tissus, des armes et des bijoux indigènes, ainsi que d'ustensiles locaux dont les plus intéressants sont des paniers fort habilement tressés. Mais avant tout l'on y vend des esclaves ; il en est de toute catégorie et de tout prix, depuis la vieille femme, qui représente six francs de notre monnaie, jusqu'à la jeune servante vigoureuse, jolie, sachant faire le pain et au besoin la toile et les paniers. Tant d'agréments et de talents peuvent amener cette dernière à dépasser la valeur de cent francs.

Le quartier des marchands, Mandera, est des plus pittoresques avec ses huttes à toits coniques perdus dans des bananiers gigantesques ; il est aussi, malheureusement, d'une malpropreté repoussante. Le voyageur y vit des sujets du roitelet de Zingero, un des rares pays où se pratiquent encore les sacrifices humains, et, en outre, de très bizarres mutilations que l'usage local impose à tous les sujets, afin qu'ils ne puissent ressembler à leur maître. On est tenté, dans ces conditions, d'admettre comme bien naturel le mot de la fille de France : « Comment, ma bonne, vous avez cinq doigts comme moi. »

Le séjour à Djiren se prolongea outre mesure ; sur place, les négociations avec les envoyés ou soi-disant tels des chefs de l'Est et du Sud du Djimma étaient interminables, et d'autre part les nouvelles de la cour du Choa étaient de plus en plus mauvaises. Le 10 janvier 1888, le voyageur partit, en attendant une solution, pour faire, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de la capitale, l'ascension du May-Gouddo et du Kaffarsa que sépare une superbe forêt de bambous énormes. Leur altitude atteint respectivement, d'après ses observations, 3.363 et 3.103 mètres. Du dernier point, il aperçut à sept ou huit heures, toujours au Sud-Est, le confluent de la Godjeb avec l'Omo. Mais, attaqué par des indigènes de la tribu des Tambaro, il ne put terminer ses observations au théodolite ; ses hommes s'enfuirent et lui-même faillit être tué par les sauvages. Il redescendit par le Nord-Ouest et put relever les monts du Zingero, à Nadda, sur le ruisseau de

ce nom, affluent du Ghibié de Djimma. Le 18 janvier, il rentrait à Djiren.

Le 26, il tentait pour la première fois de pénétrer dans le Zingero en se portant d'abord vers le Nord par Afata et Abalti, où il eut à souffrir cruellement de la morsure des fourmis. Après s'être élevé jusqu'à Kombi, marché important, et à Ali-Dura, sous une pluie continuelle, il revint à Abalti, passa à Héréto, à la limite de la Mogha, laissa ses bagages en arrière à Hierro et revint à l'Est jusqu'à Gorma, en Zingero, avec neuf serviteurs seulement. Les portes qui défendent le pays furent forcées, les premiers indigènes repoussés, et il apprit que la demeure du roi, qui devait le faire brûler vif, n'était qu'à quelques heures dans le Sud-Ouest. Les sauvages revinrent en nombre en poussant des cris de mort, et M. Borelli fut obligé de commander une retraite précipitée pendant laquelle il abattit de nombreux agresseurs avec sa carabine à éléphant, chargée de chevrotines (4 février). Le lendemain, il ralliait son convoi à Hierro, admirait la belle chute de Kokoly sur le Ghibié, puis descendait au Sud à travers le petit royaume de Garo couvert de superbes forêts, et atteignait le marché d'Omo, par 2.289 mètres, à deux lieues du fleuve.

Il put étudier sur place les éléments d'échange : blocs de sel, barres de fer recourbées, et veaux qui valent 10 sels — moins d'un talari. D'Omo, il remonta à l'Ouest-Nord-Ouest par Houllé et rentra le 11 février à Djiren.

Le 18, il en repartit avec le roi et une trentaine de chefs, et, au delà des hauteurs de Mantcho, vint chasser l'éléphant dans la plaine du même nom sur les bords de la Godjeb, qui la sépare du Koullo. Revenu dans la capitale, il y recueillit de nouveaux renseignements sur ce dernier pays, sur celui du Kontab, sur le cours de l'Omo, enfin, sur les royaumes de Wallamo, à l'est du fleuve, et du Koutscha qui s'étend au-delà. Ces derniers sont riches en ivoire. C'est alors qu'il apprit que l'Omo se jette dans le lac Schambara, aujourd'hui Rodolphe, inconnu des Européens à cette époque.

Le mois suivant, il fit l'ascension du mont Garima dans le chainon parallèle à la Godjeb et placé sur le prolongement occidental du Mantcho. De là, on aperçoit, à une dizaine de lieues dans le Sud, de l'autre côté de la rivière, les monts Hella, au nord du Kontab, et Warraï, au nord du Koullo. Au retour, il visita le choum d'Hereto, sur la frontière du Zingero, où de nombreux indigènes de ce pays lui

fournirent d'amples détails sur les sacrifices humains mensuels et les supplices réservés aux prisonniers de guerre.

Le 7 avril, M. Borelli, traversant de nouveau les contreforts du May-Gouddo et le marché d'Omo, se porta sur le Hadia et le Tambaro, à l'est du fleuve, comptant sur la protection d'un chef indigène, Dayassa. Après avoir contourné le mont Amzoulla, il pénétra, en deux jours, jusqu'à Madiné dans la « mogha » commune au Kambatta, au Wallamo, et au Tambaro ; puis, il effectua l'ascension d'un pic du massif de Koby-Tchan, d'où l'on voit le lac Aballa ou Pagadé, aujourd'hui Marguerite. Le Tambaro traversé, par Gadjé et Otchott, il regagna Omo et Djiren. Mais, à son arrivée chez le bon musulman, il apprit avec douleur que toutes ses négociations antérieures devenaient inutiles, et que les peuplades au sud de la Godjeb, liguées contre les Amhara, étaient décidées à tuer le blanc s'il pénétrait sur leur territoire. C'était le 18 avril.

Après de longues hésitations, il tenta pourtant l'aventure en mai, au commencement de la saison pluvieuse. Accompagné de vingt-deux indigènes du Djimma, il longea l'Omo à travers une région remplie d'hippopotames, de buffles et de crocodiles. Le 20, la petite troupe franchissait la Godjeb près du confluent, à un gué d'un mètre de profondeur environ. Les premiers indigènes qu'on aperçut se dispersèrent, mais un autre groupe, passant l'eau à son tour, vint attaquer les serviteurs restés sur la rive nord, et il fallut rétrograder. Une seconde tentative, à la fin du mois, fut un peu plus fructueuse. L'explorateur, traversant les monts Warraï, atteint le sommet du pic Bobbé, par 6° 1/2 latitude Nord ; il ne devait pas aller plus loin dans la direction de l'Équateur. Abba Djiffar lui-même, par peur de Ménélik et des mahdistes, le dissuadait énergiquement de s'obstiner à exécuter un plan désormais irréalisable. M. Borelli se rendit à ses objections, lui fit ses adieux, et se dirigea vers Antoto, comptant au moins visiter sérieusement le Zingero en route.

Le 1er juin, il remontait au Nord avec cent cinquante serviteurs et huit mulets ; il envoya son convoi à Hereto, une des « massera » du roi de Djimma, à la frontière Zingero, et le rejoignit après avoir gravi à mi-chemin le chemin le mont Soumet et un pic du massif Gomari, où il eut à souffrir du froid pendant la nuit. Le 4, il retrouvait sa colonne. Le 7, accompagné du gouverneur Abba Melré, il s'enfonça dans le pays interdit. Sa suite ne comptait que trois hommes armés

de fusils ; les autres n'avaient que des lances. Le chef indigène commandait à deux mille individus, dont un grand nombre de Zingero. Auprès du pic de Gorina, on se vit en présence d'une horde de sauvages prêts à s'opposer à l'invasion. M. Borelli abattit, au premier coup de feu, le cheval que montait le fils du roi, mais les traîtres qui s'étaient joints aux Djimma d'Abba Melré s'enfuirent alors, pendant que leurs compatriotes avançaient en masse. Une déroute générale s'ensuivit, et la poursuite des vainqueurs ne fut ralentie que par le nombre des victimes que fit dans leurs rangs la carabine de notre vaillant compatriote. D'ailleurs le gouverneur d'Abalti, le premier poste au nord d'Héréto, barra la route aux envahisseurs avec quelques centaines d'hommes, mais le fidèle Abba Melré avait été tué en combattant, sans subir au moins le supplice de la mort lente.

L'explorateur était maintenant l'objet de la haine des populations frontières. Il accéléra sa marche vers le Nord, repassa l'Omo et son affluent de gauche la Walga ; et, malade, épuisé par la fatigue et la fièvre, regagna en cinq jours le territoire directement soumis à Ménélik, à travers un pays infesté par les pillards des tribus Chakaï et Hadia.

Le 16 juin, il revoyait Antoto et son habitation où les sujets du Négus avaient volé ou détruit mobilier et matériel en son absence. Un Italien qu'il avait rencontré en route, le docteur Traversi, le reçut chez lui et le soigna pendant une maladie de deux mois qui le mit aux portes du tombeau. Vers la mi-août, la convalescence commença ; mais il n'avait plus de cadeaux à distribuer et la cour gardait une attitude très réservée à son égard. On ne le retint pas ; et, le 16 septembre, il repartit pour Harrar, semant sur la route ses corvéables toujours prêts à déserter. Il abandonna une grande partie de son matériel, et même sa tente, obligé qu'il était parfois de procéder en personne au chargement de ses mules.

Le 25 du mois, il était à Harrar ; le ras Makonnen l'accueillit assez bien, et sa santé se rétablit un peu chez le dévoué M. Rimbaud. Mais il avait hâte d'en finir, et le 8 octobre, il repartit pour Zeylah. A Djildessa, la troisième étape, il trouva les chameaux qu'on lui avait promis. Il arriva ensuite à Garaslé, dont le torrent était à sec, puis dans la région herbeuse de Dalaimalé. A Bia-Kaboba, bifurcation des routes de Djibouti et de Zeylah, la caravane trouva de l'eau d'excellente qualité. En général le pays offrait le type désertique ;

néanmoins à Las-Maha et à Hensa, la plaine rocailleuse est parsemee de gommiers et à Mandaa elle est couverte d'herbes, alors desséchées, sur un parcours de dix-huit heures de marche. Le dernier point relevé fut Ouarabott, près de la mer, à deux heures au sud de Zeylah. M. Borelli y entra le 15 octobre et s'y embarqua pour Aden sur un boutre arabe. Le premier paquebot qui passa le ramena à Suez, et le 21 novembre 1888, il revit le Caire, après une absence de trente-huit mois, jour par jour.

Au mois de mai 1889 il adressa un rapport au Ministre de l'instruction publique et rentra en France l'année suivante. Depuis, il a beaucoup voyagé, mais sans faire d'explorations dans l'acception du terme.

Lorsque la Société de géographie de Paris lui décerna sa médaille d'or, distinction si hautement prisée dans le monde entier, le rapporteur put dire que M. Borelli avait fourni le relevé astronomique et géodésique de vingt-cinq mille kilomètres carrés — soit l'équivalent de la Provence — de pays inconnu jusque là aux géographes européens. Les divers itinéraires réunis mesuraient 3000 kilomètres. Il avait rapporté aussi, malgré toutes les pertes subies en route, un véritable musée de plus de quatre cents pièces qu'il donna aux collections ethnographiques du Trocadéro. Le gouvernement lui conféra l'ordre de la Légion d'honneur.

Son livre, dont nous n'avons analysé que la partie narrative, contient cinq cartes topographiques. Trois sont consacrées au bassin de l'Omo, alors inconnu ; on y trouve aussi, en outre des illustrations, une quantité de vues et de profils. Il faut y ajouter un vocabulaire très développé des trois langues koullo, hadia et tambaro, et une carte d'ensemble donnant la répartition des dialectes dans la région comprise entre les 4e et 15e degrés de latitude Nord ; les 33e et 43e de longitude Est sur le continent africain, du lac Rodolphe au Tigré et du Bahr-El-Asrak à Berbera sur le golfe d'Aden (1).

Bernard d'ATTANOUX (*Aix, 1853......*). — L'Algérie, avant d'être notre colonie, était le grand marché où s'échangeaient les produits venant du centre de l'Afrique contre ceux apportés d'Europe.

(1) BIBLIOGRAPHIE.— A : Borelli, *Ethiopie méridionale ; journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo, et Sidama*. Paris, Quantin, 1899, in-4°, cartes et grav. — B : *Bulletin de la Société de Géographie* (Paris), 7e série, XI, p. 154-156 (M. Grandidier, rapporteur). *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, t. XIV, pp. 47-50.

Les caravanes parties des régions environnant le Tchad pour gagner les rivages méditerranéens allaient, suivant en cela leur voie naturelle, droit devant elles, rien ne les arrêtant. La conquête que nous fîmes de cette merveilleuse terre d'Afrique et l'abolition, qui s'ensuivit, de l'esclavage, eut pour résultat de détourner de cette contrée la marche des chefs de caravanes qui, vivant beaucoup de la traite, craignaient ceux qui l'interdisaient.

La disparition de toutes les relations commerciales entre l'Algérie et le centre de l'Afrique avait énormément fait perdre à notre colonie, et le gouvernement, voyant dans leur rétablissement une cause de prospérité et de richesse de plus pour elle, il faut le dire à sa louange, mit tout en œuvre pour y parvenir. A cet effet, il chargea M. de Polignac de s'entremettre avec les différentes tribus du désert.

L'expédition dans le Sahara de M. de Polignac fut heureuse; grâce au traité de Ghadamès, la France put croire un instant que les peuplades du centre de l'Afrique allaient de nouveau faire passer leurs marchandises par l'Algérie et que nous Français, pacifiquement, sans crainte de voir nos convois pillés, nous pourrions envoyer de par le désert, vers ces régions si riches, les produits de notre commerce et de notre industrie.

L'œuvre, hélas ! de M. de Polignac, ne dura qu'un jour, et ce vaste projet d' « apaisement du Sahara », dont on avait tant parlé, bientôt tomba dans l'oubli. On en vint à ne plus entretenir de relations avec les nomades; au lieu de les attirer à soi et de s'en faire des amis, on les négligea, et les dangers qui rendaient impossible presque la traversée du Sahara, persistèrent, de ce chef, toujours.

Le gouvernement en fit une triste constatation lorsqu'il apprit le massacre de Flatters qu'il avait envoyé en 1883 dans le Sud-Algérien pour étudier le projet d'un chemin de fer. La mort de Flatters eut pour effet de réveiller un peu les esprits endormis en France. On en vint à se demander, en ce moment, si la traversée du désert nous serait toujours interdite, ou si, pour passer, il faudrait avoir recours à une expédition militaire.

D'aucuns en vinrent à se demander si agissant de la façon la plus pacifique, nous ne pourrions arriver à passer, armés seulement du traité de Ghadamès ?

Il était logique et sage de n'envoyer nos soldats se battre contre les peuplades du Sahara que dans le cas où les chefs des tribus

auraient refusé de reconnaître ou auraient méconnu ce traité. Pourquoi faire couler du sang là ou un accord pouvait intervenir? Le gouvernement, après maintes hésitations, décida d'envoyer une mission dans le désert pour se rendre compte si les Touaregs se souvenaient du traité de Ghadamès, et s'ils nous laissaient par conséquent, le passage libre. C'était, il faut bien en convenir, une mission particulièrement délicate, car celui qui devait en être le chef devait partir presque seul, sans escorte, pour ne pas intimider les indigènes, et connaître d'une façon parfaite les mœurs et les idiomes des peuplades qu'il allait visiter.

Simultanément le ministre des colonies, le gouverneur de l'Algérie et le Syndicat d'Ouargla désignèrent pour cette difficile entreprise notre distingué concitoyen, M. Bernard d'Attanoux. A leurs yeux, M. d'Attanoux, par sa connaissance approfondie des mœurs des Arabes, au milieu desquels il vivait depuis sa sortie de Saint-Cyr, par son intelligence et sa science géographique et diplomatique était tout indiqué pour mener à bien cette difficile mission.

En octobre 1893, M. d'Attanoux, fut avisé officiellement d'avoir à préparer son expédition. Les instructions qu'on lui donna furent celles que nous avons vues plus haut : se rendre compte si dans le Sahara le traité de Ghadamès était encore reconnu, et en cas d'adhésion des tribus essayer pacifiquement d'atteindre le Tchad.

En compagnie de deux Pères Blancs dont le P. Hacquart, et de M. Bonnil de Mézières, M. d'Attanoux suivi d'une escorte de quarante hommes à peine, quitta El-Oued à la fin d'octobre. Il s'avança directement dans le Sud, dans un pays inexploré jusqu'alors et atteignit, après de longues et pénibles journées de marche, le lac Menghough.

Ce fut sur les bords de ce lac qu'une nuit toute son escorte et lui, à la suite d'une parole imprudente prononcée par un porteur, faillirent être massacrés, par les farouches Touareg.

Il fallut toute la diplomatie de M. d'Attanoux pour apaiser cette attaque imprévue et transformer en amis le lendemain ceux qui la veille lui étaient hostiles.

A Menghough se trouvait un des chefs de la tribu puissante des Azdjer ; sur les demandes qui lui furent faites, il ne parut pas ignorer le traité de Ghadamès et sur l'insistance même de M. d'Attanoux, il le renouvella et le confirma, promettant de le propager partout où il le pourrait, aussi bien chez les Keloui que chez les Ilmenden. Il signa ses engagements.

La route du Tchad paraissait donc ouverte à M. d'Attanoux, puisqu'on lui promettait jusqu'en ces régions aide et assistance et il allait s'y aventurer quand de malheureux événements vinrent brusquement renverser tous ses projets. Coup sur coup, en effet, il apprit la mort de Bonnier et la prise de Tombouctou. S'aventurer plus avant aurait été imprudent et courir même à une mort certaine ; malgré tout son désir d'aller jusqu'au bout, pour éviter le massacre de ceux qui l'accompagnaient, M. d'Attanoux prit le parti de revenir sur ses pas ; d'ailleurs il trouvait, à Temassinin quelques jours après, des instructions émanant du gouvernement, dans ce sens. Le retour eut lieu par un autre itinéraire que celui suivi pour l'aller, mais tout aussi inexploré.

Cette expédition qui pouvait être si utile, bien que contrariée dans sa dernière partie, n'en a pas moins été très féconde en heureux résultats.

Elle a permis tout d'abord de constater que l'important traité de Ghadamès était connu de presque toutes les tribus du désert ; de plus M. d'Attanoux a relevé de tout le pays qu'il a parcouru un excellent tracé géographique et enfin dans les rapports qu'il fit sur sa mission, il a donné de très intéressants aperçus sur un projet de Transsaharien. Sa mission et ses travaux scientifiques lui valurent d'ailleurs la croix de la Légion d'honneur et la grande médaille d'argent de la Société de Géographie de Paris.

S'occupant sans cesse des questions coloniales, M. d'Attanoux a beaucoup fait pour le Maroc, il a collaboré à la carte de ce pays et les renseignements qu'il a donnés sur lui par leur exactitude et leur importance ont puissamment aidé et servi la France.

M. d'Attanoux est de ceux qui, poussés par l'amour de la patrie et du devoir à accomplir, ne reculent devant aucune privation ni aucune fatigue. Par son action et sa mission il a fait aimer la France dans les régions les plus lointaines et on doit lui en être profondément reconnaissant (1).

•

CAZEMAJOU, *Marseille* (*1864-98*).— A trente ans, le polytechnicien Cazemajou, capitaine depuis cinq ans, et décoré de la Légion d'honneur, s'était déjà fait remarquer par sa brillante conduite au Tonkin

BIBLIOGRAPHIE. — A : Documents particuliers sur son expédition.

et en Tunisie. Dans ce dernier pays, en 1893, il avait exécuté avec le lieutenant Dumas un raid de Nefta à Ghadamès, dont il a donné un récit très détaillé, en deux parties, dans une conférence faite à la Société de Géographie de Marseille.

Partis le 6 mars avec un interprète et deux chameliers guides, les officiers étaient le 11 à Berreçof-El-Cherf où ils rencontrèrent un Rebaya qui avait connu Duveyrier, Mlle Tinne et la plupart des explorateurs Sahariens. Après un crochet sur le bordj de Berreçol-Djeraou, où ils trouvèrent des équipes de puisatiers sous les ordres du lieutenant Sureau, ils entrèrent dans la région dépourvue de points d'eau qui s'étend jusqu'à Ghadamès. La dureté du sous-sol empêche d'y forer des puits, au moins avec le matériel qu'emploient les Arabes, et les Français à cette époque n'avaient plus opéré au delà de 25 kilomètres au sud de Berreçof-Djeraou. Le 22, Cazemajou et Dumas atteignaient la région des hautes dunes et la Zaouia de Sidi-Mabet, à une demi-lieue de Ghadamès.

Le kaimakan du district leur enjoignit l'ordre de quitter immédiatement le pays et ils repartirent dans la nuit : il leur fallut marcher encore la journée entière pour dépister les Touareg ; quarante-une heures, dont trente-trois à dos de chameau, s'écoulèrent pour eux sans pouvoir s'abandonner un instant au sommeil. Le retour fut précipité ; le 3 avril, après vingt-huit jours de marche effectuée presque toujours dans le sable, les deux Français rentraient à Nefta, ayant parcouru un itinéraire inconnu en entier aux Européens et en grande partie aux Touareg.

Cazemajou revint l'année suivante à Marseille, et sans qu'il s'exposât à de nouveaux dangers, une belle carrière militaire s'ouvrait devant lui lorsqu'il eut connaissance des récits fabuleux de l'ancien interprète Djebari sur l'existence dans l'Adar de blancs échappés au massacre des compagnons de Flatters. Il eut le malheur d'y ajouter foi, et sollicita l'honneur d'aller les délivrer.

Il réussit dans ses démarches : en novembre 1896, il partait pour Dakar comme chef d'une mission sous les auspices des ministères de l'Instruction publique et des Colonies, et du Comité de l'Afrique française ; il devait à la fois chercher à retrouver nos compatriotes et relever la frontière de Say à Barraoua que l'arrangement franco-anglais venait de fixer entre notre Soudan et la Nigéria.

En janvier 1897, il arriva à Badoumbé, alors terminus du railway

Kayes-Niger, et se porta sur Bammako. De ce point, il descendit le grand fleuve, puis tourna sur Bandiagara dans le Macina. Continuant sa route au Sud, il rejoignit l'expédition du chef de bataillon Caudrelier chez les Bobos et dans le Lobi, entre la Volta Noire et la frontière Nord-Ouest de la Gold-Coast. Après avoir pris une part active aux opérations de la colonne, il la quitta pour suivre l'expédition Chanoine et poussa jusqu'à Léo, poste français entre les deux Volta, près de la frontière anglaise. Nous le retrouvons ensuite avec le commandant Destenave dans le Mossi et le Liptako. Après la conquête de ces pays et l'occupation de la rive droite du Niger par une ligne de postes entre Say et Ilo, Cazemajou descendit jusqu'à ce point pour recruter des porteurs et des bêtes de somme et revint en amont jusqu'à Karimama, un peu au Nord du 12°, dans l'Ou-Dendi, à 60 kilomètres environ de la frontière actuelle.

C'est là que, le 29 décembre 1897, il franchit le Niger avec l'interprète Olive, le sergent Moussa, le caporal Kouby Keita, 16 tirailleurs et 15 auxiliaires ou porteurs. Dans ses premières étapes, la mission traversa dix villages de peu d'importance, et le 15 janvier elle arrivait à la bourgade fortifiée d'Argoungo, près du N'Kabbi. Bien accueilli par le Serky local, il signa avec lui un traité avantageux, et n'eut qu'à se louer de son séjour dans ce pays relativement riche. Mais les rectifications ultérieures ont laissé Argoungo à l'Angleterre, ainsi que Konni, dont nous allons parler.

Après douze jours de repos, l'explorateur reprit la direction du Nord-Est, par Gomaché, où il entra en relations, par lettres, avec le Lam Dioullé. Celui-ci l'invita d'abord à rétrograder, mais une entente s'établit et les Français purent continuer leur route en s'engageant à éviter Sokoto. Le chef indigène leur fit même indiquer la route de Konni, où ils parvinrent le 12 février : de ce point fut envoyée le 5 mars la dernière lettre de Cazemajou qui soit parvenue en Europe. Il annonçait sa résolution de se porter sur le Tchad pour tâcher d'entrer en relations avec Rabah, et de tourner ensuite soit vers l'Abyssinie (1), soit vers le Congo. Il savait alors que les inventions de de Djebari étaient mensongères, et que ni l'interprète ni aucun survivant de la mission Flatters n'était venu dans l'Adar ; il n'avait donc plus qu'à accélérer la marche de l'expédition.

(1) C'était plusieurs mois avant l'incident de Fachoda.

Le 6 mars, il quitta Konni, et le 10, à Couaicouazo, rencontra le guide chargé par le chef du pays de le mener à Zinder : c'était un Targui du nom de Ouakasso. Le 23 mars on atteignit Tchiberry, capitale du Gober. Cazemajou y trouva des nouvelles de Rabah qui venait, disait-on, de prendre Kouka. Il accorda quatre jours de repos à ses compagnons, puis se porta sur Marada, chef-lieu d'un pays indépendant du Gober à l'extrême nord-est de la Nigéria : la population, en général musulmane, l'accueillit favorablement. Il n'y resta que du 27 au 30 mars, et par la voie de Gazoua se rendit à Korgou. Là se trouvaient déjà des envoyés du Serky de Zinder qui lui fournirent beaucoup de renseignements, d'autant plus utiles que son guide Targui l'avait abandonné en route. A Mezoza, de nombreux cavaliers du même chef vinrent au devant de lui et le 14 avril, entouré de cette imposante escorte, il entrait dans la ville qu'il ne devait pas dépasser.

Dès son arrivée, le Serky lui fit le plus gracieux accueil et parut charmé des cadeaux qu'on lui remit. Cazemajou, plein de confiance, employa les jours suivants à négocier l'achat de chameaux, et, sauf les lenteurs inévitables en pareille circonstance, n'eut pas à se plaindre des conditions qui lui furent faites. Il assista le 1er mai à la fête de l'Aïn Kébir, et, le 4, acquit ses derniers animaux. Ici s'arrête son journal.

La mission devait partir le 8 pour aller à la recherche de Rabah. Le 5, accompagné de l'interprète Olive, le capitaine se rendit chez le Serky pour lui faire ses adieux, mais en chemin, peut-être à l'instigation d'un missionnaire Snoussi qui rôdait aux environs, il fut assailli par une multitude de fanatiques; les Français tombèrent sous leurs coups et furent jetés dans un puits, où les corps furent retrouvés l'année suivante par la colonne du lieutenant Pallier, quand elle s'empara de Zinder. Les principaux assassins furent alors découverts et punis de mort.

Les tirailleurs indigènes, malgré leur petit nombre, soutinrent une lutte épique contre les bandes du Serky et réussirent, au prix de pertes cruelles, à battre en retraite sur le Niger.

Le lieutenant Pallier avait vengé notre héroïque compatriote : il avait, de plus, retrouvé son rapport dont nous parlons à la bibliographie qui suit cette notice; il lui érigea aussi sur place un monument commémoratif et rapporta ses cendres à Marseille. Mais le but

de Cazemajou n'était pas encore atteint. Ce fut au début de 1900 l'œuvre de la colonne Joalland-Meynier qui, après de regrettables événements, vint opérer sur le Tchad sa jonction avec la mission Foureau-Lamy, venue du Nord, et la mission Gentil, partie de nos possessions congolaises (1).

(1) Bibliographie. — A : Cazemajou, *Journal de route*. Fragment à partir d'Argoungo. (*Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, 1900, nos 2 et 11.) — Cazemajou, *Expédition dans l'Erg Oriental*. (*Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, t. xix.) — B : *Revue Française de l'Etranger et des Colonies*, t. xxiv. — *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*; 1898, nos 5, 7 et 8; 1899, no 2. — Société de Géographie (Paris). — *Bulletin*, 2e trimestre 1896. — Société de Géographie (Paris). — *Comptes rendus*, 1898. — *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, t. xxi, xxii, xxiii, xxiv.

CHAPITRE XIV

XIXe SIÈCLE : MADAGASCAR ET EXTRÊME-ORIENT

Louis DOMÉNY de RIENZI (*Cavaillon, 1789-1843*). — Le peu de documents qu'on peut trouver sur cette victime d'une malechance persistante nous montre Domény comme un enthousiaste, doué d'une activité fébrile et, longtemps au moins, incapable de se laisser abattre par l'adversité. Débutant dans l'armée en 1809, au moment où l'avancement était si aisé, il vit sa carrière interrompue dès le commencement par une blessure à Wagram. Il voyagea en Italie pour achever sa guérison et rentra en 1812 dans notre pays, qu'il dut quitter pour s'être compromis dans la conspiration Malet. Ici se place sa première série de voyages, des États-Unis jusqu'en Colombie. Revenu en France, avec l'autorisation impériale, il prit part à la campagne de 1814 ; puis combattit la Restauration avec la plume du publiciste et l'épée du duelliste. Il n'arriva qu'à se faire bannir une seconde fois, et c'est alors qu'après avoir parcouru la plupart des États Européens, il entreprit de visiter le nord-est de l'Afrique, le sud et l'est de l'Asie, et l'Océanie jusqu'aux Salomon et à l'Australie occidentale. Cette période de sa vie, pendant laquelle il découvrit quelques îlots dans les Philippines et se livra à d'importants travaux archéologiques et linguistiques, dura environ douze ans et l'eût placé au rang des plus illustres voyageurs, si, toujours poursuivi par la fatalité, il n'eût vu disparaître, dans un naufrage près de Singapore, ses atlas, ses manuscrits et ses collections. Pendant trois ans il recomposa en partie ces dernières, mais la perte des documents ne put être réparée, et il semble avoir vécu assez

obscurément de sa plume depuis 1831, date de son retour en France, jusqu'au mois d'octobre 1843. Il habitait alors Versailles et mit volontairement fin à ses jours, sans qu'on sache si cette détermination lui fut dictée par la misère ou par l'injustice de ses contemporains à son égard. Outre quelques opuscules, il laissait un « Dictionnaire usuel et scientifique de géographie moderne, contenant... un grand nombre d'articles pris dans les voyages... de l'auteur », ouvrage qui eut deux éditions de son vivant et fut réimprimé en 1855. Le pauvre Domény a rédigé encore les trois volumes consacrés à l'Océanie dans la collection jadis célèbre de l'*Univers pittoresque*, éditée par la maison Didot (1).

Fortuné ALBRAND (*1795-1826*). — L'explorateur Fortuné Albrand appartient à une ancienne famille marseillaise.

Son père, M. Yves Albrand, fut un musicien distingué ; c'est lui qui restaura dans notre ville la musique religieuse, après la Révolution. Il eut trois fils. Honoré, qui exerça la profession de courtier maritime. Pierre qui devint avoué près notre Tribunal et qui fit longtemps partie de l'édilité marseillaise. Comme premier adjoint, il sut mener à bien différents travaux publics, notamment le chemin de la Corniche. Le troisième enfant, Fortuné Albrand, devait se consacrer aux voyages et à la colonisation.

Né à Marseille, le 7 février 1795, il se distingua, dès son jeune âge, par le génie des langues. A quinze ans, il avait déjà appris, en fréquentant sur le port des capitaines et des négociants, l'arabe et le grec moderne.

Dans le courant de l'année 1811, Albrand avait composé et achevé un dictionnaire français-arabe comprenant 25.000 mots. Cet ouvrage entièrement écrit de sa main a été relié en deux volumes par les soins de son frère Pierre (2).

Au mois de novembre 1812, Fortuné part pour Paris et devint l'élève de MM. de Sacy et Langlés, qu'il étonna tout de suite par sa facilité merveilleuse à s'approprier également tous les idiomes orientaux.

(1) BIBLIOGRAPHIE. — B : 1° Barjavel ; 2° *Revue des Deux Mondes*, t. IV, 1831.

(2) Mme veuve Pierre Albrand a laissé cet ouvrage et différents papiers de Fortuné Albrand à son exécuteur testamentaire, Me Drogoul, avocat, grand père de l'auteur de cette notice.

En 1813, il entre à l'École Normale : ses camarades apprécient vite sa vive intelligence et sa belle humeur. Déjà il montrait une passion si marquée pour les aventures qu'on pouvait prévoir sa destinée. Il demande à partir pour l'île Bourbon où l'on vient de fonder un collège royal : il y est bientôt nommé professeur de rhétorique par ordonnance du 24 décembre 1818.

A Saint-Denis, il se perfectionne encore dans l'étude des langues orientales. Il les parlait avec tant d'élégance qu'il se signala dans deux occasions qu'il rappelait avec attendrissement.

L'équipage du vaisseau l'*Agile* avait été capturé dans le golfe d'Ormuz. Albrand écrivit à l'Iman de Mascate en un style si pur et si choisi qu'il obtint la délivrance de tous les prisonniers.

Quelques mois plus tard, un prince arabe, envoyé en ambassade à Saint-Denis par le même Iman de Mascate, est violenté par un colon. Le prince, transporté de fureur, demande la tête du blanc ; il menace de réembarquer avec ses hommes : c'était la rupture avec l'Iman. On mande Albrand qui s'exprime avec tant d'à propos et de facilité que le prince s'apaise comme par enchantement. « C'est à vous « seul, dit-il, que j'accorde la grâce du colon. Je l'aurais refusée au « gouverneur ! »

Dès la fin de l'année 1818 le gouvernement français avait résolu de renouer d'anciens traités avec quelques chefs arabes de la Côte Orientale d'Afrique et de rétablir nos droits méconnus sur Madagascar et les îles environnantes.

Il fallait, pour une mission aussi délicate, un homme doué d'une habileté peu commune. Le nouveau gouverneur de Bourbon, M. Milius, pensa qu'Albrand se trouvait tout désigné, d'autant plus qu'il était le seul à pouvoir parler sans interprète à tous les naturels, quelque fût leur dialecte.

Le 16 janvier 1819, il quitte Saint-Denis sur la goëlette l'*Amaranthe* et part pour Zanzibar en qualité d'envoyé du roi. Sa mission réussit pleinement, car le Sultan de Quiloa offrit à la France la suzeraineté de l'île de Zanzibar, qui, par sa position, pouvait servir grandement nos intérêts dans l'Océan Indien.

Albrand rentre à Saint-Denis, mais il y séjourne fort peu de temps. La reprise de possession de Fort-Dauphin et de Sainte-Luce avait été décidée. C'est lui qui est encore choisi par le gouverneur pour cette expédition. Il l'accepte avec joie, car elle faisait de lui définitivement un explorateur.

Avec la mission, Albrand s'embarque sur l'*Amaranthe*, qui touche d'abord à Port-Louis, dans l'île Sainte-Marie, où peu de temps après il devait jouer un rôle si important. On s'arrête successivement à Tamatave, à Tintingue, à Sainte-Luce et finalement à Fort-Dauphin. C'est ce point situé à l'extrême sud de Madagascar que les Français avaient tout d'abord occupé en 1642. On les en avait chassés : il importait d'en reprendre officiellement possession au nom du Roi. Le 1er août 1819 eut lieu une cérémonie solennelle à Fort-Dauphin : Albrand hissa le pavillon français sur les vieux remparts de la ville.

Il sut tout de suite par sa prudence et sa fermeté faire respecter ceux de nos compatriotes qui commerçaient dans le pays. Connaissant le goût des Malgaches pour les Kabarys et l'action des discours sur leur esprit, Albrand ne manqua pas d'utiliser son talent de parole qui les frappa tous d'admiration.

Le jeune explorateur ne perdait pas son temps. Il employait les quelques loisirs que lui laissait sa mission, à étudier les mœurs du pays, ses ressources et son avenir au point de vue politique. Deux mémoires très documentés furent envoyés par lui au gouvernement royal. C'est aussi à Fort-Dauphin qu'il réunit les matériaux du dictionnaire français-malgache qu'il devait terminer une fois rentré à l'île Bourbon.

Le succès qui avait accompagné son voyage eut un grand retentissement. Le moment parut favorable à l'administration de Bourbon pour tenter quelque chose à Madagascar. On décide d'envoyer une ambassade extraordinaire au puissant roi Radama. Qui en serait le chef ? C'était une mission périlleuse et importante : Albrand parut encore tout indiqué. Nul mieux que lui ne connaissait les mœurs des Hovas et le caractère de leur roi. Voici ce qu'il nous dit de Radama, dans un de ses mémoires : « Il paraît destiné à changer la face de « Madagascar. Dévoré de la soif des conquêtes et maître absolu de la « nation la plus industrieuse et la plus considérable de l'île, il a mis « sous le joug tous ses voisins, et déjà la terreur de son nom s'est « répandue jusqu'aux extrémités de cette contrée. Actif, ferme, avide « de connaissances, et plein d'un génie sauvage et brut, mais cruel, « hypocrite, avare et couvert du sang des siens, c'est l'Aureng-Zeb de « Madagascar ».

Albrand estimait, avec infiniment de raison, qu'un pareil homme pouvait être utile à notre politique et que nous devions nous en faire un allié.

Tout était prêt pour l'ambassade qu'on voulait entourer d'une pompe extraordinaire. C'est à bord du *Rhône* qu'elle allait s'embarquer lorsque, très malheureusement, on y renonça tout d'un coup, sous prétexte d'économie.

C'était manquer une occasion unique qu'on ne retrouvera plus : on laissait les Anglais s'unir à Radama, prendre une avance considérable sur nous, et il faudra près d'un siècle de luttes et de sacrifices de toute espèce pour faire rentrer la grande île dans notre domaine colonial !

La mission diplomatique préparée n'eut pas lieu : si Albrand n'a pu jouer à Madagascar le grand rôle qui lui semblait dévolu, on peut affirmer, en lisant ses mémoires, qu'il a été un véritable précurseur ; il a émis sur l'influence de la France en ces pays des idées justes, qui pouvaient être immédiatement appliquées, et dont on ne devait tirer parti que bien longtemps après.

Albrand avait trop d'activité pour demeurer longtemps à Saint-Denis. Il conçut bientôt un vaste plan de colonisation. Le gourvernement français désirait fonder un établissement militaire à l'île Sainte-Marie, près de Madagascar. Mais cette création était bien hasardeuse si l'on ne commençait point par y envoyer des colons afin d'assainir le sol et de préparer des ressources aux soldats.

Malgré tous les dangers qu'offrait une installation à Sainte-Marie, à cause de l'insalubrité de l'île et du caractère sauvage de ses habitants, Albrand parvint à gagner à son projet un officier d'artillerie distingué, M. Carayon, de Bordeaux.

Il fallait en même temps beaucoup d'argent. M. Hugot, trésorier de l'île Bourbon mit à la disposition des deux colons une partie importante de sa fortune. Un acte d'association fut signé entre les trois intéressés le mardi 11 juillet 1820, « pour former à l'île de Sainte-« Marie, de Madagascar, un établissement qui aura pour objet spécial « la culture du café et du girofle. »

Dès la première année ils se livrent à de grandes plantations. Tous deux vivaient presque en sauvages au milieu de cinq à six cents Malgaches. Albrand s'attirait leur affection en les traitant avec justice et en parlant leur langue aussi facilement qu'eux-mêmes.

M. Carayon tomba très gravement malade quelques mois après son arrivée. L'hivernage qui est la saison des fortes chaleurs et qui correspond à notre hiver l'éprouva très sérieusement. Son compagnon

le traita et le guérit par l'usage de la quinine — ce remède que beaucoup de professionnels plaisantaient à l'époque et auquel par une sorte d'intuition Albrand avait prédit un rôle important dans la thérapeutique des pays tropicaux.

Profitant de l'état avancé des plantations et de la présence d'un associé aussi sûr que M. Carayon, entraîné d'autre part par son humeur voyageuse, Albrand se décide à faire une exploration vers la grande ile.

Il prend la mer le 17 avril 1821 sur une frêle embarcation, seul avec quelques malgaches. « Je ne veux pas, écrit-il à ses parents, « vous détailler toutes les aventures que j'ai rencontrées dans une « navigation de cent lieues contre le vent, par des temps affreux, « dans une pirogue ouverte; qu'il vous suffise de savoir que je suis « demeuré pendant cinq mois privé de pain, de vin, de graisse et de « sel et sans entendre prononcer un mot de français! »

A son retour à Sainte-Marie, Albrand trouva une lettre de M. de Freycinet, le nouveau gouverneur de l'ile Bourbon, qui le mandait à Saint-Denis.

M. de Freycinet avait connu Albrand à Paris en 1819 et l'avait apprécié. « Il faut vous aimer toute la vie, lui écrivait-il, quand on a « eu le bonheur de vous connaître quelques instants. »

Albrand se rendit à Saint-Denis, où il eut avec le Gouverneur de nombreuses conférences sur les affaires de Sainte-Marie. Désireux de s'attacher un homme d'un tel mérite, M. de Freycinet lui offrit le poste d'agent diplomatique à Bourbon, C'était, pour Albrand, un avenir assuré dans une carrière pour laquelle il semblait né.

Il refusa pourtant ne voulant pas abandonner ses chères plantations de Sainte-Marie, ni surtout manquer aux engagements qu'il avait pris vis-à-vis de ses associés, MM. Carayon et Hugot. Ces derniers lui proposèrent généreusement de reprendre sa liberté ; mais il n'était pas de ceux qui font passer l'intérêt personnel avant la reconnaissance due à des hommes qui vous ont prêté sans compter et non sans risques, un concours précieux.

Albrand retourna donc à Sainte-Marie, après avoir fourni au Gouverneur tous les renseignements nécessaires pour lui permettre d'envoyer à Port-Lonis l'expédition militaire projetée depuis quelques mois.

Elle arriva au commencement de l'année 1822, mais elle fut vite

décimée par les fièvres. Plus de la moitié des soldats mourut rapidement. De 160 qu'ils étaient, 97 avaient succombé.

Le commandant de Sainte-Marie, dont l'administration n'avait pas été heureuse pour la colonie, M. Silvain Roux, fut emporté lui-même, en 1823, par l'insalubrité du climat.

Dans des circonstances aussi difficiles, Albrand se signala par son dévouement et par l'activité surprenante dont il fit preuve. Un grand honneur lui était réservé et vint la récompense de son zèle. Aucun officier n'avait été désigné pour faire l'intérim. Albrand, d'une voix unanime, bien que simple colon, fut élu chef provisoire de la colonie.

Prenant tous les services en mains, il sut s'acquitter de ses nouvelles fonctions au mieux des intérêts de tous.

« Mon premier soin, dit-il, dans ses mémoires, a été d'apporter « de l'ordre dans les dépenses, afin de mettre ma responsabilité à « couvert et de marquer une ligne de séparation entre la précédente « administration et la mienne. Le jour de mon entrée en fonctions, « j'ai commandé à tous les chefs de détail de me présenter sous huit « jours l'état de situation des effets appartenant au roi confiés à leur « surveillance. J'ai donné des ordres pour que la batterie de l'ile « Madame fut fraisée et palissadée et nous offrît ainsi un retranche- « derrière lequel nous puissions résister aux attaques des naturels. J'ai « fait armer et exercer au maniement du fusil nos engagés mozam- « biques, gens fidèles, robustes et courageux, sur lesquels nous « pouvons compter. J'ai fait également exercer à la manœuvre du « canon et de l'obus les soldats de la garnison, qui pour la plupart ne « sont que des recrues... »

Sa courte administration fut des plus profitables à la colonie. Pour lui donner un haut témoignage de satisfaction et récompenser les services qu'il avait rendus, le gouvernement, sur la proposition de M. de Freycinet, lui décerna la croix de la légion d'honneur. Il avait alors 28 ans.

Son nom commençait à être connu dans le monde savant. Depuis son arrivée à Bourbon, il avait appris le Malais, l'Indou, le Sanscrit et le Malgache ; de telle sorte qu'il possédait non seulement les langues classiques de l'antiquité, mais encore à peu près toutes les langues de l'Orient. De plus, il connaissait à fond l'histoire et la littérature de tous les peuples dont il parlait les idiomes. La Société de

Géographie de Paris lui écrivit pour lui demander de l'inscrire au nombre de ses correspondants.

Si, à ses moments perdus, Albrand se livrait avec passion à l'étude, il ne négligeait en rien les affaires de sa Société.

La concession des deux terrains où se trouvait leur exploitation (Ankarena et Mangalinassou), fut régularisée, ainsi que celle de la forêt de Ravenkara. L'acte de concession, qui porte la signature de M. de Freycinet, a été rédigé à Saint-Denis à la date du 4 février 1824.

Aux travaux agricoles les associés pensèrent qu'il était possible d'ajouter des opérations commerciales. Les îles Bourbon et Maurice ne pouvant tirer de leur sol tous les produits dont elles avaient besoin, demandaient à la grande île ce qui leur manquait. Albrand et Carayon eurent l'idée de s'approvisionner de riz et de bœufs à Madagascar pour réexpédier ces marchandises soit à Bourbon, soit à Maurice. Albrand se chargea seul de traiter de ces fournitures. A cet effet, il allait fréquemment sur la côte orientale de Madagascar : il y acheta des terrains pour établir des entrepôts. Ce commerce fut très utile à Sainte-Marie, qui put ainsi se procurer des approvisionnements en abondance.

La jeune colonie se vit tout d'un coup menacée. Poussés par les Anglais jaloux de notre influence, les Hovas conduits par Radama pillèrent les villages établis sur la côte de Madagascar en face l'île Sainte-Marie. Celle-ci devint dès lors leur objectif. Une sommation fut même envoyée aux naturels qui l'habitaient pour qu'ils aient à reconnaître l'autorité de Radama.

De concert avec Albrand, le Commandant de Ste-Marie répondit par une protestation immédiate et virulente que la goëlette *La Bacchante* fut chargée de porter au roi hova. Ce dernier n'insista pas et reconnut la souveraineté de la France sur Sainte-Marie, demandant à traiter pour d'autres points en litige. Albrand partit aussitôt sur un navire du roi, *Le Sylphe*, pour Foulpointe, où se trouvait Radama. La conférence ne put avoir lieu, le prince malgache s'étant dérobé. Il semble n'avoir pas voulu se trouver en présence d'un négociateur aussi habile qu'Albrand.

Le calme revenu, les deux amis reprennent aussitôt le travail avec ardeur. Infatigables dans leur désir d'augmenter l'importance de l'affaire, ils forment le projet de construire une sucrerie, afin de pouvoir traiter directement leur canne à sucre.

Après avoir travaillé et peiné pendant six ans, Albrand allait pouvoir recueillir le profit. Les plantations arrivaient à l'époque de la production, l'usine s'achevait. Pourquoi faut-il, hélas ! que la mort impitoyable soit venue faucher en pleine activité un homme si bien doué, si plein d'avenir que Fortuné Albrand !

Il partit le 20 octobre 1826 pour Foulpointe, afin de conférer avec l'un des lieutenants de Radama dans l'intérêt de la colonie de Sainte-Marie. Ses fréquents voyages, en toutes saisons, à la grande Ile avaient fini par débiliter son robuste tempérament. Il contracta pendant son séjour à Foulpointe le mal terrible qui devait l'emporter. Albrand succomba d'une maladie à l'encéphale le 11 décembre 1826 ! Il eut au moins la satisfaction de mourir dans cette ile de Sainte-Marie qu'il avait tant aimée et où il avait dépensé tant d'activité !

M. Carayon resta seul sur place pour diriger une entreprise aussi considérable. Malheureusement ses plantations furent dévastées et la sucrerie pillée par les émigrants de la Grande-Terre, qui vinrent en 1830 et 1831 à Sainte-Marie pour échapper aux Hovas. Craignant des complications entre la France et l'Angleterre, M. Carayon vendit sa part d'intérêt à un colon qui n'eut pas l'intelligence nécessaire pour relever l'entreprise.

M. Hugot, l'autre associé, intenta une action contre l'Etat français et put se faire allouer une somme de 200.000 francs à titre d'indemnité pour les troubles de Sainte-Marie.

Quant à la concession, elle fut mise aux enchères trente ans plus tard et adjugée pour un prix dérisoire à M. Junior Sabatier, de Bordeaux, à la date du 27 février 1860.

Malgré bien des changements survenus à Sainte-Marie depuis la mort d'Albrand, sa mémoire s'y est perpétuée.

Des colons, en 1846, ont donné son nom à la pointe nord de l'ile qui s'est appelée depuis, le « Cap Albrand », et dans un petit ilot dénommé l'« île aux Forbans », au milieu d'arbustes et de lianes, on peut voir aujourd'hui encore un tombeau en pierres blanches où repose Albrand.

Sur la plaque funéraire se trouve une inscription qui est toujours lisible malgré l'usure du temps et que nous rapportons parce qu'elle résume la vie d'Albrand et précise certains traits de son caractère :

« Ici repose, à quatre mille lieues de son pays et de sa famille, François-Fortuné-Joachim Albrand, chevalier de l'ordre royal de la

Légion d'honneur, né à Marseille le 7 février 1795, mort à Sainte-Marie-de-Madagascar le 11 décembre 1826, après avoir fondé cette nouvelle colonie au prix de six années de travaux et de périls qu'il affronta moins pour la fortune que pour la gloire.

Jeune et brillant et pourtant initié à tous les arts, à toutes les sciences sans que l'habitude des succès eut rien enlevé aux grâces de son âge, à la bonté de son cœur; journaliste, écrivain distingué, voyageur intrépide, il sut dans les missions qui lui furent confiées faire respecter et chérir des peuples à peine connus de l'Europe le nom français et l'autorité de son Roi.

Ses brillantes vertus, son noble caractère promettaient à la patrie une de ses plus belles illustrations. La mort impitoyable l'a frappé à peine entré dans la carrière.

Voyageur! qui que tu sois à l'aspect de cette tombe solitaire, songeant à ton vieux père, à tes frères, à tes amis qui attendent ton retour, tu ne pourras te défendre de quelques larmes. Celui-là aussi avait un père, des frères, des amis qui l'aimaient avec idolâtrie. Confiants et tranquilles, ils espéraient le revoir bientôt, mais il n'est plus retourné!



« Voyageur! prie le Dieu de miséricorde pour le repos de son âme! »

Cette inscription si honorable pour la mémoire d'Albrand, a été résumée et gravée en arabe sur le tombeau, — suprême hommage rendu au jeune et savant orientaliste.

ROLLAND (de Kessang). (*Marseille, 1841*). — Ancien ouvrier tonnelier, devenu, à force de travail, un habile naturaliste, M. Rolland résolut d'utiliser ses aptitudes en Extrême-Orient; et, dès 1875, il débarquait à Singapore. La presqu'île de Malacca l'attirait par sa richesse en oiseaux, dont le plumage multicolore représente un élément de commerce de premier ordre ponr un pays placé, comme la France, à la tête de l'industrie des modes féminines.

Il organisa dans cette contrée, alors sauvage en dehors des rares stations anglaises, un véritable corps de spécialistes indigènes chargés d'abattre ou de capturer les précieux volatiles, pour concentrer les

produits de leur chasse dans un établissement principal, créé à Kessang au pied du mont Ophir. L'amitié des petits radjahs locaux l'aida beaucoup dans cette tâche fort ingrate au début.

M. Rolland a séjourné à deux reprises dans la péninsule malaise. La première fois, quittant Singapore pour l'enclave de Malacca, il s'établit près de la frontière de ce territoire anglais et, dès 1876, poussa vers le Nord-Ouest jusqu'à Senbilan et Sungei-Udjong; il atteignit même Kuala-Lampo, mais ne put pénétrer à Selangor, à cause d'une insurrection qui amena peu après l'intervention de l'Angleterre.

Revenu à Malacca pour y refaire les provisions nécessaires, il se rendit chez Saïd Ahmed, radjah de Tempin, qui lui donna des guides pour aller dans le sultanat de Pahang, alors indépendant. Traversant l'arête centrale, la chaîne de Kombaun, il visita la capitale, modeste village ; et descendit jusqu'au rivage oriental, où il vit le hameau de pêcheurs — peut-être de pirates — que la carte dénomme Pekan.

C'est en revenant de ce point à la frontière anglaise qu'il fonda son poste de Kessang, dans le genre des forts de l'ancienne prairie américaine.

En 1877, il visita la célèbre vallée minière de Perak et parcourut d'immenses forêts inconnues. Son point extrême fut le poste anglais de Wellesley. Vers le milieu de l'année, il retourna en Europe pour y passer quelques mois; il fit plusieurs conférences sur son œuvre, puis repartit pour l'Asie.

De 1878 à 1884, ses voyages se bornèrent à la région déjà parcourue, car son industrie avait pris une grande extension et il n'eut pas à créer de nouveaux postes dans un rayon plus éloigné.

De retour en Europe après cette longue absence, M. Rolland (de Kessang) repartit le 6 avril 1886 pour Madagascar, chargé d'une mission en même temps par les ministères du Commerce et de l'Instruction publique. Le 1er mai, il était à Tamatave, au moment où, la paix signée, le résident général, Le Myre de Villers, partait pour Tananarive. Il ne tardait pas à suivre la même route, avec un compatriote, M. Cadière, en se portant sur Andevorante à pied ou en pirogue, au moins jusqu'à Andavamerana où il put se procurer des bourjanes. Après deux jours de repos à Andevorante, il quitta cette bourgade le 19, avec une suite de vingt-deux porteurs et continua le long de la côte jusqu'à Mahanaro, avec de courtes haltes à Vatomandry, Maintinandry et Marosiky. Atteint de la fièvre, il se reposa

trois jours dans un hôtel à l'européenne, le premier depuis Tamatave, et visita les établissements industriels français que les Hovas avaient détruits sans pitié pendant la guerre.

Le voyageur se trouvait alors à 200 kilomètres de son point de départ et à 180 à vol d'oiseau de la capitale, plus de 400 en pratique. Jusque là le trajet avait été fort pénible à cause, d'une part, de l'absence des routes dans un pays inondé et fiévreux ; de l'autre, de la pauvreté et de la saleté des agglomérations traversées.

Le départ de Mahanoro s'effectua le 26 mai et ce ne fut qu'au prix d'efforts incessants et de rudes fatigues que M. Rolland et son compagnon réussirent à atteindre le plateau de l'Imérina par la vallée du Mangoro. C'est un pays fort pittoresque, mais trop accidenté pour donner passage à une route pratique de la côte à Tananarive, d'autant plus que la population, trop clairsemée, est encore plus misérable et plus arriérée que celle de la côte.

Le premier point important sur la route fut Beparazy (Befaraz), à peu de distance du confluent du Senanko et du Mangoro, où un protestant indigène tenait une école très élémentaire. Sortie de ce point, la mission se trouva d'abord dans une zone moins difficile et dont les habitants lui parurent sinon plus propres, du moins plus aisés ; mais après le passage de la rivière de Sambartanona (Chambotan), elle eut encore à souffrir lors de l'ascension du Vongo (falaise d'Angovo). Le 5 juin, à Manansoà, les deux Français saluaient les tombes des frères Laborde, violées pendant la dernière guerre. Ils étaient maintenant sur un sous-affluent de l'Ikopa, en plein plateau d'Emyrne, et en deux étapes ils atteignirent la capitale ; ils n'y trouvèrent d'autres compatriotes que le Résident général et son entourage, avec l'évêque et quelques religieux ; une fraction de compagnie du 2e de marine arriva presque en même temps qu'eux.

M. Rolland fut reçu très aimablement par le premier ministre et invité à toutes les fêtes officielles : le 15 novembre seulement, la pacification relative du pays hova lui permit de quitter Tananarive.

Il se dirigea vers le lac Itassy, situé à 75 kilomètres à vol d'oiseau à l'Ouest-Sud-Ouest de la capitale, par 1200 mètres d'altitude. Il fallut trois jours pour atteindre le minuscule village d'Ambotomisangy, situé sur la rive même, et la route fut assez pénible à cause des cours d'eau gonflés par les pluies qu'on traverse sans le pont ou le bac le plus primitif.

Le pays, misérable et presque désert, regorge de gibier et de poisson, bien que les eaux soient infestées par d'innombrables caïmans. M. Rolland n'y vécut que du produit de la chasse ou de la pêche, qui est abandonnée aux femmes indigènes. Après un séjour de trois semaines, employé à de nombreuses préparations ornithologiques, il regagna Tananarive en six jours, complètement anémié et miné par la fièvre. Sur les 16 hommes de son escorte malgache, deux avaient déserté, et cinq autres, en proie à la maladie endémique, avaient dû rester en arrière ; deux d'entre eux moururent peu après.

Après avoir assisté à la rentrée de la Reine, qui revenait d'Ambohimanga, la ville sainte, et aux très curieuses fêtes locales qui accompagnent là-bas le jour de Noël, l'explorateur repartit le 2 janvier pour la côte orientale avec 14 porteurs, par un temps triste et pluvieux : et en un jour et demi il parvint à Manjakandriana. Le soir, il couchait à Ankeramadincby (Ankeramadinikra) sur la falaise d'Angovo, pour retrouver, le 5, les bords du Mangoro après une fatigante descente en forêt suivie d'un trajet en pays plat. Le cours d'eau fut passé en pirogue à Andakoray (Andakana) et l'étape se fit à Moramanga, grosse bourgade, où les vivres sont en abondance. Il fallut ensuite traverser la chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Mangoro de celle de l'Ivohitra, dans le pays des Antakayes. Le 7 au soir, la petite troupe arrivait à Beforona, grand village betsimisaraka où résidait un commandant hova. L'itinéraire se déroulait toujours à travers une série de hauteurs et de dépressions, et les porteurs étaient épuisés. De plus, dans cette région située à mille mètres en moyenne au dessous de Tananarive, la chaleur commençait à se faire vivement sentir. C'est ainsi qu'on traversa, entre autres lieux habités, Ampanibé (Ampasimbé), Ranomafana qui possède une source thermale, et Maromby, où s'arrêtait le sentier, aujourd'hui route carrossable, de la capitale à Andevorante. En quelques heures de pirogue, le 10 janvier, le voyageur retrouvait ce point de sa route d'aller, et en quatre jours il revenait à Tamatave où les commerçants français avaient afflué pendant ses huit mois d'absence. Affaibli par la fièvre, les privations et les fatigues, il ne s'y attarda pas et prit le premier stationnaire de La Réunion pour s'embarquer, dans cette île, sur le courrier d'Australie, et regagner Marseille en février.

M. Rolland de Kessang est aujourd'hui consul de Costa-Rica dans notre ville : il est titulaire des médailles d'argent des Sociétés de

Paris et de Marseille, et d'un grand nombre de distinctions du même ordre (1).

DAVID, dit DE MAYRENA (L.-C.-Marie). (*Toulon, 1842-1891*). — Il y aurait un livre des plus curieux à faire sur les illuminés qui depuis cent ans se sont proclamés rois, sultans ou radjahs des populations barbares ou sauvages chez lesquelles leur vie aventureuse les avait conduits. La France n'a jamais soutenu ceux de ses fils qui portèrent ces couronnes aussi fantaisistes que passagères; l'Angleterre a procédé, en général, d'une façon opposée — ce qui a causé chez nous de violentes polémiques. Nous n'avons pas à prendre parti pour ou contre la politique des gouvernements qui se sont succédé dans notre pays, et nous nous bornons à mentionner ici ce fait qui eut une grande influence sur la carrière de David, dit d'abord de Mayrena et ensuite Marie Ier, roi des Sedangs, ou mieux: Cedangs.

Le futur monarque était un robuste et vaillant cavalier, habile à tous les sports. Ancien sous-officier aux spahis de Cochinchine, il commanda pendant la guerre une fraction des mobiles du Var et fut décoré de la Légion d'Honneur. Au lieu de continuer à suivre la voie régulière qui s'ouvrait devant lui, il se lança dans une série d'entreprises, où le succès s'obstina à le fuir; et finit, de guerre lasse, par quitter Paris pour l'Extrême-Orient. En 1880, il est chargé d'une mission en Malaisie ; en 1884, d'une seconde, cette fois avec son frère Henri, dans le royaume d'Atjeh (ou Atchin) dans l'île de Sumatra. Il fut sur le point d'être nommé commandant des troupes du sultan, mais sur les protestations de la Hollande, le gouvernement français lui interdit d'accepter; donc il revint en Indo-Chine, où il explora les forêts, à la recherche des arbres à gutta-percha, sans songer à écrire le récit de ses explorations antérieures. Il visita ainsi, à pied ou en charrette à buffles, les Moïs du nord de la province de Bien-Hoa, sur les deux rives du Don-Naï. Plus tard, d'après les conseils d'un religieux, il alla chercher les gisements d'or qu'on disait exister dans les régions Moï indépendantes en fait de l'Annam, et en rapporta quelques échantillons. A cette époque, une mission allemande cherchait à fonder une colonie dans la zone alors indécise que réclamaient le

(1) Bibliographie.— A : Rolland de Kessang, *Huit mois à Madagascar*.— *Bulletin de la Soc. de Géogr. de Marseille*, t. II.

Siam et l'Annam. Le gouverneur Constans chargea David de contrecarrer cette entreprise, en le couvrant du prétexte d'études à faire sur la meilleure route à tracer entre Binh-Dinh, près de Qui-Nhon et la vallée du Mékong. Cette fois, le résultat fut complètement atteint, et les Allemands se retirèrent sans avoir pénétré bien avant dans l'intérieur.

L'explorateur, venu de Qui-Nhon, avait alors traversé le pays des Bahnars et arrivait chez les Cedangs, sur la haute Sé-San, dans le système de rivières qui rejoint plus à l'Ouest le Mékong auprès de Stung-Treng. Un chef, qu'il avait guéri de fièvres graves avec un peu de quinine, lui céda son modeste pouvoir : bientôt d'autres l'imitèrent, et la confédération Cedang, après une victoire sur la tribu hostile des Jarraï, proclama roi le blanc dont tous admiraient les multiples aptitudes. Marie Ier n'avait pas l'âme d'un tyran; il donna une constitution à ses « peuples » et demanda ensuite à être reconnu par le gouvernement français, tandis qu'il organisait une armée de plusieurs milliers d'hommes et trouvait une Compagnie Anglaise qui lui constituait une liste civile, moyennant l'abandon des trois quarts du rendement des mines.

Mais le ministère d'alors refusa de reconnaitre le nouveau prince qu'il regardait comme installé en terre française; mieux que cela, le souverain fut poursuivi pour avoir égaré les instruments d'une valeur d'environ 2800 francs qu'on lui avait prêtés pour ses missions. Marie Ier fut arrêté à Haïphong et à la suite d'aventures dont le récit nous manque, gagna la Belgique où il réussit à convaincre plusieurs personnes de la réalité de ses droits. Il revenait donc dans ses états en 1891, escorté de ministres flamands et wallons, quand, sur la demande de la France, le gouvernement anglais de Singapore le fit arrêter et s'empara de ses bagages, y compris la couronne, le sceptre et l'épée royale. Tandis que les Belges regagnaient, désillusionnés, les bords de l'Escaut, Marie Ier se réfugiait dans un des ilots hollandais voisins de Singapore, soutenu par le dévouement d'un dernier fidèle, un négociant italien. Peut-être eût-il fini dans la misère comme Antoine Orélie et tant d'autres, quand une piqûre de serpent vint mettre un terme à cette aventureuse existence. Il n'existe aucun document sur lui, en dehors des quelques lignes que lui consacrent le supplément de Larousse et la *Grande Encyclopédie*, et nous avons tiré cette notice d'une série de coupures de journaux, collectionnés et communiqués par l'aimable M. Godin, bibliothécaire à la Nationale.

Gaston de BEZAURE *(Cavaillon 1852).* — M. de Bezaure, actuellement consul général de France à Shanghaï, a débuté dans la carrière comme interprète en Chine et raconté dans un livre des plus intéressants, *Le Fleuve bleu*, une partie de ses pérégrinations de jeunesse à travers le Céleste Empire. Il s'agit d'un voyage par eau au Sé-Tchouen, où trois ou quatre Européens seulement avaient pénétré jusqu'à cette date, les missionnaires exceptés.

Parti de Shanghaï en décembre 1874, il atteignit rapidement Han-Keou, alors extrême avant-garde de la civilisation européenne en Chine. De cette partie du trajet nous ne retiendrons que deux faits, des plus topiques. A Nankin, il ne peut retrouver un seul fragment de brique vernissée sur l'emplacement de la Tour de Porcelaine ; à Kieou-Kiang, il visita les ateliers où l'on fabrique les fausses poteries antiques. Tout cela est bien fâcheux pour les légendes qui sont encore en cours.

Le 31 décembre 1874, M. de Bezaure s'embarquait à Han-Keou, sur une jonque mandarine, escortée d'une canonnière sous les ordres d'un fonctionnaire à bouton de corail. Il fallut toute la journée à l'embarcation pour traverser l'agglomération de bateaux indigènes de tout ordre et de toute taille qui encombraient le fleuve. Le lendemain le jeune explorateur se séparait à Ken-Keou, rendez-vous de chasse des résidents d'Han-Keou, des derniers Européens qui l'avaient accompagné jusque là.

Deux jours après, la jonque laissait à babord l'émissaire du lac Toung-Ting, puis, par des temps affreux, atteignait Chia-Cheu-Ouan, grosse bourgade où de Bezaure vit de près la misère qui opprime la plus grande partie de la Chine. Dans cette localité, centre d'approvisionnement d'une région assez vaste, le passant ne trouve que du riz de quatrième qualité et du poisson salé. Il paraît qu'on n'y vend du porc qu'une ou deux fois par an.

Le mandarin à bouton de corail et sa canonnière s'arrêtèrent à Cha-Chi, et ce fut une occasion de lui faire des cadeaux, ainsi qu'à son remplaçant.

Le 4 février, on était à I-Tchang-Fou, port qui n'a été ouvert aux Européens qu'en 1877. Là s'arrêtent les plaines, en général bien cultivées et pourtant giboyeuses, tandis que les eaux abondent en poissons variés.

C'est le commencement des fameuses gorges coupées de rapides

qui ne se terminent qu'à Koeï-Tcheou-Fou dans le Se-Tchouen. Il fallut par moment jusqu'à quatre cents hommes pour haler la jonque, et pourtant le passage du rapide de Tsin-Tan exigea deux heures. Aussitôt sorti de cette zone dangereuse, le voyageur vit reparaître les cultures. En février, il se trouva en présence de vastes champs de petits pois parvenus à leur maturité. La jonque fit encore escale à Fong-Tou-Shien au confluent du Ou-Kiang, et à Tchang-Tcheou-Shien ; puis on arriva à Tchong-King, la seconde ville du Se-Tchouen, où M. de Bezaure comptait d'abord terminer son voyage. Il y fut accueilli à merveille et logé dans la plus belle maison de cette agglomération d'un demi-million d'âmes au moins.

Il y fit un séjour assez long, et n'eut à se plaindre que de l'excès de curiosité des indigènes à son égard. Si près de la fameuse plaine où la capitale de la province, Tcheng-Tou, s'élève au milieu de campagnes magnifiques et surpeuplées, sûr autant qu'on peut l'être de l'appui du mandarinat, l'explorateur ne put résister à la tentation d'aller plus loin, et, le 6 avril, au lieu de redescendre le Yang-Tsé, il continuait sa route escorté de deux délégués du tao-taï et de quatre soldats réguliers.

Aux abords de Ho-Kiang, en aval comme en amont, le fleuve redevient difficile, mais le sous-préfet mit à la disposition de son hôte des « messagers » chargés de réquisitionner des haleurs — à coups de bambou au besoin s'entend. Le voyage s'accomplit donc sans accidents jusqu'à Sou-Tcheou-Fou, ou l'on trouve en abondance de fort beaux spécimens de l'art chinois — authentiques au moins à cette époque.

Cette grande cité est au confluent du Fleuve-Bleu et d'un cours d'eau qui s'appelle le Min comme la rivière du Fo-Kien. Il descend des monts du même nom aux confins du pauvre Kan-Sou et du riche Se-Tchouen ; la navigation en est difficile, mais les bords offrent presque partout de splendides paysages. Comme les barques de l'expédition n'avançaient que très lentement, M. de Bezaure suivait parfois à pied le chemin de halage ; un jour il s'engagea dans un passage, au milieu d'une gorge, où le sentier n'avait que 40 centimètres entre le roc lisse et l'abîme ; ses chiens tremblaient de peur et lui-même fut obligé de marcher face à la paroi pour éviter le vertige. On se demande avec lui comment les pauvres haleurs font pour se tirer de ce mauvais pas avec leur corde à l'épaule.

La petite expédition ne fut pas attaquée en traversant la zone occupée par les sauvages Lolos au sud de Kia-Ting-Fou. Le voyageur put même faire l'ascension du mont Ou-Yeou-Chan, que couronne un temple bouddhique. Grâce à sa parfaite connaissance du chinois, il fut très bien reçu par les bonzes qui lui offrirent une collation, l'accompagnèrent ensuite à bord, et lui remirent au départ deux vases de porcelaines remplis de fleurs rares. Ces aimables façons leur valurent d'ailleurs une aumône sérieuse.

On s'arrêta à Kia-Ten-Fou, centre du commerce de la cire blanche produite sur certains arbres par la piqûre de l'insecte Pe-la. Puis la navigation fut gênée par les basses eaux, jusqu'à Min-Tcheou, la ville des arbres à vernis. A deux lieues au-dessus, notre compatriote admira un gigantesque barrage qui lui inspire des réflexions amères sur le manque de travaux similaires dans nos régions agricoles. Enfin il atteignit Kiang-Keou, où l'on quitte le Min pour s'engager dans le petit affluent qui passe à Tcheng-Tou.

Cette capitale du Se-Tchouen lui parut la plus belle ville de l'Empire. Chose extraordinaire, en effet, toutes les rues y sont propres, bien dallées et parfaitement entretenues. En outre, habitations particulières et magasins rivalisent de luxe, et ce serait à ne pas se croire en Chine, sans la grossièreté des habitants qui faillirent faire un mauvais parti au visiteur, malgré la protection des gouverneurs. Le rôle de ces hauts personnages paraît d'ailleurs avoir été au moins équivoque.

Le 2 juin, M. de Bezaure repartait pour Hankeou et atteignait en sept jours Tchong-King, alors qu'à la montée il avait mis un mois entier. Il revit sans incident notable les diverses escales mentionnées à l'aller, mais dans la région des gorges il fut obligé d'attendre deux jours que la crue des eaux permît de franchir le dangereux rapide dn Ta-Jen-Wei-Cheu. Rentré dans la plaine du bas Yang-Tsé, il trouva les rives plates envahies par l'inondation ; la marche des jonques n'en fut que plus rapide et le 30 juin il débarquait sur les quais d'Hankeou sans avoir eu à souffrir, si ce n'est d'une chaleur accablante, dans cette dernière partie du voyage (1).

(1) Bibliographie. — A : Bezaure G. de, *Le Fleuve bleu, Voyage dans la Chine méridionale* (1879).

CHAPITRE XV

XIXe SIÈCLE : AMÉRIQUE

Claude GAY (*Draguignan, 1800-1873*). — Le futur membre de l'Institut débuta comme simple élève pharmacien dans sa ville natale, et c'est dans cette modeste situation qu'il s'initia tout seul aux arcanes des sciences naturelles, en parcourant les diverses régions de la Provence, marteau et serpette en main, dès qu'il avait un moment de liberté. La protection d'un député du Var, M. de Chateaudouble, lui valut un poste d'aide pharmacien à l'hôpital de Saint-Denis, près Paris : il put ainsi suivre les cours du Muséum et de la Sorbonne, et se fit remarquer des illustres professeurs de l'époque. Aussi fut-il désigné pour faire partie du petit groupe de jeunes savants que la France envoya, sur la demande du Chili, fonder un collège scientifique à Santiago.

Parti de Brest sur le navire de l'Etat *l'Adour,* en mai 1828, il débarqua d'abord à Rio de Janeiro, puis parvint à Valparaise au mois de décembre. Deux années s'écoulèrent consacrées à l'enseignement ; puis le gouvernement chilien, appréciant les hautes qualités et l'extraordinaire endurance du jeune naturaliste, lui confia une série de missions qui l'occupèrent de 1830 à 1838. Il visita ainsi presque tout le territoire de la République, du désert d'Atacama à l'ile de Chiloé, et termina sa carrière d'explorateur par un voyage au Pérou à la recherche de documents sur l'histoire de l'ex-capitainerie chilienne.

Barros Araña, un de ses biographes hispano-américains, n'a pas assez de termes élogieux pour la vigueur physique et morale de Claude Gay. Il passait un jour entier à cheval sans fatigue dans les

casse-cous qui servaient alors de voies de communication, grimpait au haut des cerros les plus dangereux, s'aventurait dans les précipices sans laisser paraître la moindre frayeur, et supportait comme un Indien la faim, la soif et les excès de température en conservant une santé parfaite.

Ce fut en novembre 1830 que commencèrent ses missions à l'intérieur. En quittant Santiago, il s'établit à San-Fernando, chef-lieu de la province de Colchagua, à 120 kilomètres de la capitale, sur le Rio Tinguiririca, une des branches du Rio Rapel. Dans un premier voyage, il se rendit sur les bords de la lagune de Taguatagua, où existent des îles flottantes qu'il a décrites en détail dans les *Annales des Sciences Naturelles :* il fit ensuite l'ascension du Cerro des Incas. Dans un second voyage il visita les eaux thermales du lac de Cauquenes, près du volcan de Maypo, par 34° de latitude Sud ; il ne faut pas confondre ce point avec le Cauquenes de la province de Maule, qui est situé par 36°. Il dressa pendant son séjour la carte des Rios Cachapoal et de Los Cipreses. En mars 1831, il repartit pour la troisième fois de San-Fernando avec 15 soldats et peones, et atteignit en cinq jours le pied du volcan Tinguiririca, dont l'ascension fut longue et pénible. Il rapporta à son quartier général, dans cette seule expédition, des milliers d'échantillons d'histoire naturelle, quarante-deux dessins et les éléments de quatre cartes. Enfin dans une dernière excursion (avril 1831), il se rendit à la baie de la Navidad et à l'embouchure du Rio Rapel, pour lever le plan du cours d'eau principal et de ses affluents ; il étudia aussi les mines d'or de Jaquil, les tombeaux indiens du mont Lucatalpa et les salines de Cahuil.

L'automne de 1831 le trouva dans la province de Copiapo. D'après la carte qui accompagne son *Histoire du Chili*, il y alla par terre en traversant successivement Rengo, Rancagua, San-Bernardo, Santiago, Petorca, Illapel, Ovalle, La Serena et Vallenar. De ce point il se porta par Freirina sur le port de Huasco ; il dut y revenir pour faire l'ascension du Cerro-Blanco, aux sources du Rio-Copiapo, et redescendre à Copiapo même par San-Francisco de la Selva. La sécheresse était, cette année-là, encore plus terrible que d'ordinaire et, en pénétrant dans le désert d'Atacama, les animaux de son convoi moururent de faim. Il dut retourner sur ses pas et rentra à Santiago en rapportant peu d'échantillons zoologiques et botaniques, mais beaucoup de fossiles.

De Santiago, il alla à Valparaiso, comptant s'embarquer pour l'Europe où le gouvernement chilien l'envoyait acheter les instruments scientifiques indispensables pour compléter son matériel des plus primitifs. En attendant qu'un navire fût en partance, il eut le temps d'aller sur la goélette de l'État, le *Colocolo* visiter les îles de Juan-Fernandez, où l'on expédiait un peu tard une garnison à la suite d'une évasion de 108 « presidiarios » (forçats). Ces misérables avaient massacré l'équipage d'un navire américain, s'étaient emparés du bâtiment, et avaient pu débarquer au Chili, le traverser, et pénétrer dans l'Argentine. Gay a laissé une description scientifique très détaillée de ce lugubre archipel, dont les falaises s'écroulent sans cesse dans une mer éternellement agitée; il ne s'y attarda pas et revint sur la goélette à Valparaiso, d'où la frégate française l'*Œdipe* le ramena à Bordeaux, (mars 1832). Il se rendit alors à Paris et y séjourna près de deux ans, acquérant d'excellents instruments et publiant un résumé de ses travaux scientifiques dans les *Annales des Sciences naturelles.*

Le 13 mai 1834, il était de retour à Valparaiso et se fixait provisoirement à Santiago, autour duquel il visita les départements de Melipilla, jusqu'à San-Antonio, de Casablanca, et une partie de la province d'Aconcagua. A l'automne, il revint à la côte et s'embarqua pour Valdivia, où il résidait lors du fameux tremblement de terre de février 1835, après avoir visité le nord de la province; il s'y trouva en relations avec les Araucans et a laissé, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* le curieux récit de l'enterrement d'un de leurs grands chefs. Il descendit vers le Sud par Osorno, fit l'ascension des volcans Villarica et Llanquihue, et contourna le lac du même nom. Il passa ensuite dans la grande île de Chiloe, par San-Carlos de Ancud, releva à l'Est les deux centres de Castro et de Chonchi, et pénétra jusqu'au cap Quilan sur la côte méridionale: il explora aussi les petites îles environnantes. L'année suivante, rentré à Santiago, il rédigea un long rapport sur ces deux explorations, et dès le mois de septembre, repartit pour la province de Coquimbo.

Après un court séjour à Coquimbo et à la ville voisine de La Serena, il alla étudier les mines d'argent d'Argueros, puis, en novembre, remontant la vallée d'Elqui sur le rio du même nom, il se porta vers la frontière argentine et fit l'ascension du Cerro de Doña-Anna, dont il estime l'altitude à 5.310 mètres. Le retour s'opéra par

le Portillo de las Vacas Heladas et la Quebrada del Toro, mais les vivres vinrent à manquer et l'explorateur se rabattit sur Guanta, après avoir relevé d'importants gisements de fer. Il passa encore sept mois dans la province à étudier les mines de mercure et regagna la capitale vers la fin de 1837.

Il la quitta bientôt pour parcourir la Cordillière dans la région du volcan de San-José, un peu au nord du Maypo et se fixa ensuite à Santa-Rosa de Los Andes, dans la montagne, sur le chemin de fer actuel de Valparaiso à Mendoza.

En février 1838, il descendit vers le Sud pour étudier les provinces de Talca, Maule et Concepcion, ainsi qu'une partie de l'Araucanie. Son itinéraire indique dans la première, le chef-lieu qui porte le même nom ; dans le seconde, le port de Constitucion ; le Cauquenes situé par 36° de latitude, et Quirihué, chef-lieu de l'Itata, un peu plus au Sud. Arrivé à la Concepcion, il poussa d'abord par Yumbel, chef-lieu du département de Réré, jusqu'au volcan d'Antuco et au Cerro-Pichachen ; redescendit sur Los Angeles et remonta la vallée supérieure du Rio-Biobio, en plaine Araucanie, quarante ans avant la soumission des indomptables Molouches. De retour à la Concepcion, il se rendit par Santa-Juana au petit port d'Arauco, sur la baie de ce nom, à une cinquantaine de kilomètres au Sud ; puis de là, par Nacimento, à la Cordillère de Nahuelbuta, superbe chaîne couverte d'araucarias imbriqués ; il ne paraît pas avoir vu les gisements d'or, d'ailleurs abandonnés à cette époque où les Araucans étaient les maîtres chez eux.

Ici s'arrêtent les voyages de Claude Gay en terre chilienne. Le gouvernement le chargea d'aller rechercher dans les Archives du Pérou les sources de l'histoire locale, puisque, au temps de la domination espagnole, Santiago n'était que le siège d'une capitainerie et dépendait de la vice-royauté de Lima.

Le naturaliste, transformé en historiographe, partit pour la « Ciudad de los Reyes » au mois de mars 1839. Barros Araña n'a pas laissé de détails sur son séjour dans la capitale, mais il indique les grandes lignes de l'itinéraire jusqu'à Cusco, d'abord par Tarma, à 3.050 mètres d'altitude, sur la ligne actuelle de Cerro de Pasco, puis directement de ce point vers le Sud-Ouest, par Huancavelica (3798 mètres) la ville du mercure ; Ayacucho, la cité universitaire ; Andahuaylas, près du fameux temple de Curumba, et Alancay, dans

la région qui produit le meilleur sucre du Pérou. La cote maxima fut relevée dans la passe de Tingo (4.815 mètres) ; la cote minima (1.994 mètres) au pont de l'Apurimac à 90 kilomètres environ avant la vieille ville sainte des Incas. Cusco ne fut pas le terme du voyage de Gay. Sa mission historique était achevée, mais il profita du temps qui lui restait pour pénétrer, en descendant le revers oriental des Andes, dans les plaines qui habitent les Chunchos.

Ces sauvages, redoutés des paisibles Cusqueños vivent sur le cours supérieur des affluents dont se forme le Rio-Beni, un des principaux tributaires de la Madeira. Le 9 janvier 1840, l'explorateur revenait à Cuzco. Il avait eu l'intention de regagner le Chili par la Bolivie et l'Argentine, mais les bruits de guerre qui couraient alors l'empêchèrent de trouver une escorte. Il se décida donc à parcourir le sud du Pérou, la partie aujourd'hui annexée par le Chili, pour traverser le désert d'Atacama où il avait échoué en 1831. Mais la sécheresse était aussi forte qu'à l'époque de sa première tentative; il dut renoncer à ce second projet et regagner le Callao par Arequipa. Revenu par mer à Valparaiso, il rentra à Santiago et y travailla jusqu'en 1842 à compléter et à classer les documents qu'il avait rassemblés pour son livre définitif. Cette œuvre immense fut publiée en France de 1844 à 1854 : elle comporte 24 volumes in-8°, dont huit pour l'histoire du pays, deux pour les pièces justificatives, deux pour l'agriculture et le reste pour les sciences naturelles : il y a en outre deux atlas, et non pas un seul, comme l'indique à tort O. Lorenz. On y trouve une carte donnant en lignes coloriées les divers itinéraires de l'auteur, de nombreuses vues, et des planches relatives aux trois règnes de la nature. L'ouvrage est malheureusement très rare ; il n'existe au complet ni au British Museum, ni dans les grandes bibliothèques de Paris, sauf, à notre connaissance, à celle de l'Institut.

Deux ans après l'apparition du dernier volume, Gay fut élu membre de l'Académie des Sciences, section de botanique, dès la première présentation. Il avait aussi reçu le titre de citoyen chilien et s'en montrait très honoré.

De 1856 à 1860, il visita le Maroc, la Russie et les États-Unis, mais en simple voyageur. Il préparait dans les dernières années de sa vie un livre sur l'Araucanie, quand une blépharo-conjonctivite le réduisit brusquement à l'impuissance. A ce chagrin moral vinrent s'ajouter les tourments physiques d'une cruelle maladie, la pierre. Après trente

ans de séjour à Paris, il se décida à revenir au pays natal, mais, malgré sa robuste constitution, il était trop gravement atteint et mourut peu de jours après son arrivée au château du Deffends, près de Draguignan. Son éloge funèbre, s'il a été prononcé, ne figure pas dans les publications de l'Académie des Sciences, où il avait fait insérer plusieurs mémoires importants (1).

Pierre CHARPENNE, *né à Baumes* (*1810-1891*). — Le naïf jeune homme de vingt ans qu'était Charpenne lors de son voyage aux bords du Coatzacoalco, dans l'État mexicain de Vera-Cruz, ne mériterait peut-être pas de figurer dans la galerie des voyageurs provençaux. Mais les deux petits in-octavo qu'il a consacrés à sa brève et triste odyssée sont l'œuvre d'un écrivain consciencieux, et désabusé, au plus haut degré. Il est donc croyons-nous, bon et utile d'en donner un résumé à l'usage de ceux — ils sont légion aujourd'hui — que le premier escroc venu trouvera toujours prêts à courir après la fortune dans un pays dont ils ignorent tout, y compris souvent la place sur la mappemonde. Nous regrettons même qu'une victime de Port-Breton n'ait pas, comme Charpenne, eu l'idée de mettre ses semblables en garde contre les tentatives qui se reproduiront nécessairement.

M. Lainé de la Villevêque, ancien questeur de la Chambre des Députés, avait vendu à un certain nombre de Dauphinois et de Comtadins les terres que le gouvernement mexicain lui avait cédées gratuitement, pour attirer des colons dans la zone meurtrière des « Terres Chaudes » de l'isthme de Tehuantepec.

Cent quarante passagers quittaient Marseille le 5 février 1831 à bord du brick le *Requin* de 160 tonneaux, comportant comme équipage, outre le capitaine, un second et huit matelots. Après une

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Carte des itinéraires de Cl. Gay, dans l'atlas de l' « Historia del Chile ». — *Bulletin de la Société de Géographie* (de Paris), 2e série, t. XIX. Fragment d'un voyage dans le Chili et au Cusco, lu par Cl. Gay, Paris 1843. — Id. 3e série, t. I. Episode sur l'enterrement du cacique Cathiji dans l'Araucanie, Paris, 1844. — *Annales des Sciences Naturelles*, t. XXVIII. — Aperçu sur les recherches d'histoire naturelle faites... principalement dans le Chili... 1830-31, Paris, 1833. — Gay: *Lettre au président de l'Académie des Sciences sur ses travaux scientifiques*. Paris, 1856, br. in-4°. — B : Barros Araña, *Don Cl. Gay, su vida et sus obras*... Santiago del Chile. 1876. in-4°. — Vicuna Mackena, *Biografia de Cl. Gay* (titre approximatif) ?? — Raynaud (V.), *Vie de Cl. Gay*... Draguignan, Latil, 1877, in-8°. *Encyclopédies et biographies modernes*.

longue relâche à Ténériffe, les émigrants arrivèrent en avril devant le Cap Saint-Martin où il faillirent se perdre, mais le lendemain ils étaient en panne devant l'embouchure du Coatzacoalco. C'est un fleuve de 355 kilomètres environ, qui court d'abord de l'Est à l'Ouest le long de la grande crête centrale, puis, à la rencontre de la ligne ferrée qui traverse l'isthme aujourd'hui, s'infléchit très brusquement vers le Nord-Est, avec des sinuosités bien marquées. Depuis 1823, on avait créé un village, Minatitlan, à l'endroit où le cours d'eau cesse d'être navigable pour les bateaux de mer. Avant d'y parvenir, il fallut franchir non sans peine la barre en balisant le chenal avec des tonneaux lestés d'un saumon de plomb, et camper sur une plage où dormaient deux épaves, près du hameau de Coatzacoalco — aujourd'hui port en plein développement à la tête du chemin de fer du Pacifique. Quelques huttes d'Indiens à l'abri, d'un fort à demi-ruiné, occupé par cinquante soldats en guenilles : telle fut, pour les immigrés, la première vision de cet Eldorado vers lequel ils avaient vogué deux mois, perdus dans un rêve commun de richesse et de grandeurs futures. Mais la seconde fut pire encore. Le métis qui commandait en ces lieux au nom du Président leur avait accordé la permission de débarquer et de chasser dans le pays en attendant les ordres du « préfet » d'Acayucan. Charpenne et plusieurs de ses compagnons passèrent le fleuve et se trouvèrent sur l'autre rive en face d'une misérable hutte où agonisaient sur le sol nu M. et Mme Sombret, deux Français arrivés peu auparavant par un autre bateau de l'entreprise Lainé de Villevêque.

Le mari souffrait cruellement des fièvres telluriques et montrait des plaies horribles sur ses jambes émaciées ; la femme allait rendre le dernier soupir. Le médecin du bord leur prodigua ses soins, pendant que M. Sombret exposait à ses compatriotes la mentalité des Mexicains auxquels ils auraient affaire, et avant tout, celle du commandant local. Il leur recommanda même de se méfier des Français de Minatitlan, et, décidé à en finir, refusa leur offre généreuse de l'emmener avec eux à titre de colon participant aux « chances » de l'entreprise.

Le préfet d'Acayucan ne se fit pas prier pour autoriser la pénétration à l'intérieur. Malgré le merveilleux panorama de la forêt tropicale qui borde le fleuve, les Méridionaux avaient perdu toute gaîté en remontant lentement le fil de l'eau, et c'est sans enthousiasme qu'au delà du confluent de l'Uspanapa, marqué par les ruines d'Espi-

ritu Santo, ils virent descendre au-devant d'eux quatre compatriotes dont le secrétaire du vice-consul de la Vera-Cruz. Les dires de ces colons n'étaient pas de nature à relever le moral des nouveaux venus. L'un préparait un mémoire contre M. Lainé de Villevêque et l'autre prétendait qu'il n'y avait qu'un seul endroit, Los Almagres, où les blancs pussent se fixer avec quelques chances de succès. Mais le capitaine, qui avait suivi ses passagers, les avertit que ce donneur d'avis avait des terres à vendre dans le pays qu'il recommandait. Les malheureux voyageurs étaient ahuris en arrivant à Minatitlan, agglomération de cinquante cases en planches de cèdre ou d'acajou, où résidaient une centaine d'habitants — mélange de Français, d'Anglais, de Yankees, de Mexicains, et même d'Indiens — sous les ordres de quatre fonctionnaires : un alcade, un corrégidor, un répartiteur des terres, et un douanier-trésorier.

Ce dernier fit payer des droits énormes aux arrivants. Leurs regrets s'accrurent encore lorsqu'ils virent que presque tous les blancs offraient les mêmes symptômes que l'infortuné Sombret. Les Dauphinois, qui formaient la Société Saint-Martin, poussèrent jusqu'à Los Almagres. La Société Vauclusienne jugea à propos de se dissoudre. Charpenne acquit dans la liquidation une scie mécanique sur laquelle il fondait de grandes espérances. Au bout de six mois, elle appartenait à un des rares Mexicains aisés du pays, et son ex-propriétaire, fiévreux, l'estomac ruiné, enflé de l'épigastre aux pieds, réalisait tout son avoir et en tirait 400 francs.

Il se rendit alors, malgré ses infirmités, à Acayucan, par le camino real qui est un sentier d'un mètre environ ; le trajet est d'environ onze lieues d'Espagne, et l'on rencontre en route, trois bourgades au-dessus de mille âmes, Cosohacac, Altipa, et Soconusco qui avait une garnison de 200 hommes avec un canon.

D'Acayucan, où il avait pu contempler le préfet entouré de nombreux fonctionnaires, Charpenne se porta, avec une escorte de trois cavaliers indiens, sur le Paso San-Juan, distant de quinze lieues. Pendant ce trajet on ne voit qu'un hameau, Cuera-Viejo, à la lisière de la zone marécageuse qui s'étend jusqu'au fleuve San-Juan. Au Paso, la pirogue qui fait le service de Tlacotalpan allait partir. Pour trois piastres, le pauvre malade fut admis dans cette embarcation de dix mètres de long sur un de large, en compagnie d'un lieutenant avec cinq soldats, et d'une dame suivie de son frère et de deux

enfants. Les natifs souffrirent autant que l'Européen, pendant quarante-huit heures, des piqûres des moustiques la nuit et des « rodadores » pendant le jour.

Tlacotalpan, sur le San-Juan, près de la lagune, et Alvarado, sur la flèche qui sépare celle-ci de la mer, n'étaient et ne sont encore que de minuscules cités, mais Charpenne les trouva fort agréables en comparaison de la vallée du Coatzacoalco. Pourtant les hôtels y étaient aussi inconnus que les posadas, et il fut heureux d'être recueilli par le frère de la voyageuse, car celle-ci l'avait quitté au débarcadère et, parait-il, oublié tout de suite en retrouvant son époux. L'officier avait également pris de son côté en brisant net les relations ébauchées en route.

D'Alvarado à la Vera-Cruz la distance est, comme l'estime Charpenne, de quinze lieues environ. On pouvait la parcourir en un jour, soit à cheval, soit à bord d'une goélette. Mais il était trop faible pour recourir au premier mode de locomotion, et aucun voilier ne se montrait dans les eaux du fleuve. Le premier parut à la fin d'octobre, et ramena à la Vera-Cruz le héros découragé et dégoûté à jamais du rôle de conquistador. Ses malheurs étaient presque finis ; un paquebot pour l'Europe était dans le port et le capitaine voulut bien l'admettre à son bord « à prix d'émigrant ». La seconde traversée de l'Atlantique fut aussi pénible que la première avait été agréable ; mais elle eut enfin un terme et le jeune homme, prématurément vieilli au physique et au moral, revit sa ville natale où l'air du pays opéra une cure merveilleuse. Deux mois après, débarrassé des fièvres, des enflures et de la gastrite, il se préparait, Ulysse doublé d'un Homère, à écrire le long récit que nous venons d'abréger autant que nous l'avons pu. La biographie de Barjavel ne dit rien sur la suite d'une existence si singulièrement commencée, mais nous savons qu'il devint membre, puis vice-président du Conseil de préfecture de Vaucluse ; il mourut vers 1891, laissant une « Histoire des Réformateurs de Genève » ; une traduction de Sadolet et divers ouvrages historiques sur Avignon et le Comtat (1).

Marius PORTE (*Marseille, 1814-66*). — A vingt ans, Porte, poussé par un invincible désir de s'instruire et de développer ses connaissances scientifiques, s'embarque pour le Brésil ; il y reste pendant plus

(1) Bibliographie. — A : Charpenne, *Mon voyage au Mexique ou le Colon de Guazacoalco*, Saint-Denis, Prevot, 1836, 2 v. p. in-8°.

de vingt-cinq ans et chaque jour augmente le champ de ses expériences.

Il se trouve à Bahia au moment où le choléra décimait la ville; n'écoutant que son cœur, il s'y arrête et parvient à sauver une grande quantité de malades. En reconnaissance la population lui décerna le brevet de docteur en médecine ; de plus les villes de Rio-Janeiro et Fernambuco le prirent comme professeur de leur école homéopathique.

Après avoir exploré le cours de l'Amazone et le Brésil dans presque tous ses sens, Porte revint en France avec une immense collection de plantes et de fossiles qu'il donna généreusement aux principaux musées d'Europe. Mais ce qu'il rapporta de plus curieux ce fut deux phénomènes vivants d'Indiens qui, même chez ce peuple, passaient pour sauvages : les Botocudos.

Il ne resta dans son pays que peu de temps, car bientôt il résolut de partir pour explorer Java, Sumatra et Bornéo si riches en minerais et végétaux inconnus d'Europe.

Ce qui le passionna le plus dans ces régions, ce fut l'étude des coquilles, et il en découvrit de fort belles dont il enrichit nos prinpaux musées.

Epuisé par le climat et les maladies inhérentes aux pays qu'il parcourait, Porte mourut à Marseille en 1886 (1).

Monseigneur Henry FARAUD (*Gigondas, 1823-1890*).— Pendant sa longue carrière de missionnaire dans l'ouest de l'Amérique anglaise, M[gr] Faraud a parcouru tout le triangle compris entre le lac Supérieur, le lac des Esclaves et le fort Dunvegan au pied des Montagnes Rocheuses, par 56° de latitude Nord et 121° Ouest de Greenwich. Il est resté, d'après son biographe, dix-sept ans (1846-68) dans ce pays alors presque entièrement désert ; nous n'avons pas de renseignements sur la dernière partie de son existence.

En 1846, alors simple diacre, il arrivait à New-York après une traversée de quarante-huit jours, et de là, par Montréal, se rendait à la mission de Saint-Boniface, aujourd'hui petite ville franco-canadienne en face de la ville anglaise de Winnipeg.

(1) Bibliographie. — A : D[r] Sicard, *Notice sur Marius Porte* (éloge prononcé devant la Société d'Horticulture de Marseille, 1866).

Le trajet était de 800 lieues par le lac Ontario, Galena, à l'extrême nord-ouest de l'Illinois, et le Mississipi qu'il remonta pendant trois jours jusqu'à Saint-Paul (Minnesota). Ce point était une simple station de pêche et de chasse, où il lui fallut trois semaines pour organiser une caravane de Canadiens et de Bois-Brûlés, avec les charrettes à bœufs nécessaires. C'était au commencement de septembre. Dès le second jour, la neige couvrit le sol et ralentit la marche du convoi. Pour surcroît de malechance, on tomba sur une bande de trois cents sauvages pris de boisson, qui volèrent deux bœufs aux voyageurs et les forcèrent à boire à leur santé. Le 8 novembre, le diacre était à Saint-Boniface sur la Rivière Rouge du Nord, affluent du lac Winnipeg : il y passa sept mois à étudier les dialectes des Peaux-Rouges.

En juin 1847, il descendit la rivière, traversa le lac et parvint le deuxième jour au Fort Alexandre : il y rencontra huit cents sauvages qui jurèrent de ne jamais se convertir et, paraît-il, tinrent parole jusqu'à son départ. Le lendemain, il était au lac Bonnet, et par la Rivière Blanche (?), au milieu de nuages de moustiques, atteignait ensuite le confluent de la Rainy River avec la Salle (?) où s'élevait une petite église créée chez les Indiens Sauteux. C'étaient de singuliers néophytes qui immolaient un renne à Dieu, et, à tout hasard, un chien au diable. Le missionnaire passa deux mois au milieu d'eux pendant qu'ils chassaient le bison ; ils auraient voulu le garder, afin qu'il leur donnât toujours du tabac. Il préféra rentrer à Saint-Boniface à la fin d'octobre.

Le 4 juin 1848, il quittait ce pieux asile pour l'île de la Crosse dans le lac de ce nom, à 1400 kilomètres avec les détours, et en tout cas à près de mille à vol d'oiseau dans la direction du Nord-Ouest, près de la frontière actuelle de l'Athabaska et du Saskatchewan. Il faisait partie d'une troupe de cinquante voyageurs qui se dirigeaient par eau vers ces pays désolés, sur une flottille de huit barques armant chacune neuf rameurs.

On ne peut identifier sa route jusqu'au Cedar Lake (jadis lac Bourbon) entre 52° et 53° de latitude, au nord-ouest du lac Winnipeg; mais ensuite nous le voyons arriver au fort Cumberland sur le lac qui porte ce nom ou celui de Pine Island, à la suite d'un portage commençant sur la Sasketchewan (Rivière Rapide, chez l'auteur). De nouveaux portages le mènent sur la Rivière Churchill, où il dut se nourrir de joncs pendant trois jours ; enfin à la fin de juillet, il

arrive à la Résidence de la Crosse après quarante-cinq jours de rudes fatigues. Ce n'était qu'une petite chaumière où vivaient deux vieux missionnaires, par 55° 20 (et non 56° 25) de latitude et environ 107° de longitude Ouest de Greenwich. Malgré la disparition des castors, la région était encore giboyeuse, mais elle est assez près du pôle du froid pour que l'hiver y donne des minima de — 48°.

Le nouveau venu se perfectionna, grâce à ses compagnons, dans la pratique des dialectes creek et montagnais pendant l'interminable mauvaise saison, et, en août 1849, il partit pour le lac Athabaska, à 450 kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Nord-Ouest. Avant d'atteindre la rivière du même nom, il cite les lacs Clair et du Bœuf, et la rivière de la Loche ; le second est sans doute le lac Methy des cartes anglaises. Après un portage, il navigua pendant quatre jours sur le grand affluent sud du lac Athabaska, sans courir aucun danger grave dans les rapides dont le fleuve est semé. A la fin de septembre, il arrivait à l'établissement de la Compagnie d'Hudson, probablement le fort Chippewayan. C'était le centre commercial d'une population de 15000 Indiens épars sur un cercle de 1600 kilomètres de diamètre, chiffre très exact, de la Baie d'Hudson à la Mer Glaciale : deux fois par an, ces pauvres tribus parcouraient des espaces énormes pour venir au poste vendre le produit de leur chasse. Après avoir construit une petite église et converti quelques indigènes, le religieux s'enfonça de nouveau dans le Nord-Ouest : en avril 1850, il gagnait le lac de l'Esclave par la rivière des Rochers (Great Slave River), superbe cours d'eau dont les bords sont plantés de grands arbres. Ce voyage fut des plus pénibles ; on manqua d'abord mourir de faim ; les chiens de l'expédition dévorèrent toutes les provisions, et pendant trois jours l'on vécut de joncs et d'œufs couvés, dénichés à grand'peine. Plus tard, à la Pentecôte, pendant que les voyageurs se reposaient dans un ilot de la Rivière au sel (?), une crue subite faillit les emporter : ils restèrent trois jours et quatre nuits entre la vie et la mort. Enfin, à l'arrivée sur le lac, une tempête fut sur le point d'engloutir leurs bateaux en traversant la baie du fort Résolution. En revanche, les résultats furent très importants au point de vue religieux. Mgr Faraud réussit à détourner de la polygamie, au milieu de scènes tragi-comiques, les 1800 sauvages qui campaient autour du poste de la Compagnie. Le retour à l'Athabaska fut beaucoup plus aisé et s'effectua en douze jours. Pendant dix ans, notre missionnaire

ne s'éloigna plus et se borna à travailler à la conversion des indigènes et au développement des cultures sur ce sol ingrat et glacé.

En 1859, il résolut d'aller visiter les Castors, dans le bassin supérieur de la Peace River, au pied des Rocheuses. Il se mit en route à la mi-septembre avec un agent de la Compagnie et huit rameurs, mais le voyage fut contrarié dès le début par des pluies torrentielles, et le trajet qui dure un mois en moyenne, était à peine à moitié parcouru le 12 octobre. Les journées du 13 et du 14 furent terribles; une tempête brisa le canot, et à peine fut-il radoubé que la rivière se mit à charrier. Décidé à continuer, entouré de compagnons d'un dévoûment à toute épreuve, le missionnaire persévéra dans sa résolution et le 27, il arrivait au terme du parcours par eau. Le lendemain, il atteignait le fort Dunvegan, après avoir franchi une chaîne accidentée et une vaste plaine. Mais ses efforts se brisèrent contre l'obstination des Castors, et il se vit forcé de retourner à l'Athabaska,

Il n'avait plus avec lui que deux jeunes Canadiens. A eux trois, ils ne disposaient que d'un traîneau attelé de sept chiens et portant de la viande pour huit jours, alors que sur la neige gelée, il y avait au moins vingt-cinq étapes à faire. Le 14 novembre, à cinq marches du fort Vermillon, les provisions étaient réduites à quelques onces de taureau gelé, et le froid était si intense que les voyageurs ne sentaient plus la chaleur du feu. Un des jeunes gens se sacrifia et partit dans l'espoir d'atteindre le fort en trois jours. Le prêtre et l'autre Canadien continuèrent leur route, mais deux chiens eurent les quatre pattes gelées, et on fut forcé de les abandonner. Par bonheur, la température se releva un peu, et l'influence bienfaisante de la flamme put de nouveau agir sur les malheureux Français à demi-morts de faim, de froid et d'épuisement. A l'abri de grands arbres et de broussailles, auprès d'un foyer ardent, ils dormirent douze heures de suite et retrouvèrent le lendemain un peu de vigueur pour aller de l'avant. Mais la viande et le thé étaient épuisés, et les bêtes n'avaient pas mangé depuis 24 heures, quand le premier Canadien revint avec un homme du fort, au moment où Mgr Faraud jetait les bagages pour installer dans le traîneau son compagnon privé de connaissance. Cinq jours de repos à Vermillon le remirent de ces cruelles épreuves, et il, rentra au fort Chippewayan, où vint, deux ans après, le trouver sa nomination en qualité de vicaire apostolique du Mackenzie ; il descendit

ensuite à Saint-Boniface et y passa la plus grande partie de sa vie ; puis y mourut en 1890.

Le biographe du prélat termine son livre par une longue étude de ce dernier sur diverses tribus indiennes, entre autres : les Creeks, les Montagnais ou Otchipouénayais, les Sioux, les Castors, les Esclaves, les Peaux de Lièvre, les Sicanets (des Rocheuses), les Hommes de Sang, les Pieds Noirs et les Esquimaux (1).

Louis-Laurent SIMONIN (*Marseille, 1830-1886*). — Sorti avec le brevet d'ingénieur de l'École de Saint-Étienne en 1852, notre compatriote avait déjà dirigé des prospections ou des exploitations minières en France, en Toscane et en Californie, quand le gouvernement impérial le chargea de missions successives aux Mascareignes (1860) et à Madagascar (1863).

Mais au moment de son arrivée à Tamatave, le roi Radama, l'ami des Vazahas, venait d'être assassiné par les Vieux Hovas, et la Reine sa veuve refusait de signer le traité accepté par son prédécesseur. Comme l'amiral commandant la flottille française n'avait pas les forces nécessaires pour tenter une marche sur la capitale, il dut se replier sur La Réunion et tout le rôle de la mission se borna à quelques promenades aux environs de Tamatave.

En 1867, Simonin visita le Far-West américain ; le chemin de fer d'Omaha au Pacifique s'arrêtait alors à Julesbourg, à l'angle nord-est du Colorado, et les Indiens battaient les environs. L'intrépide ingénieur gagna, par la diligence, le grand centre de Denver situé à 300 kilomètres au Sud-Ouest, sans être attaqué en route. Il séjourna dans le pays pendant le mois d'octobre et releva entre autres la carte du district aurifère de Black-Hawk, Central-City et Nevada. Après avoir vu aussi Georgetown, Golden-City et plusieurs autres villes minières, Simonin considérant ses recherches techniques comme terminées, remonta au Nord le long des Black-Mountains, chainon oriental des « Rocky » et atteignit le fort Laramie sur la Nébraska. Venu en ce désagréable séjour pour étudier les mœurs des Indiens, il fut assez heureux pour assister au conseil tenu par quelques chefs

(1) Bibliographie. — B : Michel (Fernand). *Dix-huit ans chez les Sauvages. Voyages et missions de Mgr Faraud, évêque d'Anemour*, etc., etc. — Paris, Ruffet, 1865, in-8°.

Corbeaux et Arrapahoes avec les Commissaires du gouvernement américain, et put aussi visiter en détail un village de Sioux, devenus sédentaires, et vivant surtout des aumômes de la Grande République.

Rentré en Europe, notre compatriote chez qui le savant était doublé d'un économiste éminent et d'un écrivain de valeur, continua à publier de nombreux ouvrages sur les sujets les plus divers, et se lança sans succès par trois fois dans la mêlée politique. Il ne faisait partie d'aucun de nos grands corps savants, et ses travaux ne lui rapportèrent d'autre distinction que la rosette d'officier de la Légion d'honneur (1879) (1).

Philippe REY (*Joncquières, 1846*). — Le médecin en chef actuel de l'Asile des Aliénés de Marseille, bien connu dans le monde des psychiâtres et des anthropologistes, a su marquer dans sa jeunesse sa place parmi nos explorateurs. En 1876, il avait suivi au Brésil, comme médecin, une famille de ce pays, et il en profita pour faire un voyage d'études dans le bassin du Rio-Doce, fleuve côtier d'environ 750 kilomètres dont l'embouchure est par 19°40′ de latitude Sud : il visita tout spécialement la région couverte de forêts vierges et très peu connue qui s'étend sur les deux rives du fleuve. Son but était de visiter les tribus sauvages désignées sous le nom de Botocudos, seuls représentants actuels de la race autochtone qu'on a rapprochée des Mongoloïdes. Le Dr Rey n'avait d'ailleurs aucune mission officielle et voyageait avec ses propres ressources.

Parti en janvier 1878 de Nova-Friburgo, il se dirigea par l'Ouest vers le plateau de la Mantiqueira, d'où descendent le San-Francisco, le Rio-Grande qui se jette dans le Parana et enfin les diverses branches du Rio-Doce. De là il gagna Ouro-Preto, la capitale du vaste État de Minaes Geraes, puis Pessanha aux confins de la région civilisée, trouvant partout la plus cordiale hospitalité chez les Fazendeiros (planteurs), chez les savants directeurs de l'École des Mines

(1) Bibliographie. — A : Simonin, *A travers les États-Unis de l'Atlantique au Pacifique*, Paris, Charpentier, 1875, in-12. — Id. *Une excursion chez les Peaux Rouges*, Paris, Challamel, 1868. in-8°. — Id. *Le Grand-Ouest des États-Unis*, Paris, Charpentier, 1869, in-12. — Id. *Les pays lointains*. Notes de voyage (Californie, Maurice, Aden, Madagascar), Paris, Challamel, 1867, in-18. — Id. *La Toscane et la mer Tyrrhénienne*, études et explorations. Idem, 1868, in-18. — *Le monde Américain*, souvenirs de mes voyages, Paris, Hachette, 1876, in-12. — Id. Nombreux articles dans la *Revue des deux Mondes*, le *Tour du Monde*, etc. (voyez leurs tables). — B : Larousse et Vapereau (5e édition).

d'Ouro, nos compatriotes Gorceix et de Bovet, et auprès des Lazaristes de la Serra de Caraça. C'est par la Catachèse (ou mission) franciscaine de Poaya que le voyageur atteignit le fleuve cherché, en suivant la rive droite d'un de ses affluents, le Sussuhyassu.

En mai 1878, il descendit le cours d'eau dans une pirogue manœuvrée par des métis, jusque dans la province d'Espiritu-Santo : cette navigation est souvent périlleuse à cause des nombreux rapides qui caractérisent surtout la traversée du massif des Aymores. « Parfois, dit l'auteur, le fleuve coule majestueux et calme, baignant des îles où l'on passait la nuit en sécurité ; plus loin il semble disparaître sous les roches qui obstruent son lit ; d'autres fois, il se précipite entre deux masses granitiques et il faut toute l'habileté du pilote pour n'être pas englouti dans ce bouillonnement tumultueux. » On peut en quelques jours franchir cette région déserte, mais l'explorateur y séjourna plusieurs semaines, faisant sur les deux rives des incursions à l'intérieur de la forêt : aussi put-il se mettre en rapport avec différentes tribus de Botocudos. A cette époque de l'année, ces sauvages fréquentent le voisinage du Rio-Doce, en quête des fruits du « Lecythis Ollaria », la sapucaia des Portugais ; le quartelé des Guyanais. Ils sont nomades, restent nus, et vivent de chasse, de pêche et de la récolte des fruits sauvages, sans autres armes que les arcs et des flèches de bois durci, sans autre abri que des huttes de branchages, sans autre matériel que des bambous et des calebasses du Lecythis, la « marmite de singe ». Le docteur put recueillir assez d'indications sur leur langue pour établir que c'est un dialecte distinct de l'idiome guarani. Sous le rapport des mœurs, il affirme qu'ils n'ont pas renoncé à l'anthropophagie et que les traits essentiels du caractère de ces primitifs sont « à peine et momentanément » modifiés dans les fractions qui fréquentent les catachèses de Poya, d'Etueto et du Mutum.

En revenant à la côte, M. Rey rapportait, comme documents ethnographiques, plusieurs chants notés, quelques crânes et des ossements, dus à l'obligeance des missionnaires, et divers objets qui figurent dans les collections de la Société d'Anthropologie.

Au point de vue commercial, il avait relevé dans la région de grandes richesses faciles à exploiter le jour où le cours du fleuve sera amélioré. Le haut bassin contient du fer, des diamants et de l'or ; la faune ornithologique est des plus riches en sujets dont la dépouille

sera utilisée dans l'industrie des modes ; enfin la flore de la Selva abonde en plantes tinctoriales et médicinales, à côté desquelles il nous faut encore citer le vanillier et le bois de palissandre. La campagne avait été rapide, mais les résultats en étaient précieux pour la Science et le Travail (1).

(1) BIBLIOGRAPHIE. — A : Rey (Ph.), *Études anthropologiques sur les Botocudos* (Thèse inaugurale), Paris, Doin, 1880, in-8°, fig. et une pl. — *4e Congrès National de Géographie de Lyon (1881)*. Lyon, Société de Géographie, 1882, in-8°.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE CHRONOLOGIQUE

ERRATA

Page 84, ligne 1. — *Au lieu de :* Julien Esprit, *lisez :* Esprit Julien.

Marseille. — Imprimerie du *Sémaphore*, rue Venture, 19.


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

